This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583071 5

762
BRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astgin Collection.
Presented in 1884.

NKV
Kurt, A.

AGATHE

ET

CÉCILE

Paris. – Typographie Doudey-Dupre, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

AGATHE

ET

CÉCILE

PAR

ALPHONSE KARR

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

Droits de reproduction et de traduction réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

AGATHE ET CÉCILE

I

Il était sept heures du matin ; le père Dauphin venait d'ouvrir son échoppe ; il avait adapté ses fausses manches de toile par-dessus sa redingote, et, en attendant la clientèle, il taillait des plumes, lorsqu'un jeune homme, simplement mais élégamment vêtu, entra en saluant familièrement :

— Bonjour, père Dauphin. Avez-vous de bonnes plumes et de l'encre de première qualité? Prenez-moi aussi de ce petit papier avec une pensée enluminée à la marge, vous savez. Il s'agit d'une lettre d'amour, du plus beau style. Avez-vous encore celle que vous m'avez écrite pour la fleuriste de la rue Saint-Denis? elle sera excellente; c'était un de vos plus jolis morceaux.

— Ce n'est donc pas pour elle?

— Pour qui me prenez-vous, père Dauphin? Vous savez bien, vous, qui êtes mon confident, que j'en ai oublié six depuis que je ne pense plus à celle-là. Donnez-moi le brouillon de l'autre fois; je vais vous dicter; ça ira plus vite. Y êtes-vous?

Le père Dauphin écrivit sur un chiffon de papier cinq ou six fois *Mademoiselle* pour essayer sa plume, puis il répondit :

— J'y suis.

« Mademoiselle,

» Je ne puis supporter plus longtemps votre absence. Vous vous êtes éloignée des lieux où ma vue aurait été capable de vous toucher de pitié, et vous vous absentez de moi pendant mon supplice, comme un roi s'éloigne de la place où l'on exécute les criminels, de crainte d'être importuné pour leur grâce. Quand je songe aux larmes que vous me faites répandre, je suis persuadé que vous ne tirez ces larmes de mon cœur que pour le rendre plus combustible, ôtant l'eau d'une maison où vous voulez mettre le feu. Vous n'avez pas besoin de deux cœurs pour vivre : rendez-moi le mien ou envoyez-moi le vôtre pour qu'on ne puisse pas dire que vous êtes aimée d'un homme sans cœur. »

— Ah ! père Dauphin, la belle lettre !

— Il y paraît, car voilà quatre fois que vous me la faites écrire.

— Et toujours elle décide la victoire, père Dauphin. A qui donc l'avons-nous envoyée la première fois?... Ah! c'est à la femme de mon propriétaire. — Combien vous dois-je, père Dauphin?

— Vous savez, mon cher ami, que ce petit papier glacé, satiné, gaufré, avec une pensée enluminée, est du dernier bon genre, et que je le paie fort cher. Il vous faut aussi une enveloppe, n'est-ce pas? une enveloppe gaufrée et parfumée? tout cela ne se donne pas.

— Vous savez que je ne marchande pas avec vous, père Dauphin, parce que vous avez un style à vous et dont aucun autre écrivain n'approche. Il n'y a pas dans le quartier un cœur dont je ne vienne à bout en trois de vos lettres, — les trois sommations légales, — comme disent les avocats.

— C'est dix sous pour le papier et l'enveloppe, et vingt sous pour la rédaction et la transcription. C'est un sou de plus s'il vous faut encore un de ces pains à cacheter en camée, représentant un cœur percé d'une flèche.

— Oui, certes, père Dauphin, ce sont tous ces petits détails-là qui séduisent les femmes.

— Quelle adresse?

— Ah! vieux scélérat, vous voulez tout savoir! Mettez: A Mademoiselle, mademoiselle Paméla. Maintenant, faites-m'en une autre: tenez, celle que nous avions faite dans le temps pour cette Anglaise qui avait les cheveux d'un si beau blond, vous savez: celle où vous disiez qu'elle avait des cheveux d'or, des yeux de saphir, des lèvres de corail, un col d'ivoire, des épaules d'albâtre, des dents de perle. Une fameuse lettre encore, celle-là! une lettre irrésistible!

— Quoi! deux lettres à la fois?

— Trois, père Dauphin, trois, s'il vous plaît. Vous me ferez deux copies de la seconde. Seulement, il faudra changer quelque chose, parce qu'il y en a une qui est brune.

— C'est facile : des cheveux d'ébène, des yeux... de velours noir.

— Très-bien ! et puis vous m'ajouterez une lettre de provocation pour un rival.

— Comment, malheureux, vous voulez vous battre ?

— Ça dépendra de votre lettre, père Dauphin ; si elle est assez méchante pour que mon rival ait peur, il ne se battra pas et je remporterai la victoire sans danger.

— Mais quelle existence vous menez ! à quels désordres vous vous livrez !

— C'est votre faute, père Dauphin. Je vous l'avais bien dit, que le chagrin me jetterait dans toutes sortes de folies.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu attendre deux ou trois ans ?

— Deux ou trois siècles, vous voulez dire ? Du tout, je m'étourdis.

— Mais, misérable enfant, ça aurait été moins long peut-être, car les affaires vont mieux et plus vite que je ne le pensais.

— Il est encore temps.

— Non vraiment, après la conduite que vous menez depuis trois mois !

— Vous abusez de la confiance que j'ai en vous, père Dauphin. Me refusez-vous donc le secours de votre plume éloquente ?

— Non, c'est mon état ; vous me payez bien, rien de mieux ; mais j'aimerais mieux voir ma fille morte, que de vous la donner. D'ailleurs, je vous déclare qu'elle ne voudrait plus de vous.

— Merci. Voyons la lettre au rival. Ça, père Dauphin, faites-moi-la du style terrible.

Le père Dauphin feuilleta quelque temps un recueil dont il avait copié les fragments en cent endroits divers, puis il s'arrêta sur un morceau qui commençait ainsi : « Par la mort ! je vous trouve bien hardi de demeurer en vie après m'avoir offensé, vous qui n'avez été créé que pour donner la preuve que l'homme a été fait de boue. Mon épée vengeresse ! etc. »

— Très-bien, père Dauphin ! Mon homme n'osera jamais se battre, et ma vengeance se satisfera de sa peur. A cette lettre-là, une enveloppe ordinaire et un pain à cacheter... rouge. Ça fait en tout ?...

— Trois lettres à 31 sous et une à 20 sous : 113 sous.

— Les voici. Mettez sur cette lettre : A mademoiselle Polyxène, et sur cette autre : A madame Amanda trois étoiles. Il y a un mari là, et il faut de la prudence. Adieu, père Dauphin.

— Adieu, mauvais sujet.

Le soir, quand le père Dauphin jugea sa journée terminée, il ferma ses volets, gravit les marches raides d'un escalier tournant, et se trouva dans une petite pièce formant entresol qui était l'appartement de sa fille Agathe, — et qui, servant à la fois de cuisine et de salle à manger, n'en était pas moins d'une minutieuse propreté. Une alcôve fermée cachait le lit d'Agathe, qui chaque soir, dans le bureau en-bas, faisait le lit de son père, car ce lit pendant le jour était renfermé dans une armoire. Le dîner était servi sur une petite

table couverte d'une serviette bien blanche. La soupe, le bœuf bouilli et un peu de fromage composaient le festin auquel le père Dauphin et sa fille firent tout l'honneur qu'il méritait. Pius le père Dauphin redescendit et alluma sa lampe. — Agathe rangea tout dans sa chambre, puis descendit auprès de son père, et se mit à tricoter.

Agathe était une grande jeune fille, — svelte, élancée, sans maigreur ; — son visage était calme et sérieux ; cependant un sourire malicieux venait quelquefois se jouer sur ses lèvres fraîches et roses ; — ses cheveux bruns se séparaient en bandeaux sur un front uni ; — de longs cils soyeux s'abaissaient sur des yeux verts de mer ; — son col nu était blanc et flexible, et tout dans ses mouvements avait de la grâce et de la souplesse. — Ce soir-là, elle paraissait suffisamment attentionnée à son tricot,—et ne parlait que quand son père l'interrogeait directement. — A voir la sérénité de son beau visage, elle semblait donner audience à une foule de pensées riantes. — Il était évident que le père Dauphin, qui repassait ses comptes, ne parlait haut que pour être entendu d'elle et jouait comme une scène de comédie.

— La journée n'a pas été mauvaise, — disait l'écrivain, — et au train dont vont les choses, je ne tarderai pas à avoir réuni les 1,500 francs en question ; —et alors vienne un brave garçon qui consente à se charger de cette laide fille que voici, et peut-être ne le jettera-t-on pas à la porte.

A ce point de son monologue à la cantonade, le père Dauphin regarda sa fille de côté et en dessous ; — mais les doigts d'Agathe n'avaient ni ralenti ni précipité leur mouvement, et

elle semblait ne faire aucune attention à ce sujet, qui, à tout prendre, paraissait devoir l'intéresser.

— ... Si toutefois, ajouta Dauphin, le jeune homme a le bonheur de plaire à mademoiselle, car mademoiselle est difficile.

— C'est-à-dire, mon père, que si vous ne réussissiez pas à amasser ces 1,500 francs, je devrais mourir fille ?

— Ou épouser celui qu'on vous destinait, mademoiselle. Vous n'en trouverez jamais un plus épris de ce qu'on appelle vos charmes.

Agathe ne répondit à ceci que par une petite moue et un léger mouvement de tête qui signifiait qu'elle ne serait pas bien embarrassée.

— Je n'aurais pas eu besoin alors de rendre les 1,500 francs qu'il m'a prêtés pour acheter cet établissement; tandis que je ne puis honnêtement vous permettre de donner votre foi à un autre tant que je n'ai pas remboursé cet excellent M. Raymond, qui, outre l'honnête fortune qu'il vous donnerait, déchirerait mon billet en signant le contrat.

— Oh ! mon père, M. Raymond !

— Je sais qu'il n'est ni beau ni jeune; aussi, ma chère enfant, n'ai-je jamais insisté auprès de toi. Mais tu comprends aussi que je veux l'avoir payé avant qu'il soit question de mariage pour toi.

— Mais ces malheureux 1,500 francs, pourquoi ne les avez-vous pas pris quand on voulait vous les donner?

— Non, non, cent fois non; cela aurait eu l'air de faire payer la rançon de ma fille.

— C'est un peu cela, mon père.

— Oui, mais c'est moi qui la payerai, et du fruit de mon travail et de mon économie laborieuse. Du reste, nous y voici bientôt. J'ai deux ou trois clients qui vont grand train : ce mauvais sujet de Reynold en a encore aujourd'hui pour une bonne petite somme :

1° Lettre à mademoiselle Paméla, papier à vignettes, une pensée enluminée, enveloppe gaufrée, parfumée, et pain à cacheter camée, représentant un cœur percé d'une flèche, 31 sous.

2° Lettre à mademoiselle Polyxène, enveloppe, papier et pain à cacheter semblables, 31 sous.

3° Lettre à madame Amanda *** (une femme mariée !) de même, 31 sous.

Trois lettres d'amour !

4° Une lettre de provocation en duel à un rival, papier et enveloppe ordinaires, 20 sous. Total, cinq francs soixante-cinq centimes.

Ici, le père Dauphin attendit une réflexion de sa fille, mais comme elle ne cessa pas de tricoter, il lui dit :

— Es-tu heureuse que j'aie refusé les offres de M. Reynold ! Si j'avais accepté ses 1,500 francs pour dégager ma parole, tu serais sa femme, et tu peux voir, par ce que je viens de lire devant toi, sans le faire exprès, une partie de la jolie conduite qu'il mène ! Trois intrigues et un duel, sans compter qu'à chaque instant, c'est quelque chose de nouveau. Tiens, je n'ai qu'à feuilleter mon livre de recette, cette semaine seulement. Mardi, M. Reynold, lettre à ses parents ; il est malade et ne peut écrire lui-même ; il demande de l'argent (le gaillard ne se porte que trop bien). Mercredi, lettre à...

je ne veux pas dire à qui... c'est une voisine, pour l'inviter à passer la journée à Montmorency. Le même mercredi, lettre à mademoiselle Eugénie, pour lui faire savoir qu'il est obligé de repasser son code et qu'il ne pourra pas aller la chercher. Jeudi, réponse à un créancier qui lui demande de l'argent ; il n'a pas un sou, et le remet à deux mois. Du même jour, lettre à mademoiselle Rosalie, en lui proposant un souper et une partie de spectacle à la Porte-Saint-Martin. Vendredi, trois lettres. Samedi, deux. Aujourd'hui, quatre... Ah ! ma pauvre enfant, tu l'as échappée belle ! tu serais aujourd'hui bien malheureuse, et moi j'en mourrais de chagrin !

Faisons maintenant mon compte de la journée : prélevons pour le loyer, l'entretien de la maison et tous les menus frais... Il reste à mettre dans la cassette, pour ce que nous avons à rendre à Raymond... — Tiens, c'est curieux ! juste ce que ce malheureux Reynold m'a payé aujourd'hui, 5 francs 65 centimes, pas un sou de plus, pas un sou de moins. Ce qui fait, en comptant le tout, que tu as en caisse 1,382 francs 65 centimes. Sommes-nous d'accord ?

— Oui, mon père, avec les 5 francs 65 centimes d'aujourd'hui.

— Allons, ce pauvre Raymond aura toujours son argent, et il ne tardera pas à le recevoir, après deux mois comme celui-ci.

Un mois après, Reynold, qui avait souvent effrayé le père Dauphin par les détestables mœurs qu'annonçait sa correspondance, et aussi par la rare prudence qu'il mettait à ne rien écrire de sa main, Reynold entra mystérieusement dans le

bureau de l'écrivain. Il semblait agité et presque hagard.

— Dépêchons-nous, père Dauphin, dit-il; d'abord une lettre à mon père; je suis encore bien malade, et obligé de me servir d'une main étrangère pour lui écrire; j'ai à payer les mémoires du médecin et du pharmacien. Cependant, comme mon père pourrait s'inquiéter et venir, ajoutez que, quoique bien faible, je suis sauvé et vais mieux, et qu'on m'ordonne la campagne et le lait d'ânesse. Très-bien! Maintenant, père Dauphin, il ne s'agit plus ici d'une lettre ordinaire, il faut que je puisse compter sur votre discrétion; les conséquences d'une parole imprudente pourraient être terribles. Il faut écrire à madame Amanda ***; dites-lui que tout sera prêt samedi, qu'une chaise de poste l'attendra au lieu ordinaire de nos rendez-vous, et... (Nous sommes bien seuls, père Dauphin? personne ne peut-il nous entendre?) Je vous l'ai dit : une indiscrétion amènerait les plus horribles malheurs. Cette fois, vous allez écrire sous ma dictée... Mais avant tout, prenez ceci, et donnez-moi votre parole d'honneur que le secret que vous allez apprendre sera enseveli dans votre cœur.

En disant ces mots, Reynold mit cinq louis sur la vieille table de l'écrivain.

— Mais... monsieur Reynold, ça n'a pas le sens commun!

— Écrivez :

« Ame de ma vie, qu'as-tu fait! je sais que ton misérable » époux était déjà digne de tous les supplices pour l'audace » qu'il avait d'être possesseur légal de tant de charmes, mais » la fuite ne suffisait-elle pas pour lui dérober notre bon- » heur? Ne crains-tu pas que cette mort subite n'amène des » investigations et la découverte de ton crime héroïque,

ô femme forte, ô toi qui renfermes un cœur d'homme et de » héros dans une poitrine de faible femme! Fuyons, car d'un » moment à l'autre... » Mais vous n'écrivez plus, père Dauphin!

Dauphin était pâle et tremblant, et il regardait Reynold d'un air égaré.

— Non, je n'écris plus! s'écria-t-il; — non, scélérat! je ne prête pas ma plume à un pareil forfait! Oh! reprends ton or et sors de chez moi, si tu ne veux pas que je te fasse arrêter, toi et ton infâme complice!

En disant ces paroles, Dauphin se leva, jeta les cinq louis aux pieds de Reynold, et, le prenant lui-même par les épaules, il le poussa dehors et referma sa porte.

Tout le reste du jour, il fut ému et agité au dernier point; il ramassa les cinq louis, les enferma dans un papier sur lequel il écrivit : « Cet argent appartient à l'infâme Reynold. » Puis il l'enferma dans un tiroir.

Quelques jours s'écoulèrent encore pendant lesquels on ne revit plus Reynold. Dauphin ne dit rien à sa fille de ce qui s'était passé, mais il l'embrassait parfois avec une effusion inusitée; puis il ne pensa plus guère à l'aventure qui l'avait tant ému.

Un soir, il refit ses comptes. La cassette d'Agathe contenait un peu plus de 1,500 francs.

— Nous voici dégagés envers Raymond, dit-il; demain matin je lui porterai mes 1,500 francs, et je retirerai mon billet. Le pauvre diable espérait bien ne jamais revoir son argent. Il en est temps encore, ma chère Agathe; réfléchis bien. Raymond est riche, il t'aime à la folie. Avec ces

1,500 francs que nous avons là, tu aurais un joli trousseau.

— N'en parlons plus, mon cher père, et ne manquez pas demain matin de lui porter son argent. Il n'y a pas de corbeille de mariée, fût-elle remplie de tous les joyaux et de tous les atours de la reine de Saba, qui me réjouirait autant la vue que d'allumer demain votre pipe avec votre billet à M. Raymond.

Elle embrassa son père de son air le plus câlin et alla se coucher.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Dauphin partit emportant dans un sac et cachant sous sa redingote les 1,500 francs qu'il devait à Raymond. Celui-ci se plaignit amèrement de recevoir cet argent qui lui annonçait clairement qu'il devait renoncer à Agathe. Néanmoins, il compta avec soin, ouvrit sa caisse, y plaça la somme et referma la caisse très-ponctuellement.

— Mon vieux Dauphin, dit-il, il faut que quelque godelureau se soit emparé du cœur d'Agathe. Comment n'avez-vous pas mieux veillé autour de votre enfant? Quel est l'heureux mortel qui me l'enlève?

— Personne, mon cher monsieur Raymond, personne. Seulement elle ne veut pas se marier... elle veut rester avec moi... elle est trop jeune, et cætera.

— Et cætera, et cætera! C'est ce que répondent les filles quand on leur propose un mari qui ne leur convient pas. Mais, voyez-vous, Dauphin, je vous accusais tout à l'heure d'avoir la vue basse à l'endroit des séducteurs, mais il faut que je vous dise à présent que chez vous les yeux de l'esprit

ne valent pas mieux que ceux du corps, et que pour ceux-là on n'est pas encore arrivé à faire des lunettes. Eh quoi! vous prenez au sérieux de pareilles billevesées : « Je suis trop jeune, je ne veux pas quitter mon père! » Allons donc!

— Je ne dis pas, mon cher monsieur Raymond, que personne n'a rôdé autour d'Agathe; mais, grâce à Dieu, je sais voir les choses d'un peu loin. D'ailleurs, je connais ma fille, et je n'ai qu'un mot à lui dire pour qu'elle prenne en horreur ce galant expulsé; mais je ne dis pas ce mot parce qu'elle ne pense même pas à lui. Ne désespérons donc de rien. Rendez-moi mon billet. Ma fille ne veut pas se marier quant à présent. Si je peux la décider en votre faveur, je m'y prêterai volontiers; mais, à part les conseils, je n'emploierai aucune influence, je la laisserai libre de son choix.

Le soir, après le dîner, Agathe demanda le billet à son père; elle bourra elle-même sa pipe, et, en frissonnant de joie, elle enflamma le billet à la lampe et en alluma la pipe de l'écrivain.

— Ah! mon père, mon bon père! dit-elle. Et elle l'embrassa tendrement.

A ce moment, on frappa à la porte. Le père et la fille se regardèrent. Agathe alla ouvrir.

— Attends un peu, disait Dauphin; demande qui c'est à travers la porte. A cette heure-ci, il faut être prudent.

Mais Agathe ne l'entendit pas ou ne l'écouta pas. Elle ouvrit et l'on vit entrer Reynold, qui, d'un air libre et dégagé, dit en saluant :

— Bonjour, père Dauphin; mademoiselle Agathe, je vous présente mes respects.

Dauphin se leva pâle et tremblant.

— Monsieur, dit-il, mon échoppe est fermée, elle sera ouverte demain matin à huit heures; nous ne recevons personne à cette heure, et d'ailleurs nous n'avons pas l'honneur d'être de vos amis. Vous ne pouvez avoir affaire à moi que relativement à mon métier d'écrivain, et je vous dirai demain s'il me plaît de l'exercer pour vous.

— Calmons-nous, père Dauphin, dit Reynold; je ne vous demande que cinq minutes de conversation, après quoi je m'en irai. Mais vous ne pouvez refuser cinq minutes à un homme auquel vous avez avez autrefois serré la main.

— Autrefois, c'est possible. Eh bien, Monsieur, parlez, mais pas plus de cinq minutes. Agathe, montez à votre chambre, mon enfant.

— Au contraire, père Dauphin, la présence de mademoiselle Agathe est parfaitement indispensable; car j'ai appris que vous avez remboursé ce que vous deviez à M. Raymond. Votre parole envers lui est dégagée, et je viens vous demander la main de votre fille.

— Vous! la main de ma fille! Êtes-vous fou, M. Reynold, après ce que je sais de vous!...

— Quoi! pour quelques lettres que j'ai écrites par-ci par-là à quelques beautés indulgentes! mais, je vous l'ai dit, c'était le désespoir qui me jetait dans le désordre, je voulais m'étourdir... D'ailleurs, j'abjurerai mes erreurs aux genoux d'Agathe, et si elle me pardonne une vie aussi dissolue, ce sera un heureux pronostic pour notre bonheur à venir!

— Mais vous savez bien, Monsieur, qu'il est des choses

qui passent même les bornes les plus reculées. Êtes-vous déjà, ajouta-t-il avec amertume, revenu de ce beau voyage en chaise de poste ?

— Ah ! avec Amanda ? Oui, c'est fini.

— Mais il y a quelque chose qui n'est pas fini, Monsieur. Et d'abord obligez-moi de reprendre cet argent qui a trop longtemps souillé ma maison.

Ce disant, le père Dauphin prit le papier dans lequel il avait enfermé les cinq louis.

— Tenez, Monsieur, dit-il, vous voyez que cet argent vous serait toujours revenu. Quand j'eus jeté à vos pieds un or que vous m'offriez pour acheter ma complicité dans un crime, le ressentiment m'emporta et je vous poussai dehors sans vous laisser le temps de ramasser votre argent. Et vous osez aujourd'hui me demander la main de ma douce, de mon innocente Agathe !

— Mais enfin si elle me pardonne ?

— Si elle vous pardonne ! Mais, misérable, si vous me poussez à bout, je vais tout lui dire, et elle aura horreur de vous comme d'un monstre vomi par l'enfer !

— Dites-lui donc tout, père Dauphin, je vous y autorise.

— Eh bien, oui ! Apprends, malheureuse enfant, que l'homme qui ose venir ici me demander ta main, m'avait offert 100 francs pour acheter mon silence sur un crime. Une horrible femme qu'il avait séduite... avec mon style... a empoisonné son mari pour s'enfuir avec lui : et il voulait que ma plume ne taxât ce crime épouvantable que d'imprudence ! et il avait l'audace de me dicter des éloges pour cette furie ! Frémis, ma pauvre enfant, frémis d'épouvante en entendant

le récit de ce forfait que ta jeune et naïve imagination comprendra à peine. Je n'ai peut-être pas assez ménagé ta sensibilité, mais il fallait bien te dévoiler cet homme !... Eh quoi ! c'est par un sourire que tu réponds à ton père ? As-tu bien compris ?

— Oui, mon père ; mais si Reynold promettait de ne plus recommencer ?

— Grand Dieu ! mais c'est de la folie ! c'est du délire ! Sortez, Monsieur, sortez ! ou je vais appeler à l'aide.

— Ecoutez-moi, mon père : d'abord vous reprochez à Reynold ses lettres à mesdemoiselles Polyxène, Amanda, Evelina, Paméla, etc. ; ce sont des infidélités qui n'offenseraient que moi, et je les lui pardonne ; car ces lettres que vous écriviez à tant d'amantes diverses, c'était toujours à moi qu'elles étaient adressées sous différents noms. Jamais elles ne sortaient d'ici, et les voici toutes dans cette cassette. Reynold les jetait sous l'escalier, où je les prenais soigneusement et où je trouvais avec la nouvelle assurance de son amour quelque phrase intelligible seulement pour moi, qui me disait à quelle heure il passerait sous ma fenêtre le lendemain.

— Mais...

—Mais, mon bon petit père, cette correspondance avait un autre but. Vous considériez votre parole comme engagée avec M. Raymond jusqu'à ce que vous lui eussiez remboursé ses 1,500 francs. Reynold, qui, sans être bien riche, a un petit avoir, vous les avait offerts, vous les aviez magnifiquement refusés. Qu'a-t-il fait ? il s'est mis à vous les faire gagner.

— Ah ! mon Dieu !

— Le billet est brûlé, il n'y a plus moyen de revenir là-dessus.

— Mais...

— Je sais ce que vous allez encore dire, mon cher père : le mari de madame Amanda vous inspire de la pitié. Mais écoutez bien ; Reynold avait beau multiplier le nombre de ses infidélités, il trouvait que l'affaire des 1,500 francs n'allait guère vite, et je m'étais laissé persuader qu'il avait raison : il fallait trouver un moyen de vous faire accepter une somme de quelque importance. Reynold imagina un secret dangereux, un crime. Il ne me dit rien, sinon qu'il avait trouvé un moyen ; s'il m'avait confié ce moyen, j'aurais pu lui annoncer d'avance que vous le jetteriez à la porte, ce que vous avez fait.

— Eh quoi ! c'étaient autant de mensonges !

— Hélas ! oui, père Dauphin, et vous voyez en moi le plus fidèle des amants, dont vous pouvez faire le plus heureux comme le plus fidèle des maris. Amanda n'a pas empoisonné son mari, et je ne connais pas Amanda.

— Mais comme vous m'avez joué !

— Il le fallait bien, mon cher père ; vous auriez mis quatre ans à rassembler les 1,500 francs. Reynold prétendait que c'était trop long, et moi je craignais qu'il ne me trouvât trop vieille ; pardonnez-nous, mon cher père.

Elle embrassa son père. Reynold lui prit la main, dans les deux siennes. Le vieux Dauphin n'y put tenir plus longtemps ; il confondit ses deux enfants dans un seul embrassement, et il se prit à fondre en larmes.

La soirée se passa bien rapidement, quoiqu'on la prolongeât jusqu'à minuit.

— Faut-il encore que je vous mette à la porte? dit le père Dauphin.

Enfin Reynold s'en alla. Puis il resta longtemps dans la rue jusqu'à ce qu'il vît la lumière s'éteindre dans la chambre d'Agathe.

Dès le lendemain il s'occupa de la publication des bans. Le soir, Dauphin dit : — C'est égal, j'ai perdu une bien bonne pratique !

— Mais vous avez un bon fils, dit Reynold.

Dauphin lui fit quelques questions sur sa position. Il répondit assez vaguement : — J'ai de quoi vivre ; nous demeurerons à la campagne ; laissez-moi arranger tout cela ; ne vous tourmentez de rien ; tâchez de vendre votre établissement ; si vous ne trouvez pas à le vendre, vous le donnerez.

— Toujours étourdi ! répondit Dauphin.

Il vint un jour où Reynold dit : — Demain, nous signerons le contrat. Je viendrai vous prendre le soir à six heures et nous irons chez le notaire.

— Mais ce contrat...

— S'il y a quelque chose qui ne vous convienne pas, on le changera ; tout sera fait comme vous l'entendrez. Soyez prêts tous deux demain à six heures.

Le lendemain matin on apporta une corbeille.

— C'est mille fois trop beau ! disait Agathe. Mais où a-t-il deviné tout ce qui me plaît au monde, excepté que c'est beaucoup trop riche ?

— Il est fou, disait Dauphin, il s'est ruiné en babioles ! Je m'en vas le gronder d'importance.

A cinq heures et demie, une voiture de remise s'arrêta devant la porte de Reynold, qui ne tarda pas à monter dedans et qui donna au cocher l'adresse du père Dauphin. Deux ou trois fois, en route, Reynold cria au cocher : Allons donc, vous ne marchez pas ! — On arriva dans une rue obstruée par un embarras de voitures; il fallut forcément s'arrêter. Un homme, qui depuis quelque temps courait après le carrosse de Reynold, le rejoignit alors et lui parla vivement à travers la portière. Au bout de quelques minutes la circulation se rétablit. Le cocher cingla à ses chevaux un vigoureux coup de fouet, et la voiture partit au grand trot. La voiture ne tarda pas à s'arrêter devant la maison de l'écrivain public. Le père Dauphin fumait sur le seuil de sa porte ; Agathe tenait sa fenêtre fermée, mais regardait à travers le rideau. Le père Dauphin l'appela du bas de l'escalier tournant :

— Allons, Agathe, est-ce que tu n'es pas encore prête? Voici Reynold.

Agathe descendit l'escalier, et tous deux allèrent au-devant du promis.

Mais le cocher avait ouvert la portière et n'avait trouvé personne dans la voiture.

II

— C'est bien singulier ! dit le cocher au père Dauphin ; j'ai pris un bourgeois chez lui, j'ai refermé la portière moi-même ; tout le long du chemin il n'a cessé de s'impatienter et de me crier d'aller vite ; j'arrive, plus personne ! Il faut que le diable l'ait emporté !

Le cocher retourna chez Reynold : il n'était pas rentré. Le père Dauphin y alla à son tour : pas de nouvelles. On l'attendit toute la journée : il ne vint pas.

Mais il nous faut reprendre l'histoire de Reynold d'un peu plus haut, car nous ne savons ni ce que c'est que Reynold ni d'où il vient. Il est convenable de vous le présenter, ma belle lectrice, avec toutes les formes usitées.

Reynold, le père de celui que nous connaissons déjà, était

d'une famille distinguée; sa naissance, ses talents pouvaient lui permettre d'aspirer à tout; il n'était pas ambitieux, il ne voulut qu'être honnête et heureux : il épousa une fille vertueuse et charmante, mais qui était la fille d'un agriculteur. De toute la famille de Reynold il ne restait qu'une sœur qui était son aînée et qui, elle, avait fait un *beau mariage*, c'est-à-dire que, jeune et belle, elle avait épousé un vieillard riche et titré qui n'avait pas tardé à la laisser veuve. Reynold, au fond de son cœur, appelait le mariage de sa sœur une prostitution, mais la baronne de Vorlieu appelait tout haut le mariage de son frère une mésalliance et une folie. Les charmes de sa belle-sœur auraient suffi pour la faire haïr. Ils ne contribuèrent pas peu à envenimer la colère de la baronne.

Le frère et la sœur cessèrent même de se voir. Reynold et sa femme se retirèrent à la campagne, où ils s'occupèrent d'élever deux enfants que le ciel leur avait donnés; mais bientôt cessa leur bonheur. Un procès injuste, suscité à Reynold, mit en péril sa fortune, qui était considérable. Il perdit ce procès et fut ruiné. Il s'adressa à sa sœur pour qu'elle l'aidât, par un prêt, à soutenir l'appel de son jugement. Elle refusa durement. Reynold et sa femme vendirent successivement tout ce dont ils pouvaient disposer pour ne pas abandonner la partie : mais une cruelle maladie, qui enleva Marthe Reynold, ne laissa pas longtemps son mari la regretter. Il mourut aussi en laissant deux pauvres orphelins ruinés. Après sa mort, on remit à sa sœur une lettre ainsi conçue :

« Ma sœur, je vais rejoindre ma chère femme dans le sein de Dieu. Je laisse deux pauvres petits enfants qui n'ont plus que toi au monde. Leur patrimoine est tout entier dans ce pro-

cès déjà jugé une fois contre moi et dont j'ai appelé. Si tu veux soutenir ce procès, tout porte à croire qu'il sera gagné, car le hasard ou la Providence a donné à mon avoué des preuves en ma faveur, dont l'absence a trompé les premiers juges. Quand tu me sauras mort, peut-être trouveras-tu que tu n'as pas été pour moi et pour ma pauvre femme tout ce qu'une sœur devait être. Rends de ton cœur à ces deux pauvres enfants ce que tu m'en as ôté pendant ma vie. Ne méprise pas les vœux d'un frère qui sera mort quand tu liras cette lettre. »

Madame de Vorlieu essuya ses yeux pour que la personne qui lui remettait la lettre ne vît pas qu'ils n'étaient pas mouillés; elle demanda à l'ami que Reynold avait chargé de cette dernière commission si son frère était réellement mort ruiné, tout à fait sans ressources. — Si complétement, reprit l'ami, que si madame la baronne ne se chargeait pas des deux enfants, moi, qui suis aussi pauvre que Reynold, je serais obligé de les mettre en apprentissage chez un menuisier.

Madame Isabelle de Vorlieu fit examiner les pièces du procès. Reynold n'avait pas eu le moyen d'avoir raison; avec de l'argent l'affaire était parfaitement sûre. Madame de Vorlieu prit chez elle les deux frères et leur donna un professeur. Albert avait douze ans. Rodolphe n'en avait que onze : c'est celui que nous connaissons. Le procès ne tarda pas à se juger; les enfants de Reynold le gagnèrent et se trouvèrent recouvrer à la fois la fortune de leurs parents et d'énormes dommages-intérêts qui la doublèrent.

Madame Isabelle de Vorlieu fit beaucoup valoir qu'elle

avait recueilli ses neveux quand ils étaient ruinés. Elle prit l'administration de leur fortune et ne s'occupa pas beaucoup d'eux. Elle aimait le monde, elle avait été belle et croyait l'être encore. Elle exigeait des enfants une obéissance aveugle et des marques du respect le plus profond; mais elle ne demandait pas d'affection, parce que l'affection ne se donne qu'en retour de la tendresse. Elle était pour eux d'une sévérité excessive, et ces pauvres enfants, qui se rappelaient encore la majestueuse bonté de leur père et les bons baisers de leur mère, s'embrassaient quelquefois en pleurant et se promettaient de s'aimer toujours et de ne se séparer jamais.

Quand le professeur formulait une plainte contre l'un d'eux, madame de Vorlieu rappelait avec amertume qu'elle les avait recueillis quand ils étaient sans pain, par suite des folies de leur père, qui avait déshonoré sa famille par une mésalliance en épousant une fille de rien.

— Pardon, ma tante, dit un jour Albert; est-ce que c'est notre mère que vous appelez ainsi?

— Oui, c'était votre mère, la fille d'un laboureur.

— Notre mère, dit Albert, était la meilleure et la plus noble des femmes. Mon père nous l'a dit en mourant, et tous ceux qui l'ont connue le disent encore.

— Et je ne veux pas que vous parliez comme cela de maman, dit Rodolphe.

Madame Isabelle donna un soufflet à Rodolphe, et comme elle voulait redoubler, Albert se jeta devant son frère d'un air menaçant.

— Ma tante, dit-il, mon père et ma mère ne nous ont jamais frappés.

— Eh quoi! s'écria madame de Vorlieu, vous osez prendre avec moi un ton menaçant! Moi, la sœur de votre père, moi qui vous ai recueillis quand votre sort était d'aller mendier votre pain par la ville!

Elle sonna et dit à un domestique :

— Emmenez ces deux bamboches et dites de ma part à leur professeur qu'il ait à les mettre au pain sec pendant trois jours.

Quand les deux enfants furent seuls, ils commencèrent par pleurer amèrement. Albert baisa à plusieurs reprises la joue encore rouge du petit Rodolphe. Puis ils s'échappèrent et s'en allèrent tous deux au cimetière où leur père et leur mère reposaient à côté l'un de l'autre. Là ils se mirent à genoux, prièrent Dieu pour leurs chers morts, prièrent leurs parents de les protéger auprès de Dieu, et se promirent encore, en s'embrassant, de s'aimer toujours et de ne se séparer jamais.

Malheureusement la tante Isabelle n'en avait pas décidé ainsi. Elle annonça un jour que Rodolphe allait entrer dans une école militaire, et qu'Albert finirait ses études au collége. Malgré leurs larmes et leur désespoir il fallut obéir. Ils revenaient à la maison le dimanche. Là, après avoir salué leur tante, ils se réfugiaient dans quelque grenier et s'entretenaient de leurs chagrins. — Je n'ai pas pu manger pendant les trois premiers jours, disait Rodolphe, en ne te voyant pas à table. Et jouer donc! mes nouveaux camarades avaient beau m'inviter à tous les jeux; moi, qui n'avais jamais joué qu'avec toi,

je ne pouvais me décider à prendre un plaisir que tu ne partageais pas.

— Pour moi, disait Albert, je ne joue pas parce que je travaille. Aussi, lorsque je serai grand et que je pourrai gagner de l'argent, nous nous sauverons tous les deux et nous vivrons ensemble dans quelque coin où ma tante ne pourra pas nous trouver.

— Écoute, disait Rodolophe, tous mes nouveaux camarades se tutoient; moi j'ai dit que je ne voulais tutoyer que mon frère.

— Tu as raison, Rodolphe, nous ne tutoierons jamais que nous.

Les études d'Albert finies, il avait à peu près dix-neuf ans. On était aux vacances, et les deux frères étaient réunis dans une très-belle maison de campagne qui leur appartenait sans qu'ils en sussent rien, car si madame de Vorlieu ne manquait pas une occasion de parler de la détresse où ils se trouvaient quand elle les avait recueillis, elle ne faisait jamais aucune mention de la fortune qui leur était revenue et dont elle jouissait. Ils savaient bien que les soins, les dépenses, le dévouement, les démarches de madame de Vorlieu avaient fait reviser le jugement qui ruinait leur père, mais elle ne leur en avait jamais dit davantage.

— Albert, dit-elle à l'aîné, je vous ai pris orphelin, sans ressource, sans appui, destiné, selon toutes les apparences, à apprendre et à exercer un métier. Aujourd'hui, grâce à ma sollicitude pour vous, grâce à ma tendresse pour un frère dont j'avais cependant à me plaindre, vous voici aussi instruit qu'il convient à un homme de votre naissance, — par votre père

s'entend. — J'ai réussi à rétablir vos affaires, que mon frère avait laissées ruinées. Il s'agit pour vous de prendre un état, de faire quelque chose. J'ai des vues pour vous : je compte, grâce à mes amis haut placés, vous faire entrer dans la diplomatie.

— Et pourquoi faire, ma tante? demanda Albert.

— Pourquoi faire? parce qu'il faut faire son chemin dans le monde et s'élever autant que possible.

— Pardon, ma tante, ne prenez pas mal une question que je vais vous faire : Mon frère et moi, avons-nous de la fortune?

— Qu'est-ce à dire? s'écria madame de Vorlieu; est-ce déjà que voulez me demander des comptes? Voulez-vous savoir si cette maison est à vous, pour m'en chasser? Je sais bien que l'ingratitude est depuis longtemps un apanage de votre famille, et la conduite du père à mon égard doit me dire d'avance quelle sera celle des fils.

— Si vous m'aviez écouté jusqu'au bout, ma tante, vous ne nous accuseriez pas de mauvais sentiments qui, grâce à Dieu, ne sont jamais entrés dans notre cœur. Voici tout simplement ce que c'est. Ce matin, mon frère et moi, nous nous promenions dans la prairie qui est au bas du jardin e qui descend jusqu'à la rivière. Il nous prit envie de la trav rser et de nous aller reposer dans le bois qui est de l'autre côté. Là, nous nous assîmes sous un châtaignier, et je demandai à Rodolphe : — Est-ce que tu as bien envie d'être militaier? — Pourquoi cela? me demanda-t-il. — C'est que, puisque ma tante m'a refusé de me laisser entrer aussi dans une école

militaire, je m'engagerais en t'attendant, car tu sais bien que nous ne devons pas nous quitter.

— Vous m'avez déjà rompu la tête de cet enfantillage.

— Ce n'est pas du tout un enfantillage, ma tante, c'est un serment que nous nous sommes fait réciproquement sur la tombe de nos parents. Rodolphe me dit qu'il n'avait aucune envie d'être soldat. — Regarde, me dit-il, en me montrant la prairie, la rivière et les arbres ; est-ce que tu n'aimerais pas à rester toujours ici? est-ce que la vie ne serait pas assez occupée à lire, à étudier, à cultiver la terre, à faire du bien autour de nous?

— Mais, lui dis-je, avons-nous de quoi vivre sans faire un état? — On m'a dit, répondit Rodolphe, que ce bois, cette prairie, cette rivière, ainsi que la ferme que tu vois là-bas, appartiennent à la grande maison, et que la grande maison est à nous. Si cela est vrai, je ne sais pas si nous serons riches, mais nous pourrons vivre et rester ensemble. Là-dessus, nous nous sommes embrassés, et nous venons vous demander si nous pouvons vivre sans gagner d'argent, et alors, puisque Rodolphe n'aime pas l'état militaire, je ne vois pas bien pourquoi nous ne commencerions pas dès aujourd'hui à être heureux à notre guise.

— Voici bien une nouvelle folie, dit la tante. Je sais que le joug de la raison et d'une affection désintéressée vous pèse, mes beaux messieurs ; je vois bien, à vos goûts, que ce n'est pas impunément qu'un sang abject s'est mêlé au sang de notre famille. Quand vous serez majeurs, vous agirez à votre guise, et nous en verrons de belles ! Je ne veux réclamer ni affection ni reconnaissance, mais légalement je suis votre tutrice ;

j'ai pris la lourde responsabilité de votre éducation, vous n'avez pas autant d'impatience que moi de la voir terminée. Mais jusque-là vous voudrez bien m'obéir. Rodolphe retournera dès demain à son école militaire, et vous, d'ici à trois jours, j'aurai occupé vos loisirs assez pour ne plus laisser tant de place dans votre étroit cerveau aux ridicules imaginations que j'ai peut-être eu tort de vous laisser dérouler devant moi.

Les deux frères firent quelques observations ; la tante fut inflexible. Ils se retirèrent alors sans rien dire, mais le lendemain on ne les put trouver, ni dans la maison ni ailleurs. Seulement, quelques jours après, la tante reçut une lettre qui lui apprenait que ses deux neveux, décidés à ne plus se séparer et à n'être ni soldats ni diplomates, allaient attendre dans une retraite cachée qu'Albert fût majeur, parce qu'alors ils s'arrangeraient pour suivre ensemble le plan de vie qu'ils avaient concerté.

Malgré toutes les démarches que fit la tante, il lui fut impossible de découvrir les deux frères.

Rodolphe et Albert furent tous deux bien embarrassés quand ils se trouvèrent seuls au milieu de Paris, où ils ne connaissaient presque personne, et où ils avaient à éviter le peu de gens qu'ils connaissaient et qui auraient pu les dénoncer à la terrible tante. — Rodolphe cependant, le plus jeune, d'un caractère gai et résolu, eut bientôt pris un parti : il loua deux petites chambres dans un quartier isolé, puis ils calculèrent qu'avec ce qu'ils avaient d'argent et ce qu'ils s'en procureraient par la vente de leurs montres, ils avaient de quoi vivre passablement pendant à peu près six mois. — Mais

dans six mois Albert ne serait pas encore majeur. — Il fut décidé que d'ici là tous deux chercheraient à donner quelques leçons, Albert de latin et de français, Rodolphe de dessin et de mathématiques. A voir ces deux jeunes gens faire eux-mêmes leur cuisine et se servir l'un à l'autre de domestique, on n'aurait pas supposé qu'ils avaient quelque part une fort belle fortune à partager. Deux années se passèrent ainsi sans que madame de Vorlieu reçût de leurs nouvelles. Ils avaient trouvé des leçons; eux-mêmes étudiaient, se promenaient, allaient quelquefois au spectacle, et surtout étaient heureux d'être ensemble.

Albert allait bientôt avoir vingt et un ans.

— Ce jour-là, disait-il, je demanderai mes comptes. Il faudra bien que ma tante me les rende; nous serons riches, car ma part nous fera bien de quoi vivre à l'aise pour nous deux, et nous attendrons patiemment ta majorité, époque où nous rentrerons triomphalement chez nous pour vivre à notre fantaisie sans jamais nous quitter.

Ce fut Rodolphe qui dut conduire cette affaire; Albert était peu résolu, et malgré sa nouvelle indépendance, redoutait sa tante. Ce fut Rodolphe qui trouva un homme d'affaires qui se chargea de demander et d'examiner les comptes de tutelle. A ce moment, les deux frères auraient pu retourner chez eux, mais tous deux se trouvaient alors retenus à Paris : tous deux étaient amoureux. Ils n'avaient jamais songé à se rien cacher l'un à l'autre, et ils se disaient tout ce que d'ordinaire on roule dans sa tête quand on est seul. Ce n'était même pas une confidence; ils pensaient et rêvaient tout haut ensemble.

— Quel bonheur, disaient-ils, d'emmener avec nous dans

notre retraite les femmes que nous aimons! Quel nouveau charme cela ajoutera à notre vie! Il faudra qu'elles s'aiment aussi. Quel dommage que ce ne soient pas les deux sœurs!

Albert était devenu amoureux de la sœur d'un de ses élèves; aussi, quoique sa majorité eût apporté aux deux frères le moyen de supprimer leurs leçons, il avait précieusement conservé celle-là. Il était reçu avec amitié par toute la famille; il y passait souvent une partie des journées. Pendant bien longtemps il n'osa faire parler que ses yeux, mais enfin, grâce aux encouragements et aux railleries de Rodolphe, il se détermina un jour à donner une lettre. Cette lettre demeura sans réponse, Cécile même évita le professeur de son frère. Le désespoir d'Albert fut au comble, si bien qu'il en tomba malade. Rodolphe lui offrit de le remplacer dans ses leçons pendant quelques jours; il fit une visite aux parents, parla de la maladie de son frère, et demanda la permission de le suppléer jusqu'à son rétablissement. Le premier jour, Cécile traversa plusieurs fois la salle où se donnaient les leçons, mais sans oser adresser la parole à Rodolphe. Le lendemain elle lui demanda des nouvelles de son frère; le jour d'après elle insista en lui disant :

— Ne me cachez rien, Monsieur, nous avons tous beaucoup d'amitié pour M. Reynold; est-il réellement, est-il dangereusement malade, et voit-il un bon médecin?

— Mademoiselle, répondit hardiment Rodolphe en mettant la main sur son cœur, sa maladie n'est pas de celles que guérissent les médecins.

Cécile se retira en rougissant. Le lendemain, elle donna à Rodolphe un livre enveloppé dans un papier cacheté.

— M. Rodolphe, lui dit-elle, car je sais votre nom : nous avons souvent parlé de vous avec votre frère; voulez-vous remettre ce livre à M. Reynold? Je le lui avais promis il y a déjà quelque temps; il a le temps de lire en ce moment.

— Bonne nouvelle ! dit Rodolphe en rentrant auprès de son frère; je tiens la panacée universelle, la thériaque, l'orviétan et le dictame. Voici de quoi guérir toutes les maladies et faire revivre les morts !

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Albert.

— Et ce baume merveilleux, cet antidote, cette thériaque, cette panacée, cet orviétan, ce dictame, combien le vends-tu ? Je ne le vends pas, messieurs, je le donne !

— Donne-le donc, bourreau ! s'écria Albert.

Et en même temps il déchira l'enveloppe du livre que lui donna Rodolphe.

— Qu'est-ce que veut dire ce livre?

— *On* me l'a remis pour toi.

Il le secoua, le feuilleta; il espérait naturellement y trouver une réponse à sa lettre. Rien !

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Rodolphe était aussi embarrassé qu'il avait été d'abord triomphant : il prit le livre à son tour, le secoua, le feuilleta et n'y trouva rien.

— Ah çà! est-ce seulement pour que tu le lises qu'on t'envoie ce livre? J'espérais mieux, je l'avoue; car on t'aime, mon frère, on t'aime! Dans l'accent avec lequel on a pro-

noncé *M. Reynold*, dans la rougeur, dans la voix, dans le regard, il y avait plus d'amour qu'il n'en pourrait tenir dans tout ce livre, quand il n'y serait pas question d'autre chose. Mais t'envoyer un livre *à lire!* C'est le *Faust* de Goëthe.

Pendant ce temps, Albert, qui avait encore parcouru le livre, se mit à le couvrir de baisers; de grosses larmes coulaient de ses yeux.

— O mon frère! mon frère! s'écriait-il, elle m'aime, elle m'aime, mon frère! O mon Dieu, merci!

Et il montra à Rodolphe une page du livre où, de son ongle rose et effilé, Cécile avait souligné ces quelques mots:

« MARGUERITE : O le meilleur des hommes, je t'aime de tout mon cœur! »

— O Cécile! ma belle, ma chaste, mon adorée Cécile! murmurait Albert. Rodolphe, donne-moi mes habits; je veux me lever, je veux aller la voir.

— Eh! quoi! dit Rodolphe, ma merveilleuse panacée rendrait-elle les gens fous! Aller la voir! aujourd'hui! Et, sans doute, tu proposes de te jeter à ses genoux devant le père et la mère et le petit frère? Je viens de donner ta leçon, tu n'as aucun prétexte pour y aller aujourd'hui. Demain... tout au plus, car je t'ai dit fort malade.

— Demain n'arrivera jamais.

(*L'auteur aparté.*)

« Hélas! il y a deux ou trois de ces jours qui ne devaient jamais arriver et qui sont passés il y a un peu plus de vingt ans.

» La première moitié de la vie se passe à désirer la seconde, la seconde à regretter la première. »

Le lendemain arriva, Albert alla donner la leçon, mais il ne vit que son élève. Chaque bruit qui se faisait dans la maison retentissait dans sa poitrine. Si on ouvrait une porte, il ne pouvait plus ni parler ni respirer. Cécile avait été obligée de sortir avec sa mère, qui n'aurait pas été très-sensible au désir qu'aurait témoigné sa fille d'assister à une leçon de géométrie de son frère. Albert, qui ne savait rien, rentra désespéré; il passa une partie de la nuit à écrire. Le lendemain, il remit sa lettre à Cécile et il lut dans les yeux de l'aimable fille ce qu'il avait lu avec tant de ravissement dans le livre de Goëthe : « O le meilleur des hommes, je t'aime de tout mon cœur! »

Huit jours après, Cécile laissa tomber un gant, Albert le releva, et comme il le lui rendait, il sentit les petits doigts de Cécile presser doucement les siens. Il crut qu'il allait s'évanouir.

Un autre jour, Cécile, qui ne lui avait jamais écrit, lui glissa une lettre dans la main. La leçon ne fut pas bien longue. Une fois sorti de la maison, Albert se prit à courir jusque chez lui; là, il lut la lettre. Cécile lui disait qu'il serait bientôt temps de se déclarer, qu'on voulait la marier; mais qu'il ne s'inquiétât de rien, qu'elle était sa femme devant Dieu et qu'elle ne l'abandonnerait pas. Il y a un obstacle qui nous nuira auprès de mes parents, disait-elle; les occupations auxquelles vous vous livrez me font penser que vous n'êtes pas riche, et dans tous les projets que mes parents ont jamais faits pour moi, ils supposent toujours que j'épouserai un homme riche. Celui qu'on me propose l'est, il paraît, beaucoup; je n'ai pas besoin de vous dire combien peu d'importance

cela a à mes yeux, mais il faut que je trouve un moyen d'écarter cet homme : il paraît honnête, si son aspect ne me trompe pas; la franchise le détrompera bien vite.

Albert répondit que, sans être bien riche, il avait de quoi faire vivre sa femme dans une modeste aisance. Il expliqua pourquoi il avait donné des leçons, et aussi pourquoi il avait continué à en donner. Je supprime les grandes phrases d'Albert sur son *odieux rival*, comme j'ai supprimé celles de Cécile sur *l'or, ce vil métal*.

« C'est beaucoup plus qu'il ne nous faut pour être heureux, répondit Cécile, et j'étais sûre d'être parfaitement heureuse avec vous, même quand je vous croyais pauvre. Néanmoins, ce que vous possédez n'atteint pas les prétentions de ma famille; il ne faut donc pas que vous vous présentiez en concurrence avec un homme beaucoup plus riche que vous. Attendez que j'aie écarté M. de Noirmont. »

Albert était fort inquiet du moyen que prendrait Cécile pour écarter son rival, mais il ne tarda pas à apprendre que ce moyen n'avait pas triomphé.

Comme un jour il rentrait chez lui, il trouva qui l'attendait, un homme qui lui dit : — Je m'appelle de Noirmont. Avec l'autorisation de la famille de mademoiselle Cécile, je dois épouser cette jeune personne. Elle-même a cru devoir m'apprendre que, comme deux enfants, vous aviez échangé des promesses par lesquelles elle se croit liée. Cela n'a pas le sens commun : la disproportion des fortunes fait passer vos projets à l'état de rêve. Je ne m'inquiète pas de cette fantaisie de jeune fille. Il n'y a guère de fille de dix-sept ans qui n'ait fait un semblable rêve, ne fût-ce que pour se féliciter plus tard

qu'il ne se soit pas réalisé. J'ai voulu vous voir, Monsieur pour vous engager à renoncer de bonne grâce à des prétentions sans résultats possibles.

Albert était pâle et très-ému. Il laissa M. de Noirmont aller jusqu'au bout sans l'interrompre, puis il lui dit :

— Est-ce mademoiselle Cécile, Monsieur, qui vous a chargé de m'inviter à renoncer à elle?

— Je n'ai pas dit cela, Monsieur. Mais j'ai voulu *d'abord* vous donner les conseils du bon sens et de la raison.

— Pourquoi ce mot *d'abord*, Monsieur, sur lequel vous paraissez appuyer avec intention?

— Parce qu'*ensuite*, j'en appellerai à votre prudence.

— Pour mademoiselle Cécile, Monsieur?

— Non, Monsieur, pour vous-même. Vous ne supposez pas que je me laisserai, sans me défendre, déranger dans mes projets, et que je permettrai à un *jeune homme* de me...

— Pardon, Monsieur; qu'est-ce que cela peut me faire, que vous permettiez ou que vous ne permettiez pas?

— Curiosité bien naturelle, mon cher Monsieur! Vous voulez savoir ce que cela peut vous faire? Je vais vous le dire en peu de mots. Cela peut être cause que vous soyez forcé demain matin de vous lever de meilleure heure, sans doute, que vous n'en avez l'habitude... à six heures, par exemple, pour venir faire une promenade, avec votre serviteur, à Saint-Ouen ou au bois de Boulogne, où on commence à retourner, maintenant qu'il est suffisamment établi qu'on n'y va plus.

— Et pourquoi demain, Monsieur? et pourquoi si matin, Monsieur?

— Si vous y teniez beaucoup, Monsieur, nous pourrions retarder quelque peu le jour et l'heure : après-demain, par exemple, et à sept heures.

— Ce n'est pas là ce que je voulais dire, Monsieur; je voulais vous demander pourquoi ce ne serait pas aujourd'hui et à quatre heures, c'est-à-dire dans une demi-heure.

— Je n'aurais pas osé vous en prier, Monsieur; mais cela me convient parfaitement.

— Eh bien! Monsieur, dans une demi-heure. Où? A Saint-Ouen au bois de Boulogne?

— Chez moi ou chez vous, mon cher Monsieur, s'il vous plaît, pour que nos témoins puissent régler certains petits détails. Vous aurez des témoins?

— Je n'en aurai qu'un, Monsieur.

— Eh bien, Monsieur, si vous le permettez, dans une demi-heure, je serai ici avec M. Achille de Nérault, qui voudra bien me servir de témoin comme il l'a déjà fait tant de fois.

Albert courut chez son frère. Il venait de sortir en voiture. Il courut après la voiture; il la rattrapa comme elle était arrêtée par un embarras. Il appela son frère par la portière, et lui dit :

— Je te cherchais, je me bats dans une demi-heure; viens.

A cette nouvelle inattendue, Rodolphe descendit de voiture. Mais comme Albert lui expliquait l'affaire en quelques mots, la voiture partit sans qu'ils y fissent attention ni l'un ni l'autre, et voilà pourquoi elle arriva seule à la porte de M. Dauphin et de sa fille Agathe.

Rodolphe fut frappé de terreur.

— Eh quoi! disait-il, tu vas te battre! Quel homme est-ce que ton adversaire?

— Mais, dit Albert, il a fait allusion à des duels nombreux.

— Et toi qui n'as jamais voulu prendre des leçons d'armes!

Ils arrivèrent chez Rodolphe.

— Voyons, mon bon frère, je ne me suis jamais battu non plus; c'est une impression qu'on ne peut connaître qu'après l'avoir éprouvée. Comment te trouves-tu ?

— Rodolphe, dit à Albert en serrant la main de son frère, c'est pour elle que je vais me battre!

— Oui, mais quel genre d'émotion éprouves-tu au moment d'un acte aussi inusité? Toi qui n'as jamais manié un fleuret ni touché un pistolet! Je te le dis, je ne sais pas, moi, ce que j'éprouverais. Te sens-tu ferme ?

— Oui, mon frère, oui; je ne sais pas quelle impression j'aurais s'il s'agissait d'un de ces duels ridicules qu'on a pour la galerie; mais ici, c'est pour elle que je me bats, et je me bats contre un homme qui a osé rêver qu'elle serait à lui, contre un homme que je hais.

— C'est bien! c'est bien! Que malheur que ce ne soit pas moi! car j'ai appris toutes ces choses. Mais enfin...

A ce moment arriva M. de Noirmont, qui présenta M. Achille de Nérault. Les deux témoins passèrent dans une pièce voisine; les deux adversaires restèrent ensemble. M. de Noirmont tira de sa poche un étui à cigares, et, le présentant à Albert,

— Fumez-vous, Monsieur?

— Non, Monsieur.

— La fumée ne vous incommode pas

— Nullement.

Il tira alors de sa poche tout un arsenal de fumeur et alluma un cigare.

Les deux témoins ne tardèrent pas à rentrer. M. de Nérault dit à son ami :

— Monsieur n'ayant voulu faire aucune concession, nous allons tout de suite attendre ces deux messieurs à Saint-Ouen.

— Nous y serons en même temps que vous, Messieurs, reprit Rodolphe. Il n'y a pas d'erreur possible sur le lieu : dans l'île, au passage du bac ; les premiers arrivés passeront sans attendre les autres.

III

M. de Noirmont et son ami avaient une voiture à la porte Ils allèrent chercher les armes et se dirigèrent vers Saint-Ouen. Les deux frères en prirent une et arrivèrent les premiers. En route, Rodolphe dit à son frère :

— Albert, cet homme-là est accoutumé aux armes, il tire bien le pistolet, il t'assassinerait : j'ai choisi l'épée. Tu ne t'amuseras pas à ferrailler, ni même à parer une seule fois; tu n'as qu'une seule chance, mais elle est certaine avec de la résolution. Tu tiendras ton épée basse et tendue ; au premier coup qu'il tirera, au lieu de parer, tu tireras en même temps que lui, mais à fond, de toute ta force ; tu recevras un coup d'épée, mais il en recevra un plus fort, parce que, à sa première attaque, pour te tâter, il ne tirera pas à fond et t'atten-

dra à une parade. Allons, mon bon Albert, fais bien ce que je te dis; tu es sûr de recevoir un coup d'épée; mais tu es sûr aussi d'en donner un; autrement, si tu voulais faire de l'escrime, tu serais sûr à la fois et d'en recevoir un et de n'en pas donner.

M. de Noirmont et son témoin arrivèrent; ils étaient accompagnés d'un chirurgien. M. de Nérault portait deux épées sous sa redingote. On ne tarda pas à trouver un terrain convenable; on mesura les épées; chacun des adversaires ôta son habit et entr'ouvrit sa chemise pour montrer qu'il n'avait rien dessous; leurs témoins les placèrent à une distance où leurs épées n'auraient pu se toucher que de la pointe; puis, M. de Nérault dit : — Allez!

Rodolphe n'aurait pas pu parler.

M. de Noirmont se rapprocha de deux pas; les épées se croisèrent. Albert, docile aux conseils de son frère, restait immobile, l'épée tendue. M. de Noirmont, qui avait espéré faire marcher son adversaire, se décida à attaquer, et tira sur un dégagé. Albert n'essaya pas de parer et tira en même emps, mais avec une telle violence, que son épée, fichée dans la poitrine de M. de Noirmont, lui échappa de la main. Celui-ci agita la sienne, voulut faire un pas, tourna sur lui-même et tomba sur l'herbe. Rodolphe courut à son frère; il avait vu l'épée de M. de Noirmont le toucher; il déchira sa chemise qui commençait à se teindre de sang. O bonheur! la blessure n'était qu'une égratignure. Ainsi que Rodolphe l'avait prévu, l'attaque de M. de Noirmont devait être parée dans son esprit, et il n'avait pas tiré à fond; de plus, quand il avait vu Albert se fendre sur lui, il avait voulu parer, mais trop tard.

Albert restait debout, les yeux fixés sur son ennemi à terre. Rodolphe s'approcha. Le chirurgien avait bandé la blessure. M. de Nérault le releva. M. de Noirmont, quoique très-pâle, affirma qu'il pouvait marcher. Le chirurgien envoya un domestique, qui se tenait à distance, chercher la voiture. Il déclara que la blessure ne paraissait pas dangereuse, mais qu'elle demandait quelques soins et que M. de Noirmont aurait besoin d'un repos absolu pendant quelques jours; que, du reste, il ne pourrait parler positivement que le lendemain. Il voulut voir la blessure d'Albert, et dit en souriant : — Celle-ci se guérira sans moi.

Rodolphe et Albert se retirèrent et passèrent le bac en même temps que le domestique qui allait chercher la voiture. Ils montèrent dans la leur, et Rodolphe, ayant dit au cocher de retourner à Paris, prit son frère dans ses bras.

— Merci, merci, mon Dieu ! s'écria-t-il; puis, laissant alors un libre cours à ses émotions, il s'échappa en sanglots et fondit en larmes : — O mon frère, mon bon frère! disait-il, je demande à Dieu que tu ne me voies jamais me battre; que tu n'éprouves jamais les horribles angoisses qui m'ont étreint le cœur pendant quelques instants. Mais, mon brave Albert, tu as eu un sang-froid admirable; tu lui as bien vite donné son compte à ce grand pourfendeur. Voyons donc encore ta blessure. Oh! non, ce n'est rien, absolument rien. Que je voudrais être à demain! car je veux aller raconter à ma petite sœur Cécile la victoire de son chevalier; c'est moi qui irai donner la leçon.

— Eh quoi! dit Albert, ne la verrai-je pas demain ?

— Non !... je t'en prie, j'ai mes raisons pour cela, ne me

refuse pas ce que je te demande; j'ai été si malheureux! j'ai tant souffert aujourd'hui!

Et il embrassait encore son frère, en lui donnant les noms les plus tendres et en remerciant Dieu.

Aussitôt arrivé à Paris, il écrivit au père Dauphin, et mit dans la lettre quelques mots pour Agathe. — Un événement, fort triste d'abord, mais qui ensuite avait heureusement fini, l'avait enlevé subitement aux soins de son bonheur; il leur expliquerait tout le lendemain, en allant les prendre à l'heure où ils l'avaient attendu inutilement; il savait d'avance que quand ils apprendraient ce qui était arrivé, non-seulement ils lui pardonneraient, mais même ils l'embrasseraient tous deux de bon cœur.

Il avait ses raisons pour ne pas aller les voir le jour même, mais il ne put s'empêcher d'aller, le soir, rôder autour de la maison. Agathe ne se mit pas à la fenêtre; il l'espérait bien: elle ne l'attendait pas; mais, grâce à son habitude des usages de la maison, aux mouvements de la lumière dont il voyait la lueur à travers les rideaux, il pouvait la suivre en pensée et savoir tout ce qu'elle faisait. Quand il eut vu la lumière éteinte dans sa chambre, il rentra chez lui, où il ne put dormir. Mais il avait à penser à tant de choses pour son frère et pour lui, qu'il n'en fut pas fâché. Il lui eût semblé que le sommeil lui aurait enlevé une part de sa vie, et, pour le moment, il n'en voulait rien perdre. Il allait épouser Agathe, et les inquiétudes qu'il avait éprouvées pour son frère le faisaient jouir délicieusement d'avoir un frère. Il lui semblait que Dieu venait de le lui donner. Et puis ce frère allait être heureux aussi. Que pouvait-il manquer au bonheur de Ro-

dolphe, sinon d'acheter celui de son frère au prix de quelque sacrifice, et il avait songé déjà, en causant de Cécile et de sa famille, que cela pourrait bien ne pas être impossible. Il ne faisait pas encore jour quand il sortit ; mais il n'était pas possible d'aller si matin chez Cécile. Comme il rôdait, il rencontra une jeune fille qui entrait dans Paris avec une grosse botte de roses. Il lui acheta la botte tout entière et l'envoya à Agathe. Il revint auprès d'Albert.

— Je vais aller donner la leçon, lui dit-il ; je parlerai à ta Cécile, et avec ton consentement, j'irai demander un entretien à son père.

Le visage d'Albert s'assombrit.

— Voudra-t-il de moi? dit-il en soupirant.

— Ah çà, dit Rodolphe, nous vivons tous les deux sur ta fortune. Qu'as-tu en réalité?

— A peu près douze mille francs de rente.

— Bien. Et moi?

— Toi, tu en auras juste autant quand tu seras majeur, c'est-à-dire dans huit jours. Nous aurons ensuite à partager le petit château qu'habite la tante Isabelle.

— Jésabel, tu veux dire.

— Perds l'habitude de l'appeler ainsi, car nous allons bientôt nous retrouver en sa terrible présence, et tu ne manquerais pas de l'appeler ainsi quelque jour, parlant à sa personne. Je te disais que nous aurions à partager le château et la ferme qui en dépend, et que j'espère bien que nous continuerons à habiter ensemble, car, en tout cas, je ne voudrais pas vendre la maison de notre père.

— Ni moi non plus, Albert ; nos affaires ne seront pas bien

difficiles à arranger. Il est huit heures, la leçon n'est qu'à neuf heures, mais c'est égal, je pars, je prendrai le plus long, je ne puis rester en place.

Cécile ne manqua pas d'assister à la leçon; elle fut désappointée en voyant arriver Rodolphe. Celui-ci lui dit :

— Mon frère est guéri, il se porte bien : c'est lui qui donnera la leçon demain.

Il s'agissait de parler du duel; mais, outre qu'il ne voulait pas donner une émotion douloureuse à la jeune fille, il fallait aussi que la chose pût être entendue avec calme, car c'est en corrigeant un devoir du frère de Cécile qu'il fallait lui apprendre ce qui s'était passé, sans qu'elle eût lieu ni de jeter un cri ni de se trahir par un trouble trop grand. Aussi procéda-t-il par ordre.

— Vous n'avez-pas vu M. de Noirmont, hier, Mademoiselle?

..... Vous arrangez bien Perse, Monsieur, et vous lui faites dire d'étranges choses!

— Non, Monsieur, est-ce que vous le connaissez?

— Je l'ai vu hier pour la première fois, mais je ne pense pas que vous le voyiez non plus aujourd'hui.

« Que le peuple, en me voyant passer, dise : Le voilà. Pre-
« nez-vous cela pour rien? »

Il est malade; il a été blessé!

— Blessé?

— Oui, il s'est avisé de provoquer un jeune homme qui... lui... est sain et sauf, et qui lui a donné un bon coup d'épée. *Ecce inter pocula quæram Romulidæ saturi, quid diu pœmata narrent.* Allez donc consulter votre dictionnaire,

M. Emile, car vraiment vous n'avez pas pris la peine de cher cher les mots.

Émile sortit.

— Au nom du ciel! Mademoiselle, calmez-vous. Albert se porte bien; il a noblement vaincu et blessé son rival qui l'avait audacieusement provoqué. Je sais tout. Vous avez déjà dans mon cœur la place d'une sœur chérie. Il faut que je parle à votre père; m'y autorisez-vous?

— Hélas! mon père vous repoussera. Albert serait le plus pauvre des hommes, je serais heureuse de partager son sort; mais mon père ne le trouvera pas assez riche.

— Qui sait!... Mais on vient... vous êtes pâle, remettez-vous; votre frère n'est pas seul, votre père est avec lui.

Le père de Cécile entra; il fronça légèrement le sourcil en voyant sa fille seule avec un jeune homme. Rodolphe se leva.

— Monsieur, pourrais-je obtenir de votre complaisance dix minutes d'un entretien particulier?

— Très-volontiers, Monsieur.

— Voulez-vous que ce soit tout de suite?

— Avec plaisir, Monsieur.

M. de Golbert fit entrer Rodolphe dans son cabinet. Ils y restèrent une heure. Cécile était en proie à d'horribles anxiétés. Elle mit tout en œuvre pour se trouver sur le passage de Rodolphe quand il sortirait; mais M. de Golbert l'accompagnait, elle se sauva. Quand il eut reconduit Rodolphe jusqu'à la porte, il lui serra la main en lui disant adieu. Mais Cécile ne vit pas cet adieu, qui l'aurait bien rassurée. Loin de là, elle évita son père avec soin; elle s'attendait à le voir irrité con-

tre elle, car pouvait-on savoir ce qu'avait dit M. Rodolphe, qui lui semblait à la fois un jeune homme excellent et médiocrement circonspect? Cependant elle ne put éviter M. de Golbert à l'heure du dîner. Elle se mit à parler à sa mère avec volubilité pour prendre une contenance et retarder le moment où le ressentiment de son père se manifesterait. Mais M. de Golbert s'avançant vers elle, lui donna sur la joue deux ou trois petits coups d'amitié; puis, pendant le dîner, dit à sa femme : — J'ai écrit à M. de Noirmont que nous partions pour la campagne; j'espère qu'il fera un examen de conscience et comprendra que nous ne reviendrons pas de sitôt pour lui.

— Comme madame de Golbert ne demanda pas d'explication, Cécile comprit que sa mère connaissait l'entrevue de Rodolphe avec son mari; elle commença à ne plus oser lever les yeux sur sa mère. Cependant, en y réfléchissant, elle ne vit rien de menaçant dans ce qu'elle entendait; et quand son père, après le dîner, lui dit: « Cécile, laisse-moi avec ta mère, va étudier ton piano, » il y avait dans la manière dont ces mots étaient dits et résonnaient dans son cœur quelque chose de si doux, qu'elle entendait malgré elle: « Tu épouseras Albert. »

— Mais, c'est impossible! pensait-elle. Comment mon père a-t-il pu si subitement changer d'avis? Tant de bonheur doit être un rêve, et je ne vais pas tarder à me réveiller.

A l'heure dite, la même voiture s'arrêta devant la porte du père Dauphin; il attendait à la porte, et Agathe regardait encore par la fenêtre derrière les rideaux; cette fois la voiture s'ouvrit

et Rodolphe en descendit de l'air le plus empressé et le plus heureux du monde. Il serra les mains du père Dauphin; mais le laissant dans l'échoppe, il monta ou plutôt franchit l'escalier, et tombant aux genoux d'Agathe, il s'empara de ses deux mains, qu'il couvrit de baisers.

— Enfin, vous voilà, Monsieur, lui dit-elle; je n'osais pas tout à fait espérer de voir encore aujourd'hui un homme aussi affairé et aussi singulier. Nous direz-vous, Monsieur, comment il se fait que votre cocher vous ait perdu l'autre jour? avez-vous le don de vous rendre invisible?

— Descendons auprès de votre père, ma charmante Agathe, et je vais vous dire à tous deux ce qui m'est arrivé. Il s'assit entre le père et la fille, tenant une de leurs mains à chacun, et baisant de temps en temps celle d'Agathe, en manière de ponctuation, tout le long de son discours. Il leur conta alors le duel de son frère, leur peignit ses mortelles angoisses pendant le combat, et sécha avec ses lèvres deux larmes qu'il surprit au coin des yeux d'Agathe, et lui-même se prit à pleurer; puis il s'étendit sur le sang-froid et sur le courage d'Albert; il raconta sa victoire, et bientôt, dit-il, il va être aussi heureux que moi, si on peut comparer le bonheur que peut donner une autre femme à celui que j'attends de ma jolie Agathe. Là-dessus, partons, le notaire nous attend; j'espère bien que vous me donnerez à dîner ensuite.

— Et moi, j'espère bien que vous ne vous apercevrez pas que vous ferez un mauvais dîner.

— Partons!

— Vous partez sans chapeau?

— Bienheureux si je ne perds pas aussi la tête, tant je

suis heureux! Pensez que je vais ensuite ce soir signer le contrat de mon frère Albert. Quel charmant hasard! comme tout s'arrange bien! Vous aurez là une sœur que vous aimerez, j'en suis sûr. Ce sera un grand bonheur pour mon frère et pour moi si vous devenez deux bonnes sœurs, car jamais nous ne voulons nous séparer.

— Est-elle jolie? demanda Agathe comme eût demandé toute femme.

— Est-ce que je sais cela, moi! est-ce que je trouve une autre femme jolie! Partons, partons.

La voiture ne tarda pas à les conduire tous trois chez le notaire, où Albert les attendait.

— Vous connaissiez bien mon frère, dit Rodolphe à Agathe, seulement vous ne l'aviez pas vu. Vous saviez qu'avant que je vous eusse rencontrée, il possédait mon cœur tout entier. Je ne lui ai rien ôté; mais je vous en ai donné beaucoup. Vous avez tout tous les deux, sans nuire à la part du père Dauphin, quoiqu'il m'ait parfois bien chagriné; il y a aussi la part de la petite sœur Cécile: c'est tout ce que nous avons à aimer au monde. Il y a bien aussi quelque part une certaine tante Jésabel, que les flatteurs appellent Isabelle; mais nous ne l'aimons guère et nous en avons fort peur, ce qui ne nous empêchera pas de nous rappeler toujours qu'elle était la sœur de notre père.

Rodolphe parlait avec une telle volubilité qu'on ne pouvait plus l'arrêter. Le notaire demanda un moment de silence pour lire le contrat que Rodolphe avait fait faire il y avait duex jours, et qu'il était venu rectifier dans la même journée où il le signait. Quand il dit: « Le futur apporte quatre mille

livres de rente, » Albert regarda son frère avec étonnement ; et le père Dauphin, d'autre part, dit :

— Ah ! le coquin, qui nous faisait croire qu'il vivait de ses leçons. Pour ma fille, monsieur le notaire, elle n'apporte rien.

— Quoi ! rien, père Dauphin ! elle m'apporte la beauté, la douceur, la grâce, le bonheur : vous appelez tout cela rien. Je suis honteux de ne pas, moi, lui apporter un trône. Mais enfin elle se contente d'une chaumière ; car, frère, je prends la chaumière.

— Mais... dit Rodolphe.

— Pas de mais, tu sauras pourquoi dans une heure ; outre les quatre mille livres de rente, j'ai ou plutôt nous avons une belle chaumière (ceux qui l'habitent appellent ça une maison, nous ferons comme eux) et les six arpents de terre qui l'entourent.

Le notaire continua. Les époux sont mariés sous le régime de la communauté ; tout appartiendra au dernier vivant.

— Ainsi, frère Albert, ne compte pas sur mon héritage.

— Mais...

— Pas de mais... Tu nous feras un procès si tu veux, mais ça sera comme cela.

— Tu sais bien, mauvais plaisant, que ce n'est pas cela que je veux dire.

— Oui, mais ce que tu veux dire se trouve précisément ce que je ne veux pas que tu dises.

Le contrat fut signé. Rodolphe alla dîner chez le père Dauphin. Albert offrit à la fiancée une paire de magnifiques bou-

cles d'oreilles, et l'embrassa en l'appelant sa sœur. Il prit rendez-vous avec son frère pour le soir.

Agathe, rentrée chez elle, s'enferma dans sa chambre, et, se jetant à genoux, remercia Dieu dans une fervente prière.

Pendant le dîner, Rodolphe fit une riante description de la chaumière qu'ils habiteraient : il parla du jardin, de la rivière, du petit bois. C'était un magnifique rêve pour Agathe et pour son père : vivre à la campagne dans une maison à eux ! quatre mille francs de rente !

— Mais, dit l'écrivain, que voulait dire votre frère ? Trouvait-il mauvais que vous voulussiez laisser votre fortune entière à Agathe dans le cas où elle aurait le malheur de vous survivre ?

— Lui !... vous ne le connaissez pas. Bien au contraire, il est beaucoup plus riche que moi, et il aurait voulu augmenter notre fortune, mais il épouse une fille dont les parents ne la lui donneraient pas s'il n'avait pas la fortune qu'il a. Vous comprenez que je n'ai pas voulu qu'il nous donnât rien. D'ailleurs, n'avons-nous pas assez ? Et puis, si jamais il nous manquait quelque chose, mon frère serait là.

— Oui, certes, dit Agathe, et je ne vois pas ce que nous ferions de plus d'argent. Vous dites, Rodolphe, qu'il y a sur la maison un grand rosier qui monte jusqu'à la fenêtre ?

— Jusqu'à la fenêtre de votre chambre, madame Reynold.

L'heure arriva bien vite où Rodolphe devait aller rejoindre son frère.

Les deux frères se rendirent chez M. de Golbert, où le notaire ne tarda pas à venir. Rodolphe avait trouvé moyen de passer

deux heures avec M. de Golbert. Ces deux heures s'étaient, pour Albert, écoulées bien vite auprès de Cécile, qu'il n'avait quittée qu'à l'heure du dîner. Rodolphe avait voulu se charger de faire le contrat, de concert avec le père de Cécile. Quand le notaire en vint à l'article de l'apport des deux époux, quand il dit que M. Albert Reynold apportait vingt mille francs de rente, Albert voulut l'arrêter.

— Tais-toi, lui dit Rodolphe à voix basse, ou renonce pour toujours à Cécile.

— Mais je ne veux pas de tromperie.

— Crois-tu que j'en veuille, moi? Je t'expliquerai tout, mais pas un mot.

Le contrat signé, le notaire se retira. Malgré ses ravissements auprès de la femme qu'il adorait, Albert n'oubliait que de temps en temps le mystère que son frère avait à lui expliquer.

Le mariage fut fixé à huit jours de là. Les deux frères se retirèrent.

— C'est singulier, dit madame de Golbert à son mari, que le frère de M. Reynold n'ait fait aucun présent à Cécile.

Il est vrai de dire que Rodolphe n'y avait même pas songé et qu'il s'était contenté d'abandonner à son frère huit mille francs de rente sur sa fortune, sans quoi le mariage eût été impossible. Il avait marchandé avec M. de Golbert le mieux qu'il avait pu, mais la chose n'avait pu s'arranger à moins.

Il eut beaucoup de peine à faire accepter cet arrangement à Albert.

— Voilà donc pourquoi, disait celui-ci, tu as voulu te charger du contrat?

— Précisément. Mais écoute bien : Agathe a toujours vécu dans un état voisin de la pauvreté. Quatre mille francs de rente, une maison, le produit de nos six arpents, c'est dix fois plus qu'elle n'avait jamais rêvé. Je l'ai laissée tout étourdie de sa nouvelle fortune. Que me manquera-t-il? D'ailleurs, s'il me manque quelque chose, je te le demanderai.

— C'est égal, les deux tiers de ton bien...

— C'était nécessaire; sans cela, tu n'aurais pas eu Cécile. Voyons, Albert : si tu avais été à ma place et moi à la tienne, aurais-tu hésité à faire ce que j'ai fait?

— J'aurais examiné...

— Tu mens, tu n'aurais rien examiné du tout. D'ailleurs je suis meilleur que toi; si j'avais été à ta place, si je n'avais pu obtenir ma douce Agathe qu'avec une partie de ta fortune, si cela n'avait pas dû t'empêcher d'obtenir Cécile, je te l'aurais parfaitement demandée.

Les deux frères s'embrassèrent tendrement.

Si, malgré leur impatience, facile à supposer, les frères Reynold avaient laissé fixer les mariages à quelques jours plus tard, c'est qu'ils voulaient tous deux aller préparer leurs maisons. Aussi, dès le lendemain de la signature du contrat, ils se mirent en route.

La tante Isabelle les reçut mieux qu'ils ne s'y attendaient; elle ne se permit même aucune observation sur les mariages. Elle annonça qu'elle allait retourner chez elle.

— Albert lui offrit de garder un logement au château et de continuer à y vivre comme par le passé.

Elle accepta, sans se faire prier, une offre qu'elle attendait.

— La tante est devenue meilleure, dit Albert à son frère lorsqu'ils furent seuls.

— Cela n'empêche pas qu'elle me fasse toujours peur, reprit Rodolphe. Dieu veuille que tu n'aies pas à te repentir de ton offre généreuse !

Le château était en bon état, et Albert n'eut pas grande peine à préparer l'appartement de Cécile. Pour ce qui est de la ferme, il fallut d'abord indemniser et renvoyer ceux qui l'habitaient ; puis, si Rodolphe conserva scrupuleusement le toit de chaume et toute la simplicité extérieure, il changea entièrement le dedans et y réunit tout le confortable et toute l'élégance possibles. La tante désapprouva fort l'habitation et le toit de chaume ; elle demanda pourquoi Rodolphe ne viendrait pas demeurer au château avec sa femme. Albert insista avec tendresse, mais Rodolphe fut inébranlable.

— Mon bon frère, dit-il un jour à Albert qui revenait sur ce sujet, il faut que chacune de nos femmes soit la maîtresse dans sa maison ; il faut qu'elles s'aiment : elles y sont déjà disposées par la tendresse qu'elles nous portent ; mais ce germe d'affection a besoin d'être cultivé et demande au commencement de grands ménagements. Il va falloir nous priver de trois ou quatre petits bonheurs qui nous charmeraient pour assurer le bonheur de toute notre vie. Ainsi, nous ne nous marierons pas ensemble ; nos femmes ne se connaîtront que lorsque nous serons mariés. Je ne veux pas qu'Agathe sorte de la sphère dans laquelle je compte vivre, et je ne veux pas non plus qu'elle souffre de la comparaison. Si elles se mariaient ensemble, Agathe serait encore mademoi-

selle Dauphin, fille d'un écrivain public; Cécile serait encore mademoiselle de Golbert, fille d'un riche bourgeois. Elles ne se connaîtront que lorsqu'elles seront, l'une madame Albert Reynold, l'autre madame Rodolphe Reynold. Il faut les faire égales avant de les faire amies.

— Mais, mon cher Rodolphe, ta générosité qui t'a fait te priver de la plus grande partie de ta fortune ne te permettra pas de faire vivre ta femme sur le pied de l'égalité avec la mienne, — je parle de l'égalité qui touche le plus les femmes, celle de la parure.

— Ceci est moins grave que tu ne crois. Agathe, en m'épousant, fait un mariage riche; elle va se trouver dans une situation de fortune qu'elle n'avait jamais rêvée. Cécile, au contraire, élevée dans une maison riche, mais dont la fortune doit se diviser entre son frère et elle, sans compter la plus forte part que se réservent les parents, Cécile n'en est pas moins accoutumée à la vie d'une maison où l'on dépensait 50,000 fr. par an, et ce n'est pas trop de toute la tendresse qu'elle a pour toi, pour qu'elle ne se croie pas ruinée et déchue. Ma position est donc au commencement plus facile que la tienne. D'ailleurs, si par hasard mon revenu ne me suffisait pas, qu'est-ce que cela fait que ce soit l'un ou l'autre de nous deux qui ait de l'argent? Te croirais-tu pauvre si j'étais riche?

Les huit jours ne tardèrent pas à s'écouler et les deux frères se retrouvèrent à Paris. Le père Dauphin avait vendu son fonds d'écrivain public; Albert assista au mariage de Rodolphe, qui se fit le matin à huit heures; Rodolphe fut témoin d'Albert, qui se maria à onze heures, et tous deux emmenè-

rent leurs femmes chez eux. Albert, accompagné de M. et de madame de Golbert, qui devaient passer huit jours chez leur gendre ; Rodolphe, du père Dauphin, qui tout naturellement, sans qu'il en eût été question une seule fois, venait finir sa vie avec ses enfants. La tante Isabelle plut singulièrement par ses grandes manières et ses airs de cour à M. et à Madame de Golbert. Elle reçut admirablement Cécile. Le château fut trouvé très-habitable ; chacun proposa des changements et des embellissements, et dès le lendemain on mit des ouvriers partout.

Agathe ne revenait pas de toutes les magnificences qu'elle trouvait dans *la maison*. En entrant dans cette chaumière qui lui avait paru *bien jolie*, elle s'attendait à des appartements et à un ameublement à l'avenant. Mais quand elle vit des tapis partout et sa chambre tendue d'étoffes de perse et meublée avec une élégance dont elle n'avait pas eu d'idée jusque-là,

— Mon Dieu, dit-elle, c'est un conte de fées, c'est un rêve ! Pourvu que je ne m'éveille pas !

Le lendemain matin, Albert alla au cimetière prier sur la tombe de ses parents. Il y trouva Rodolphe : tous deux renouvelèrent le serment qu'ils y avaient fait de s'aimer toujours tendrement, et prièrent leur père et leur mère de bénir leur bonheur.

Deux jours après, Rodolphe fit avec sa femme et son beau-père une visite au château. Il était le plus jeune, c'était dans l'ordre. Agathe était mise simplement, mais avec beaucoup de goût : elle avait d'ailleurs une grâce et une élégance naturelles qui lui donnaient un grand charme. On alla d'abord

voir la tante Isabelle, qui chercha sans y parvenir ce que ce pouvaient être que le père Dauphin et sa fille. Les deux jeunes femmes s'embrassèrent avec effusion. Entre M. et madame de Golbert et M. Dauphin, il n'y eut que de la politesse. On resta à dîner. La tante Isabelle mit la conversation sur divers sujets pour continuer ses investigations. Il ne fut pas difficile de voir qu'Agathe, malgré ses excellentes manières, n'avait jamais été dans le monde, et ne connaissait ni le bal ni le spectacle.

— Ma tante, interrompit Rodolphe, Agathe ne sait rien de ces belles choses; la Providence, qui la destinait à embellir la vie d'un paysan comme moi, a inspiré à ses parents de l'élever dans la retraite.

En retournant à la ferme, Agathe fit de grands éloges de la beauté de Cécile et de l'accueil qu'elle lui avait fait. Rodolphe la sonda sur l'impression qu'elle avait ressentie en voyant le luxe et le train du château.

— Mon Rodolphe, dit-elle, je ne trouve personne aussi riche que moi. Ton amour dans l'échoppe du père Dauphin ne m'aurait jamais laissé envier personne. Et cependant, tu as fait d'une pauvre fille, destinée peut-être à épouser un ouvrier, une femme riche et considérée, mais aussi la plus heureuse et la plus reconnaissante des femmes. Loin d'envier personne au monde, j'ai au contraire peur d'exciter l'envie, tant j'ai le cœur plein de bonheur et de fierté.

IV

Le lendemain, tous les habitants du château vinrent dîner à la ferme. Cécile était un peu trop parée. Albert avait risqué une observation, mais M. et madame de Golbert et la tante Isabelle avaient jeté les hauts cris. Bien plus, Cécile avait cédé tout de suite au désir de son mari, et avait montré tant d'empressement, quoique mêlé à faible dose d'un petit air résigné, qu'il finit par la supplier de remettre le châle de cachemire et le chapeau à plumes qu'elle avait ôtés, ce qui lui fut accordé.

On avait, un peu trop peut-être, apporté avec soi un parti pris d'admiration pour tout ce qu'on verrait à la ferme. Agathe, qui ne connaissait au monde rien d'aussi beau que son séjour, prit parfaitement au sérieux tous les éloges qu'on

lui en fit. Rodolphe y vit de la maladresse, mais de la bienveillance, et tout se passa le mieux du monde.

Il était bien facile, du reste, à Agathe, d'accepter l'admiration qu'on témoignait pour sa maison : la nature y avait développé ses réelles magnificences; un rosier et un jasmin, tous deux vieux et énormes, en tapissaient entièrement la façade; le toit de chaume était en partie couvert de mousse et surmonté sur sa crête de touffes d'iris. Tout cela faisait une maison toute fleurie et toute parfumée. D'un côté, une grande prairie s'étendait jusqu'à la rivière, qu'il fallait traverser pour aller au château; des moutons et des vaches y paissaient en liberté. De l'autre côté, la pelouse tapissait une colline que couronnait un bois de chênes. Plus loin, on voyait les granges, les étables, les écuries, tout cela animé par les animaux qui les habitent. Le bon goût que Rodolphe avait établi à l'intérieur contrastait le plus agréablement du monde avec la simplicité du bâtiment. Aussi Agathe recevait les compliments avec modestie, loin d'y voir de la complaisance et de l'affectation.

A la ferme, les domestiques n'avaient pas de livrée : c'étaient des filles et des garçons du pays, nés à la ferme, et y ayant toujours vécu employés aux travaux de la terre. Ce n'était pas sous ce rapport qu'Agathe aurait pu être envieuse; elle comprenait qu'elle aurait bientôt pour ces braves gens des sentiments affectueux et presque de famille, que ne pourraient jamais lui inspirer les messieurs humbles et fiers, richement chamarrés, qui servaient au château.

Le dîner fut excellent. Les maîtres de la ferme reconduisirent leurs hôtes jusqu'à la rivière, et les deux frères se di-

rent adieu en se serrant la main avec un bonheur impossible à décrire : tous leurs projets réussissaient mieux qu'ils n'avaient pu l'espérer. Les huit jours passés, M. et madame de Golbert retournèrent à Paris et emmenèrent leur fille et leur gendre pour quelques jours. Albert revint seul ; il avait de bonnes et de mauvaises nouvelles à donner à son frère : Cécile était grosse, mais cette grossesse s'annonçait mal. Cécile, naturellement délicate, était très-souffrante. Madame de Golbert s'était alarmée, et le médecin de la famille, consulté, avait ordonné d'aller passer l'hiver en Italie. Il n'y avait rien à objecter. Les deux frères, tout tristes qu'ils étaient de cette séparation si imprévue, la première de leur vie, se résignèrent et se promirent de s'écrire souvent.

Cécile revint avec ses parents passer quelques jours au château, puis ils partirent. Rodolphe resta quelque temps sombre et triste. Agathe redoubla de soins et de tendresse. Albert écrivait souvent. Il ne supportait pas beaucoup mieux que Rodolphe leur triste séparation. La santé de Cécile était meilleure, mais madame de Golbert n'osait la laisser revenir en France avant la fin de l'hiver. L'hiver passé, la grossesse était si avancée qu'il y aurait eu une réelle imprudence à se mettre en route. Puis Cécile accoucha. On ne pouvait ni laisser l'enfant là-bas, ni l'exposer à un voyage long et fatigant dans un âge aussi tendre. Puis on approchait de nouveau de l'hiver. Il fut décidé qu'on ne reviendrait qu'au printemps suivant. On était à Florence, on y voyait beaucoup de monde et l'on y menait grand train. Cécile écrivit deux ou trois fois à Agathe ; mais les deux jeunes femmes s'étaient vues trop peu pour qu'il se fût établi entre elles une intimité suffisante

pour rendre leur correspondance intéressante. Les lettres de Cécile contenaient bien quelques regrets bienveillants, mais il était facile de voir qu'au fond elle se trouvait très-heureuse.

Ce fut cependant grande fête à la ferme quand Albert et sa femme revinrent au château; les deux frères pleurèrent d'attendrissement en se revoyant. Cécile était embellie, elle rapportait un beau gros garçon. Agathe se sentit envieuse pour la première fois. Il y eut encore là un désappointement: les deux frères, dès avant leur mariage, étaient convenus qu'ils seraient réciproquement les parrains de leurs enfants; c'était un nouveau lien entre eux, et de plus c'était donner deux pères aux enfants. Malheureusement, le petit Henri était né en pays étranger. Or, Albert avait d'abord décidé qu'on attendrait le retour en France pour le baptiser, afin que Rodolphe pût être le parrain; mais une indisposition de l'enfant alarma les mères. Madame de Golbert, surtout, fut d'autant plus d'avis de le baptiser tout de suite, qu'un prince italien de leurs connaissances devait être parrain avec elle. Albert devait céder et céda.

Agathe ne fut plus longtemps envieuse de Cécile, elle se trouva bientôt grosse à son tour et accoucha d'une fille. Albert fut son parrain et la nomma Marguerite.

Les deux frères ne tardèrent pas à subir une nouvelle séparation. Cécile, pour la même cause, donna encore à sa mère les mêmes inquiétudes. Le même médecin ordonna encore un séjour sous un ciel plus clément. Rodolphe ne put, à cette nouvelle, dissimuler quelque impatience.

— Voilà un singulier médecin, dit-il, qui paraît bien certain

que ses malades ne peuvent guérir qu'à cinq cents lieues de lui!

Il fallut cependant partir. Cécile laissa, après beaucoup d'hésitation, son petit Henri aux soins d'Agathe.

Cette fois, les choses ne se passèrent pas aussi bien pour Cécile. On retrouva à Florence les connaissances du séjour précédent; on alla beaucoup plus dans le monde, on se livra beaucoup plus au plaisir. Soit par quelque imprudence, soit par quelque accident naturel, Cécile fit une fausse couche. Ce n'était pas le moment de voyager pour revenir, surtout de quitter le climat salutaire de l'Italie. Madame de Golbert risqua même la proposition d'acheter une propriété à Florence et de vendre le château des Aulnaies. Mais cette fois, Albert laissa à peine finir la phrase. On revint au bout d'un an; Agathe fut presque fâchée d'avoir à rendre Henri, qui s'était mêlé dans son cœur avec sa petite Marguerite. Albert dit à son frère :

— J'ai découvert un petit secret : c'est que l'affaiblissement de la santé de Cécile et la nécessité d'un voyage en Italie, tout cela était prévu dès avant mon mariage. C'était une fantaisie de madame de Golbert que son mari n'avait pas voulu satisfaire, et elle avait dit à sa fille : « Quand tu « seras mariée, nous irons en Italie. » Cécile n'a pas su résister à sa mère; d'ailleurs elle n'était pas fâchée de voir un nouveau pays, mais je t'assure bien que plutôt que de quitter encore une fois la France, je déclarerai Henri à tout jamais mon fils unique; nos projets, dont la réalisation avait si bien commencé, sont tous renversés depuis trois ans, et je ne m'y résigne nullement.

— Mon cher Albert, dit Rodolphe, tu me rends bien heureux en parlant ainsi, et notre séparation, presque continuelle depuis notre mariage, a été pour moi un bien vif chagrin.

Cécile, élevée dans le monde, était loin d'en avoir perdu l'habitude depuis son mariage. Elle passa les hivers chez sa mère et l'été on reçut des amis au château, où s'installèrent régulièrement, pour la belle saison, M. et madame de Golbert. L'été des gens comme il faut, avait été décidé n'être que de quatre mois, sur lesquels on en prenait deux ou trois pour un voyage à des eaux quelconques. L'hiver, Albert quittait quelquefois Paris et venait passer une semaine avec son frère. Henri, pendant l'hiver, restait avec Agathe et surtout avec le père Dauphin, qui avait résumé toutes ses affections sur les deux enfants et avait retrouvé pour eux une seconde jeunesse et une inaltérable gaîté.

Les enfants, de leur côté, aimaient le père Dauphin à rendre les mères jalouses. Mais comment lutter avec un homme qui savait et racontait tous les contes imaginables? Il y avait, entre autres, l'histoire de Polichinelle, histoire qui, à cause de l'immense succès qu'elle obtenait auprès d'Henri et de Marguerite, dura un peu plus de deux ans, et ne fut jamais terminée, quoique le père Dauphin en narrât au moins un chapitre tous les soirs, en tenant les deux enfants chacun sur un de ses genoux. Ce récit n'était pas sans quelques rapports avec les *Mille et une Nuits*, à cause que chaque chapitre commençait et finissait inévitablement de la même façon.

Quand il se faisait tard, lorsque Agathe jugeait qu'il était

temps de coucher les enfants, le vif intérêt qu'ils portaient à la continuation de l'histoire de Polichinelle les rendait d'abord rebelles au sommeil, et ce n'était qu'avec des plaintes, des larmes et des cris qu'ils accueillaient la proposition d'aller se coucher. Mais le père Dauphin imagina un expédient qui eut tout le succès désirable. Lorsque Agathe lui faisait signe que l'heure approchait où il faudrait coucher les enfants, tout en continuant son récit, il faisait entrer Polichinelle dans un café, soit que Polichinelle eût faim, soit que Polichinelle eût soif, soit que Polichinelle fût fatigué, et alors Polichinelle prenait un journal et le lisait sans pitié jusqu'à ce que les pauvres petits enfants se fussent endormis sur les genoux des narrateurs. Une fois Henri lui dit :

— Mais, père Dauphin, Polichinelle entre bien souvent au café.

— C'est vrai, mon petit Henri, je trouve comme toi qu'il y entre bien souvent ; c'est un des défauts de Polichinelle, un défaut que je ne saurais trop te recommander d'éviter quand tu seras grand. Je n'ai pas besoin d'en parler à Marguerite : les femmes ne sont pas sujettes d'ordinaire à ce défaut-là... Elles en ont d'autres.

— Mais, père Dauphin, objecta Marguerite, est-ce que tu ne pourrais pas nous dire simplement : Polichinelle entre au café et il lit le journal. Est-ce que Polichinelle ne pourrait pas lire le journal tout bas au lieu de le lire tout haut, ce qui nous endort ?

— C'est vrai, dit Henri, Marguerite a raison.

— Vous trouvez, M. Henri ? Eh bien, moi, je dis que Marguerite n'a pas raison, et voici pourquoi : Voulez-vous

que je vous raconte toute l'histoire de Polichinelle ? Eh bien, si je passe quelque chose, je perdrai le fil de l'histoire, et un jour je ne me rappellerai plus la suite ; et quand vous me direz : — Père Dauphin, l'histoire de Polichinelle ? — je vous dirai : — Mes enfants, j'en suis désolé, mais il n'y en a plus, j'en ai perdu le fil, je ne sais plus où j'en suis, c'est une affaire terminée.

Et les enfants se résignèrent à ce qu'on ne passât rien de l'histoire de Polichinelle. Et tous les soirs ils s'endormaient de la même manière.

Rodolphe s'était tout à fait adonné à l'agriculture, et en quelques années les terres dépendant de la ferme qu'il s'était réservées dans son partage avec Albert, avaient doublé leur produit ; il se trouvait beaucoup plus riche qu'il ne l'avait supposé. Agathe, de son côté, avait pris un grand goût aux occupations de la campagne, et Marguerite occupait le reste de son temps d'une manière charmante. Leurs habitudes avaient été tout doucement influencées et modifiées par leurs occupations. Ils se couchaient à neuf heures et se levaient aux premiers rayons du jour ; aussi, même l'été, quand les habitants du château y revenaient, ne pouvaient-ils guère vivre avec eux, accoutumés aux longues veillées. Si bien que les deux frères, pour être certains de passer une soirée ensemble au moins une fois par semaine, convinrent de dîner à la ferme tous les samedis. D'abord Cécile y vint assez régulièrement, puis elle s'excusa quelquefois, puis elle n'y vint plus. Albert se montra à ce rendez-vous d'une exactitude complète ; l'hiver il venait de Paris tout exprès et couchait au château.

Sa maison, de plus en plus envahie par les amis de son beau-père et de sa belle-mère, ne tarda pas à lui devenir beaucoup moins agréable que celle de son frère. Il attendait le samedi avec impatience et quelquefois trouvait deux ou trois samedis dans la semaine. Il avait chez Rodolphe sa pipe et son fusil; c'était là qu'il était véritablement chez lui. Agathe le traitait tout à fait comme s'il eut été son frère.

Agathe et Rodolphe allaient quelquefois dîner au château, où ils étaient toujours fort bien reçus par Cécile et par ses parents. Mais l'aspect de figures étrangères, des conversations auxquelles leur éloignement du monde les empêchait de prendre part, leur faisaient regretter la chaumière et l'histoire de Polichinelle que le père Dauphin avait promise pour le soir.

La tante Isabelle, pour une raison frivole, échangea un jour avec madame de Golbert quelques paroles aigres-douces. Elle vint trouver Rodolphe et lui dit :

— Rodolphe, je suis la sœur de ton père; c'est moi qui vous ai élevés et ai sauvé votre fortune; on n'a pas chez ton frère tous les égards qui me sont dus. J'ai décidé que je quitterai le château; tu ne refuseras pas un asile à la sœur de ton père.

— Ma tante, dit Rodolphe, je suis convaincu que si vous n'êtes pas traitée chez Albert comme il est convenable que vous le soyez, c'est tout à fait à son insu et contre sa volonté; vous l'offenseriez en quittant sa maison; d'ailleurs, vous ne seriez pas bien ici : nos goûts et nos habitudes sont très-différents des vôtres. Je ne me suis jamais informé de votre

fortune; si vous quittez la maison d'Albert et que vous n'ayez pas par vous-même assez pour vivre noblement, je vous ferai avec grand plaisir une pension convenable. Mais nous sommes si heureux ici, que je craindrais d'admettre même un plaisir de plus.

— Il n'est pas besoin de tant emmieller ton refus, Rodolphe; tu as toujours eu le cœur plus dur que ton frère; j'avais tort d'oublier par quels chagrins, encore enfant, tu savais reconnaître mes bienfaits.

La tante se raccommoda avec madame de Golbert et ne montra aucun ressentiment à Rodolphe de son refus; loin de là, elle était douce et caressante avec Agathe et avec Marguerite, par suite de quoi Rodolphe dit un jour :

— Si on était sage, ce serait peut-être le vrai moment de se défier de la tante.

Il arriva qu'Albert fut tout étonné un jour de découvrir que ses dépenses avaient depuis son mariage toujours dépassé son revenu, et chaque année ces dépenses s'étaient accrues et menaçaient de s'accroître encore. Il se trouva endetté; mais Rodolphe avait de l'argent; il paya les dettes, et Albert, d'après son conseil, déclara formellement: 1° que la belle saison aurait désormais huit mois; 2° que les voyages aux eaux seraient au moins suspendus, attendu qu'il avait remarqué qu'on était beaucoup plus chèrement et beaucoup plus mal dans des auberges encombrées d'étrangers, que dans un château à soi, au milieu de ses terres et au sein de sa famille.

Cécile pleura un peu, mais la faiblesse d'Albert necéda pas pour cette fois: l'obligation où il s'était trouvé de pren-

dre l'argent de Rodolphe lui avait donné une leçon sévère. M. et madame de Golbert offrirent de prendre leur fille chez eux pendant une partie de l'année ; mais Albert répliqua que lui, étant décidé à passer désormais huit mois aux Aulnaies, ne pensait pas que sa femme pût être ailleurs. Il fallut donc se résigner ; mais M. et madame de Golbert n'admirent pas cette révolution dans l'almanach, et ne vinrent, comme autrefois, passer que deux ou trois mois chez leur fille. De ce moment les deux familles se trouvèrent tout à fait en présence.

Madame Cécile Reynold des Aulnaies fit quelques visites dans le voisinage. Alors seulement Albert avoua à son frère que sa belle-mère et sa femme l'avaient tant tourmenté, qu'il avait fini par se laisser donner le nom de sa terre, et que tout doucement on avait fini par l'appeler M. des Aulnaies.

— Quoiqu'à vrai dire, répondit Rodolphe, j'aime mieux garder le nom de notre père, qui rappelle un honnête homme, que de prendre un nom qui ne rappelle que des arbres dont on a un stère pour 20 francs, je ne vois là rien de grave ; si ta femme et ta belle-mère y tenaient si fort, tu n'as pas acheté la paix trop cher. A ce prix, si la paix de la maison était en question, ce qu'à Dieu ne plaise, je me laisserais volontiers appeler chose, ou bien *Pst*, pour la reconquérir.

Les voisins rendirent la visite ; mais on ne forma de relations qu'avec un d'eux, appelé M. Clodomir de Pontaris, qui passait la belle saison à une demi-lieue des Aul-

naies, dans une maison qu'il louait déjà depuis plusieurs années. — M. de Pontaris était resté veuf avec une petite fille.

Un jour qu'à dîner Rodolphe avouait voir avec chagrin l'intimité de son frère avec M. de Pontaris, il ajouta :

— Peut-être est-ce par jalousie; l'amitié qui unit mon frère et moi a toute la tendresse, tout le charme de la passion : qu'y aurait-il d'étonnant qu'elle en eût aussi la violence et l'âpreté?

— M. de Pontaris, dit le père Dauphin, est un homme loyal, franc, brave et généreux.

— Et qui vous a appris cela, père Dauphin?

— Vous me demandez, mon fils, qui m'a appris que M. Clodomir de Pontaris est loyal, franc, brave et généreux; mais qui pourrait-ce être, si ce n'est lui-même? Vous savez bien que je ne connais personne qui le connaisse, et que je ne puis rien savoir sur lui que ce qu'il a eu l'obligeance de m'apprendre lui-même. C'est du reste ainsi, je crois, que le jugent votre frère Albert et sa femme, car je ne suppose pas qu'ils aient eu d'autres renseignements que le mien.

A ce moment, on mit Henri en pension. Le but secret des Golbert était sans doute de séparer l'oncle et le neveu.

— Que veux-tu! dit Albert, le père et la mère de ma femme lui ont mis cela dans la tête. J'ai résisté, j'ai lutté et puis un jour j'ai dit oui, et il n'y a plus moyen de revenir là-dessus. Je sais bien que c'est une sottise; mais ma femme se figure que je n'aime pas notre fils, que je veux en faire un paysan, etc.; et, comme dit Clodomir, il faut toujours finir par céder aux femmes. Une femme qui a une volonté ne s'en laisse

pas distraire : elle consacre à son accomplissement tout ce qu'elle a de puissance. Quelque futile qu'en soit le sujet, elle ne pense plus à autre chose; elle ne fait rien qui n'y tende. Il est bien plus simple de céder tout de suite; on s'épargne ainsi la fatigue de la lutte, la bouderie et l'humiliation de la défaite. Je fais semblant d'être du même avis.

— Tant mieux, si cela te donne la paix et le bonheur chez toi, dit Rodolphe; mais, cette fois, tu les paies un peu cher.

Madame des Aulnaies, car on n'appelait plus autrement Cécile Reynold, avait pu s'apercevoir, aussitôt qu'elle s'était vue condamnée à passer huit mois de l'année à la campagne, qu'Agathe y était adorée. Agathe, en effet, était tout naturellement ce que les autres veulent paraître ; elle aimait tout ce qui était faible, pauvre ou souffrant; c'était un doux et divin instinct. Un oiseau malade, une fleur chétive, devenaient par cela seul ses favoris dans la volière ou dans le jardin. Aussi Rodolphe lui avait-il confié le département de la bienfaisance; c'était elle qui visitait et secourait les pauvres. Cécile ne voulut pas lui laisser cet avantage; seulement elle y mit plus de pompe et d'éclat. Elle avertit le curé du village qu'elle comptait s'occuper des indigents, et on la voyait porter elle-même un bouillon à une femme malade à une assez grande distance. Le vase dans lequel était le bouillon était tellement grossier et contrastait tellement avec le costume de Cécile, qu'il n'y avait pas moyen, si on la rencontrait ou si on la voyait passer, de ne pas lui demander où elle allait ainsi chargée. Alors elle s'arrêtait et répondait : « C'est un bouillon que je porte à une pauvre femme malade. » Puis

elle récitait sur la bienfaisance deux ou trois jolies phrases qu'elle tenait toutes prêtes. Or, comme pour être rencontrée, elle prenait le plus long, comme elle s'arrêtait plusieurs fois sur la route, le bouillon arrivait froid, mais le but était atteint. Les pauvres gens, complétement dupes, se disaient entre eux : « Comme elle est bonne et pas fière ! Voyez, en robe de soie, elle porte un bouillon à la Mathurine dans un vieux pot de grès. »

Agathe, au contraire, s'occupait de ses pauvres avec tant de naturel, et était si heureuse de les soulager, qu'on ne pensait guère à lui en savoir gré. On l'aimait, mais on ne l'admirait pas. Ce que Cécile daignait faire, Agathe le faisait pour son plaisir. D'ailleurs, Agathe n'avait pas d'aussi belles robes, surtout pour aller chez les pauvres. Les gens la prenaient pour un être de leur espèce et ne lui savaient que le gré qu'on sait à un parent, à un ami qui accomplit un devoir en vous aidant. Cécile, au contraire, madame des Aulnaies, était une étrangère qui ne leur devait rien.

On parlait quelquefois à Agathe des bienfaits de Cécile. On lui disait : « Voyez comme madame des Aulnaies n'est pas fière ; elle est venue hier ici, elle m'a parlé comme vous me parlez, elle s'est assise là sur cette mauvaise chaise où vous êtes, pas fière du tout. »

Agathe eut un peu d'irritation ; elle sentait que Cécile ne faisait de bonnes choses que pour paraître bonne, et elle voyait que les gens lui savaient bien plus de gré qu'à elle-même. Elle trouva injustes ces gens qu'elle aimait, et elle laissa déborder l'amertume de son cœur dans le cœur de Rodolphe.

— Ma chère Agathe, dit Rodolphe, ferme bien vite ton cœur à ce mauvais sentiment qui est tout près de s'y introduire. Pourquoi t'occupes-tu des pauvres? Parce que tu souffres de les voir souffrir ; parce que tu dînerais mal si tu savais qu'un de nos voisins n'a pas de quoi donner à dîner à sa famille. Quel que soit le sentiment qui porte la femme d'Albert à soulager les malheureux, le résultat est toujours bon pour eux, tu dois donc t'en réjouir, et leur ingratitude apparente doit être, non pas un sujet de chagrin, mais au contraire un charmant triomphe. Ils te croient trop heureuse de soulager leurs misères, ils pensent que tu produis de bonnes actions comme en rosier produit des roses ; ils ne te savent pas plus de gré qu'un enfant ne sait gré à sa mère de ses soins, de ses veilles, de ses alarmes. Ils t'aiment; il me semble que c'est bien assez pour payer le bonheur que tu prends à leur faire du bien. D'ailleurs, essaie de ne plus en faire, et tu verras bientôt qui sera le plus attrapé des pauvres ou de toi.

Agathe embrassa son mari et lui dit :

— Tu as raison, j'ai tort et plus que tu ne le crois encore. Voilà plusieurs jours que j'ai cessé de faire la charité et que je ne fais plus que l'aumône. Je te promets de réparer ma faute.

— De plus, ajouta Rodolphe, ne te permets pas à toi-même d'interpréter défavorablement les actions de Cécile; il importe beaucoup au bonheur de mon frère et au mien que vous viviez bien ensemble.

Lorsque Henri revint, aux vacances, il n'était pas depuis un quart d'heure au château qu'il avait traversé la rivière et

qu'il embrassait Rodolphe, et Agathe, et Marguerite, et le père Dauphin. Albert était arrivé avec lui.

— Voici le savant, dit-il. Clodomir voulait l'interroger sur ses études, mais il s'est sauvé comme un lièvre.

— Cours-tu donc encore bien? demanda Rodolphe.

— Mais, oui, mon oncle.

— Tant mieux. Vois-tu, dit-il à part à Albert, j'avais peur qu'on ne le gâtât; mais je me charge de lui pendant les vacances.

En effet, Rodolphe apprit à son neveu à nager et à monter à cheval.

— C'est toujours ça de sauvé, dit-il en le voyant, après les vacances, repartir pour sa pension.

Les deux belles-sœurs ne se cherchaient guère. Agathe vivait chez elle, entièrement occupée des soins de sa maison, et toute consacrée à sa petite Marguerite. Cécile recevait du monde et s'était formé tout doucement une société où Rodol-Alpheet surtout Agathe et le père Dauphin n'avaient que faire. bert lui-même n'était pas de la société de sa femme, si on en excepte M. et madame de Pontaris. Sa vraie famille, sa vraie maison, c'était la ferme, la maison de Rodolphe. Il voulut lier Rodolphe avec M. de Pontaris; Rodolphe lui dit : Tes amis seront toujours les bienvenus chez moi, mais je n'aurai jamais d'autre ami que toi; je n'ai rien de plus à faire de M. de Pontaris.

Un samedi qu'Albert tenait sur ses genoux sa petite filleule Marguerite, elle lui demanda si Henri allait bientôt venir.

— Dans un mois, reprit Albert, et il me charge, dans une lettre qu'il m'a écrite hier, de t'embrasser de sa part.

Rodolphe regarda son frère avec un sourire épanoui. En effet, la tendresse de ces deux enfants leur rappelait un projet qu'ils avaient caressé lorsque, sur le point de se marier, ils se laissaient aller à tous les rêves que leur donnait leur prochaine félicité.

Albert rougit et ne tarda pas à retourner au château, non pas qu'il eût changé d'idée au sujet de l'union de leurs enfants, s'il arrivait qu'ils s'aimassent plus tard, mais il se rappelait que, la veille, la tante Isabelle avait dit en parlant de la fille de M. de Pontaris, qui était sortie de pension pour quelques jours : « Sydonie de Pontaris sera jolie et parfaitement élevée ; ce serait un beau parti pour Henri dans l'avenir. » Et Cécile avait approuvé d'un sourire. Certes, Albert était bien décidé à donner Marguerite à Henri si les deux enfants s'aimaient ; il ne supposait pas un moment que ce projet, si charmant pour le cœur des deux frères, pût jamais trouver un obstacle dans la volonté de l'un des deux ; mais il prévoyait de loin un désaccord avec Cécile, de la lutte, de la guerre, et il avait peur.

Pour Rodolphe, il ne s'aperçut même pas de l'embarras de son frère.

— Je suis un peu observateur, dit le père Dauphin, et s'il y a quelque chose de touchant, c'est la joie d'Albert en pensant à la possibilité de l'union de nos deux enfants.

V

— En vérité, dit un jour M. de Pontaris à Albert, c'est un vrai Nemrod que votre frère? Vous m'avez gracieusement permis de chasser sur vos terres. J'avais aperçu quelques compagnies de perdreaux dont je pensais bien tuer ma part. Je fus quelques jours à me mettre en chasse; j'attendais un habillement convenable de Paris, je n'avais qu'une défroque de trois ans de date; mon tailleur m'envoie mon vêtement hier. Je me mets en route ce matin; le costume est bien: pantalon de daim, guêtres pareilles, habit vert, à deux rangs de boutons ciselés représentant des têtes d'animaux, casquette de velours noir. Je n'ai rien rencontré. Le garde m'a dit: «Vous venez trop tard, M. Rodolphe a tué tous les perdreaux, et il n'y aura rien à faire jusqu'au moment du passage.»

— Rodolphe est très-adroit, dit Albert en souriant, et tandis que vous attendiez vos beaux habits, il se mettait en route en blouse.

— Mais, mon neveu, dit la tante Isabelle, Rodolphe ne peut-il chasser chez lui? On prétend que les terres de la ferme, quoique peu étendues, sont plus giboyeuses que les vôtres.

— Il est très-fâcheux, ajouta Cécile, qu'il ne se trouve plus un perdreau à tirer, soit pour vous, soit pour ceux de vos amis qui veulent bien venir nous voir.

— Voulez-vous que je vous dise la vérité? dit Albert. — Je prie Clodomir de ne pas s'indigner. — Je suppose, ou qu'il ne veut pas mener son bel habit vert où Rodolphe porte sa blouse, — ou qu'il n'est pas aussi habile chasseur que mon frère, — ou que le garde, qui est un peu jaloux de l'adresse de Rodolphe... — Et d'ailleurs, il aura voulu reconnaître quelque générosité de M. de Pontaris, qui me gâte volontiers mes gens, — en donnant quelques consolations au chasseur malheureux. — Du reste, j'ai donné à Clodomir l'autorisation de chasser également sur la ferme.

— Je n'en profiterai pas sans l'autorisation spéciale de M. Rodolphe Reynold.

— Et vous aurez grand tort. Du reste, il vous adressera l'invitation quand vous voudrez, et je gage bien qu'il vous fera trouver quelques perdreaux encore, assez pour que vous soyez tout à fait humilié si vous rentrez le carnier vide. Je dispose de la ferme comme Rodolphe dispose du château.

La tante échangea un sourire avec M. de Pontaris.

Cécile traduisit ce sourire et dit :

— Est-ce pour donner une preuve du désintéressement de votre frère?

— Oh! dit Albert, je n'ai pas besoin d'en donner.

— Ni lui non plus, sans doute. C'est pour cela qu'il use de vos chevaux de selle comme vous pouvez user de ses chevaux de labour ou de ses bidets d'allure. Hier encore, votre alezan est rentré en sueur.

— Que dites-vous là? dit Albert.

Il sonna un domestique et dit :

— Courez chez mon frère, et demandez si tout le monde se porte bien chez lui. Pourvu, ajouta-t-il, qu'il ne soit rien arrivé qui lui ait fait faire cette course rapide!

Pendant qu'il écrivait, la tante, Cécile et M. de Pontaris avaient continué de causer en baissant un peu la voix. La tante finit en disant : « C'est du fanatisme! »

— Ma tante, dit Albert, vous savez au moins que cette religion-là ne cède pas à la persécution. Vous l'avez en son temps honorée de l'épreuve du martyre. Mais tenez, Clodomir n'est pas de trop, il est assez de nos amis pour savoir nos secrets de famille. D'ailleurs, si je n'en ai parlé à personne, c'est que Reynold m'avait dit de n'en rien faire.

Il y eut encore un sourire échangé entre les trois interlocuteurs; mais, cette fois, Cécile n'eut pas le temps de traduire cette remarque sur l'obéissance d'Albert.

— Je serais, en effet, plus riche que mon frère, comme j'en ai l'air, dit Albert, que je partagerais avec lui, comme je le ferais sans scrupule s'il était plus riche que moi. Mais savez-vous comment j'ai eu vingt mille livres de rente et ce château? La tante, qui connaît nos affaires, a dû au moins s'en

douter. Rodolphe, voyant que M. de Golbert ne me donnerait pas sa fille si je n'avais que la moitié de la fortune que nous ont laissée nos parents...

— Votre père, interrompit madame de Vorlieu, car votre mère n'avait rien.

— Elle avait un bon cœur et toutes les douces vertus qui ont fait le bonheur et la consolation de notre père. Eh bien, Rodolphe, voyant que mon bonheur était attaché à la possession de ma belle Cécile, Rodolphe a fait deux parts de notre bien. Il a mis d'un côté le château et vingt mille francs de rente, et de l'autre quatre mille francs de revenu et la ferme; et il a choisi... Quand j'ai su cela, malgré mon adoration pour Cécile, j'ai voulu refuser; mais il m'a si bien prouvé qu'il serait très-heureux ainsi, et qu'il ne pouvait pas être heureux si je ne l'étais aussi, et que d'ailleurs j'en aurais fait autant à sa place, que je n'ai plus rien dit et que j'ai accepté. Vous voyez si je dois avoir quelque chose qui ne soit pas en même temps à mon frère!

De grosses larmes coulèrent sur les joues d'Albert. Il y eut un moment de silence. La tante reprit :

— Rodolphe a très-bien agi; le mariage de votre père avait singulièrement abaissé notre maison.

— Ma tante!

— Sous le rapport de la fortune, se hâta d'ajouter la tante. Votre frère n'a fait que rétablir ce qui avait lieu en France, il n'y a pas longtemps : il a rendu à l'aîné ce qui lui appartient, et l'a mis à même de soutenir le rang de notre famille. Lui-même, du reste, a raison, quand il dit qu'il est très-heureux ainsi; la fille qu'il a épousée, la famille à laquelle il a

cru devoir s'allier, ne pouvaient guère se montrer exigeantes.

— On ne revient pas de chez Rodolphe, dit Albert; j'y vais aller moi-même, et il sortit.

— Le frère de M. des Aulnaies a-t-il réellement fait cet abandon? demanda M. de Pontaris.

— Il n'en est pas moins vrai qu'Albert aurait alors trompé mes parents sur sa fortune, car ce n'est pas avoir en réalité les choses quand on reconnaît à quelqu'un, sur ces mêmes choses, des droits sans limites. — M. Rodolphe jouit de tout ici plus que nous; vous avez vu par vous-même que la chasse est à lui et qu'il tue les chevaux.

— Albert saura bien reconnaître ce que son frère a fait pour lui, dit la tante; ils ne négligent rien tous les deux pour jeter dans le cœur des deux enfants toutes sortes de germes de tendresse, et un jour...

— J'espère que non, dit Cécile; Henri n'épousera jamais la petite-fille d'un écrivain public.

— Ne heurtez pas Albert de front, ma belle nièce, dit Isabelle. Il est brave en bataille rangée, et sur ce sujet, il ne céderait pas; il faut le vaincre par des escarmouches et une guerre de partisans. Je suis ici tout à fait de votre parti; j'espère bien que Henri réparera les sottises de deux générations et fera honneur à la famille par quelque alliance sortable. Le père avait épousé une paysanne, et Albert a été plus raisonnable ou peut-être seulement plus heureux. Rodolphe a suivi les traditions de mon pauvre frère en épousant une fille qui n'avait ni rang ni fortune et qui ne lui apportait qu'une beauté incontestable. Il est vrai, car je suis juste, que made-

moiselle Dauphin est admirablement belle ; n'êtes-vous pas de mon avis, monsieur de Pontaris?

Comme la tante venait de donner ce dernier coup, Albert rentra, le visage tout épanoui.

— Il n'y a pas de mal, dit-il, tout va bien chez les paysans, et Rodolphe n'avait eu besoin de l'alezan que pour une promenade.

— Il se promène vite, dit Cécile.

— Ma chère Cécile, chacun, je pense, se promène de la façon qui lui fait le plus de plaisir.

— Sans doute, il ne s'agit pas de savoir celle qui ferait plaisir aux chevaux.

— Les chevaux sont des chevaux, ma chère femme, et comme le disait l'autre jour un garçon de charrue de mon frère : « Puisqu'ils n'ont pas étudié pour être prêtres, il faut qu'ils fassent leur métier de chevaux. » Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : j'ai dit à Rodolphe que M de Pontaris était furieux contre lui et contre le carnage qu'il a fait de nos perdreaux. Il nous attend tous demain à dîner à la ferme, et prendra à la pointe du jour M. de Pontaris et moi, lequel Pontaris fera prudemment d'aller chercher son beau costume et ses armes chez lui et de coucher ici. Nous attendrons ces dames à la ferme.

Comme l'avait prévu Albert, Rodolphe fit tuer quelques perdreaux à M. de Pontaris ; mais Albert et lui furent beaucoup plus *heureux*; c'est du moins ainsi que leur politesse expliqua le gonflement de leurs carniers. En les voyant revenir de loin, le père Dauphin dit :

— A la bonne heure, voici M. de Pontaris galamment

équipé ; voilà ce que j'appelle un chasseur. Je ne prétends pas être infaillible, mais je gage ce qu'on voudra qu'il aura battu ces deux messieurs.

Madame des Aulnaies, et madame de Vorlieu étaient arrivées une heure avant le retour des chasseurs. La tante Isabelle, qui ne faisait jamais rien que pour les autres, avait dit en partant :

— Allons, ma nièce, puisque vous le voulez, je vous accompagnerai à ce dîner villageois.

Elle s'était mise avec grand soin, *pour ne pas faire honte* à sa famille.

Cécile se sentait mal à l'aise ; la simplicité, le peu de luxe de la chaumière dont elle avait, au commencement de son mariage, tiré vanité, avaient quelque chose d'humiliant pour elle depuis la révélation d'Albert, et donnaient à Agathe un grand avantage sur elle et sur son luxe aux yeux des gens qui avaient eu leur part de cette confidence.

Rodolphe fut gai et lutta avec avantage contre l'embarras que devaient naturellement apporter à la réunion les dispositions de Cécile et de la tante.

Comme M. de Pontaris lui disait :

— Vous tirez admirablement bien, Monsieur.

— Oh ! Monsieur, dit Rodolphe, il ne faut pas attribuer à mon adresse le quelque peu de bonheur que j'ai eu de plus que vous à la chasse d'aujourd'hui. Votre costume vous a nui ; vous comprenez ; le gibier, de loin, en voyant Albert et moi, avec nos blouses bleues, nos chapeaux de paille, a dit : « Ah ! voilà deux bons paysans qui se promènent, ils ne se préoccupent que de regarder où en sont les betteraves et le

colza, » et le gibier nous laissait approcher; mais vous, du plus loin qu'une perdrix vous apercevait, elle disait à sa couvée : « Attention, mes enfants. Voyez d'ici ce chasseur : c'est un homme terrible; chacun de ses boutons est le portrait d'un des pauvres animaux qu'il a assassinés. » Vous leur faisiez l'effet d'un de ces intrépides et sauvages chefs mohicans qui vont au combat portant à la ceinture les chevelures des ennemis tués à la guerre.

La gentille Marguerite vint embrasser sa tante Cécile et lui demanda si Henri allait bientôt arriver.

—Charmante enfant, dit madame de Vorlieu, qui craignait que Cécile n'eût pas fait assez d'attention à cette préoccupation de l'enfant; comme tout en elle répond aux vœux de ses parents !

— La petite Marguerite sera jolie, dit la tante Isabelle, un matin, pendant le déjeuner, auquel assistait Rodolphe.

— Dites charmante, ma tante, répliqua Albert. Ce sera tout le portrait de notre mère, à laquelle Rodolphe ressemble tant.

— J'aime mieux Sydonie de Pontaris, dit Cécile; elle a la bouche plus petite.

— Le nez plus fin, ajouta la tante.

— Oh ! interrompit Rodolphe, les femmes ne connaissent rien à la beauté des femmes. Ce n'est pas pour vous qu'elle est faite, et quand vous voulez prouver à un homme que telle femme est ou n'est pas belle, vous me faites l'effet d'un chat qui voudrait apprendre à un chardonneret à distinguer le

chènevis et le meilleur millet, et qui, si le chardonneret répondait : « Le bon millet est celui que j'aime le mieux, » voudrait lui répliquer par des règles et des théories. Il y a deux sortes de beauté, celle qui se prouve et celle qui s'éprouve. Vous ne pouvez rien savoir de la seconde, et celle-là c'est la vraie.

Quand Rodolphe fut parti, Albert reprocha aux deux femmes d'avoir eu au moins la maladresse de faire un mauvais compliment à son frère.

— Mais maintenant que nous sommes seuls, dit Cécile, est-ce que vous trouvez réellement que Marguerite sera aussi jolie que Sydonie ?

— Non pas autant, mais beaucoup plus, ce qui n'empêchera pas Sydonie de trouver des gens qui la trouveront mieux que Marguerite.

— Je désire bien que Henri soit plus tard de ces gens-là.

— Et moi j'en serais désolé, parce que si Henri aimait réellement Sydonie et que Pontaris y consentît, je la lui ferais épouser.

— Et en quoi cela vous désolerait-il ?

— En cela, ma chère Cécile, que, s'il est un projet doucement caressé par Rodolphe et par moi, c'est celui de l'union de nos enfants.

— Et alors si Henri aimait Sydonie...

— Je vous l'ai dit, je ferais tout pour qu'il l'épousât.

— Et que dirait le redouté frère Rodolphe ?

— Le très-aimé frère Rodolphe s'en affligerait avec moi, et m'aiderait de tout son pouvoir à faire le mariage.

— Quelle foi aveugle dans M. Rodolphe, votre cadet !

— Dites une foi clairvoyante, au contraire, et sans vous dire dans combien de circonstances je me suis trouvé bien de ce qu'il faisait mes affaires, je vous rappellerai seulement, ma chère et belle Cécile, que sans lui je ne serais pas aujourd'hui votre heureux mari.

— Attendons, dit la tante ; c'est le doigt de Dieu qui conduit tout en ce monde.

— Heureusement ! dit Albert en s'en allant.

—Ma chère Cécile, dit madame de Vorlieu, si nous ne réussissons pas dans nos projets, ce sera parfaitement notre faute, et si je me mêle de cela, c'est pour vous, ma chère, et aussi pour notre famille, que je ne veux pas voir tourner dans ce cercle de filles de paysans et de mercenaires où mon pauvre frère est entré le premier.

— Que ferons-nous contre la maudite influence de ce Rodolphe ?

— Ici, c'est plus difficile ; j'y ai échoué moi-même une fois, mais ce n'est pas cependant impossible.

VI

Où l'auteur s'adresse à madame trois étoiles.

Un des meilleurs prétextes qui puissent venir au secours de ma paresse et se joindre au respect que je professe pour le papier blanc, c'est, sans contredit, la pensée que les lignes que j'écris doivent être imprimées au bas d'un journal.

Quand on faisait des livres, et, grâce à Dieu, c'est ainsi que j'ai presque toujours fait, c'est-à-dire quand on livrait au public des volumes où l'on était tout seul, il arrivait deux choses : Voici la première.

Parmi mes lecteurs, les uns étaient des gens inconnus qui avaient pris quelque amitié pour moi, et auxquels je me trouvais lié par une étroite sympathie. Ils lisaient mes livres comme on cause avec un ami, l'hiver, au coin du feu ; l'été, sous les ombrages frais et parfumés des chênes, ou au bord

murmurant d'une rivière. Je savais que je leur plaisais, non pas seulement par ce que je leur racontais, mais aussi par les idées et les sensations que j'éveillais en eux. L'auteur descend de la pensée à l'expression. Le lecteur, besogne plus pénible, doit remonter, gravir de l'expression à la pensée ; mais la route lui est plus facile et plus riante, lorsqu'il n'a qu'à remonter à une pensée qui lui appartient aussi bien qu'à l'auteur, il ne fait avec ledit auteur que parcourir des sentiers des bois connus et aimés.

Les autres prenaient un de mes livres par hasard. Si le livre leur convenait, ils se rangeaient au nombre de ces amis inconnus dont le hasard me fait de temps en temps connaître quelqu'un. Sinon, si le livre les ennuyait, ils le fermaient, et le pis qui pouvait m'arriver était qu'ils le rendissent au cabinet de lecture avec quelque appréciation injurieuse. Au fond, ils ne m'en voulaient pas sérieusement. Je ne les avais pas irrités. Au premier moment où je les avais ennuyés, ils avaient fermé le livre ; ils avaient été débarrassés de moi, et pourvu qu'ils prissent la peine de se rappeler mon nom, ils étaient sûrs de ne jamais relire une ligne de moi. Je n'insistais pas ; je ne leur disais pas un mot de plus qu'ils n'en voulaient entendre.

Ainsi, j'avais grand plaisir à écrire. Presque tous mes livres ont été écrits pour une seule personne, et quelquefois pour un ami avec lequel j'avais causé avec abandon la veille, d'autres fois pour une femme que j'avais aperçue à une fenêtre.

Il me semblait que, couché sur l'herbe, ou assis au coin d'un âtre, ou voguant sur la mer, je racontais mes histoires

à un ami, un ami que je choisissais, auquel je savais que cette histoire plairait, dont l'esprit et le cœur avaient une place pour moi.

Car il y a des gens dont la présence, comme un doux soleil d'avril, fait éclore vos pensées; d'autres qui glacent et font périr vos idées en germe et les empêchent de se développer, et qui durcissent votre imagination, comme la gelée fait de la terre.

Il arrive à moi, comme à bien d'autres, d'avoir l'esprit semblable à un jardin dont le sol a quelque fécondité; mais certains regards amis y font germer les pensées, y font fleurir les violettes et les muguets, et épanouir quelques roses; tandis que les autres vous font éprouver un froid glacial qui cause la stérilité et a pour résultat une extinction d'esprit.

Quand, au contraire, un livre s'imprime dans un journal, c'est une tout autre affaire. Vous vous présentez le matin à un homme qui ne vous connaît pas, qui ne vous aime pas, auquel vous déplaisez; il s'est abonné à ce journal pour la politique ou pour le feuilleton des théâtres, ou pour tel écrivain qui lui est sympathique. — Qu'est ceci? dit-il en voyant votre nom au bas d'un feuilleton. Quel est cet intrus, cet importun? Que dit-il ?

Le lendemain, une nouvelle tranche lui est présentée le matin.

— Eh quoi! c'est encore lui ?

Au bout de quelques jours, il s'impatiente; s'il est d'un naturel très-doux, il ne sent contre vous les premières pointes de la haine qu'au bout de dix à douze jours. Quelques-uns vous haïssent dès le troisième feuilleton. Le quinzième

jour, il croit que c'est vous qui lui en voulez. Si la chose dure un mois, il croit que vous l'insultez. Vous êtes un ennemi, une hydre à trente et quelques têtes, et il n'est un peu consolé que lorsqu'il voit paraître en tête du feuilleton quelque note humiliante pour vous émanant de la direction du journal :

« *Après* ce roman, qui sera *définitivement terminé* mardi prochain, nous donnerons telle et telle chose de monsieur tel ou tel. »

Au résumé, quand je fais un roman qui doit être publié en volume, je crois causer avec une personne bienveillante ; quand il est destiné à un journal, j'éprouve les agréables sensations d'un orateur de la minorité à la chambre des députés, lorsqu'il traitait une question plus ou moins irritante, au milieu des interruptions, des cris, des chuchotements, des éternuments d'une majorité intolérante et enrhumée, qui se mouchait haineusement, ou l'accompagnait avec les couteaux de bois sur les pupitres. Son seul dédommagement, c'était de trouver, quand il descendait de la tribune, haletant, épuisé, trois ou quatre mains qui venaient presser la sienne, plus souvent pour *paraître* et se mêler à son succès, que pour témoigner une sympathie réelle à l'orateur.

C'est pourquoi, ayant vu hier dans la rue une femme très-belle et très-gracieuse que je ne connais pas, lui ayant offert la main pour franchir un ruisseau d'une largeur inusitée, ayant reçu pour paiement un charmant sourire, je déclare que c'est à elle que je raconte la suite de cette histoire, et que, sûr de son appui, je prends à l'égard du public un aplomb sans égal, déclarant gens sans goût, sans raison, ignorants et belîtres tous ceux qui n'approuveront pas mon

livre, ou seront sur quoi que ce soit d'un avis quelque peu différent du mien.

Mais d'abord répondez-moi : êtes-vous bien assise, Madame ? vos petits pieds sont-ils chauds dans vos mules de velours, étroites mais trop larges, comme toute chaussure de femme? votre feu est-il brillant? les fleurs de votre jardinière exhalent-elles de suaves parfums dans votre chambre? Êtes-vous un peu fatiguée du bal d'hier! assez pour que votre corps souple soit dans une sorte de douce torpeur, et que votre esprit veuille s'amuser à son tour et sente les aiguillons de cet appétit qui assaisonne si bien les mets et qui donne, quand on est jeune, aux mûres et aux prunelles des haies, une saveur que les gens repus demandent en vain aux ananas et aux truffes? C'est à vous que je m'adresse, ma belle lectrice : écoutez à moitié ce qui suit.

VII

Suite de l'histoire de Rodolphe et d'Albert.

Rodolphe aimait tendrement Henri; il ne doutait pas un moment qu'il dût être un jour le mari de Marguerite, si les deux enfants s'aimaient, et il ne négligeait rien pour lui former le cœur et l'esprit, et compléter son éducation.

— L'éducation, disait-il, doit être faite pour la vie et non pour l'école. Et il citait volontiers ce mot si raisonnable que l'on prête à Agésilas, auquel on demandait ce qu'il fallait enseigner aux enfants : « Ce qu'ils doivent faire étant hommes. »

Il faisait tourner tous les jeux et toutes les promenades au profit de son élève. — Lui, habitant de la campagne, ne pouvait supporter que, sous prétexte qu'elles sont dites en vers élégants, on remplisse la tête des enfants d'idées fausses et

absurdes sur l'histoire naturelle, en ne les avertissant pas que les *Géorgiques*, par exemple, fourmillent d'erreurs grossières; c'est que souvent les maîtres n'en savent pas plus long. Il y a des sots bien vêtus et des sottises bien habillées, disait-il, mais ce sont toujours néanmoins des sottises et des sots. Il corrigeait donc Virgile par Réamur.

Henri et Marguerite avaient chacun un jardin. Marguerite avait en outre une volière et faisait des cadres de papillons; ils apprirent ainsi tous deux la botanique, l'histoire des oiseaux et des insectes.

Il était difficile de raconter des histoires après celle de Polichinelle; mais cependant le soir, l'hiver au coin du feu, l'été à l'ombre, Rodolphe disait à Henri :

— Belles merveilles que tous ces contes de fées ! La nature est pleine de bien plus grands miracles. Tu marches sur des prodiges. Tu as admiré le conte de fées où un prince, le prince Charmant, je crois, apporte à la princesse je ne sais qui une noix dans laquelle est une noisette, dans cette noisette une graine de chènevis, dans cette graine de chènevis une pièce de toile de cent aunes. Tu trouves peut-être cela étonnant?

— Cher oncle, disait Henri, je crois qu'il faut qu'une toile soit terriblement fine pour que cent aunes tiennent dans un grain de chènevis.

— Tu vas voir que ce n'est rien du tout. Prends ce grain de chènevis, et ouvre-le.

— C'est fait.

— Que vois-tu dedans?

— Rien.

— C'est la faute de tes yeux. Il y a dedans d'abord des pieds de chanvre de quoi faire une forêt.

— Oh !

— Ensuite d'autres grains de chènevis de quoi nourrir deux millions de chardonnerets et de bouvreuils.

— Oh ! oh !

— Et mille aunes de toile.

— Ah ! mon oncle !

—Tu crois que je me moque de toi. Pas le moins du monde. Tu ne peux ni voir ni faire sortir tout ce que je t'annonce, mais je vais tout à l'heure t'en donner le moyen en te prouvant que je suis bien modéré dans l'énumération de ce que contient ce grain de chènevis. Mais accorde-moi un instant que ce que je te dis est vrai, je m'engage à te le prouver, et alors tu m'avoueras que ton prince Charmant, avec ses cent aunes de toile, est un plaisant coquin, et son grain de chènevis un pauvre grain de chènevis à peu près creux et vide en proportion de celui-ci.

— Comment me ferez-vous voir cela, mon oncle ?

— Rien de plus facile : mets ce grain de chènevis en terre, il lèvera un pied de chanvre ; ce pied aura plusieurs milliers de graines qui, à leur tour, produiront plusieurs milliers de plantes ; alors, à mesure, on en fera de la toile, des cordages, de l'huile, et même une liqueur enivrante appelée hatchich. Tout cela est cependant contenu dans cette petite graine, et tout en sort successivement comme la noisette sort de la noix, comme le chènevis sort de la noisette, etc.

Et quand je te dis mille aunes de toile, c'est pour ne pas t'épouvanter, car il en sortira toujours jusqu'à la fin monde,

ainsi que des graines, et de l'huile, et des cordages. Voilà pourquoi je fais peu de cas du prince Charmant. Et sa princesse métamorphosée en chatte, est-ce donc aussi quelque chose de bien merveilleux? Vois cette chenille qui rampe: ce sera au printemps un riche papillon qui daignera à peine se poser sur les fleurs de la luzerne.

Jette les yeux dans cette mare. Vois ces petits insectes qui ont un peu la forme du dauphin. Il fait du soleil, tu n'as qu'à attendre un peu. En voici un qui monte à la surface de l'eau, sa peau se déchire, il en sort un animal ailé, un *cousin*; il développe ses ailes, son ancienne peau lui sert de nacelle; quand ses ailes sont bien déplissées, il s'envole. Et cette sorte de punaise grise qui sort de la vase et vient s'attacher à une pierre de la rive. Regarde aussi : voici sa vilaine peau grise qui se déchire; il en sort une libellule, une demoiselle; son corselet est d'émeraude, et ses ailes d'un tissu auprès duquel les plus fines dentelles paraissent de la toile à torchons. Viens donc après cela me raconter l'histoire de *Peau d'âne!* Il y a mille libellules qui viennent en ce moment étinceler et rendre au soleil ses rayons colorés et enrichis.

VIII

Les jours de congé, Henri et Marguerite s'occupaient avec rdeur de leur jardin. Henri avait le privilége des travaux ıtigants : c'était lui qui bêchait, qui arrosait. Marguerite sa- ait greffer. Tous deux s'amusaient autour de la maison, uelquefois plus loin, à découvrir quelque pied vigoureux l'églantier sauvage; ils greffaient dessus leurs plus belles spèces de roses; et se réjouissaient en pensant à la surprise lu voyageur qui verrait ces buissons épineux si richement arés.

Ils ne consacraient pas seulement leurs soins aux fleurs, ils avaient des arbres à fruits et cultivaient des légumes. Quelle joie, lorsque, dans son jardin, Marguerite trouvait de quoi faire un petit plat des premiers pois, surtout si, grâce à

ses soins plus assidus, il n'y en avait pas encore de mûrs dans le jardin de Henri ! Elle les cueillait, les écossait elle-même, et au premier jeudi ou au premier dimanche, avec quel orgueil elle disait à Henri en dînant :

— C'est un plat de pois de mon jardin !

Rodolphe disait quelquefois : « Je n'en veux aux Grecs et aux Latins qu'à cause de l'abus qu'on en fait et de l'exclusion que, pour eux, on donne aux connaissances plus utiles ; certains professeurs me semblent des jardiniers maniaques qui, chargés de cultiver l'esprit des enfants, n'y veulent semer que des fleurs, refusent d'y planter des fruits et des légumes, et encore, parmi les fleurs, n'admettent aucune de ces plantes du pays vigoureuses et splendides, mais consacrent tout le terrain à certaines plantes étrangères, ne soignent, n'arrosent qu'elles, et considèrent les autres comme de l'ivraie et du chiendent qu'ils arrachent sans relâche.

« Je lis les anciens, ajoutait Rodolphe, et j'en tire de bonnes choses, comme on choisit un bouquet parfumé dans une prairie couverte de foin.

» Ainsi, par exemple, Sénèque donne pour l'éducation des jeunes gens un admirable conseil, et je le donne aussi à Henri. »

En effet, il lui faisait raconter l'histoire des héros et des grands hommes des temps anciens et modernes, et lui disait :

— Quel est celui de tous ces hommes célèbres que tu aimes le mieux ?

Henri avait choisi Achille.

— Eh bien, il faut le prendre pour modèle et pour ami, il

faut lui ressembler. Quand tu es embarrassé, demande-toi : « Que ferait à ma place Achille? S'est-il trouvé dans une circonstance analogue à celle où je me trouve? Comment a-t-il agi? » Si tu ne vois rien de pareil dans ce que tu sais de lui, avec un peu d'application et d'intelligence, connaissant son caractère et ses autres actions, tu dois arriver à deviner ce qu'il aurait fait à ta place.

Bien des gens auraient ri sans doute, s'ils avaient entendu quelquefois l'oncle et le neveu s'entretenir sérieusement dans cette donnée.

— Voilà ce qu'aurait fait Achille, disait Rodolphe; tu te conduis comme Thersite.

Marguerite avait, sur le même sujet, un sentiment plus tendre et plus pieux. Son modèle était sa mère, et on ne saurait croire combien ce culte avait été profitable à Agathe d'abord, avant de l'être à sa fille.

Combien l'idée d'être un exemple incessant pour sa fille lui donnait pour elle-même de sévérité! Combien elle avait développé les germes féconds et les douces vertus qu'elle avait dans le cœur!

Henri, né intelligent, était bien vite devenu un enfant des plus intéressants; c'était avec fanatisme qu'il voulait ressembler à Achille. Cela avait servi merveilleusement vite à faire disparaître toutes les terreurs que cause d'ordinaire la nuit aux enfants, et il vint un jour où Rodolphe fut obligé de relire toute l'*Iliade* pour réunir les divers actes de prudence que pouvait avoir faits Achille, afin de mettre un frein à la témérité de Henri.

— Ta mère n'a pas eu occasion de te tremper dans le Styx,

il faut y suppléer par l'exercice, en t'endurcissant progressivement toi-même; seulement, ne te permets pas trop de talon ; chacun a son point vulnérable comme le talon d'Achille, et ce n'est pas seulement physiquement.

A la moindre faiblesse, à la moindre faute un peu grave dans laquelle Henri retombait, Rodolphe n'avait qu'à lui dire : « Ah! je vois ton talon! » Et Henri devenait rouge, honteux, et se promettait à lui-même de s'observer avec sévérité.

IX

Agathe arriva un jour chez Cécile avec le père Dauphin : la tante Isabelle était auprès de Cécile. A peine eut-on échangé quelques mots, que Clodomir Pontaris entra. Cécile lui fit une petite guerre charmante sur ce qu'on ne l'avait pas vu la veille ; puis on parla de quelques personnes et de quelques salons, du théâtre, de l'Opéra, des Italiens, des acteurs ; dialogue entièrement à l'usage de Clodomir, de la tante et de Cécile, mais qui, pour Dauphin et pour Agathe, était aussi inintelligible que s'il avait été tenu dans une langue étrangère. Tous deux avaient peine à dissimuler de larges bâillements, et s'avouaient des yeux qu'ils voudraient bien être rentrés à la ferme. Agathe essaya deux ou trois fois de pren-

dre part à la conversation, en la ramenant sur des points communs : elle demanda des nouvelles d'Albert et de Henri. Cécile lui répondait brièvement et reprenait sa course à travers les nouvelles d'un monde auquel Agathe était tout à fait étrangère. Clodomir se leva après avoir promis de venir dîner le soir ; il avait plusieurs fois jeté les yeux à la dérobée sur Agathe, et Cécile s'était mordu les lèvres. Aussi, quand il fut parti, quand elle ne se trouva plus qu'avec le père Dauphin et Agathe, qu'elle considérait comme ses ennemis, et la tante Isabelle, qu'elle avait de fortes raisons de croire son alliée, elle pensa qu'il ne serait pas inopportun de froisser un peu la femme de Rodolphe.

— « J'ai appris une singulière chose, dit-elle, et je ne vous cache pas, ma chère belle-sœur, que je ne suis pas sûre d'avoir tout à fait pardonné à mon mari. Eh quoi ! me tromper en nous mariant ! tromper ma famille !

» Je croyais, nous croyions tous à la réalité de la fortune qu'il annonçait. Nous ne savions pas que son frère lui abandonnait une partie de son patrimoine pour rendre notre mariage possible. Il est vrai que Rodolphe ne faisait là qu'un acte raisonnable, et qu'il rétablissait le droit de l'aîné que de sots législateurs ont aboli.

» Belle idée, en effet, que de ruiner toutes les grandes familles en trois générations par ce partage égal entre les enfants ! N'était-il pas facile de prévoir qu'au bout de trois générations, les fortunes seraient détruites, et que les rejetons des races les plus illustres devraient s'aller honteusement mettre à la file derrière les marchands, les industriels et peut-être les ouvriers !

» J'avoue que votre mari a agi avec une sorte de grandeur, mais cependant ce n'est pas tout à fait du désintéressement que de sacrifier quelques avantages d'argent à celui plus noble de voir l'aîné de sa famille en état de tenir son rang dans le monde ; c'est au contraire un intérêt bien entendu qui fait rejaillir sur le nom un éclat que la division perpétuelle de la fortune et la pauvreté qui en est la suite n'auraient pas tardé à ternir et à éteindre. »

Agathe regarda le père Dauphin ; le père Dauphin regarda Agathe ; ils ne comprenaient ni l'un ni l'autre pas un seul mot au discours ampoulé de Cécile.

Cécile continua :

— Certes, j'apprécie tout ce qu'il y a de haute raison dans ce qu'a fait Rodolphe, tout en laissant au vulgaire le soin d'admirer ce qu'il prendrait facilement pour une généreuse abnégation. J'irai même plus loin : je dirai que Rodolphe a si peu cru être généreux, qu'il n'a pas mis dans ses façons d'agir toute la délicatesse que n'aurait pas manqué d'y apporter un homme qui, se considérant comme une sorte de bienfaiteur, aurait voulu conserver tout l'honneur du bienfait. Ainsi, loin de se renfermer dans la portion d'héritage qu'il s'est réservée, portion qui dépasse encore de beaucoup ce que les anciennes lois accordaient à un cadet de famille ; dans la vie ordinaire, il use de ce qui appartient à son frère comme s'il n'y avait pas eu de partage. Albert en est enchanté, je suis loin de le désapprouver ; mais il n'en est pas moins bon de constater qu'Albert n'est pas en réalité l'obligé de son frère ; qu'il n'est guère que titulaire de la fortune en ques-

tion. En effet, Rodolphe, autant et plus qu'Albert, chasse sur les terres du château comme sur celles de la ferme ; il se sert des chevaux d'Albert et les fatigue plus que lui.

—Mais, ma chère sœur, dit enfin Agathe, qui profita d'un moment où Cécile était forcée de reprendre haleine, de quoi voulez-vous me parler?

— Je veux être franche avec vous, ma chère madame Rodolphe, reprit Cécile. J'ai cru voir que, à votre insu, sans doute, vous vous exageriez votre position vis-à-vis de nous.

— Mais quelle position? dit Agathe.

— J'ai voulu ramener les choses aux proportions de la vérité.

— Ma chère Cécile, il y a quelque quiproquo; j'ai prêté l'oreille avec la plus grande attention depuis que vous parlez, et je suis forcée d'avouer que je n'ai pas compris un seul mot.

— Allons donc, ma nièce! dit Isabelle, il s'agit des huit mille livres de rente.

— Quelle rente?

Quelques questions et quelques réponses s'échangèrent encore, et il fallut à la fin que Cécile et Isabelle restassent persuadées d'une chose : c'est que Rodolphe n'avait jamais parlé ni à sa femme ni au père Dauphin de ce qu'il avait fait pour son frère, et qu'Agathe, que Cécile accusait de se targuer de la générosité de Rodolphe, n'en savait pas le premier mot.

Elle se retira même sans bien comprendre; mais quand elle raconta à son mari les discours de Cécile, il lui expliqua ce qui s'était passé. Elle embrassa tendrement Rodolphe et lui dit :

— Oh ! mon ami ! combien je suis fière et heureuse d'être ta femme !

— Cette pauvre femme, disait à Cécile, de son côté, la tante Isabelle, il ne lui dit rien de rien.

— Je ne me prétends pas plus fin qu'un autre, se disait à part lui le père Dauphin; mais j'ai bien compris que cette mijaurée voulait reprocher à Agathe de ne pas avoir apporté de dot à son mari. Il n'en est pas moins prodigieux d'assembler les vingt-quatre lettres de l'alphabet en tant de façons pour ne dire à peu près rien.

— Tu ne m'en veux donc pas, dit Rodolphe à Agathe, de ne pas t'avoir faite aussi riche que Cécile ?

— Ne m'as-tu pas faite plus riche que je n'avais jamais osé l'espérer, même en rêve ; si heureuse que je crains parfois de l'être trop ?

Rodolphe ne crut pas devoir prendre en considération l'opinion de sa belle-sœur sur la façon dont il en usait relativement à la chasse et aux chevaux d'Albert.

X

Un matin Henri vint trouver son oncle, il était triste et préoccupé.

— Mon cher Henri, dit Rodolphe, est-ce parce que tu es en philosophie que tu te crois obligé à arborer cet air profondément triste et comiquement austère? Je ne me rappelle pas bien, pour n'y avoir guère fait attention en ce temps-là, ce que c'est que la philosophie qu'on t'enseigne au collége; mais tiens-toi pour averti d'une chose : la véritable philosophie, la véritable sagesse, comme la véritable vertu, n'ont aucune raison d'être sombres; au contraire, elles ont un air riant et heureux, elles répandent sur la vie toutes sortes de douceurs et en diaprent les chemins de fleurs parfumées. Ces

grands airs désespérés, ces figures patibulaires, ces fronts ridés conviennent à ceux qui recherchent quel était le vrai nom de la femme du treizième Pharaon, ou qui traduisent en latin qu'on ne parle plus, du sanscrit qui ne s'est jamais parlé.

— Ce n'est pas en qualité de philosophe, mon cher oncle, c'est en qualité d'homme affligé que j'ai l'air que vous remarquez.

— Affligé ! et de quoi? Tu n'as pas encore retourné le premier feuillet, et à te voir on dirait que tu as lu tout le livre, et que tu sais tout. Voyons, que t'a-t-on fait? Hector aurait-il tué Patrocle ? car à ta tristesse il se mêle un feu sombre, indice de sentiments quelque peu belliqueux.

— Ne plaisantez pas, mon cher oncle Rodolphe; je suis venu auprès de vous chercher je ne sais quoi : de la consolation, des conseils, de l'appui, que sais-je enfin ? Je souffre, je suis venu à vous.

A l'accent avec lequel Henri prononça ces paroles, aux larmes retenues qui brillèrent dans ses yeux, Rodolphe vit qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux. Il embrassa Henri et lui dit :

— Viens nous promener, personne ne nous interrompra et nous causerons. Prenons nos fusils.

Quand ils furent dans la campagne, sur la lisière d'un bois, Rodolphe avisa un tronc d'arbre renversé, fit signe à Henri de s'y asseoir et s'y assit lui-même.

— Voyons, dit-il, maintenant, mon cher Henri, parle-moi sans crainte; nous sommes bien seuls, et mon cœur est ouvert autant que mes oreilles.

— Avant tout, mon cher oncle, il faut que je vous supplie de vous contenter de ce que je vous dirai, et de ne me faire aucune question. Il s'agit d'un secret terrible et qui doit mourir dans mon sein. Mon oncle, ma résolution est fixe, inébranlable, je veux me battre !

— Diable! fit Rodolphe; et quel est le Troyen imprudent qui a excité la colère d'Achille?

— C'est, dit Henri un peu embarrassé, mais lançant autour de lui des regards pleins d'un feu sombre, c'est M. Clodomir de Pontaris qu'il faut que je tue, ou qui me tuera.

Rodolphe cessa de plaisanter; il sentit un frisson lui passer dans les cheveux.

— Allons, mon pauvre enfant, dit-il, à ton âge on s'exagère volontiers certaines offenses. J'ai eu dix-huit ans aussi, et je croyais que me marcher sur le pied dans une foule était une injure qui ne pouvait « se laver que dans le sang. » Que t'a fait M. de Pontaris?

— Je ne le lui dirais pas à lui-même, mon oncle; mais je veux me battre avec lui, et je viens vous demander comment il faut s'y prendre pour lui transmettre une provocation, et quels sont les usages de ces sortes d'affaires, car je vous avouerai que je ne me suis jamais battu.

— Je l'espère bien! C'est bien assez déjà de m'avouer que tu veux te battre. Mais si tu ne dis pas à M. de Pontaris pourquoi tu veux te battre avec lui, il ne se battra pas. Il aura encore dans ton âge une très-excellente raison de refuser. Ensuite, il te faut des témoins, et tu n'en trouveras pas qui ne veuillent savoir préalablement quelle est la nature et la gravité de l'offense que t'a faite M. Clodomir de Pontaris. Moi-

même, mon cher Henri, mon fils, je considérerais comme un malheur que tu fusses obligé de te battre, si toutefois, pardonne l'irrévérence, on est obligé de se battre à dix-huit ans. Mais, crois-moi : si par impossible il se présentait un cas où tu dusses le faire, tu n'aurais pas d'autre témoin que moi; je saurais vaincre le chagrin et l'inquiétude que me donnerait cette cruelle nécessité. Mais aussi mets-moi à même de t'éclairer et d'apprécier quelle est l'offense que tu crois avoir reçue. Ne t'irrite pas contre moi; tu n'es pas encore assez homme pour ne pas te fâcher qu'on te prenne pour un enfant, mais je suis presque sûr que tu te trompes. Je ne blâme pas ta susceptibilité; il y a deux ou trois choses dont il faut avoir trop à ton âge, sous peine de n'en pas avoir assez au mien.

— Je vous jure, mon oncle, que je n'exagère rien, et que j'ai passé toute la nuit à pleurer de rage et de désespoir. Mais, tenez, mon oncle, je ne veux, je ne dois rien avoir de caché pour vous; sachez seulement que c'est pour ma mère que je veux me battre, pour ma mère que j'aimais tant, que j'aime tant encore.

— Eh quoi! mon cher Henri, M. de Pontaris aurait-il manqué au respect qu'il doit à ta mère?

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, mon cher oncle. Mon Dieu! comment vous dire? Si vous saviez à quel triste étonnement, à quelle fureur je suis en proie depuis hier! Ma mère! ma mère! que je respectais comme la plus sainte des femmes!... ma mère!...

Il se leva, se cacha le visage dans le sein de son oncle, et lui dit d'une voix étouffée et à peine intelligible :

— Un lâche, un fourbe l'a fait manquer à ses devoirs. Ma

mère est criminelle, elle trahit mon père ; et ce scélérat, celui qui l'a fait tomber dans l'abîme, c'est M. Clodomir de Pontaris, que mon père croit son ami, qu'il a accueilli comme un frère, auquel peut-être il a donné dans ses affections un peu de la place qui vous appartient !

— Calme-toi, mon enfant, mon cher Henri ; calme-toi. Ce serait affreux ! Mais, heureusement, c'est complétement faux. Tu te trompes, je le sais.

— Hélas ! mon oncle, hier je l'ai vu ; il était aux genoux de ma mère, et elle avait une main passée dans ses cheveux...

— Il la remerciait, et je sais pourquoi. Il s'agit d'amour, en effet, M. de Pontaris, veuf depuis longtemps, est fort amoureux d'une femme de notre connaissance ; il doit l'épouser. Par un quiproquo, ce mariage a failli être manqué, et ta mère a tout arrangé.

— Oh ! mon oncle ! mon cher oncle !... est-il vrai ?... ma mère serait innocente !

— Parfaitement innocente, mon cher Henri, et je le savais par elle-même, qui me le disait en riant hier soir. « Ce pauvre Pontaris, disait-elle,, il m'a attendrie en même temps qu'il me donnait envie de rire. Il était si heureux de la nouvelle que je lui ai donnée, qu'il s'est jeté à mes genoux. Il n'aurait pas mieux fait vis-à-vis de la dame de ses pensées. »

— Cependant... mais non ; vous avez raison, mon cher oncle ; je me le disais aussi : « C'est impossible, ma mère ne commettrait pas un semblable crime. Mon père est si bon pour elle ! » Mais alors que suis-je, moi, d'avoir osé la soupçonner ? De quel front l'aborderai-je, ce matin, moi dont l'imagination a osé la flétrir !

— Console-toi, mon cher Henri, les apparences ont pu tromper un jeune homme inexpérimenté, et ton désespoir, ainsi que tes ardeurs de vengeance, n'ont rien que d'honorable. Mais cache-le bien à ta mère, cache bien à tout le monde la fausse impression que tu as reçue; ta mère pourrait justement s'offenser de tes soupçons.

— Vous avez vu combien j'ai eu de peine à me décider à vous en parler à vous-même. Mais tenez, mon oncle, j'aime mieux ne pas la voir aujourd'hui. Je ne sais si je pourrais m'empêcher de lui demander pardon à deux genoux. Je devais retourner à Paris après déjeuner. Je vais déjeuner chez vous et partir sans rien dire. Je ne reviens que dans un mois; l'impression sera passée. Vous voudrez bien donner des ordres au château pour qu'on m'envoie mes malles.

— Oui, tu as raison, pars. Rentrons, viens déjeuner.

Ils reprirent le chemin de la ferme.

— Qu'avez-vous donc, mon oncle? dit Henri. Que vous paraissez sombre et soucieux!

— Rien... Je calcule l'heure pour que tu ne manques pas la voiture, et je cherchais aussi si je n'avais pas quelque commission à te donner. Il faut que je l'aie oublié; mais cela me reviendra pendant le déjeuner.

Un quart d'heure après on était à table. Le pauvre Henri était débarrassé d'un terrible poids. Aussi était-il d'une gaîté folle qu'il communiqua en partie en Marguerite, et qui fit dire à Agathe :

—Voyez, le méchant garçon, comme il est heureux de nous quitter!

Pour Rodolphe, il ne mangeait pas et répondait à peine à

ce qu'on lui disait. Henri en fit deux fois l'observation. Mais son oncle lui dit, comme sortant d'une rêverie :

— Ah ! j'y suis ; je ne retrouvais pas les commissions que je voulais te donner. Je me les rappelle maintenant. Tu sais comme ça préoccupe d'avoir quelque chose sur les lèvres et de ne pouvoir le retrouver. Prends bien note de ce que je vais te dire, et tu m'enverras le tout le plus tôt possible.

Et Rodolphe dicta à son neveu une liste bizarre d'objets inutiles que celui-ci devait lui acheter aussitôt son arrivée à Paris.

La liste terminée, il était l'heure de partir pour la ville. Henri embrassa son oncle, sa tante et sa cousine Marguerite, et partit.

Aussitôt après son départ, Rodolphe monta s'enfermer dans sa chambre, pendant qu'Agathe et Marguerite s'occupaient dans la maison de leurs soins ordinaires, et là, se voyant bien seul, il donna un libre cours à son chagrin.

— Mon frère, mon pauvre frère ! s'écria-t-il, faut-il donc voir se confirmer ainsi ces affreux soupçons que j'avais déjà repoussés plusieurs fois ! Plus de doute, Cécile le trahit ! Cécile, qu'il aime avec tant de dévouement et de passion ! Comment ne m'en étais-je pas aperçu ? Il fallait tromper ce généreux jeune homme, il fallait qu'il ne méprisât pas cette malheureuse femme. Pontaris à genoux ! elle une main dans ses cheveux ! Et ce traître qui a su capter l'amitié de mon frère ! Pauvre Albert ! Pourvu que je puisse le lui cacher toujours ! Il en mourrait ! Cependant il faut faire cesser cette horrible intrigue. Si j'ai détourné la vengeance de ton fils, mon

frère chéri, ce n'est pas pour épargner les criminels, c'est pour épargner à ton fils comme à toi une immense douleur. Et puis, je veux ensevelir dans l'oubli la faute de cette malheureuse, car Albert l'aime. Il l'aimerait peut-être encore, il lui pardonnerait et mourrait de désespoir. Mais le Pontaris paiera pour tous deux. J'ai détourné de son infâme cœur l'épée généreuse et inexpérimentée d'un enfant, mais c'est que je me réservais de le punir moi-même! Comment faire? Il faut avant tout cependant éviter l'éclat; il faut que rien n'arrive aux oreilles d'Albert, dût ma vengeance être trompée!

Et Rodolphe passa le reste du jour sans sortir de sa chambre, s'asseyant, se relevant, marchant avec précipitation, adoptant et rejetant cent projets différents et ne pouvant s'arrêter à aucun.

Enfin, il prit le parti d'aller trouver Cécile et de lui demander un entretien particulier.

Rodolphe se rendit auprès de sa belle-sœur.

— Ma chère Cécile, lui dit-il, je ne sais si depuis votre mariage avec mon frère, les germes d'amitié qui auparavant semblaient tombés dans nos cœurs comme dans des terrains féconds se sont beaucoup développés; peut-être n'avons-nous pas pris l'habitude d'échanger beaucoup tous les jours de monnaie d'amitié, mais dans les cas sérieux, j'ai de grosses pièces à votre service; je puis ne pas vous entourer de soins quotidiens, mais le jour où elle aurait besoin de moi, la femme de mon frère et la mère d'Henri a droit à toute ma force et même à ma vie.

— Malgré le soin que vous prenez de m'avertir que ce

que vous feriez ne serait nullement pour moi, mon cher beau-frère, je n'en dois pas moins vous remercier de cette manifestation de dévonement. Peut-être vous pourrais-je dire que dans le commerce de la vie, il est plus agréable de rencontrer ces soins affectueux de chaque jour dont vous parlez peut-être avec un peu de dédain, que de compter toujours sur un gros dévouement des dimanches dont on espère n'avoir jamais l'occasion de faire l'épreuve. Permettez-moi, mon cher beau-frère, d'emprunter ici une comparaison aux termes du ménage : « On ne va pas au marché avec des lingots, mais avec de la monnaie. »

— Ma chère Cécile, ce n'est pas en ce moment l'occasion de récriminer, de vous dire que je suis parfaitement de votre avis et que ce n'est pas ma faute si je ne vous apporte pas mes grosses pièces à changer, ce qui aurait mis entre nous de la monnaie en circulation. Peut-être, si cela vous plaît, chercherons-nous ensemble, un de ces jours, comment se sont établies nos relations actuelles, lesquelles promettaient d'être toutes différentes ; mais ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, c'est que vous vous trompez en pensant que vous n'avez pas besoin d'un bon gros dévouement. Je viens, au contraire, vous donner une sérieuse preuve d'amitié ; je viens risquer de vous donner des conseils dans l'intérêt du bonheur d'Albert, du vôtre.

— Des conseils? dit Cécile avec une moue dédaigneuse.

— Je sais que c'est aussi facile à donner que difficile à recevoir : aussi ne vous les ai-je pas prodigués jusqu'ici, en grande partie parce que, sauf ce qui nous a éloignés les uns pes autres et a séparé en deux familles des gens qui auraient

dû n'en faire qu'une, vous ne m'avez pas paru en avoir besoin. Mais aujourd'hui, il s'agit de vous apprendre quelque chose dont vous ne vous êtes pas aperçue, et que votre bon esprit saura prévenir ou réparer aussitôt que vous serez avertie. M. Clodomir de Pontaris, ajouta-t-il tout d'un coup en regardant Cécile, est amoureux de vous et vous fait la cour. L'attention publique s'en préoccupe, des interprétations fâcheuses pour vous, pour Albert, se feront bientôt, se font déjà sans doute ; il faut les arrêter court.

— Mon cher beau-frère, dit Cécile après être restée quelques instants interdite, vous m'avez regardée attentivement en disant ces mots pour voir si je rougirais. Je dois être fort rouge, en effet, mais cela ne vous apprendra pas grand'chose, si ce n'est qu'on rougit de colère aussi bien que de confusion ou de honte. Je méprise parfaitement les sots propos qu'on pourra faire. M. de Pontaris est l'ami le plus intime de mon mari ; c'est lui qui me l'a présenté. J'ignore s'il est amoureux de moi ; mais tant qu'il ne m'en fera point part, je n'ai nullement à m'en préoccuper. Je vous remercie donc de nouveau de vos offres de service, et vous répète que je n'en ai pas besoin pour la situation actuelle, ni même pour toute autre qui pourrait dériver de celle-ci, attendu que mes principes et mon éducation m'ont suffisamment munie contre les dangers auxquels est ordinairement exposée une jeune femme.

— Ma sœur, ma sœur, dit Rodolphe avec tristesse, je m'attendais à plus de confiance de votre part. Je vais donc parler avec moins de ménagements. Hier, on a vu M. de

Pontaris à vos genoux, et vous lui passiez une main dans les cheveux.

Cette fois Cécile pâlit visiblement, et essaya de prononcer quelques mots qui restèrent confus sur ses lèvres.

— Je vous répète qu'on vous a vue, ma sœur. J'aurais voulu vous rappeler cette circonstance sans en parler; vous ne l'avez pas voulu.

— Hé! que m'importe! s'écria Cécile qui avait fini par se remettre un peu de son trouble. Il est très-vrai, pourquoi le nierais-je? que dans un élan de reconnaissance, exagéré peut-être... mais auquel sa franche et loyale nature n'a pu résister... et que motivait l'importance du service que je lui avais rendu... M. de Pontaris m'en a remercié avec effusion. Dois-je m'inquiéter de la fausse interprétation que la calomnie a pu donner à une action si simple, et que, de son côté, la malveillance paraît accueillir avec tant d'empressement!

— C'est précisément le mensonge que j'ai fait à votre fils, car je vais tout vous dire : c'est Henri qui, pâle, atterré, est venu cacher ce fatal secret dans mon cœur; c'est lui qui a vu M. de Pontaris à vos genoux, tandis que vos doigts étaient dans ses cheveux; c'est Henri qui, désespéré de voir coupable cette mère qu'il aime, voulait se battre avec M. de Pontaris.

— Henri ne quitte pas votre maison, où l'on ne m'aime guère et où on le prépare à mal juger sa mère.

— Si vous ne m'aviez pas interrompu, vous n'auriez pas risqué cette insulte inutile. J'ai fait croire à Henri précisément le mensonge que vous m'avez fait tout à l'heure. Il est parti consolé, mais il reviendra, mais ses regards interroge-

ront ; il faut qu'il ne retrouve plus M. Clodomir de Pontaris dans l'intimité où on le voit dans votre maison. Est-ce votre avis ?

— A ce sujet, je ne peux, je ne veux rien vous dire de plus que ce que je vous ai dit tout à l'heure; je ne me veux pas préoccuper d'une ridicule hallucination d'un enfant. Mon mari est l'ami de M. de Pontaris, c'est lui qui l'a établi dans sa maison sur le pied qui lui a paru convenable; je ne dois compte qu'à lui tout au plus des sots bruits qu'il peut convenir à la haine ou à la jalousie de propager; et, puisque nous en sommes à parler franchement, mon cher beau-frère, je vous prie désormais de réserver pour votre maison cette prodigieuse sollicitude; pour moi, j'ai assez d'un maître, et vous m'obligerez d'attendre à l'avenir, pour me donner des conseils, que je juge à propos de vous les demander.

— Ma chère Cécile, vous me connaissez mal. Ce ton hautain ne m'intimide pas, et vous avez tort de prendre en mauvaise part une démarche que je fais autant dans votre intérêt que dans celui de mon frère. Vous savez combien j'aime Albert ?

— Oui, et vous voyez avec mauvaise humeur l'amitié intime qu'il a formée avec M. de Pontaris.

— Oui, je vois avec mauvaise humeur, avec douleur, avec indignation, la précieuse amitié qu'il donne en échange d'une noire trahison, et je suis décidé à ne pas le laisser en proie à ce lâche complot.

— Allez donc lui mettre dans la tête vos ridicules soupçons; je vous déclare que s'il m'en dit un mot, je m'en senti-

rai tellement offensée, que vous aurez fait entre lui et moi une séparation éternelle.

— Non, tel n'est pas mon projet, parce que je veux croire que vous n'avez pas encore consommé son déshonneur.

— Monsieur!...

— Oh! vous m'écouterez, Madame. Si je le croyais, je lui dirais devant vous : « Frère, cette femme est une infâme ; elle a trahi ton amour et déshonoré ton nom. Chasse-la de la maison de notre père. »

Mais je veux croire que vous n'êtes que sur une pente dangereuse, et je veux vous montrer le précipice où elle vous entraîne; je veux vous arrêter au bord de l'abîme.

— Allons donc, Monsieur! il faudrait que je fusse encore plus méprisable que vous n'osez le penser, pour que je souffrisse qu'on me tînt un pareil langage. Taisez-vous, Monsieur, et n'insultez pas plus longtemps la femme de votre frère!

— Trêve de grands mots et de grandes phrases! Ma chère Cécile, rentrez en vous-même, voyez quel chemin vous suivez; les soupçons de votre fils ne doivent-ils pas être pour vous déjà une terrible leçon? Ne vous contentez pas de n'être pas coupable; ne vous laissez soupçonner ni par votre fils ni par votre frère.

— Vous, mon frère!... Dites mon ennemi!

— Je suis en ce moment le seul ami qui veuille et qui puisse vous sauver.

— Assez, Monsieur, ou je demanderai à votre frère, à mon mari, la protection qu'il me doit contre vos insultes.

— Et lui direz-vous aussi quelle est la cause de ce qu'il vous plaît d'appeler des insultes?

— Peut-être.

— Voyons, Cécile, ma sœur, ne jouons pas ce jeu puéril et cruel; ne faites pas le malheur de cet excellent Albert; il vous aime si tendrement, si passionnément! Vous savez bien que je ne lui dirai rien; je ne voudrais pas lui porter un coup aussi cruel, et qui sait, d'ailleurs, jusqu'où se porterait son ressentiment! Albert est doux et même faible dans la vie de tous les jours; mais, quand il est irrité, quand surtout il est indigné par quelque infamie que sa belle âme hésite longtemps à croire, il est capable d'une colère terrible. Voyons, ma chère sœur, ne faites pas le malheur de ce qui vous entoure, ne faites pas votre propre malheur!

— Pour la dernière fois, Monsieur, je vous prie de m'épargner vos ennuyeuses tirades.

— Enfin vous m'y forcez?... Vous ne voulez pas éloigner M. de Pontaris? Eh bien! je le chasserai, moi! Je ne laisserai pas tromper aussi indignement ce bon, ce généreux Albert! Et savez-vous ce que c'est que ce M. de Pontaris? Un chevalier d'industrie, un homme taré!

— M. de Pontaris, Monsieur, est au-dessus de pareilles injures; mais il serait plus honnête et plus brave, peut-être, de lui tenir à lui-même de pareils propos, au lieu d'en ennuyer une femme que cela ne regarde pas.

— Votre conseil est bon, Madame; je le suivrai peut-être.

— Vous ne tarderez pas alors à vous repentir de vos paroles. M. de Pontaris n'est pas un homme qu'on insulte im-

punément. Vous aurez alors et ensuite à expliquer cet acharnement à votre frère, qui aime, qui estime M. de Pontaris Il vous faudra appuyer vos calomnies par d'autres calomnies, faire naître dans son esprit des soupçons contre moi, alors, moi, sans daigner me justifier, je retournerai dans ma famille. Si c'est ainsi que vous entendez le bonheur de ce frère que vous prétendez aimer si tendrement....

— Si M. de Pontaris n'a pas changé d'attitude dans trois jours, je me charge de le chasser, Madame. Adieu.

— Adieu, Monsieur.

XI

Comme Rodolphe disparaissait derrière les saules au bord de la rivière, Clodomir entra et trouva Cécile pâle, les yeux égarés.

— Qu'a donc votre beau-frère? dit-il en entrant; il m'a lancé un regard foudroyant. Mais, grand Dieu! qu'avez-vous vous-même? êtes-vous souffrante?

— Clodomir! Rodolphe sait tout. Je viens d'avoir une scène affreuse avec lui. Il veut que je vous chasse.

— Charmant homme! dit Clodomir.

— Ne plaisantez pas. Vous savez bien, l'autre jour, quand vous teniez mes genoux embrassés, quand je passais ma

main dans les ondes de vos beaux cheveux? Eh bien! on nous a vus.

— Qui?

— Henri! mon fils! Il a tout dit à son oncle.

— Ils ont fait de cet enfant un espion et un ennemi pour vous?

— Il prétend, au contraire, qu'il a donné à Henri une explication dont cet enfant se contente pour le moment. Mais lui, Rodolphe, rien n'a pu le convaincre, ni mes dénégations, ni mon indignation. Il est parti en proférant d'horribles menaces.

— Veut-il parler à son frère?

— Non. Il aime son frère comme on aime son enfant: il craindrait son désespoir... Mais... non, je ne puis vous dire cela!

— Ce cher monsieur aurait-il fait des menaces contre moi?

— Si vous ne partez pas, si vous ne commencez pas par venir moins souvent ici, par rompre toute intimité avec la maison...

— Eh bien?

— Il prétend qu'il vous fera partir.

— Vraiment! J'ai donc à redouter la lame de ce grand redresseur de torts?

— Je vous le répète, Clodomir, ce n'est pas le moment de plaisanter; je suis perdue! Cet homme est, quand il s'agit de son frère, d'un dévouement et d'une opiniâtreté effrayante: il vous insultera, il vous provoquera!

— Eh bien! je le tuerai. C'est, du reste, un très-bon moyen pour empêcher les gens de parler.

— Autant alors faire ce qu'il demande, car, meurtrier de Rodolphe, il vous faudrait tuer aussi Albert.

— Je saurai bien mettre les torts et la provocation de son côté.

— En supposant qu'Albert veuille bien ne pas venger son frère, cette maison vous serait à jamais fermée.

— Qui sait? J'ai enlevé à mon bénéfice déjà une partie de l'amitié qu'Albert avait pour ce M. Rodolphe.

— Je ne prévois que d'horribles malheurs! Mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais être morte!

— Voyons, ma belle Cécile, ne vous laissez donc pas abattre comme une femme vulgaire. Vous voudriez être morte, dites-vous? Eh bien! des gens qui ont le courage de mourir n'ont rien à redouter. Quand la place n'est plus tenable, on s'en va, voilà tout. Mais la partie n'est pas perdue. Laissez-moi réfléchir un instant. Il faut jouer un coup savant.

— Il ne parlera pas, j'en suis sûre, à son frère de ses soupçons sur notre liaison; mais il cherchera par d'autres moyens à vous perdre dans l'esprit d'Albert. Il prétend qu'il peut prouver que...

— Quoi?

— J'ose à peine le dire. Il semble dire que certaines affaires où vous vous êtes trouvé mêlé ont eu de mauvais résultats.

— Parbleu! belle nouvelle! J'ai fait des affaires. Naïf comme un enfant, j'ai été trompé; je m'y suis ruiné. Je n'en fais pas mystère.

— Il prétend, au contraire, que les rôles ne seraient pas... Il dit que loin d'avoir été ruiné par d'autres...

— Je me suis enrichi à leurs dépens, peut-être? C'est une

idée gaie, ma pauvre chère Cécile. Vous ne savez que trop si je me suis enrichi, vous qui venez si généreusement à mon secours. C'est égal, c'est bon à savoir ; mais c'est un coup facile à parer, je le parerai, car la calomnie est une terrible arme. Du courage, ma charmante, mon adorée Cécile ; puisque M. Rodolphe veut lutter, nous lutterons. Ne craignez rien ; vous êtes sous ma protection. Ah ! M. Rodolphe ! rira bien qui rira le dernier ! Ma chère Cécile, je viens d'examiner mon jeu ; j'ai beau jeu. Ce pauvre M. Rodolphe sera capot ou je veux ne jamais tenir une carte de ma vie. Je serai ic dans deux heures. Attendez-moi. Adieu, soyez tranquille, ne craignez rien : la femme qui est sous l'égide de l'amour est comme la plante... la plante... A tantôt.

Et il s'échappa à travers le jardin.

— Comme il m'aime ! dit Cécile.

— Maudite phrase ! disait Clodomir de Pontaris en s'en allant vers la ville, je n'ai pu en sortir ; je l'avais pourtant lue hier. Ah ! bast, elle a fait tout de même son effet. Mais il faut jouer serré. J'aurais mieux fait de me décider pour la tante, d'après mon premier plan. Qui sait si je ne serai pas forcé d'y revenir ? En attendant, je ne détesterais pas casser quelque chose à ce M. Rodolphe ; l'occasion n'en est peut-être pas très-éloignée.

Quelques minutes après, il entrait en ville.

XII

Rodolphe était dans une grande anxiété; il ne pouvait se dissimuler qu'il n'avait plus, comme autrefois, la confiance entière de son frère. Albert avait changé l'or de son cœur en monnaie pour en pouvoir donner à trois personnes. Il aimait passionnément sa femme, et s'était fait un besoin de la présence de Clodomir; il trouvait dans l'intimité de Clodomir ce qui manquait à l'amitié de son frère. Albert, tout l'aîné qu'il était, sentait la supériorité de Rodolphe, tandis que celui-ci l'ignorait et ne voyait dans la faiblesse de son frère que des raisons de l'aimer avec plus de sollicitude. Avec Clodomir, au contraire, Albert était le premier ami. Clodomir avait pour lui une complaisance un peu servile à laquelle il s'était accoutumé.

Aussi Rodolphe n'espérait pas faire prendre une résolution à Albert contre son nouvel ami sans lui en donner de très-bonnes et très-détaillées raisons. Or, lui dire que Clodomir était l'amant de Cécile, c'était le jeter dans le désespoir. Laisser cependant déshonorer son frère à ses yeux par cette femme ingrate et cet ami fourbe, il frémissait d'indignation en y pensant. D'ailleurs, son devoir envers son frère était de le venger ou de l'avertir. Il se décida à avoir une explication avec M. de Pontaris, d'essayer de réveiller dans son cœur quelques bons sentiments ou de lui faire des menaces qui ne précéderaient que de peu d'instants la vengeance si elles n'étaient pas efficaces. Il se transporta chez Clodomir, mais il ne le rencontra pas.

En effet, M. de Pontaris revint chez Cécile avant même le court délai qu'il avait fixé.

— Ma belle Cécile, lui dit-il, j'ai mon plan de campagne, et la victoire est à nous ; seulement, il est nécessaire que vous me secondiez un peu. Je vais mettre à la poste et adresser à votre mari la lettre que voici. Cette lettre me concerne, comme vous allez voir :

« Monsieur,

» Un ami qui ne peut pas se faire connaître veut cependant vous avertir que vous réchauffez un serpent dans votre sein. Un homme, que vous croyez votre ami, vous trompe d'une manière horrible.

» M. Clodomir de Pontaris ne s'appelle pas de Pontaris ; c'est un nom qu'il lui a paru utile de s'attribuer. Son vrai nom est Clodomir Durand ; mais comme il y a longtemps

qu'il a pris le nom de Pontaris, il n'est connu que sous ce nom. »

— Mon Dieu ! s'écria Cécile, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ne m'interrompez pas, ma belle amie.

« Ledit Clodomir a été caissier dans la maison de banque de M. Darcet, à Paris, rue du Ponceau, n° 72 ; il en a été chassé pour de nombreuses infidélités commises dans sa caisse. »

— Mais c'est horrible ! dit Cécile.

— Ce n'est encore rien, chère Cécile.

« Il doit 2,000 francs à un M. Frolling. Ces 2,000 francs, perdus au jeu, n'ont pas été encore payés ; il y a quinze jours qu'ils sont dus. M. Frolling demeure rue de la Chaussée d'Antin, 11.

» Mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il vous trahit de la plus horrible manière, vous qui l'avez reçu comme un ami, comme un frère ! Il vous trahit dans ce que vous avez de plus cher, dans votre honneur et dans vos affections.

» Il a su se faire écouter de Cécile votre femme, et ils doivent prendre la fuite ensemble, mardi prochain 23 novembre, à minuit.

» Vous êtes averti, défiez-vous ! — Un ami de la vertu. »

— Mais, Clodomir, dit Cécile, m'expliquerez-vous cette affreuse folie ?

— Très-volontiers. J'envoie cette lettre, que j'ai fait écrire, à Paris, à Albert ; vous comprenez qu'elle ne part pas d'ici ; je l'envoie à un ami que j'ai à Cherbourg, et elle sera mise à la poste de Cherbourg pour Albert.

— Mais, après ?

— Eh bien ! Albert lira la lettre.

— Suis-je folle? Il lira cette lettre où vous lui dites que vous êtes mon amant et que nous prenons la fuite ensemble !

— Et également, que je me pare d'un faux nom ; que j'ai volé un banquier et que je ne paie pas mes dettes de jeu.

— Quel est le but de ces odieuses inventions ?

—Le but, c'est de nous sauver, c'est de déjouer les complots qu'on va ourdir contre nous. J'ai mon plan bien arrêté. M. Rodolphe veut la guerre, eh bien ! nous ferons la guerre.

— Je ne comprends rien à ce que vous voulez faire : loin de là, cette lettre étrange que voulez envoyer me trouble singulièrement. Albert va être furieux.

—Je l'espère bien ; sans cela l'effet serait manqué. Je pars. Vous reverrez Albert avant de me revoir, mais vous ne resterez pas sans instructions. Adieu, ma belle Cécile !

XIII

Quatre jours plus tard, Cécile reçut une lettre :

« Je suis en ce moment avec Albert ; il me fait une mine atroce ; il a reçu la lettre, je n'en fais aucun doute ; je suis certain qu'il va partir demain soir. Je ne négligerai rien d'ici là pour augmenter ses soupçons. Pour vous, conformez-vous bien à mes instructions ; n'ayez peur de rien ; jouez bien votre rôle, et la malveillance de Rodolphe tournera à sa confusion, en attendant que je trouve une occasion honnête de lui loger une balle quelque part. »

En effet, Albert avait reçu la lettre et l'avait lue dix fois ; la première fois, il l'avait trouvée odieuse et ridicule, et avait failli la jeter au feu.

A la deuxième lecture, au moment où il y était question de sa femme, il sentit un soupçon lui mordre le cœur. Il relut plusieurs fois ce passage.

— C'est impossible, disait-il, c'est une infâme calomnie ; Cécile m'aime, Cécile est honnête, Clodomir est mon ami. Cependant, il y a dans cette lettre des faits bien précis. On n'oserait pas indiquer ainsi un moyen si facile d'avoir la preuve de la calomnie. Que faire? Hésiter, c'est faire injure à Cécile ; je dois jeter cette lettre au feu ; oui, mais... il peut me revenir des doutes plus tard, et, pour Cécile autant que pour moi, il faut... savoir... quoi? savoir que c'est une odieuse calomnie, un infâme mensonge..... Ne pas aller aux preuves, cela aurait l'air d'avoir peur d'en trouver.

C'est alors que Clodomir arriva à Paris et vint tout de suite à l'hôtel d'Albert. Celui-ci eut à son égard l'air contraint, qu'avait bien observé M. de Pontaris. Cependant il ne tarda pas à se dire : — Clodomir vient à Paris, dans le même hôtel que moi, pour plusieurs jours, à ce qu'il dit ; loin d'éviter mes regards, son premier soin est de se loger auprès de moi ; je savais bien que c'était une calomnie.

Mais le lendemain, après le déjeuner, comme ils sortaient ensemble, Clodomir dit aux gens de l'auberge : Il est possible que je ne rentre pas ce soir.

Le cœur battit à Albert ; il erra dans Paris sans but. Le soir, il se mit en route ; il emporta ses pistolets chargés. — Si l'on me trompe, dit-il, je les tuerai ! Mais non, c'est impossible !... Cette voiture ne marche pas, je n'arriverai jamais !

Il était onze heures lorsqu'il aperçut le château. Il prit un

détour pour entrer sans être vu par le jardin, dont il avait la clef. Le chien aboya, mais le reconnut, vint à lui et le lécha. Le cœur d'Albert battait si fort qu'il fut obligé de s'asseoir sur un banc. De ce banc, il voyait le salon où était Cécile.

— Il y a encore de la lumière. Il est onze heures un quart... Ordinairement, elle se couche de bonne heure... Qu'attend-elle?... C'est trop souffrir! il faut savoir tout de suite!... Allons!

Il se leva, s'introduisit dans le château, monta doucement l'escalier. Arrivé au salon, il s'arrêta encore : son cœur battait par secousses éloignées et violentes. Il mit la main sur ses pistolets pour voir s'ils étaient bien dans sa poche, puis il tourna la clef et entra. Cécile était sur un canapé; une table était devant elle; une bougie l'éclairait. Elle s'était endormie en écrivant. Une lettre commencée était sur la table.

Albert fit un pas, le parquet craqua sous ses pieds et Cécile se réveilla en sursaut.

— Qui va là? s'écria-t-elle. Mais en même temps elle reconnut Albert et cacha rapidement la lettre qu'elle écrivait quand le sommeil l'avait surprise.

— Ah! c'est vous, mon ami? Pourquoi entrer si brusquement? Vous m'avez fait une peur! Je ne vous attendais pas ce soir.

— Quel est ce papier que vous avez caché?

— Oh! rien du tout. Une lettre que j'écrivais, plus pour me distraire qu'avec l'intention de l'envoyer.

— Montrez-la moi.

— Mais quel air vous avez, mon cher Albert! Après une

séparation de huit mortels jours, c'est ainsi que vous revenez auprès de moi!

— Montrez-moi cette lettre, Madame.

— La voici.

Et Albert lut :

« Où est-il? Pense-t-il à moi? Sait-il combien les jours et les nuits me semblent longs et tristes pendant son absence? Tous les matins je me dis : « Est-ce aujourd'hui qu'il revient? » et chaque soir je me réponds : « Encore une journée de perdue! » J'ai peine à chasser par moments des pensées sinistres qui me troublent l'esprit. Si ses affaires n'étaient qu'un prétexte! si mon Albert... »

Albert s'arrêta là. « Mon Albert! » C'était à lui qu'elle écrivait, à lui qu'elle songeait uniquement quand le sommeil l'avait surprise! Il tomba aux genoux de sa femme et les embrassa avec ivresse.

— Ma belle, mon adorée Cécile, c'est donc en songeant à moi que tu t'étais endormie sur ce canapé!

— Oui, je pensais à vous, Monsieur; mais ne croyez pas en être quitte à si bon marché. D'abord, je suis fort en colère, et je ne voulais pas vous laisser voir cette lettre, preuve humiliante de ma faiblesse. Vous me rendrez compte de votre conduite.

— Oui, de ma conduite et de ma folie.

— C'est ce que je voulais dire. D'abord, qu'est-ce que cet air furieux avec lequel vous êtes entré ici? A qui supposiez-vous que j'écrivais? Seriez-vous jaloux, par hasard? Si je le croyais!... Je regrette de vous avoir montré la lettre.

— Ma chère Cécile, il faudra bien que tu me pardonnes, quand tu verras combien je suis malheureux depuis vingt-quatre heures. Je n'aurais jamais supposé qu'il pût tenir tant de souffrances dans cet espace de temps.

— Mais enfin qu'avez-vous?

— Je ne sais quel ennemi secret veut empoisonner ma félicité. Tiens, lis : voilà la lettre que j'ai reçue.

Cécile lut la lettre, et termina cette lecture par un violent éclat de rire.

Ah! c'est charmant! Vous veniez ici dans l'espoir de me trouver partie, en fuite avec ce pauvre M. de Pontaris? C'est une idée ravissante! j'en rirai longtemps. Et sans doute, s'il en était encore temps, vous veniez avec des projets tragiques? Ne me cachez rien de cette épopée grotesque, mon ami. Est-ce l'oreiller d'Othello ou le poignard d'Orosmane que vous comptiez employer? ou bien aviez-vous du moins inventé quelque nouveau ressort tragique?

— Ne riez pas, Cécile, j'ai horriblement souffert.

— Ne rions pas si vous voulez, Albert; mais alors, si je parle sérieusement, n'est-il pas triste et humiliant de voir qu'il dépend d'un lâche anonyme de me faire passer à vos yeux pendant vingt-quatre heures pour une femme coupable, et qu'il faut que le hasard vous donne des preuves de mon innocence!

— Pardonnez-moi, Cécile, et laissez-moi oublier ces heures cruelles.

En disant ces mots, Albert approcha la lettre de la bougie.

— Donnez-moi encore cette lettre, que je la relise.

Elle prit la lettre, la lut avec attention et dit :

— Non, je ne connais pas cette écriture. Mais je pense à

autre chose : connaissiez-vous M. de Pontaris avant de le rencontrer ici?

— Non, mais nous le connaissons, maintenant.

— Qui sait? ce qu'on vous dit là semble bien précis.

— Comme ce qu'on me disait sur votre fuite pour cette nuit.

— Votre épreuve a bien réussi, et il serait malheureux que vous ne l'eussiez pas faite. On ne sait ce que peut devenir, dans une tête exaltée comme la vôtre, un germe malfaisant ainsi jeté. A votre place, j'irais aux informations.

— Allons donc!

— Qu'est-ce que cela vous fait? Pour ma part, je tiens à connaître le résultat de ces informations.

— Mais, ma chère enfant, l'auteur de cette lettre est jugé : c'est un infâme calomniateur.

— Eh bien, il faut en être convaincu tout à fait. Et puis, qui sait? nous ne savons rien des affaires de M. de Pontaris. Quelle est sa fortune? Que fait-il? Fait-il quelque chose?

— Mais, ma chère, cette lettre...

— Ecoutez, Albert : après votre avanie de ce soir, j'ai le droit de commander pendant quelques heures. Je veux que vous alliez aux adresses qu'on vous indique, et que vous me rendiez compte de ce que vous aurez appris.

— Vous n'exigez pas que j'y aille cette nuit?

— Non, vous devez avoir besoin de vous reposer.

— Non, mais de rester avec vous.

Et Albert baisa tendrement la main de sa femme, et, la laissant passer dans sa chambre, cacha ses pistolets dans le tiroir de la table.

Le lendemain, après le déjeuner, Albert, dont les affaires à Paris n'étaient pas terminées, se remit en route pour la ville. Cécile lui recommanda de lui rapporter le résultat de ses informations sur M. de Pontaris. Il revint avant quatre heures.

— Quelle aimable surprise! s'écria Cécile, Avez-vous fait mes commissions?

—J'ai d'abord fait les miennes. Voici une bague sous laquelle j'ai fait mettre la date d'hier. Si jamais tu me vois fou, inquiet ou malheureux, tu me la montreras.

— Mais, mon ami, n'ayez pas souvent de pareilles dates à enregistrer, vous vous ruineriez. Ce diamant est magnifique.

— Mets ce monument expiatoire à ton doigt, et n'en parlons plus.

— Et mes commissions?

— Elles sont faites. Je voudrais bien savoir quel est le hardi coquin qui m'a envoyé cette affreuse lettre. Je ne voulais pas aller à ces deux adresses; c'est toi qui l'as voulu.

— Eh bien?

— Eh bien, je suis allé d'abord à l'adresse du prétendu banquier. Personne ne le connaît. Je me suis transporté ensuite chez M. Frolling; M. Frolling est un sellier harnacheur qui ne connaît pas M. de Pontaris et n'en a jamais entendu parler.

— Alors ce n'est qu'une mystification.

— C'est pis que cela, car ma frénésie était telle que si, par un hasard possible, j'avais trouvé Clodomir avec toi, je ne sais si j'aurais attendu des explications pour vous tuer tous les deux. Va-t-on bientôt dîner? A propos, j'ai trouvé à l'hôtel

ce pauvre Clodomir; j'avais envie de l'embrasser; je l'ai invité à dîner pour demain avec Sydonie, c'est-à-dire mademoiselle de Pontaris, que nous avons appelée madame par distraction à la page 72.

Après le dîner, auquel assista la tante Isabelle, Cécile fit de la musique. Albert était si heureux, que deux ou trois fois il baisa sa femme sur le front.

Le lendemain, en se promenant avec Albert dans le jardin, Cécile prit un air grave, et lui dit :

— J'ai beaucoup réfléchi à cette lettre, mon ami.

— Tu es bien bonne : j'espère n'y plus penser; je suis honteux du rôle qu'elle m'a fait jouer.

— Vous avez peut-être raison, mais j'ai pensé. Il y a toujours quelque chose sous une calomnie, un prétexte, du moins. Eh bien! peut-être M. de Pontaris est-il trop assidu dans la maison. Le devoir d'une femme est de ne pas même se laisser calomnier. Je verrai désormais M. de Pontaris quand il dînera ici, quand vous y serez, mais je ne le recevrai plus quand je serai seule. C'est un homme du monde, il sera facile de lui faire comprendre, sans dire un mot, quelle modification je veux mettre à l'avenir dans mes relations avec lui. M. de Pontaris est votre ami, il n'est pas le mien.

— Pourquoi ne serait-il pas le tien?

— Je suis, sur ce point, de l'avis de votre frère Rodolphe : je ne crois pas beaucoup à l'amitié désintéressée et parfaitement pure entre hommes et femmes.

— Tu ne vas pas chasser ou mal recevoir ce pauvre Clodomir?

— Non, mais je veux changer ma façon d'être avec lui.

— Tu me contrarieras énormément.

— Je sais ce que je dois faire.

— Eh bien! tu te trompes; si la lettre part de quelqu'un qui soit à même de voir ce changement, c'est un triomphe que tu donnes au gredin qui l'a écrite. Je te prie sérieusement, au contraire, de ne t'en préoccuper en rien et d'être, avec Clodomir, comme par le passé.

— Je ne vous accorde cette nouvelle exigence qu'à moitié; mais faites-moi l'honneur de me supposer un peu de tact. Les légères modifications que je ferai n'auront nullement l'air de la préméditation, et, si je ne vous en avais pas averti, vous ne vous en seriez pas vous-même aperçu.

— Fais comme tu voudras; mais moi, j'ai à réparer un tort envers Clodomir comme envers toi, et je l'aime dix fois plus qu'auparavant.

Pendant le dîner, Cécile fut plus que froide pour M. de Pontaris, qui eut ou prétexta des affaires après le dîner, et sortit en emmenant sa pupille.

— Il est charmant ton tact! dit Albert à sa femme avec mauvaise humeur. Je suis sûr que Clodomir n'a pas d'affaires et que ta mauvaise réception le chasse.

— Je l'ai reçu comme à l'ordinaire.

— Ma nièce, dit Isabelle, malgré que je n'aime guère donner raison aux hommes, je suis forcée de dire que l'observation d'Albert est juste. Vous avez reçu M. Clodomir de Pontaris si froidement, que j'en étais moi-même embarrassée.

— Fallait-il le tutoyer? comme s'est avisé de faire Albert pour la première fois aujourd'hui.

— Non, dit Albert, mais je t'assure, ma chère Cécile, que si on me recevait deux fois dans une maison comme tu as reçu Clodomir aujourd'hui, je n'y remettrais les pieds de ma vie.

La discussion fut assez longue. Enfin Cécile, pour complaire à Albert, finit par promettre de se surveiller elle-même, et de faire en sorte que M. de Pontaris ne s'aperçût d'aucun changement notable dans sa manière d'être avec lui.

XIV

Cependant Rodolphe alla voir M. de Pontaris chez lui, et lui demanda un entretien.

— Monsieur, lui dit-il, vous savez comme j'aime mon rère, et vous ne serez pas surpris si je me mêle de ce qui touche à son bonheur et à son honneur. Le hasard vous a lié avec lui. Vous ne pouvez pas tenir beaucoup à cette liaison.

— Pardon, Monsieur, dit Clodomir, j'y tiens extrêmement, et il faudrait que je fusse ingrat...

— Nous parlerons plus tard d'ingratitude, s'il y a lieu. Laissez-moi continuer sans m'interrompre. — On interprète mal votre assiduité auprès de ma belle-sœur. Albert est confiant, mais il aime passionnément sa femme. Sa fureur serait

de la frénésie s'il se voyait, peut-être s'il se croyait trompé. Votre présence dans notre famille en a chassé la paix et l'union. D'un moment à l'autre, elle peut nous rendre tous fort malheureux. Diminuez la fréquence de vos visites; ayez moins d'intimité dans la maison; éloignez-vous graduellement, ou, si vous l'aimez mieux, prétextez des affaires, un voyage.

— Monsieur, vous avez le visage si sérieux, que je ne dois pas croire que vous plaisantiez. Je vais donc vous répondre sérieusement. Je suis l'ami de votre frère, comme il est le mien ; à lui seul et à moi il appartient de juger le degré d'intimité que je dois avoir chez lui. Permettez-moi de décliner entièrement votre intervention à cet égard.

— Très-bien, Monsieur. Alors, puisque ma requête est rejetée, je vais lui donner une autre forme. Vous êtes l'amant de la femme de mon frère; si je voulais lui en donner la preuve, il vous tuerait, mais sa vie serait empoisonnée; je veux le tromper, être votre complice, à vous et à cette femme! mais je veux vous dire à vous que je sais tout.

— C'est beaucoup, dit ironiquement Clodomir.

— Oui, c'est beaucoup. Je sais aussi votre passé, Monsieur. Je sais ce qu'est devenue presque toute la fortune de votre fille; je sais pourquoi vous avez rompu votre association avec l'agent de change Brissier.

— Monsieur, vous m'insultez!...

— Oui, Monsieur, reprit froidement Rodolphe.

— Monsieur!...

— Réservez ces airs formidables pour tout à l'heure; je n'ai pas fini.

— Achevez donc.

— Je vous remercie de la permission; j'allais la prendre. Dans cette maison où un homme de votre sorte n'aurait jamais dû être admis, vous avez jeté le déshonneur déjà et bientôt le désespoir. Mon frère et moi, nous ne pouvons être heureux l'un sans l'autre; nous n'avons qu'un honneur à nous deux. De cette maison, Monsieur, je vous chasse! je vous chasse! vous entendez!

Pontaris ricana.

— Je vous chasse! je le répète; je ne vous permets plus, comme je vous le disais tout à l'heure, de rompre graduellement: je ne veux pas que vous retourniez chez mon frère.

— Et que feriez-vous, Monsieur, si je ne tenais aucun compte de vos ridicules rodomontades?

— J'espère qu'il y a des insultes que vous ne supporteriez pas.

— Je n'en supporte naturellement aucune, et je vais vous dire pourquoi je vous ai laissé parler comme vous l'avez fait. Si je m'étais fâché, il faudrait nous battre, et alors vous auriez l'avantage que voici: si la chance était pour vous, vous seriez débarrassé de moi; si, au contraire, je vous tuais, la maison de votre frère me serait fermée. Ainsi, dans le premier cas, votre but serait atteint; dans le second, le mien serait manqué. Je ne veux pas jouer un jeu auquel je suis sûr de perdre. Je ne me fâche donc pas.

— Oh! je vous fâcherai!

— Ça n'est pas difficile: je suis tout fâché, et j'aimerais fort à vous tenir au bout d'un pistolet. J'espère bien que ça se trouvera un jour ou un autre; mais il faut que ce soit à ma

convenance, et non pas à la vôtre. Si vous vous aviziez d'en venir à une de ces insultes qu'on ne peut pas tolérer, je vous mettrais alors dans la position que je ne veux pas accepter pour moi. Je vous donnerais tant de torts, que ma mort même vous brouillerait avec votre frère, et que la cause (je veux dire le prétexte) que vous donnez à votre inimitié ne serait plus un mystère pour lui.

— Misérable ! sais-tu alors que mon frère ne daignerait pas se battre contre toi ! qu'il te tuerait comme on tue une vipère, Si tu n'es pas un lâche, donne-moi un rendez-vous pour demain, pour tantôt, pour tout de suite.

— Ecoutez-moi, M. Rodolphe, je ne crois pas à ces beaux dévoûments désintéressés. Vous étiez jeune quand vous avez abandonné à votre frère une partie de votre patrimoine. Aujourd'hui, vous avez trente-huit ans, vous êtes moins désintéressé ; il ne vous fallait qu'un prétexte honnête pour tâcher de rentrer dans ce patrimoine. Vous voulez marier votre fille à Henri ; vous croyez voir que, grâce à la tante Isabelle, ma fille Sydonie peut devenir un obstacle à ce mariage.

— Assez. Voulez-vous partir, oui ou non ?

— Non.

— Voulez-vous vous battre avec moi, oui ou non ?

— Non.

— Alors, n'en parlons plus.

— Volontiers.

Et les deux adversaires se séparèrent.

XV

De ce moment, Rodolphe se fit avertir de tous les mouvements de Clodomir. Il s'arrangea pour le rencontrer aux Tuileries. Il l'aborda, et tout à coup les personnes qui se trouvaient près d'eux se retournèrent au bruit d'un soufflet.

Clodomir était pâle, ses lèvres tremblaient. Pour Rodolphe, il dit froidement et tout haut :

— Vous m'avez menacé d'un soufflet, je vous l'ai rendu d'avance ; voilà tout.

— Vous vous battrez.

— Si cela peut vous être agréable, Monsieur.

— Vous plairait-il de vous écarter un peu avec moi?

— Je suis à vos ordres.

Quand ils furent dans une allée écartée, Clodomir dit à Rodolphe :

— Quelle que soit l'issue du combat que vous avez rendu inévitable, comment en expliquerez-vous les causes à votre frère ?

— Les causes ! elles n'ont pas besoin d'être expliquées. Je vous ai poussé sans intention, vous m'avez menacé d'un soufflet, je vous l'ai donné, voilà tout. Je ne connais pas d'autre cause à notre duel.

— Votre belle-sœur...

— Ne mêlons pas, je vous prie, ma belle-sœur dans cette affaire.

— Mais...

— Ni ma belle-sœur, ni mon frère, ni personne n'a rien à voir là dedans.

— Je ne vous ai pas menacé, et ce conte est ridicule.

— Si fait bien. Allez demander aux gens qui sont dans la grande allée.

— Ah ! parbleu ! ils ne savent que ce qu'ils vous ont entendu dire.

— Quelle est votre arme ?

— Le pistolet.

— Quand vous plaît-il que nous nous rencontrions ?

— Demain matin.

— J'irai vous prendre chez vous. Tenez-vous à avoir des témoins d'avance ?

— C'est inutile, ils voudraient arranger l'affaire ; elle ne peut pas s'arranger.

— Je l'espère ainsi. Je dois vous avertir que si mon frère est averti je ne me bats pas avec vous, je vous brûle la cervelle !

Et sur cette menace, Rodolphe sortit.

XVI

Lorsque Rodolphe rentra chez lui, il faisait nuit. Cependant on lui dit que son frère était venu le chercher et le priait de ne pas se coucher sans l'avoir vu. Rodolphe alla chez Albert qu'il trouva dans son salon, les deux coudes sur la table et la tête dans les mains ; il dit à Rodolphe :

— Je t'attendais, j'ai à te parler.

— Je t'écoute, mon cher Albert, dit Rodolphe.

— Je sais ce qui se passe, dit Albert.

Rodolphe fut effrayé.

— Quelqu'un qui se trouvait tantôt aux Tuileries m'a tout dit. Comment t'es-tu laissé aller à un emportement semblable, vis-à-vis surtout de Clodomir, qui est mon ami ?

— C'est à lui que tu devrais faire cette question. Il m'a

insulté, j'ai répondu à son insulte. Comment peux-tu me dire qu'un pareil homme est ton ami?

— Je sais que tu le hais.

— Comment as-tu pu prostituer ainsi la sainte amitié qui nous liait, Albert? Sais-tu ce que c'est que ce monsieur de Pontaris? Sais-tu pourquoi son association a été rompue avec un agent de change?

— Oui, oui, je sais, dit Albert avec un sourire ironique; il a volé la caisse du banquier Darcet,

— Brissier.

— Brissier ou Darcet; je sais, je sais.

— Que trouves-tu de plaisant à cela?

— Rien, mais je sais que c'est une calomnie.

— Je prouverai que c'est vrai.

— J'ai les preuves; j'ai les preuves aussi qu'il joue, perd et ne paie pas.

— Ne plaisante pas, mon frère.

— Pourquoi ne dis-tu pas aussi qu'il est l'amant de ma femme? Pourquoi ne me dis-tu pas qu'il enlève Cécile cette nuit?

— Mais, es-tu fou?

— J'aimerais mieux être fou que méchant. Oh! Rodolphe, toi si noble, si généreux, avoir recours à de pareils expédients!

— Mais que veux-tu dire?

— Rien. Il ne s'agit pas pour le moment de tout cela. Occupons-nous du plus pressé : tu ne te battras pas avec Clodomir.

— Est-ce lui qui t'a chargé de cette commission?

— La haine t'aveugle. Clodomir est brave, et j'aurai sans doute bien du mal à lui faire agréer tes excuses.

— Je ne ferai pas d'excuses.

— Je compte sur son amitié pour empêcher ce duel absurde ; ne puis-je aussi compter sur la tienne ?

— Oh ! mon frère, tu sais si je t'aime ; mais ne me demande rien dans cette affaire, je te refuserais. M. de Pontaris m'a offensé. L'offense que je lui ai faite ne me suffit pas mon honneur est engagé.

— Me feras-tu croire qu'un pareil ressentiment a pour cause un choc dans une foule ?

— Il m'a menacé d'un soufflet.

— Mais tu lui en as donné un ! Voyons, Rodolphe, M. de Pontaris acceptera tes excuses ; j'ai obtenu de lui ce sacrifice immense, et je t'avoue que si tu étais à sa place et lui à la tienne, je ne t'aurais pas demandé une pareille abnégation.

— Ne me demande plus rien, mon cher Albert, j'ai le cœur navré de te refuser.

— Eh bien, tu ne te battras pas : Clodomir est mon ami, je le suivrai partout ; quand tu tireras sur lui, je l'entourerai de mes bras.

— Mais tu veux donc que je l'assassine, Albert !

— Quelle horrible haine ! Qui eût pensé que Rodolphe aurait jamais cette férocité de bête sauvage ! Tu ne dis rien ? tu ne réponds pas ? Mais au moins dis-moi la vérité, dis-moi la véritable cause de cette animosité !

— Je ne te répondrai plus : au nom du ciel, ne te mêle

point de cette affaire. Rien ne m'empêchera de tuer cet homme, à moins qu'il ne me tue lui-même.

— Alors, je devine, et Cécile a raison.

— Quoi ? Que veux-tu dire ?

— Tu crois avoir une offense plus grave à venger; mais alors pourquoi n'être pas venu me trouver ? Si la chose était vraie, je serais ton témoin, ton second, je tuerais le misérable !...

Et Albert mit la main sur ses pistolets restés dans le tiroir.

— Je ne te comprends pas.

— Mais c'est une calomnie ! Est-ce qu'on ne m'a pas écrit à moi aussi une lettre ! Pardon ! j'ai cru un moment qu'elle venait de toi; pardon, car cette lettre est une horrible lâcheté. Mais jamais Clodomir ne va chez toi. Agathe ne lui a pas parlé dix fois dans sa vie.

— Que vient faire Agathe là dedans ?

— Voyons, mon cher Rodolphe, dépouille avec moi une dissimulation inutile. On t'a dit, on t'a écrit que Clodomir est l'amant de ta femme ? On m'a bien écrit, à moi, qu'il était l'amant de la mienne !

— On ne m'a rien écrit de cela. Qui a pu te donner une pareille pensée?

— Oh ! pour cela les femmes sont plus fines que nous. Cécile a bien vu que tu étais jaloux ; mais elle a été la première à me dire que c'était à tort. — Je crois Agathe sage, m'a-t-elle dit. Si Clodomir et elle sont d'accord, ils se cachent bien.

— C'est Cécile qui t'a dit cela?

— Oui ; mais si elle savait que je te l'ai dit, elle serait fu-

XVII

Pendant ce temps, Rodolphe s'était enfui jusque chez lui, en tenant la main serrée sur le côté de sa poitrine. Là il avait fait monter un domestique à cheval, et l'avait envoyé, à un quart de lieue du village, chercher un médecin, ancien officier de santé, fort habile dans ce qui regardait les blessures. Le domestique devait laisser son cheval au docteur et revenir à pied. Aussi, en l'attendant, Rodolphe, après s'voir lui-même bandé sa blessure, réveilla doucement le père Dauphin, et lui dit qu'en déchargeant imprudemment un de ses pistolets, il s'était blessé, et qu'il avait fait chercher un chirurgien; que la blessure lui semblait très-peu grave, mais qu'il avait quelque chose de plus sérieux à lui dire : c'est qu'il se battait le matin même, et qu'il avait besoin de prendre quelques

dispositions pour le cas où, la chance lui étant défavorable, il devrait laisser sa femme et sa fille sans autre soutien que le père Dauphin. Dauphin voulait faire des observations, mais Rodolphe lui dit très-sérieusement :

— Ne perdons pas en discours très-connus, et que je saurais faire aussi bien que vous, mon cher père Dauphin, un temps qui n'est pas trop long pour ce que j'ai à faire et pour prendre ensuite quelques heures de repos.

Rodolphe écrivit en quelques lignes son testament. Il instituait le père Dauphin son exécuteur testamentaire et lui confiait, ainsi qu'à son frère Albert, sa femme et sa fille. Puis, comme il faisait verbalement des recommandations à Dauphin, qui pleurait tout bas, le chirurgien entra. Il sonda la blessure et put facilement en extraire la balle, qui s'était logée dans les chairs. Rodolphe dit : — « Donnez-moi cette balle; j'en ai besoin. » Le médecin fit un premier pansement, annonça que ce ne serait rien, recommanda le repos et la diète, et voulut s'en retourner en promettant de revenir le lendemain. Rodolphe lui offrit un lit et lui confia qu'il serait peut-être à propos qu'il ne s'éloignât pas, à cause qu'il se battait le matin, et lui demanda s'il voudrait lui servir de témoin. Le chirurgien, vieux soldat, accoutumé aux champs de bataille, se contenta de dire : — « Diable ! » puis se coucha et dormit.

Pour Rodolphe, il s'endormit aussi et ne se réveilla qu'au bout de quatre heures. Le docteur l'entendit et se leva, lui fit un nouveau pansement et dit :

— J'irai avec vous.

Quelques instants après, Rodolphe était chez Clodomir de

Pontaris. Celui-ci l'attendait et sortit avec lui. Il avait prévenu de son côté un sous-officier en congé. On s'arrêta dans une clairière d'un bois, et les deux témoins, avertis qu'ils n'avaient qu'à régler les conditions du combat, partirent dos à dos, marchèrent chacun pendant quinze pas et firent une raie sur le terrain; puis, se retournant l'un sur l'autre, ils firent chacun dix pas, et, se trouvant à dix pas de distance, ils plantèrent leurs cannes dans le sol. Il fut convenu alors que les adversaires, placés à trente pas l'un de l'autre, s'avanceraient comme ils l'entendraient, mais ne dépasseraient pas les deux cannes, qui laissaient entre eux un espace de dix pas. Leurs pistolets étant de même calibre, chacun garda les siens, et les garda tous deux, un dans chaque main.

Il fut ordonné que lorsque l'un aurait tiré, l'autre tirerait immédiatement.

Rodolphe fit charger un de ses pistolets avec la balle qu'il avait reçue dans la poitrine, et qu'il avait mise de côté pour cet usage, quand on la lui avait extraite; puis les adversaires se mirent aux places marquées. Rodolphe commença à marcher, mais Clodomir le coucha en joue sans changer de place; alors il s'arrêta et visa lui-même. Clodomir tira le premier, Rodolphe riposta : le chapeau de Rodolphe fut enlevé, Clodomir ne fut pas atteint. Rodolphe alors, saisissant de la main droite son second pistolet, celui dans lequel était la balle extraite de sa blessure, marcha rapidement jusqu'à la canne, en disant à Clodomir :

— Allons, monsieur de Pontaris! faites comme moi et qu'on se touche, cette fois!

M. de Pontaris, en effet, s'avança jusqu'à sa canne, et les

deux ennemis se trouvèrent en face l'un de l'autre, à dix pas de distance.

Les deux coups partirent presque en même temps : Rodolphe tressaillit, il avait le bras cassé ; M. de Pontaris fit un bond et tomba sur la face. Les deux témoins coururent à lui et le relevèrent ; le docteur prononça qu'il était mort, puis il revint à Rodolphe, dont il banda la nouvelle blessure. Pendant ce pansement, on entendit un bruit de chevaux ; c'étaient des gendarmes qui, prévenus dès la veille, avaient couru la campagne pour empêcher le duel, mais n'avaient trouvé le champ de bataille qu'en entendant les coups de pistolet.

Le brigadier dressa son procès-verbal. Pendant que le docteur reconduisait Rodolphe chez lui dans la voiture qui les avait amenés, et dont les cahots le faisaient horriblement souffrir, un des gendarmes alla chercher des paysans qui, avec une civière, portèrent le corps de Pontaris dans sa maison.

Le père Dauphin, en proie à une anxiété facile à comprendre, ne pouvait rester en place depuis le matin. Il s'était levé en même temps que son gendre et se promenait sur la route, interrogeant du regard tous les chemins qui conduisaient à la ferme. Il ne tarda pas à apercevoir la voiture, et sa respiration s'arrêta dans sa poitrine. Mais le cœur de Rodolphe avait deviné le cœur du père Dauphin : il savait que le père Dauphin serait là, et, malgré ses souffrances et les avis du docteur, il penchait la tête par la portière, de sorte que Dauphin le reconnut de loin et se précipita joyeux vers la voiture. Le docteur l'arrêta quand il allait embrasser Rodolphe, en lui disant :

— Nous ne sommes pas les plus maltraités, mais nous ne revenons pas intacts : M. Reynold a une balle dans le bras.

Le père Dauphin retourna à la maison pour prévenir le plus doucement possible sa pauvre Agathe, puis la voiture continua au pas et entra dans la ferme par derrière.

Agathe accourut, mais sans cris, sans désespoir bruyant. Elle était horriblement pâle et tremblante. Elle voulut rester pendant le pansement. Elle se mit à genoux au pied du lit et remercia Dieu, qui n'avait pas permis un plus grand malheur. Puis, quand le docteur eut assuré que c'était une fracture simple et ordinaire, et eut fait ses prescriptions, elle alla trouver Marguerite pour la prévenir à son tour. La douleur de Marguerite ne permit pas, pendant quelque temps, qu'on l'introduisît auprès de son père. Puis, quand elle eut promis qu'elle se contiendrait, elle entra avec Agathe. Mais à la vue de Rodolphe blessé, pâle, son pauvre cœur déborda, et elle fut obligée de sortir.

On ne tarda pas à savoir au château le résultat du duel. En vain Albert avait envoyé dans toutes les directions dès le jour, et lui-même s'était mis en route. Les gendarmes seuls avaient trouvé les adversaires, et Albert allait chez Rodolphe lorsqu'il vit de loin les gendarmes, suivis des paysans portant la litière sur laquelle était le corps de Pontaris. Un gendarme vint au trot au-devant de lui et lui dit :

— Il est mort !

— Qui ? demanda Albert ; et la vie fut suspendue à ses lèvres.

— M. de Pontaris, dit le gendarme.

— Et... mon frère ?

— Blessé,... au bras.

Certes, le premier mouvement d'Albert, en voyant la civière, avait été la plus horrible terreur d'y trouver Rodolphe, et comme il fallait que ce fût ou lui ou Clodomir, l'élan de son cœur avait demandé au ciel la mort de celui-ci ; mais quand il sut que Rodolphe n'était que blessé, et quand il vit le cadavre de Pontaris, tout son intérêt fut pour le mort.

— Il a donc assouvi sa haine ! dit-il. Il l'a tué !

Et, la tête nue, il entra dans la maison avec le corps de son ami. Sydonie, avertie par les domestiques, accourut et remplit la maison de cris, de sanglots et de gémissements.

Albert l'emmena au château, où la nouvelle, déjà répandue, avait jeté la consternation. Cécile, cependant, fut assez forte pour cacher à peu près l'impression terrible qu'elle recevait. Quand Albert lui amena Sydonie, elle put alors s'attendrir sur la jeune fille et mêler à ses larmes des larmes qu'elle retenait jusque-là par un effort surhumain.

La tante Isabelle ne se priva pas d'une douleur bruyante, Elle accusait hautement Rodolphe.

— Il doit être satisfait, maintenant, cet être sanguinaire !

— Ma tante, dit Albert, Rodolphe est blessé.

— Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée, dit la tante.

— Ma pauvre enfant, dit Albert à Sydonie, j'étais l'ami de ton père. Te voilà seule et sans soutien dans la vie, je le

remplacerai ; je t'accepte comme le legs d'un ami : tu seras désormais ma fille.

Les deux femmes embrassèrent Sydonie, lui faisant des promesses semblables, et toutes trois se retirèrent, Sydonie chez Isabelle, et Cécile dans son appartement, où elle put, pendant quelques instants, se livrer à son désespoir sans témoins et sans contrainte, tandis qu'Albert envoya un domestique chercher des nouvelles de son frère et alla au-devant de lui pour les recevoir plus vite, mais sans vouloir entrer dans sa maison. On lui rapporta que Rodolphe avait le bras cassé, que la balle était extraite, et que le médecin répondait qu'il n'y avait aucun danger. Albert retourna au château triste et abattu. Qu'était devenue cette amitié si douce, si sereine, qui avait jusque-là uni les deux frères ? La veille, il avait, lui, tiré un coup de pistolet sur son frère, sur ce frère chéri, toujours si généreux pour lui, et lui, Albert, savait bien qu'il y avait des balles dans les pistolets. Mais quoiqu'il n'eût pas retrouvé la balle dans les lambris de son salon, il était loin de soupçonner l'héroïque dissimulation de Rodolphe et croyait que la balle, rencontrant un corps dur, avait ricoché au dehors par une fenêtre restée ouverte.

Il ignorait surtout que c'était pour lui, Albert, pour écarter de sa maison la honte et le déshonneur, que Rodolphe venait d'être blessé de nouveau et avait commis un meurtre qui faisait horreur à Albert, tandis que, s'il en eût su la cause, il n'aurait fait qu'un seul reproche à son frère : ç'aurait été de ne pas lui avoir laissé venger son propre outrage, et

de lui avoir ôté le frénétique plaisir de tuer lui-même son ennemi.

Quand Rodolphe sut qu'Albert n'était pas entré dans la maison, il fut d'abord froissé, puis il pensa qu'Albert ne savait rien.

— Pour lui, dit-il, je suis un meurtrier féroce. Si je voulais dire un mot, si je voulais lui révéler tout ce qu'il ne sait pas dans ce qui s'est passé hier et aujourd'hui, il serait là à genoux près de mon lit, il baiserait mes blessures. O mon Dieu! faites qu'il vienne un jour où, sans le jeter dans le désespoir, je puisse lui prouver que son frère n'a jamais eu qu'une passion, celle de le voir heureux, et que si j'ai commis un meurtre qui lui fait horreur, c'est encore pour lui.

XVIII

Au château, on installa Sydonie. Cécile se servit de la compassion permise pour la douleur de Sydonie comme d'un prétexte excellent pour laisser paraître ce qui de son chagrin ne se pouvait cacher. Par moments, elle se croyait frappée par la vengeance divine, et regardait la mort terrible de Pontaris comme un avertissement d'en haut. Dans d'autres moments, elle maudissait Rodolphe et roulait dans son esprit des projets de vengeance contre lui. Cependant la terreur revenait bientôt dans son cœur. Rodolphe blessé, abandonné par son frère, auquel il s'était sacrifié, aurait-il la force de rester ainsi méconnu et injustement accusé ? ne révélerait-il pas à Albert le crime de Cécile, cause unique de toutes es horri-

bles choses qui s'étaient passées depuis quelques jours? Alors, que deviendrait-elle? Ne serait-elle pas justement un objet d'horreur pour tout le monde et surtout pour Albert? Mais sa terreur s'augmenta encore lorsqu'un matin Albert, qui, chaque jour, sortait dès l'aurore et allait, à quelques pas de la maison de Rodolphe, attendre le domestique qu'il envoyait prendre des nouvelles du blessé, rentra pâle et défait.

Un juge d'instruction s'était présenté chez Rodolphe, l'avait longuement interrogé et lui avait dit que le parquet était décidé à poursuivre ce duel dont le résultat avait été si funeste; que l'on voulait faire des exemples; qu'il ne cachait pas à M. Reynold que la futilité de la cause avouée du combat, en regard de son résultat mortel, disposerait mal pour lui, à coup sûr, le ministère public et peut-être les juges et les jurés.

Rodolphe allait donc être mis en jugement, jugé, condamné peut-être.

Il est perdu, dit Albert à sa femme, s'il persiste à ne pas donner d'autre cause à sa haine acharnée contre ce malheureux Clodomir, que le prétexte futile qu'il nous a obstinément donné ici. J'espère qu'en face de la justice, il dira la vérité; car Rodolphe est doux et compatissant. Il faut, — plus j'y pense, plus j'en suis convaincu, — que Pontaris ait commis à son égard quelque grande et terrible offense que nous ne savons pas. La fureur où il s'est mis, fureur, hélas! qui en a causé chez moi une plus criminelle, et à laquelle je ne puis penser sans frémir. Sa fureur, quand nous lui avons parlé d'Agathe, ne prouve pas que ce ne soit pas de ce côté que venait le sujet de son inexorable ressentiment.

— Agathe? dit Cécile, il ne s'est jamais occupé d'elle; il la trouvait niaise et commune.

— Mais c'est toi qui m'avais donné cette idée.

— Elle m'était venue par hasard avec cent autres. C'est si inexplicable.

— N'importe! je le verrai, non pas à présent, mais quand il faudra qu'il paraisse devant la justice. Je me jetterai à ses pieds, je le supplierai de dire la vérité. Je communiquerai tous mes soupçons à son avocat. Il faudra le sauver malgré lui.

Plus de doute pour Cécile : Rodolphe finirait par parler. Il ne consentirait pas toujours à passer, aux yeux de tout le monde et de son frère, pour un homme farouche et sanguinaire. Il ne se laisserait pas condamner comme un meurtrier, quand, d'un seul mot, il pouvait prouver que sa conduite n'avait été tracée que par le plus héroïque dévouement, et alors, elle Cécile, que serait-elle?

XIX

Cependant les scellés, posés d'abord sur la maison de Pontaris, avaient été levés, ses papiers avaient été visités, et il en était ressorti que, non-seulement la situation des affaires du défunt était déplorable, mais encore qu'il avait compromis et entamé la fortune de sa fille; que cette maison qu'il habitait et qui, en réalité, appartenait à Sydonie, était grevée de plusieurs hypothèques pour des sommes que ne dépassait pas de beaucoup la valeur réelle de la maison.

D'autres papiers et des réclamations qui furent présentées jetèrent des doutes sur l'affaire au sujet de laquelle Rodolphe avait voulu donner à son frère des renseignements. C'était à la suite de discussions sur des points graves et touchant à probité, que Pontaris avait été évincé de son association

avec l'agent de change Brissier. Dans la lettre qu'il avait fait écrire à Albert, il avait été au-devant de tout ce qu'on pouvait lui rapporter; rien n'était plus vrai que ses dettes de jeu et que le motif de son éloignement des affaires; seulement il avait exagéré les choses et avait envoyé à de fausses sources pour les renseignements. Il était vrai également qu'il ne s'appelait de Pontaris que de son autorité privée; son vrai nom, comme il avait eu l'audace de l'écrire à Albert, était l'affreux nom de Durand. C'était une chose qu'on pouvait dire à Albert, et comme la preuve de cette imposture était la plus difficile à trouver, il était persuadé, avec raison, qu'Albert, après avoir considéré les diverses autres inculpations comme calomnieuses, dédaignerait complétement celle-ci, comme il fit des accusations de Rodolphe.

Il tenait singulièrement à Albert pour plusieurs raisons : la mère de Sydonie n'avait pris en mourant aucune précaution contre lui. Pontaris avait dissipé la majeure partie de la fortune de cette enfant. Un moment il avait songé à épouser la tante Isabelle, et ses empressements n'avaient pas trouvé la tante insensible; puis il était devenu amoureux de Cécile, qui était remarquablement jolie. D'ailleurs, il avait appris que la tante était beaucoup moins riche qu'il ne l'avait cru dans l'origine, et, par l'influence de Cécile sur son mari, par celle qu'il avait su acquérir lui-même sur Albert, il avait tout lieu d'espérer qu'Albert lui prêterait les fonds nécessaires pour une entreprise qui pouvait rétablir ses affaires. Il rêvait aussi de faire épouser Sydonie par Henri et d'éluder ainsi une reddition de comptes plus qu'embarrassante.

Albert reconnut, d'après ce qu'il apprit par les papiers,

qu'il s'était fort trompé sur le compte de Pontaris. Sans savoir la fourberie et la trahison qui avaient touché à son honneur, il savait que Pontaris s'appelait Durand; qu'il avait été expulsé par l'agent de change Brissier; qu'il avait plus d'à moitié ruiné la pauvre enfant que la confiance d'une mère mourant avait livrée à sa protection. Il savait aussi qu'il était joueur et médiocrement scrupuleux; mais tout cela ne justifiait pas la haine implacable de Rodolphe, haine qui n'avait pu s'assouvir que par la mort de Clodomir. Il pensait bien aussi que Rodolphe, qui n'avait jamais eu d'autre amitié que celle qu'il éprouvait pour lui, Albert, avait vu avec douleur la folle tendresse qu'il avait prise pour cet étranger, duquel Rodolphe avait, avec raison, une très-mauvaise opinion. Etait-ce donc à l'amitié jalouse qu'il fallait attribuer des excès, des violences, un crime, qu'on est habitué à ne voir causés que par les jalousies de l'amour?

La tante Isabelle ne songeait plus guère au défunt, et d'ailleurs les derniers rêves qu'elle avait faits peut-être sur M. de Pontaris ne pouvaient s'appliquer à M. Clodomir Durand.

Sydonie avait été frappée de cette mort si brusque. Mais elle n'avait pour son père qu'une tendresse fort tempérée, surtout quand elle sut qu'il l'avait à peu près ruinée. Elle avait fort gagné à la quasi-adoption de M. Reynold. Elle était au château d'Albert plus heureuse qu'elle ne se rappelait l'avoir jamais été. Enfin elle entendait parler par la tante, comme d'une chose assez positive, de son mariage avec Henri.

On ne parlait donc plus guère de Clodomir, et Cécile seule

en gardait un souvenir amer. Les découvertes faites après la mort de son amant n'avaient pas été sans influence sur son esprit; mais si elle était réveillée de son rêve, si elle avait perdu ses illusions, elle ne pouvait oublier quelles relations elle avait eues avec lui, et dans quel abîme ces relations l'avaient précipitée. Pour lui, elle avait manqué à tous ses devoirs; pour lui, elle avait ajouté à son premier crime d'horribles perfidies; et il y avait un homme qui savait tout cela, un homme qui ne pouvait se sauver lui-même qu'en disant ce qu'il savait. Le procès s'instruisait; encore quelques jours et Rodolphe, dont la santé s'améliorait à chaque instant, allait paraître devant ses juges. Comment espérer qu'il se tairait? Une des causes probables de son généreux silence, jusque-là, était la crainte de voir son frère exposer sa vie en voulant punir la perfidie de Clodomir. Cette crainte avait disparu. Le séjour du château était insupportable pour Cécile. Chaque fois que son mari rentrait, elle craignait que Rodolphe n'eût parlé. Elle interrogeait avec anxiété son air, ses regards, son maintien; enfin, elle écrivit à sa mère, qui ne tarda pas à lui répondre qu'étant gravement indisposée, elle priait Albert de permettre à sa fille de venir passer quelques jours avec elle. Albert n'hésita pas à conduire lui même sa femme chez sa belle-mère.

Là il sembla à Cécile qu'elle pourrait attendre plus patiemment le coup suspendu sur sa tête.

XX

Albert ne put tenir plus longtemps à aller voir son frère. Rodolphe se levait, mais était fort pâle et fort affaibli.

Les deux frères se serrèrent la main avec quelque embarras de la part d'Albert.

— Mon frère, dit-il à Rodolphe, j'ai beaucoup souffert de ne pas venir te voir pendant ta maladie, mais tous les jours j'envoyais prendre de tes nouvelles : on te l'a dit ?

— Oui, mon cher Albert, et tu venais toi-même, pour les avoir plus vite, attendre ton domestique derrière la haie d'aubépine de ma cour, si bien que j'avais fait approcher mon lit de la fenêtre pour t'apercevoir chaque matin, que j'attendais ton arrivée et que je te disais chaque jour du fond de mon cœur : — Bonjour, mon cher frère !

— Je viens te faire une prière que tu as déjà repoussée, Rodolphe. C'est dans trois jours que tu parais au tribunal; j'ai causé avec ton avocat; il est en bas; veux-tu qu'il monte et que nous causions tous les trois?

— Volontiers, mon frère. Que je suis donc content de te voir et de te presser la main, mon cher Albert!

— Qui aurait jamais cru qu'il se passerait de si cruelles choses entre nous, Rodolphe!

L'avocat monta; il avait vu le juge d'instruction, il avait vu les juges: c'était un de ces avocats qui ont, comme on dit, *l'oreille de la cour*. On m'a donné de cette locution des explications si variées, que je les néglige toutes. Tout le monde était d'accord sur un point: le duel s'était passé régulièrement, sauf la présence de deux témoins au lieu des quatre que prescrit l'usage. Rodolphe avait tué son adversaire, mais il avait été blessé lui-même; il ne s'élevait aucun doute sur la loyauté du combat. Mais Rodolphe avait montré, dans toutes les circonstances qui avaient précédé le duel, un acharnement voisin de la férocité. Pour une cause futile, il avait fait à Pontaris une insulte extrêmement grave, il avait refusé de faire des excuses que les règles dites de l'honneur ne permettaient guère à Pontaris d'accepter, et que pourtant il consentait à accepter. Le ministère public ne comptait guère pour une condamnation sur les lieux communs à débiter contre le duel; il savait que ce n'est qu'en torturant la loi qu'on accuse en ce cas le prévenu d'homicide, mais que le prévenu peut toujours établir qu'il n'a tué qu'à son corps défendant, ce qui entraîne toujours un acquittement. Mais il comptait sur l'opiniâtreté de Rodolphe à rendre nécessaire

un combat devant lequel son adversaire reculait évidemment; il se proposait d'exploiter cette implacable haine, et de faire partager aux jurés l'indignation qu'elle lui faisait éprouver. L'avocat pensait, comme lui, qu'il y aurait condamnation, non pas une condamnation capitale, mais une condamnation à plusieurs années de prison.

A moins, ajouta l'avocat, qu'il n'y ait eu à ce duel, dont les résultats avaient été si funestes, une cause plus grave, capable, sinon d'en justifier, du moins d'en faire excuser les suites, et l'opiniâtreté de Rodolphe ; ces causes qui probablement existent, cette offense impardonnable faite par M. Clodomir de Pontaris à M. Rodolphe Reynold, il fallait absolument les avouer au tribunal, c'était le seul moyen d'éviter une condamnation sévère.

Albert renouvela toutes ses prières à son frère, mais inutilement ; celui-ci s'obstina à dire que la seule cause de son duel avec M. de Pontaris était que lui, Rodolphe, l'ayant, dans un endroit public, poussé involontairement, avait été menacé par lui d'un soufflet, qu'il avait donné ce soufflet à M. de Pontaris, estimant que c'était presque le rendre ; que M. de Pontaris avait demandé raison, que la moitié pour le moins des duels n'avaient pas de causes plus sérieuses, et que graduellement, d'une discussion sur un objet futile, il arrivait fréquemment qu'on aboutissait à des insultes graves qui rendaient une rencontre indispensable.

Albert essaya encore de glisser qu'un sentiment jaloux. quelques assiduités de Pontaris auprès d'Agathe peut-être...

Rodolphe l'arrêta sévèrement et lui dit :

— Agathe n'a pas même été effleurée d'un soupçon

Agathe est de ces femmes auxquelles, si elles ont un mari ou un amant, les autres hommes ne songent plus à faire la cour, tant il est facile de voir combien, dans ces cœurs, l'amour est exclusif, honnête et sacré. Cette allusion a amené entre nous, Albert, une discussion dont nous ne devons même pas rappeler le souvenir...

Albert l'interrompit et dit :

— Oh ! je ne l'oublierai jamais. Comment puis-je condamner l'emportement, moi qui ai failli tuer le meilleur, le plus généreux des frères ! Mais, mon cher Rodolphe, au nom de notre amitié, au nom d'Agathe, que tu aimes comme j'aime ma Cécile, et de Marguerite, écoute les conseils de monsieur et les prières, les larmes de ton frère ! Jamais, toi que je sais si doux, si clément, toi qui, dans cette circonstance où j'ai commis le crime de tirer sur toi, as gardé ce calme magnanime et ce sang-froid pour laisser ignorer ma frénésie aux gens qui accouraient... Non ! il est impossible que tu aies tué cet homme s'il ne t'avait fait une terrible offense ! Jamais, dans notre vie entière, je ne t'ai vu avoir tort. Et tu commencerais par un emportement aussi épouvantable ! Sauve-moi, sauve ta femme et ta fille en te sauvant, en disant la vérité à tes juges !

— Non, jamais ! s'écria involontairement Rodolphe. Puis, se reprenant : — Je vous ai tout dit : jamais, ni ici ni au tribunal je ne dirai un mot de plus. C'est la seule raison de mon duel avec M. de Pontaris.

— Tant pis, Monsieur, dit l'avocat, car tout me porte à croire que vous serez condamné. Je n'ai plus alors qu'un con-

seil à vous donner, c'est de prendre la fuite, c'est de quitter la France pendant quelque temps.

Il fut alors décidé que Rodolphe partirait. Il passa la soirée seul avec le père Dauphin et Agathe. Il leur dit :

— Cette absence ne sera pas longue ; ce genre d'affaires s'éteint de lui-même après un peu de temps. Ecrivez-moi souvent. Que le père Dauphin me fasse tous les soirs un récit de la journée qui se sera écoulée.

— Quand partez-vous ? dit Agathe.

— Demain.

Agathe se retira pour cacher ses larmes et aussi pour préparer tout ce qui était nécessaire à Rodolphe pendant son voyage.

— C'est un grand malheur, dit le père Dauphin, de voir le meilleur, le plus juste et le plus généreux des hommes fuir ainsi son pays, sa maison, sa famille comme ferait un malfaiteur. Dieu a cela sur la conscience.

On ne dit rien à Marguerite, sinon que son père partait en voyage et serait quelque temps absent. Aussi regardait-elle avec étonnement et inquiétude le visage de sa mère, sur lequel les larmes qu'elle avait voulu cacher avaient cependant laissé leur empreinte. Le matin, Rodolphe se leva et alla prier sur le tombeau de son père et de sa mère.

— O mes chers parents, mes morts bien-aimés, dit-il, vous savez, vous, ce que j'ai souffert de l'injustice et de l'aveuglement d'Albert ; vous savez aussi que je souffrirais bien davantage peut-être s'il savait la vérité, car il aime cette femme et serait bien malheureux. Cependant il doit souffrir dans son cœur de ne plus pouvoir m'aimer autant ; je lui sem-

ble un homme orgueilleux, inflexible et sanguinaire. Mes chers parents, j'ai bien tenu la promesse que je vous ai faite d'aimer tendrement et fidèlement mon frère. Je quitte ma douce retraite, ma femme et ma fille bien-aimées, et ce frère auquel je sacrifie tout le reste. Priez Dieu pour que mon exil ne soit pas trop long !

Le soir, Albert amena la voiture qui devait emporter Rodolphe. Ils se serrèrent la main, mais sans s'embrasser comme ils faisaient d'ordinaire.

Pour Albert, du moment que Rodolphe était sauvé, qu'il ne paraîtrait pas en justice et n'était plus exposé à être condamné, il lui revenait à la pensée que Rodolphe avait été bien implacable dans ce duel funeste; que l'offense de Clodomir, déjà punie par une offense plus grande, ne méritait pas la mort, et que d'ailleurs l'amitié que lui portait Albert aurait dû le mettre à l'abri de cette opiniâtre vengeance. S'il avait un moment retrouvé toute son amitié pour Rodolphe, c'est que Rodolphe était en danger. Celui-ci vit bien ce qui se passait dans l'esprit de son frère, et partit triste et ayant besoin de se dire : C'est pour son bonheur que je me tais.

XXI

Rodolphe parti, Albert alla voir sa femme chez madame Golbert. Celle-ci fut annoncée comme convalescente; mais Cécile était malade à son tour, elle désirait rester auprès de sa mère quelque temps. Albert insista pour le retour aux Aulnaies.

— Eh bien, dit Cécile, je ne vous cacherai rien. Il y a un homme que je ne veux plus voir; je ne sais jusqu'où ira votre indulgence pour lui, mais à mes yeux c'est un meurtrier, un assassin! Je ne puis vous demander de fermer votre maison à votre frère; peut-être le temps modifiera-t-il mes impressions; mais aujourd'hui, sa présence me ferait horreur!

— Rodolphe est parti, Dieu sait quand je le reverrai, refu-

sant de donner d'autres raisons de son duel avec Clodomir; sa condamnation était certaine, je l'ai supplié de fuir.

— Vous avez bien fait. Vous n'avez donc pu en tirer rien de plus?

— Non, il a été inébranlable. Son récit n'a pas gagné une circonstance : c'est toujours cette querelle futile qui a amené le duel.

— Il faut que ce soit vrai.

— Par moments je le crois; cependant, Rodolphe, que j'ai toujours vu si doux et si indulgent...

— Il détestait ce malheureux Pontaris, à cause de l'amitié que vous lui portiez.

— Maudit soit le jour où ce Pontaris est entré aux Aulnaies!

— Dites plutôt : « Maudits soient l'orgueil et la dureté de mon frère ! »

Certaine de ne pas rencontrer Rodolphe, et rassurée d'ailleurs par son silence si noble sur les véritables causes de son duel avec Clodomir, madame Reynold consentit enfin à retourner aux Aulnaies. Cependant, de cruelles émotions l'y attendaient. Elle pleura, elle embrassa Sydonie, et lui fit mille amitiés.

Au commencement, Albert fut très-triste de l'absence de son frère, mais graduellement Cécile réussit à lui faire regarder son duel avec M. de Pontaris comme un acte de férocité, et à lui faire décider qu'il avait dit la vérité en affirmant que ce combat n'avait pas d'autre cause que celle que l'on savait.

— Vous avez fait pour votre frère, dit-elle, ce que vous deviez; vous avez favorisé sa fuite, vous n'avez pas voulu qu'il fût condamné comme meurtrier et jeté en prison. Vous avez bien fait, je vous approuve; je vous aurais conseillé de le faire, si vous aviez eu besoin de conseils pour cela; mais il n'en reste pas moins établi que votre frère est un homme dur et cruel, et sur l'esprit duquel vous n'avez aucun pouvoir. Il n'a pas voulu accorder à vos prières de renoncer à une haine sans sujet. Le titre de votre ami n'a pas pu mettre à l'abri de sa colère aveugle l'homme qui n'avait d'autre tort à ses yeux que de vous aimer et d'être aimé de vous. Pour vous, au contraire, ses moindres désirs étaient toujours des lois. Jamais vous n'hésitiez à lui céder sur les plus frivoles, comme sur les plus importants objets. Entre nous, mon cher Albert, il vous menait, comme on dit, par le nez. Je ne vous en ai jamais parlé, parce que je respectais l'amitié qui vous unissait. Je voyais bien qu'il avait pris sur vous, à votre insu, une autorité sans limite, mais je croyais qu'au besoin il vous donnerait le même pouvoir sur lui-même. Un triste événement est venu vous donner la preuve qu'il ne ferait pas céder, même à votre prière, la moindre de ses passions. Vous avez bien fait de faire évader votre frère; vous devez au besoin l'aider de votre bourse s'il a besoin d'argent en pays étranger; mais vous devez désormais secouer le joug que vous vous étiez si doucement laissé imposer. Pourquoi sa femme et sa fille ne viennent-elles pas au château?

— Le départ de Rodolphe a répandu à la ferme une tristesse profonde.

— Raison de plus; nous les distrairions ici, en même temps

que cette pauvre et intéressante Sydonie. Il faut les engager à venir, sans en excepter même M. Dauphin. Je ne suis pas assez injuste pour les rendre responsables de l'acte de mauvais cœur de votre frère. Je ne leur en parlerai même pas et leur ferai bon accueil.

Albert baisa la main de sa femme et alla s'acquitter de sa commission. La conduite de Cécile à ce sujet était le résultat de longues conférences avec la tante Isabelle. Albert allait presque tous les jours à la ferme. Là tout lui rappelait son frère ; là tout était triste de l'exil de Rodolphe ; là il ne se rappelait que la sainte amitié qui l'avait toujours uni si étroitement avec Rodolphe. Cécile et madame de Vorlieu ne pouvaient rien mêler à ces impressions qui auraient pour résultat prochain, sans aucun doute, la résurrection de la tendresse des deux frères.

Agathe hésita à revenir aux Aulnaies, puis elle céda aux instances d'Albert. Un jour qu'elle parlait de sa douleur, de l'exil de son mari, on la laissa dire, mais personne ne prononça une parole. Un autre jour qu'elle dit : « J'ai des nouvelles de Rodolphe, » on répondit par un : Ah ! ah ! sans demander à les connaître.

Elle annonça formellement dès le lendemain à Albert qu'elle ne sortirait plus de la ferme jusqu'au retour de Rodolphe.

— Mon cher frère, lui dit-elle, chez vous on aimait beaucoup M. de Pontaris ; peut-être le méritait-il ; je l'ai peu vu et je n'ai pas eu d'occasions de faire attention à lui. Naturelle-

ment on considère Rodolphe comme un homme très-criminel de l'avoir tué : on veut bien ne m'en rien dire ; mais si je parle de mon cher exilé, on semble gêné, et personne ne prend intérêt ni à mon chagrin, ni à mon inquiétude quand je ne reçois pas de lettres, ni à la consolation que m'apportent les nouvelles quand il m'en arrive. Je ne sais pas plus que vous les causes de l'événement funeste qui vous a séparés, mais je connais Rodolphe. Il y a là-dessous quelque chose de noble et de généreux : j'en suis sûre, je le crois, je le sais. Je ne puis discuter cela chez vous, mais je souffre tout le temps que j'y reste. Je ne vis que par mon mari, en ce moment surtout où il est malheureux. Ici, entre nous, nous en parlons librement et avec bonheur ; nous nous rappelons l'appui que sa puissante bonté nous donne à tous, le bonheur qu'il nous a préparé et qu'il nous conserve. Nous ne goûtons pas le moindre plaisir, sans nous rappeler ensemble que c'est à lui que nous le devons : le parfum d'une fleur, un fruit savoureux, tout nous fait dans notre cœur remercier Rodolphe, et aussi le beau soleil et le chant des oiseaux, car c'est lui qui nous a élevé le cœur assez pour que nous aimions les choses simples et que nous sentions plus que les autres toutes les magnificences de la nature. Quand vous voudrez venir nous voir et nous parler de l'homme dont vous êtes la joie et la passion, vous serez reçu comme vous l'avez toujours été, c'est-à-dire avec une sincère amitié ; mais j'attendrai Rodolphe ici. L'esprit de votre frère reste sur sa maison ; absent, c'est lui qui commande encore. Seulement, pendant son exil, notre obéissance est plus scrupuleuse ; elle est pour nous une consolation et un bonheur. Nous nous plaisons, quand il se pré-

sente une circonstance inusitée, à deviner quelle aurait été sa décision. Jusqu'ici, nous ne nous sommes pas encore trompés, car il sait tout ce que nous faisons, et il nous écrit très-souvent. Tenez, voici sa dernière lettre, elle est d'hier :

« Mes chers amis,

» Je ne vous écrirai pas longuement, parce que j'ai opéré une grande chose ; j'ai quitté Lausanne, et, je suis venu planter ma tente dans un petit hameau que j'ai découvert dans mes promenades. Il s'appelle Montreux. Il est tout à fait sur le bord du lac ; une large et belle terrasse qui entoure l'église et qui est remplie d'arbres, est baignée par l'eau. C'est un endroit ravissant qui n'est pas sur les itinéraires des voyageurs ; j'y suis plus tranquille. Je vous enverrai dans ma première lettre un dessin de ma retraite ; vous aurez presque autant envie d'y être avec moi que j'en ai d'être avec vous dans notre cher nid. Il y a cependant cette différence pour moi qu'il y aurait pour vous ; c'est que, aux Aulnaies, toutes nos années, tous nos jours, tous nos bonheurs, tous nos chagrins écoulés ne sont pas perdus. J'ai là, à part vous autres et mon cher frère, j'ai là les tombeaux de mes parents, les souvenirs de notre enfance à Albert et à moi. Notre chère Marguerite y est née. Et puis ces arbres que j'ai plantés, qui ont grandi avec elle, qui vieillissent avec nous, ont un charme qu'on ne retrouve pas ailleurs, où les arbres ne vous connaissent pas et n'ont pas l'air de s'intéresser à vous le moins du monde. Dites-moi, ma chère femme, ce que fait Albert. Il ne m'écrit pas, je le comprends ; il a des doutes sur moi, il sent qu'il ne devrait pas en avoir et il ne veut pas

me les laisser voir; il croit que j'ai eu tort dans ce malheureux duel; s'il était à ma place et moi à la sienne, j'aimerais mieux avoir tort avec lui que de me séparer de lui. Soutenir quelqu'un quand il a raison, belle affaire! C'est une justice qu'on doit au premier venu. Mais si mon frère a tort, j'ai tort avec lui. Et dites-moi, paraît-il heureux? Je n'ai pas besoin de vous dire comment vous devez être pour lui. Agathe, c'est ton frère, tu lui dois l'amitié qu'il t'inspire naturellement; Marguerite, c'est ton oncle, tu lui dois le plus grand et le plus affectueux respect. Quant au père Dauphin, il n'y a pas de danger que son cœur ne fasse pas assez. D'ailleurs vous savez tout ce qu'Albert a été pour moi, etc. »

Suivaient des explications pour le père Dauphin, explications relatives à la ferme et à la culture des terres.

Deux larmes tombèrent des yeux d'Albert; il baisa la lettre et la rendit à Agathe.

— Il a raison, dit-il, il vaut mieux que moi. Je ne puis me débarrasser du trouble où m'a mis cet acte qui semble montrer tant de férocité. J'aime mon frère comme je l'ai toujours aimé. J'invente chaque jour un gros volume d'explications; je passe ma vie à plaider pour lui dans mon cœur; je n'ai pas cette foi que je vous envie et qu'il aurait, comme il le dit, j'en suis sûr, s'il était à ma place et moi à la sienne. Je ne lui écrirai pas encore, mais dites-lui, ce que je vous dis les larmes aux yeux, qu'il est meilleur que moi, que je n'aime rien au monde autant que lui. Mais pourquoi manque-t-il de confiance en moi? Pourquoi n'a-t-il pas pitié du tourment horrible que j'éprouve en doutant de lui pour la première

fois de ma vie ? Dites-lui aussi que l'avocat chargé de son affaire est un homme qu'il a très-séduit et qui met un grand cœur à ses intérêts. Sous des prétextes différents, il a fait remettre le jugement ; il espère le faire remettre encore longtemps. C'est beaucoup de gagner du temps, dit-il, outre que peut-être, d'un instant à l'autre, les choses peuvent s'éclaircir. Un duel, un meurtre qui a eu lieu il y a longtemps, ne produit plus le même effet sur l'esprit des jurés. C'est proportionnellement comme quand on apprend qu'un homme est mort à la Chine ou il y a dix ans. Quelque réellement qu'on ait aimé cet homme, on n'a pas le même chagrin que si on l'avait vu faire ce terrible passage de la vie à la mort. Les enfants, ajoute-t-il, savent d'instinct ce mystère du cœur humain. Quand vous découvrez qu'ils ont cassé quelque chose, ils ne manquent jamais de vous dire : — « Il y a longtemps ! » Il ne faut pas encore que Rodolphe revienne.

XXII

Cécile et la tante Isabelle étaient toujours d'accord sur un point : leur amour du monde, des plaisirs et de la distraction. On invita les voisins, on alla chez eux, on donna des fêtes, dans lesquelles les succès qu'obtint Cécile achevèrent promptement de lui faire oublier Clodomir. Vis-à-vis d'elle-même, elle se louait de ne pas montrer de chagrin, et appelait cela « force et soin de sa réputation. »

Marguerite se trouvait quelquefois accompagnée du père Dauphin dans les fêtes des Aulnaies. Un des danseurs les plus assidus était le frère de Cécile, Emile Golbert, celui auquel Albert avait autrefois donné des leçons de mathématiques.

Henri avait fini ses études du collége, mais Cécile et la tante Isabelle obtinrent d'Albert, par leurs persécutions, qu'il consentît à ce que son fils étudiât son droit. Il était donc encore étudiant, mais plus libre, et il venait souvent aux Aulnaies. Il ne manquait jamais alors d'aller faire un tour à la ferme, où souvent il dînait. Il ajoutait quelques mots aux lettres que la famille adressait à Rodolphe. Henri, quand on lui avait annoncé la mort de M. de Pontaris, avait entrevu un moment la vérité, mais il avait détourné les yeux. Néanmoins, il n'avait pas caché qu'il ne regrettait que très-modérément Clodomir, et qu'il était désespéré du départ de Rodolphe.

D'abord il s'en alla souvent des Aulnaies avec son autre oncle Emile Golbert, puis graduellement ils s'avertissaient des jours où ils devaient y aller et venaient ensemble. L'oncle n'avait qu'une dizaine d'années de plus que son neveu, et arriva facilement à exercer sur sa jeune imagination une assez grande influence. Emile Golbert n'était ni bon ni mauvais; ses facultés étaient très-ordinaires. Répandu dans un monde d'hommes jeunes et désœuvrés comme lui, il se piquait d'être un homme à la mode. Il trouva Henri plein de préjugés et d'idées fausses ; il attaqua par la moquerie les nobles et jeunes pensées de son neveu. Celui-ci n'eut pas le courage de les défendre ; d'abord il les cacha, puis il en fut honteux, puis il fit semblant de penser comme Emile Golbert, et, du moins, réussit à parler comme lui.

Emile Golbert lui faisait de longs et variés récits de ses bonnes fortunes. Henri avait compris tout de suite que ce n'était pas le moment de parler de la naïve et poétique tendresse que lui inspirait Marguerite. S'il avait sacrifié à son oncle

Golbert ses autres pensées, il voulut réserver celle-là, et la cacha dans le fond de son cœur avec la sollicitude d'un avare. Il faut dire aussi que, suivant Emile Golbert dans son monde, il se mit aussi à moins songer à Marguerite. Il était quelquefois huit ou dix jours sans venir aux Aulnaies. Une fois il alla chez son père, mais ne vint pas à la ferme, parce que Golbert ne le quitta pas et qu'il ne voulait pas l'y mener avec lui.

Une autre fois, après avoir hésité tout le jour, il se décida à dire :

— Il faut que j'aille voir ma tante Agathe.

Golbert le suivit. Ils restèrent peu de temps ; mais néanmoins Henri n'échappa pas aux sarcasmes de son oncle.

— Tu ne m'avais pas parlé de cette modeste violette épanouie au pied d'une haie, lui dit-il. Cette villageoise a un assez joli visage. Mais, mon ami, c'est écœurant de simplicité et de candeur ; ça ne sait pas dire deux mots ça ne sait rien de rien. J'aimerais mieux la mère. Ce n'est pas qu'elle soit non plus fort causeuse. Mais, une bonne figure, c'est le père Dauphin ; il ne change pas. Mon cher neveu, je veux bien vous garder le secret, mais que je ne vous reprenne plus en semblables bucoliques, vous seriez perdu de réputation parmi nos amis. Et il continua en chantant :

Une robe légère
D'une entière blancheur,
Un chapeau de bergère,
De nos bois une fleur.
Oui, voilà la parure
Dont je suis enchanté,
Car toujours la nature
Embellit la beauté.

— Mais, mon cher Emile, dit Henri, Marguerite est tout simplement ma cousine, la fille de mon oncle.

— Précisément, voilà où est la vertu ! voilà où je te prends ! Puisqu'elle est la fille de ton oncle, la tendresse ne peut avoir qu'un but honnête, légitime. Ah ! parbleu, s'il ne s'agissait que de déniaiser une jeune paysanne assez gentille comme elle est, quoiqu'il soit ennuyeux de déniaiser, pour ma part je te le passerais ; mais non, ici il n'y a pas moyen, on ne peut aimer qu'avec le consentement des parents et par-devant monsieur le maire.

— Tu es fou !

— N'en parlons plus ; mais si je t'y reprends, je te perds d'honneur.

Tout en disant : N'en parlons plus, Emile Golbert continua à en parler. Il en parla à Paris le soir à un souper où se trouvaient des amis d'Emile et quelques *dames* de théâtre. On plaisanta tellement Henri, qu'il finit par laisser penser qu'il ne prenait pas du tout au sérieux la petite cousine, que rien n'était si éloigné de ses idées que le mariage, etc. Cette apostasie le réhabilita, et il fut déclaré non coupable du crime de bergerie, d'amour honnête et ridicule dont il avait été fortement prévenu.

Emile déclara même que son neveu était un énorme coquin, un scéléra qu'il ne comptait plus fréquenter dans la crainte de se perdre par la contagion de l'exemple.

XXIII

Sydonie de Pontaris avait reçu ce qu'on appelle une brillante éducation, c'est-à-dire qu'elle avait appris tout ce qui jette de l'éclat au dehors, rien de ce qui donne du bonheur au dedans. La nature ne l'avait pas faite musicienne : elle n'avait pas de voix ; néanmoins, des maîtres habiles et chèrement payés avaient fait d'elle une pianiste admirée. Elle n'avait dans son jeu ni sentiment, ni sensibilité. Le piano ne savait sous ses doigts ni pleurer ni chanter, et chacun des sons qu'elle lui faisait rendre semblait dire : « Je suis en bois. » Mais elle était habile dans cette gymnastique à la mode qui consiste à faire le plus de notes possibles à l'heure. Elle exécutait admirablement de ces grandes difficultés qui faisaient dire à Grétry : « Quel malheur que ça ne soit pas un peu plus

difficile! ça serait peut-être impossible ; » de ces difficultés qui sont cause qu'aujourd'hui, dans un concert, on recherche surtout les places d'où l'on voit le pianiste faire mouvoir ses doigts avec une agilité si surprenante, que la musique, si elle cesse d'être un plaisir pour les oreilles, en est un maintenant pour les yeux.

Sydonie, comme les gens qui ont appris la musique et ne la sentent pas, ne faisait aucun cas de la mélodie, ou plutôt ne faisait cas que de ce qui était à la mode, n'avait que les admirations de bon genre et les sympathies bien portées.

Elle ne jouait et n'approuvait que la *grande musique.*

Il faut dire, pour l'explication de ceci, qu'on n'est décidément pas musicien en France, que de temps en temps il devient à la mode d'aimer la musique. Alors ce goût n'a plus de bornes : chacun ne montre pas le plaisir qu'il ressent, mais se pique d'en montrer plus que les autres. On va aux théâtres de musique, non pour voir le spectacle, mais pour être le spectacle soi-même. On interrompt les chanteurs pour les applaudir. Peu importe qu'on n'entende pas la musique, pourvu qu'on soit vu l'applaudissant avec frénésie.

Ainsi, nous autres artistes et poëtes, Dieu sait combien de temps nous avons passé pour fous, alors que nous aimions seuls à entendre la musique de Beethoven. A cette époque, où Habeneck, qui est mort récemment, s'obstinait à la faire jouer et à la faire comprendre, ses meilleurs amis disaient : Ce pauvre Habeneck !

Puis, un beau jour, la musique de Beethoven est devenue

à la mode, comme les meubles de bois sculptés et cent autres choses.

Depuis ce temps, il suffit de jouer n'importe quels bruits sous le nom de Beethoven pour faire crier et pâmer les dilettanti. Ils nous disent, à nous : « Connaissez-vous Beethoven ? aimez-vous Beethoven ? mais comprenez-vous bien Beethoven ? » Et ils ne nous permettent plus à nous-mêmes de préférer telle ou telle symphonie, d'aimer moins telle ou telle autre. Tout est également beau. Nous sommes des malheureux, des impies !

Ce qui a contribué à faire enfin accepter en France cette musique, c'est la perfection avec laquelle la joue l'orchestre du Conservatoire. Mais comme la musique de Beethoven est maintenant à la mode, on l'aime tant qu'on n'a plus besoin d'orchestre pour la jouer : on la joue sur le piano, sur la flûte, sur le tambour de basque, sur les castagnettes, et les musiciens ont toujours le même succès, les auditeurs toujours le même enthousiasme.

Ce n'est pas tout : quelques compositeurs ont *arrangé*, ou plutôt dérangé pour le piano des symphonies écrites pour cent cinquante instruments ; ils ont retranché, mêlé, rajusté ce qu'ils ont pu, et, malgré les mutilations de tous genres, cela a encore fait de la musique très-difficile à jouer. Bien jouée, elle produit un effet médiocre. Or, trois ou quatre personnes la jouent bien, une trentaine la jouent passablement, le reste se contente de faire des bruits confus sur le piano. Malheureusement ce reste est fort nombreux, et si vous avez le malheur de dire que vous ne prenez aucun plaisir à ces tapages, on vous dit :

— Ah! c'est que vous n'aimez pas Beethoven.

— Pardon, je l'aimais avant vous; j'étais de ceux que vous classiez fous avant que Beethoven ne fût devenu à la mode. Mais ce que vous me tapez là, ce n'est pas Beethoven, pas plus que vous ne me réciteriez Horace en m'en disant quelques vers éclopés dont vous rompriez le rhythme, ou en me montrant les *a* qui sont dans Virgile, les *d* qui sont dans Juvénal.

— Ah! très-bien! monsieur n'aime pas Beethoven.

Mademoiselle Sydonie de Pontaris donc ne jouait que de la grande musique, de la haute musique.

Il est juste d'ajouter qu'elle ne pouvait guère en jouer d'autre : la nature ne l'avait pas faite musicienne. Elle savait la musique, c'est-à-dire elle avait appris ce qui s'apprend; elle avait acquis dans les doigts assez de vigueur et de volubilité pour étonner, quoiqu'elle ne fût pas, sous ce rapport même, des plus étonnantes; mais il suffit de proclamer une bonne fois qu'on ne joue que de la *grande musique*, de cette musique qui n'est pas à la portée de tout le monde, de cette musique réservée aux organisations d'élite, pour que personne ne consente à être en dehors de ce cercle privilégié, pour que personne ne veuille se dire : « Je n'ai pas une organisation d'élite; c'est trop beau pour ma faible intelligence. » Une fois ceci établi, on fait boire aux gens l'ennui à pleins verres, on leur fait entendre ce qu'on veut, aussi longtemps qu'on veut. Ceux qui comprennent le moins, ceux qui s'ennuient le plus, ne se reconnaissent qu'à un signe : comme ils sont au dedans un peu humiliés de ne pas comprendre et de ne pas ressentir

ces voluptés réservées aux intelligences supérieures, ils se donnent bien de garde d'avouer leur infirmité, et, pour détourner les soupçons, ils s'extasient bien plus haut que les autres, ils se livrent aux hyperboles les plus violentes, ils se transportent, ils se pâment, ils deviennent furieux. Ce sont ceux-là qui, si quelqu'un dit devant eux : « *C'est admirable!* » s'écrient avec colère : « Admirable ! vous êtes bien froid ; vous ne sentez guère la musique. Admirable ! voilà vraiment un bel éloge ! Ah ! vous trouvez cela tout simplement admirable? Eh bien, je vous plains ! Admirable ! c'est... c'est bien plus que cela..... c'est à cent piques au-dessus de cela ; c'est..... c'est... » Et comme ils ne trouvent pas d'autres mots, ils s'éloignent en disant : « Ah ! que c'est beau ! »

On a inventé à ce sujet une assez bonne plaisanterie dont quelques-uns sont dupes et dont beaucoup font semblant de l'être. On vous dit : « Cette musique ne vous plaît pas, parce que vous ne l'avez entendue qu'une fois : c'est de la grande musique ; il faut l'entendre plusieurs fois pour la comprendre. »

J'admets parfaitement qu'une belle musique, comme un beau livre, ne vous prodigue pas d'abord tous ses charmes. Les Muses sont vêtues, mais elles montrent un beau visage et cachent un beau corps. Ainsi, je veux que le livre, comme la musique, donne par ce qu'il montre le désir de connaître ce qu'il cache. Il n'est pas nécessaire que le livre soit ennuyeux, que la musique endorme à la première audition, pas plus qu'un vilain visage, des mains communes, des pieds gros et courts ne sont l'indice nécessaire d'un beau corps.

Les dragons qui gardaient les pommes du jardin des Hespérides dévoraient les gens, mais ne les ennuyaient pas.

Que la muse paraisse avec une douce et sympathique figure, des yeux intelligents, une démarche noble ou élégante : elle aura beau se couvrir de longues draperies et multiplier les plis sur elle, on ne se découragera pas, et on voudra connaître tout ce qu'elle cèle de charmes ravissants. Que l'on me dise que je ne connais pas, à une première audition ni à une seconde, toutes les beautés d'un ouvrage, j'en suis parfaitement d'accord.

Je ne sais plus qui avait lu quatre-vingts fois Térence. Alphonse le Sage, roi de Castille et de Léon, avait lu quatorze fois toute la *Bible* avec les commentaires ; Abu-Hanifah-Al-Nooman-Ebn-Thabet, né l'an de l'hégire 80, avait lu sept mille fois le *Koran* dans la prison où il mourut.

Il y a des livres qu'on relit toujours, des musiques qu'on entend sans cesse avec plaisir. Mais avouons qu'on est plus porté à relire, à entendre derechef le livre ou la musique qui vous charment et qui vous plaisent, que ceux qui vous fatiguent et vous ennuient.

Vous me direz : « La truffe, ce cryptogame embaumé, n'attire pas par ses charmes extérieurs ; il faut en manger pour l'apprécier. » Mais je répondrai : « Croyez-vous que la pêche soit un moins bon fruit parce qu'elle a cette peau veloutée qui attire les lèvres avant les dents? L'écorce d'or de l'orange n'en fait pas un fruit méprisable.

» D'ailleurs, la truffe vous avertit et vous provoque par son odeur, et il suffit d'en manger une fois pour la connaître. »

Mais je m'arrête, je me laisse emporter sur cette question, comme si je parlais aux gens qui m'ont si souvent impatienté par leur admiration feinte et leur enthousiasme récité, tandis que j'écris pour des lecteurs innocents, qui ne m'ont jamais fait de mal, et qui auraient le droit de me dire que je leur fais entendre trop longtemps un air qui les ennuie, et qui ont le droit d'exiger que je tourne la manivelle dans l'autre sens.

Entendre, c'est obéir.

XXIV

Sydonie était jolie, elle avait surtout de beaux yeux dont elle savait jouer comme elle savait jouer du piano : elle avait des regards dièzes et des regards bémols. Elle avait aussi l'art de la parure à un très-haut degré : elle s'appropriait si bien les étoffes, les bijoux, la gaze, que tout cela semblait être elle aussi bien que ses cheveux et ses mains. Sa beauté était un tableau, un ensemble où il y avait autant de soie, d'or, de dentelles et de pierreries que de femme.

Elle avait une assurance imperturbable et n'hésitait jamais à mettre en relief tous ses avantages. Elle avait choisi dans les idées, dans les sentiments, non pas ce qu'elle éprouvait, mais ce qui lui allait le mieux, comme elle eût choisi dans des

étoffes et des bijoux. Elle mettait l'enthousiasme pour les arts, comme elle mettait ses manchettes de point de Venise; elle se parait d'admiration pour la nature comme de son collier de perles.

La pauvre Marguerite était une douce et simple fille, dont la beauté avait fleuri comme fleurissent les primevères et les violettes. Ses grands yeux naïfs, souvent baissés, n'exprimaient que bien juste ce qu'elle ressentait, et encore était-ce un éclair fugitif qu'elle s'empressait de cacher sous ses longs cils. Elle chantait comme chantent les fauvettes sur les aubépines, avec une voix pleine, vibrante, sympathique, mais ignorant presque quels accords, quelle note même elle faisait. Cependant Rodolphe Reynold lui avait appris à lire la musique et à s'accompagner sur le piano, après qu'elle se l'était appris d'elle-même. Dans un salon elle ne parlait guère, quelquefois même pas du tout. Elle savait fort peu de chose de la vie, et ce qu'elle savait, ou à son gré n'intéressait pas les autres, ou l'intéressait trop elle-même pour qu'elle aimât à en parler. Sa vie d'ailleurs était peu accidentée : elle était née à la ferme des Aulnaies et ne s'en était jamais écartée de plus de quelques lieues. Elle ne s'occupait guère plus du reste du monde que nous ne nous occupons, nous, de la lune et des autres planètes que l'on suppose habitées. Il y avait dans sa vie cinq ou six événements, mais ils avaient pour elle tout l'intérêt qu'auraient eu les innombrables incidents d'une autre existence, qui s'absorbent mutuellement et s'absorbent les uns les autres dans le souvenir. Quand on vit dans un horizon resserré, tout le peu qu'on voit garde une grande importance. Ainsi, sur la carte du village que l'on habite, on re-

trouve sa maison et son jardin ; sur la carte de France, on ne trouve plus que son village désigné par un point ; sur la mappemonde, on ne voit plus que tout au plus son département.

De même pour Marguerite le petit drame de sa vie n'avait que très-peu d'incidents.

Elle vous aurait rappelé une course faite dans les bois à la fin de l'automne, huit ans auparavant, pour aller arracher des églantiers et les replanter dans son jardin. Elle n'en avait oublié aucun détail. Elle vous aurait décrit le costume de chacun des membres de l'expédition, comme Homère dépeint les chefs de la Grèce devant Troie. Elle s'animait en disant les difficultés de la route et le repos sur l'herbe. Henri s'était écorché la main, puis on s'était égaré au retour. Le père Dauphin avait perdu sa tabatière en allant ; on la retrouva en revenant, ce qui prouva en même temps qu'on avait retrouvé le chemin.

Elle savait quel jour était née telle poule, l'âge précis de tel mouton, quel jour il était tombé malade, quel berger l'était venu voir, et quelle herbe il avait apportée, par suite de quoi le mouton avait été sauvé.

Une semblable existence, qui doit paraître naïve et un peu stupide à bien des personnes, a un charme qui peut presque s'expliquer. Ayant toutes ses affections partagées entre un petit nombre de personnes, n'ayant de relations qu'avec les objets de ses affections, on échange pour le commerce de sa vie les lingots d'or de son cœur. On n'est pas obligé de diviser ces lingots, d'abord en petites pièces, puis de changer ces pièce-contre du billon, puis de frapper un peu de fausse monnaie. Les gens qui ont tant d'amis et tant de connaissances se di-

visent en menues parcelles, et ne reçoivent de chacun que des bribes pareilles. Ces gens-là sont un peu comme les ponts auxquels tout le monde donne un sou. J'aime mieux le commerce du lapidaire qui ne voit pas tant de chalands, mais que l'on paye en or.

La plupart des gens s'occupent plus des autres et de leurs affaires que d'eux-mêmes, et à la fin de la vie ils ont plus vécu pour les autres, le plus souvent contre les autres, qu'ils n'ont vécu pour eux-mêmes.

Il était bien évident qu'une fille comme Marguerite ne devait guère briller en face de Sydonie. C'est précisément pourquoi la tante Isabelle et madame des Aulnaies lui prodiguaient des amitiés, et faisaient tous leurs efforts pour qu'Henri ne les vît plus que réunies. Le meilleur moyen pour cela était d'attirer beaucoup Marguerite au château, ce qui n'aurait pas été bien difficile en tout autre temps, parce qu'elle prenait très-vite pour de bon aloi une manifestation affectueuse, et parce qu'elle avait été élevée dans le plus tendre respect pour son oncle Albert. Cependant elle refusa d'y retourner les jours de bal et de grande réunion. L'absence et l'exil de son père étaient une raison d'éviter ces plaisirs bruyants; mais elle avoua naïvement qu'elle regrettait de ne pas avoir un plus grand sacrifice à faire à ce cher père absent, attendu que ce tumulte et cette cohue ne l'amusaient guère. Les autres jours elle devait et aimait mieux rester auprès de sa mère, qui ne quittait pas la maison, et du père Dauphin.

XXV

Un thé au château des Aulnaies.

LA TANTE ISABELLE. Est-ce que vous n'allez pas nous jouer, ma charmante Sydonie, quelque chose sur le piano ?

SYDONIE. Avec plaisir, Madame, mais que jouerai-je ?

LA TANTE ISABELLE. Jouez-nous la symphonie en *la*.

SYDONIE. Cela n'amusera pas Marguerite.

MARGUERITE. Pourquoi cela ?

SYDONIE. C'est de la musique sérieuse, ma chère, c'est de la grande musique.

MARGUERITE. Mais je ne tiens pas à ce que la musique soit gaie ; j'ai entendu quelquefois de la musique qui me faisait pleurer, et que cependant j'aimais beaucoup.

SYDONIE. Ce n'est pas là ce que je veux dire ; ce n'est de la musique ni gaie ni triste, c'est de la musique savante.

MARGUERITE. Cela doit regarder alors le compositeur et l'exécutant. C'est une difficulté pour vous, ma chère Sydonie; mais comme vous êtes très-habile, vous en triompherez.

SYDONIE. Vous ne me comprenez pas.

Sydonie se met au piano, joue parfaitement mal, mais avec beaucoup de bruit et un aplomb imperturbable, un chef-d'œuvre de Beethoven, mais qui, écrit pour l'orchestre, a besoin de l'orchestre, et qui, pour donner sur le piano un plaisir réel, pour en réveiller le souvenir, aurait besoin d'être joué avec beaucoup de précision. Sydonie lève de temps à autre les yeux au ciel. Quand elle a fini, la tante Isabelle et madame des Aulnaies l'applaudissent; Emile se livre aux acclamations les plus bruyantes, aux admirations les plus convulsives; Henri ajoute quelques compliments; Marguerite ne dit rien.

SYDONIE (*avec un sourire dédaigneux*). Eh bien, Marguerite, je vous l'avais bien dit!

MARGUERITE. Ma chère Sydonie, j'ai admiré votre habileté. Il me semble qu'en dix ans d'études je ne pourrais jamais faire ce que vous faites sur le piano; mais cela ne m'a ni émue ni intéressée.

SYDONIE (*avec le même sourire*). Je vous l'avais dit.

MARGUERITE. Mais vous, à part le plaisir de triompher d'une difficulté, est-ce que cela vous fait réellement plaisir?

ÉMILE. Mais, Mademoiselle, c'est du Beethoven.

SYDONIE. Non, ma chère, cela ne me fait pas plaisir, mais cela m'enchante, cela m'enivre!

Henri regarde Sydonie. Elle ressemble à Corinne au Capitole ; aussi dit-il :

— C'est charmant !

Albert emmène Marguerite dans un coin et lui dit :

— Ma chère enfant, ne dis plus rien, car tu as raison. Seulement, ne va pas prendre pour de la musique de Beethoven les bruits que Sydonie vient de faire sur le piano.

Sydonie savoure son triomphe. Il lui vient à l'idée de l'augmenter par la comparaison. Elle demande d'un air câlin à Marguerite si elle ne jouera rien.

— Je ne sais pas jouer du piano.

— Mais vous chantez ?

— A la ferme, où personne ne m'écoute.

— Vous vous faites prier ?

— Nullement, et si ça vous fait plaisir, je vais chanter.

SYDONIE. Que chantez-vous ?

MARGUERITE. Je sais la prière du *Freyschutz* de Weber, je sais, et... peut-être ne les sais-je pas très-bien, mais je les chante quelquefois à la maison, et parfois aussi mon père me les demande, quelques autres airs allemands et quelques airs italiens.

SYDONIE. Eh bien, la prière de *Freyschutz*. Voulez-vous que je vous accompagne ?

MARGUERITE. Merci. Je suis si ignorante que vous n'en viendriez pas à bout : je sais à tout cela une sorte d'accompagnement en accords.

Marguerite chante d'une voix pure, fraîche, charmante.

Henri retombe sous le charme de cette voix. Madame des Aulnaies et madame de Vorlieu disent :

— C'est une jolie voix.

Emile fait sa cour à Sydonie et ne dit rien.

Albert embrasse sa nièce.

SYDONIE. Vous avez eu tort, ma chère, de ne pas me permettre de vous accompagner. J'ai tous ces morceaux-là ici. Cela perd beaucoup à ne pas être accompagné autrement. Chantez-nous encore quelque chose et je vous accompagnerai.

Marguerite obéit, mais Sydonie s'occupe de briller sur le piano et un peu d'écraser la voix de Marguerite ; de plus elle ne joue pas toujours en mesure. Marguerite s'arrête et lui dit :

— Je vous en avais prévenue, mon ignorance est telle que vous ne pouvez me suivre.

SYDONIE. Recommençons.

MARGUERITE. Non, cela n'irait pas mieux.

SYDONIE. Cet air est si joli.

MARGUERITE. Si l'air vous plaît, je vais vous le chanter, mais en m'accompagnant moi-même, à ma manière.

SYDONIE. Cela perdra beaucoup.

Marguerite va s'asseoir auprès de son oncle. Elle a bien envie de pleurer. L'oncle l'embrasse encore. Sydonie se remet au piano. Emile montre de nouveau le plus vif enthousiasme. Albert dit :

— Sydonie, chantez à votre tour.

Sydonie répond qu'elle est très-enrhumée, que d'ailleurs elle ne chante pas.

Albert sort. Alors on parle de bals, de concerts; on cite par leurs noms les acteurs à la mode. Marguerite ne comprend plus un mot. Il lui semble qu'elle est au milieu de Chinois ; tous les gens dont on parle lui sont inconnus, tout ce qu'on dit est inintelligible pour elle. Aussi est-elle ravie quand Albert rentre et lui offre de la reconduire. Henri n'essaye pas d'accompagner son père, il craint les moqueries d'Emile, et il se sent retenu par un charme secret auprès de Sydonie.

Marguerite, dans le trajet du château à la ferme, a regardé deux ou trois fois si Henri ne les suivait pas. Rentrée dans sa chambre et couchée, elle satisfait l'envie de pleurer qu'elle avait sentie trois ou quatre fois dans la soirée.

Au château on parle d'elle. Sydonie déclare qu'elle ne sait pas une note de musique et qu'il n'y a pas moyen de l'accompagner. Henri un peu choqué lui dit : « Elle vous en avait prévenue, Mademoiselle. » Sydonie répond n'importe quoi, mais frappe Henri d'un tel regard, qu'il trouve qu'elle a parfaitement raison. Madame des Aulnaies dit que c'est une honte d'élever une fille comme une paysanne, et de la laisser si ignorante des choses du monde; qu'elle y est déplacée. Madame de Vorlieu ajoute que s'il en était autrement, ça ferait disparate avec le père Dauphin et avec sa fille, et que d'ailleurs, destinée sans doute à épouser quelque fermier, Marguerite est élevée selon sa condition.

Sydonie est extrêmement brillante. Néanmoins, la soirée finie, elle se sent une haine profonde contre Marguerite. Marguerite a une voix ravissante. Il n'y a pas moyen de se le nier. De plus, elle s'est aperçue que Sydonie voulait la troubler sous prétexte de l'accompagner.

La tante Isabelle s'inquiète aussi de la belle voix de Marguerite ; mais les sentiments de Sydonie ne lui ont pas échappé, et elle s'en rapporte à elle. En effet, Sydonie trouve que le piano n'est pas d'accord. On fait venir un accordeur de la ville. Sydonie fait monter le piano d'un demi-ton. Aussi, la première fois qu'on se trouve réuni, on prie Marguerite de chanter. Elle ne se fait pas plus prier que la première fois, mais elle ne sait ce qui est survenu à sa voix : elle commence un air et ne peut pas le continuer; elle recommence et est encore arrêtée.

— Je ne puis chanter aujourd'hui, dit-elle.

Sydonie se met au piano à son tour et cette fois triomphe sans aucune rivalité. Emile applaudit son jeu, Henri applaudit ses yeux. Albert vient plus tard et dit à Marguerite : — A ton tour, chante-nous quelque chose.

— J'ai essayé, mon oncle : ça m'est impossible.

— Cela ira peut-être mieux maintenant. Chante-moi ce petit air allemand que j'aime tant.

— Je vais essayer, mon oncle.

Marguerite chante, mais s'arrête comme tout à l'heure.

Albert écoute attentivement et dit :

— Je le crois bien, c'est cet imbécile d'accordeur qui est venu l'autre jour, qui est l'auteur du mal. Ta voix est tou-

jours charmante, Marguerite, mais le piano est plus haut d'un demi-ton que l'autre fois. Comment, Sydonie, virtuose comme vous l'êtes, ne vous en apercevez-vous pas?

— Pardon, mais Marguerite en transposant pourrait...

— Allons, Sydonie, avouez votre erreur, mon enfant; vous savez bien que Marguerite ne sait pas transposer. Avouez tout simplement que vous ne vous étiez pas aperçue que le piano était remonté, quand vous devriez en rougir un peu. Ce beau carmin ne vous messied pas, d'ailleurs. On fera remettre le piano au ton, car je ne veux pas être privé de la jolie voix de Marguerite.

Cependant Henri était exposé aux obsessions de sa mère et de madame de Vorlieu. Sa mère disait :

— Jamais je ne donnerais mon consentement à une mésalliance, si j'avais un fils assez sot pour en rêver une.

— Peut-on faire une mésalliance dans sa famille? demanda Henri.

— Oui, s'il y a une branche de cette famille qui s'est déshonorée déjà par une union méprisable. Ma tante, ajoutait-elle avec un air de négligence affectée, où était donc l'échoppe de M. Dauphin, le père de madame Rodolphe?

— Je n'ai jamais voulu le savoir, ma nièce.

La tante faisait sans cesse l'éloge de Sydonie. — Heureux, disait-elle l'homme qui pourra fixer son choix! Mais Sydonie a le droit d'être difficile.

Elle faisait aussi, rendons justice à son équité, l'éloge de Marguerite. — Elle a beaucoup de fraîcheur, disait-elle; il est vrai que ça passe avec a première jeunesse. Mais, enfin,

pendant qu'on la conserve, on en jouit. Elle fait très-bien les fromages de chèvre et coud dans la perfection : ça fera une très-bonne femme de ménage ; ça ne sera pas brillant, mais ça aura une maison proprement tenue. Si ça épouse quelque riche fermier qui n'en demande pas davantage, il pourra s'en trouver très-bien.

Quoique Henri aimât tendrement Marguerite, son imagination fut frappée de la beauté plus provocante de Sydonie. D'ailleurs, tout le monde parlait de Sydonie avec un enthousiasme si exalté, qu'il finit par lui apparaître comme une chose très-glorieuse d'obtenir quelques préférences de la part de mademoiselle de Pontaris. Emile surtout lui donnait de l'inquiétude ; Emile s'était déclaré, un peu imprudemment, l'admirateur passionné de Sydonie, et il ne semblait nullement s'inquiéter de la rivalité possible d'Henri. En toute occasion il se plaçait près d'elle, tournait les feuillets de sa musique, lui donnait le bras pour aller dans la salle à manger et au jardin, et avait adopté avec elle un ton de familiarité qu'autorisent aujourd'hui les femmes, surtout celles qui ont des prétentions aux beaux-arts, et qui a le tort de toucher d'assez près à la mauvaise compagnie. Ainsi, Emile n'entrait pas sans tendre la main nue à mademoiselle de Pontaris, qui lui tendait la sienne gantée ou non, et tous deux secouaient la main comme auraient pu faire deux hommes.

Rodolphe apprit trois choses par une lettre du père Dauphin : la première, qu'Albert était malade ; la seconde, que Marguerite était triste et qu'il la soupçonnait de pleurer en

cachette ; la troisième, que son affaire serait jugée au premier jour.

La maladie d'Albert n'avait rien de bien grave. Cependant le médecin la jugeait probablement digne de quelque attention, puisqu'il venait assez régulièrement. Le jugement relatif au duel de Rodolphe avec Clodomir de Pontaris était une chose prévue. Voici ce qui causait la tristesse de Marguerite.

XXVI

Tous les jours, Marguerite, en se levant, allait faire le tour de son jardin, du jardin qui appartenait à elle et à Henri, et qu'ils avaient commencé à planter dans leur première enfance; elle visitait chaque arbre, chaque plante à son tour, en lui disant : — Bonjour; comment te portes-tu? as-tu besoin d'eau? es-tu rongée par quelque chenille? faut-il te débarrasser de quelque menu bois mort? faut-il te soutenir par un tuteur? etc.

Il ne faut pas croire cependant qu'en donnant à toutes ses fleurs, à tous ses arbres, des soins semblables, elle n'eût pas dans le cœur quelque préférence.

Elle aimait particulièrement cet églantier aux feuilles parfumées que les Anglais nomment *sweet-briar*, et qu'elle était

allée chercher dans la forêt si loin, avec toute la famille, ce jour que Henri eut la main très-écorchée. La plupart de ses riches et éclatantes roses à fleurs pleines avaient été greffées sur cet églantier ; mais elle avait permis à une touffe de végéter avec tout son luxe sauvage ; elle n'avait à nourrir que ses propres enfants, et ne se couvrait que de ses petites roses pâles et simples qui flattent peut-être moins les yeux que les roses doubles, mais parlent plus au cœur et à l'imagination.

Je n'oublierai jamais un lieu sauvage où mon père nous menait souvent dans notre enfance, mon frère et moi : c'est une île sur laquelle s'appuie une des arches du vieux pont de Saint-Maur, jeté sur la Marne, à quelques lieues de Paris. L'île était une prairie où s'épanouissaient tant de marguerites blanches, de sainfoins roses, de sauges bleues et de papillons de toutes les couleurs ! Au-dessous de l'arche la plus rapprochée de l'île, l'eau, resserrée, roulait en bouillonnant. Dans la fissure d'une des vieilles pierres noires du pont avait été jetée par le vent une graine d'églantier ; cette graine avait trouvé là un peu de terre, amassée depuis cent ans peut-être dans cette fente ; des mousses de différentes grandeurs avaient crû successivement en se contentant de l'humidité de la pierre nue, mais chacune était en mourant, après avoir vécu sa vie de mousse, un peu de terre suffisante pour une mousse plus grande ; puis enfin, parmi ces graines sans nombre que le vent promène à travers les airs, se trouva une graine d'églantier : peut-être s'échappa-t-elle du bec d'un oiseau qui avait son nid dans quelque cavité de l'arche et qui apportait à sa couvée quelqu'une des baies rouges qui renferment les

graines des roses et qui était restée sur l'arbre jusqu'au printemps.

Cette graine était devenue un vigoureux et touffu buisson ; les racines avaient en serpentant été chercher aux environs toutes les fentes où il se trouvait quelque peu de terre. Il pendait du sommet de l'arche et en longues guirlandes sans cesse agitées par le moindre vent et humectées par l'écume de l'eau. A la fin de mai, et pendant une partie du mois de juin, ces guirlandes se couvraient de petites fleurs d'un rose pâle, dont, à mesure qu'elles avaient vécu leur vie de roses, les pétales se détachaient et s'en allaient flottant sur les flots écumeux de la rivière.

Il est évident qu'ainsi placée, la plus belle des roses doubles conquises par le génie créateur de l'homme eût été presque ridicule, eût été une dissonance dans le paysage, tandis que ces roses sauvages y produisaient un effet ravissant.

Revenons à Marguerite.

Marguerite donc avait le matin visité, comme de coutume, toutes ses fleurs. Entre ses préférences, nous avons signalé la rose sauvage rapportée de la forêt. Il faut parler aussi d'une belle épine à fleurs roses qui rappelait également un des grands événements de sa vie, et qui parlait aussi d'Henri.

Il n'y avait autrefois à la ferme et au château des Aulnaies que des épines blanches, les unes en haies, les autres en arbre. Un jour, dans une de leurs promenades, les enfants, avertis par une suave odeur, avaient levé les yeux en passant

auprès d'un jardin fermé de hautes murailles, et étaient restés saisis d'admiration à l'aspect d'une aubépine tellement chargée de fleurs, que cela avait l'air d'un arbre rose. Après avoir donné longtemps à l'admiration, on passa outre. Henri était resté en arrière, et rejoignit bientôt la famille en maugréant : il avait frappé à la porte du jardin pour demander une toute petite branche de l'aubépine, mais on n'avait pas ouvert. Le lendemain matin, il en avait apporté à Marguerite une superbe branche : il avait pendant la nuit été escalader le mur pour la cueillir ; il ne s'était pas vanté de cet exploit à son oncle Rodolphe, qui l'aurait fort réprimandé ; mais, malgré tous les soins, la branche avait été fanée en quelques jours. Henri aurait bien voulu avoir et surtout donner à Marguerite un arbre semblable à celui qu'ils avaient tant admiré. Rodolphe lui apprit à greffer, et à la saison suivante, l'oncle se chargea d'avoir les greffes, qui reprirent très-bien. Il y avait de cela sept ou huit ans déjà, et l'aubépine rose était devenue un arbre assez haut et assez touffu pour que plusieurs personnes pussent se mettre à l'ombre dessous.

L'aubépine et l'églantier n'avaient plus de fleurs à l'époque de l'année où on se trouvait ; néanmoins Marguerite leur prodiguait toujours ses soins et leur jetait en passant un coup d'œil d'amitié.

Elle regardait ensuite les fleurs nouvellement épanouies ce jour-là et celles dont les boutons gonflés promettaient de s'épanouir le lendemain, avec l'aide d'un peu de soleil le jour et d'un peu de rosée la nuit.

Sa tournée finie, Marguerite était rentrée à la ferme un

peu précipitamment. Elle avait entendu des pas, et sa chevelure était à peine nouée. Elle se retira dans sa chambre, écouta et regarda avec plus d'attention : c'était Henri. Depuis plusieurs jours déjà il n'était pas venu à la ferme. Il regarda autour de lui d'un air presque inquiet, jeta les yeux sur la maison, mais n'aperçut pas Marguerite qui se tenait au fond de la chambre, et qui, pensant que Henri ne tarderait pas à entrer dans la ferme, se mettait en état de paraître. Elle peigna et lissa ses beaux cheveux, et acheva de mettre son simple costume de tous les jours. Puis elle écouta et n'entendit rien. Elle descendit, embrassa sa mère, donna son front à baiser au père Dauphin, et dit :

— Est-ce qu'il n'est venu personne ?

— Personne mon enfant.

— Il m'avait semblé entendre... Je me serai trompée.

Pourquoi ne disait-elle pas : « J'ai vu Henri ? » C'est que l'amour, qui s'était doucement emparé de son cœur, faisait un trésor de toutes les sensations qui s'y éveillaient ; c'est qu'une bonne fois amoureux, on voudrait que personne ne s'occupât plus de l'objet aimé ; c'est que le reste des habitants du monde semble un peu encombrer la terre, où l'on voudrait n'être que deux.

Elle sortit de la maison, certaine de le trouver dans leur jardin, où elle l'avait vu entrer ; mais il n'y avait personne dans le jardin. Seulement, ce qui lui démontra qu'elle n'avait pas été le jouet d'un rêve, c'est qu'elle trouva ouverte la petite porte qu'elle avait soigneusement fermée en quittant le jardin ; elle la referma et fit le tour de la ferme, jetant ses regards aussi loin que le permettait l'horizon. Elle rentra dans

le petit jardin, elle y trouva d'autres traces du passage d'Henri. Il avait presque entièrement dépouillé un rosier qui, une heure auparavant, était chargé de grosses roses jaunes, et qui n'en présentait plus que deux ou trois. Ce rosier n'existait pas dans les jardins du château et était un des orgueils de Marguerite ; elle ne douta pas un moment alors que Henri ne fût près de là.

— Je vais le gronder, se dit-elle, de m'avoir fait un bouquet de toutes ces belles roses jaunes qui me faisaient bien plus de plaisir et auraient duré bien plus longtemps sur l'arbre. Une seule fleur aurait suffi, cueillie par lui, pour me faire un bouquet pour toute ma journée. Ah ! cependant, il y a encore bien des boutons, je ne le gronderai pas très-fort.

On appela Marguerite pour déjeuner ; elle fut très-distraite pendant le temps que dura le repas.

— Où peut être Henri ? J'ai eu tort de ne pas dire que je l'avais vu ; on l'aurait attendu pour déjeuner.

Au moindre bruit, elle levait brusquement la tête. Le déjeuner se passa sans qu'on vît paraître Henri, hélas ! et toute la journée aussi. Marguerite était singulièrement préocupée ; elle aurait bien voulu aller au château, mais il ne se présentait aucun prétexte. Elle passa le reste du jour à cajoler le père Dauphin pour qu'il consentît à l'y mener. Il devait y avoir du monde ce jour-là et elle n'y allait seule que quand il n'y avait pas d'étrangers. Le père Dauphin céda aux volontés de celle qu'il appelait en plaisantant son tyran, et l'on se mit en route aussitôt que le dîner fut fini. C'est ce jour-là qu'Albert tomba malade ; il se plaignit d'être incommodé de

la chaleur, sortit, et au lieu de rentrer dans le salon, se sentit si fort indisposé qu'il alla se coucher.

A peine Marguerite était-elle entrée dans le salon que ses yeux furent frappés d'un étrange objet : Sydonie avait deux roses jaunes dans les cheveux, et un gros bouquet des mêmes roses à la ceinture. Cet aspect raconta à Marguerite toute l'histoire du matin. Henri était venu de bonne heure cueillir pour Sydonie un bouquet de ces roses qu'on ne trouvait pas au château ; puis il s'était presque enfui sans entrer à la ferme. Sydonie était charmante avec cette coiffure. Henri, après avoir accueilli sa cousine avec empressement, avait tout à coup paru embarrassé ; néanmoins, il était retourné auprès de Sydonie. Marguerite alors sentit s'épanouir dans son cœur toutes sortes de fleurs vénéneuses, dont elle connaissait à peine le nom. La jalousie s'était emparée d'elle et la mordait au cœur. Elle ne tarda pas à dire au père Dauphin :

— Je suis fatiguée, un peu malade peut-être... Je voudrais bien retourner chez nous. Echappons-nous sans qu'on nous voie.

Ils allèrent à l'appartement d'Albert demander de ses nouvelles ; on leur dit qu'il dormait ; puis il reprirent la route de la ferme. Marguerite fut silencieuse tout le long du chemin. A peine arrivée, elle se coucha, et passa le reste de la nuit à verser des larmes abondantes qui la soulagèrent un peu. Le lendemain, elle fut fort effrayée de se voir les yeux aussi rouges ; elle alla les rafraîchir dans l'eau d'une source qui jaillissait à quelques pas de la ferme, puis elle alla dans son

jardin. Deux roses étaient épanouies sur le rosier jaune. Elle les cueillit, les froissa et en jeta les débris par-dessus la haie.

— Elle n'en aura plus, dit-elle; je n'en laisserai pas fleurir une seule.

Puis elle alla s'asseoir sous un berceau de chèvrefeuille.

— Quel enfantillage! se dit-elle. Est-ce donc bien mes roses que je regrette? Et pourquoi ce mauvais sentiment? Pourquoi, puisque Sydonie avait envie de roses jaunes, Henri ne serait-il pas venu en prendre dans notre jardin? Mais aussi pourquoi n'est-il pas venu me dire : « Sydonie a envie d'avoir des roses jaunes? » Pourquoi est-il passé sans entrer seulement nous dire bonjour? Pourquoi ne vient-il plus nous voir? Pourquoi, à l'aspect de Sydonie, ai-je senti une douleur aiguë au cœur? Non, non, je ne me suis pas trompée, Henri ne m'aime plus!

Et, les larmes l'étouffant, elle se reprit à pleurer; puis elle alla encore se laver les yeux à la source; puis elle revint au jardin.

— Que me fait mon jardin à présent? dit-elle; si je vois avec ravissement l'églantier qu'il s'est donné tant de peine pour arracher dans la forêt et me l'apporter, je fais trois pas et je vois le pauvre rosier jaune qu'il a hier dépouillé pour elle. Oh! je suis bien malheureuse!

A ce moment, la servante vint lui dire qu'on l'avait déjà appelée trois fois pour le déjeuner.

— Oh! mon Dieu! ma chère Annette, dites que vous ne m'avez pas trouvée.

— Mais qu'avez-vous, Mademoiselle, que vous êtes tout en larmes?

— Ça n'est rien; mais...

— Si je dis que je ne vous ai pas trouvée, on me renverra vous chercher.

— Eh bien, alors, vous me trouverez, et je rentrerai avec vous.

— Pauvre demoiselle! ça me fend le cœur de la voir pleurer.

— Taisez-vous, Annette, ou vous allez me faire pleurer encore.

Pendant qu'Annette retournait, et que, ainsi qu'elle l'avait prévu, on la renvoyait à la recherche de Marguerite, celle-ci s'essuya et se lava les yeux. Annette revint suivie du père Dauphin.

— Où était-elle donc? demanda Agathe.

— Dans son jardin, Madame.

— Et vous ne l'avez pas trouvée?

— C'est que j'étais baissée, maman; je travaillais à mon jardin près de la haie.

— Comme tu as les yeux rouges, Marguerite!

— Maman, c'est peut-être d'avoir eu la tête baissée longtemps au jardin.

— Ce n'est pas cela, Marguerite; tu as pleuré.

— Eh bien, oui; je me suis donné un coup.

— Embrasse ta mère, si tu as quelque petit chagrin; tu sais que son cœur est ouvert et se refermera par-dessus.

— Je le sais, ma bonne mère, mais je n'ai rien à vous dire.

Depuis ce jour, néanmoins, Marguerite n'alla plus volontiers au château, si ce n'est le matin, pour prendre des nouvelles de son oncle Albert. Henri était retourné à Paris.

XXVII

On n'avait pas reçu de réponse de Rodolphe à la lettre dans laquelle le père Dauphin lui parlait de la maladie de son frère, mais un soir Rodolphe arriva lui-même. Après qu'il eut embrassé tout le monde,

— Comment va Albert?

— Un peu mieux, à ce que dit le médecin; cependant vous le trouverez changé.

— Je vais aller le voir, puis je reviendrai souper.

Marguerite voulut aller avec son père, mais Dauphin lui dit :

— Reste avec Agathe, ma chère fille; je vais, moi, accompagner ton père; j'ai à causer avec lui.

— Mon cher Rodolphe, lui dit-il, vous arrivez aussi mal à

propos que possible; votre avocat est venu tout effaré, m'a fait demander et m'a dit que, malgré ses efforts, vous aviez ce matin même été condamné par défaut à un an de prison.

— Un an! mais c'est bien long. Vous n'avez rien dit à la maison, père Dauphin?

— Je m'en serais bien gardé; ces deux pauvres femmes, sans père ni mari, sont courageuses, mais tristes. Je n'aurais pas la force de prononcer devant elles ce mot de prison qui m'a fait mal à moi-même.

— N'en parlez pas non plus à Albert, s'il ne le sait pas.

— Il faudra bien cependant qu'il s'en occupe.

— Oui, mais quand il se portera bien.

On arriva. Albert fut très-touché de l'arrivée de Rodolphe; il savait le jugement :

— Il ne faut pas que tu restes ici : on t'arrêterait.

— Bah! on ne sait pas que j'y suis. J'ai le temps de passer quelques jours auprès de vous; j'irai voir demain mon avocat, puis j'agirai d'après ses conseils.

— Je l'ai vu : il dit qu'il faut en appeler en cour royale, mais que, pour en appeler, il faudrait se constituer prisonnier.

— Diable! Et si on n'est pas acquitté, un an en prison, c'est long!

— L'exil est bien long aussi.

— N'en parlons plus, mon cher Albert. Voyons donc, tu es malade; qu'as tu? Explique-moi bien cela.

On laissa les deux frères seuls. Après s'être rassuré sur la maladie de son frère, Rodolphe acquit la certitude qu'Al-

bert n'était pas heureux. Dabord, en l'absence de son frère, il lui manquait quelque chose, puis sa femme ne l'aimait pas.

Quand Cécile apprit que Rodolphe était dans la maison, elle eut presque une attaque de nerfs ; elle se renferma dans sa chambre, se dit malade, et défendit qu'on la dérangeât sous aucun prétexte.

Dauphin et Rodolphe rentrèrent souper. Le lendemain matin Rodolphe alla chez son avocat. Avant de partir, il dit à Dauphin :

— La situation se complique fort par cette condamnation. On ne sait pas ce qui peut arriver. Il faut, père Dauphin, que nous puissions correspondre librement sans donner de soupçons ici ni au château de ce que je puis vous écrire.

— Il y a un moyen, dit le père Dauphin, un moyen que j'avais imaginé quand j'étais écrivain public, et qui a porté bien des consolations dans bien des cœurs.

— Voyons votre moyen.

— Il est bien simple : vous m'écrivez une lettre ordinaire, parlant de tout ou de rien, à votre choix, de la pluie, du beau temps, de ce que vous voulez. Cette lettre-là, je la montre si je veux. Quand votre lettre est terminée et séchée, entre les lignes vous écrivez ce que vous avez à me dire, avec une plume trempée dans du jus de citron ; vous laissez sécher sans approcher du feu ; ça s'efface complétement ; vous pliez votre lettre et vous me l'envoyez.

— Eh bien?

— C'est mon affaire de faire reparaître les caractères.

XXVIII

Le soir Rodolphe ne rentra pas. On passa la nuit dans l'inquiétude. Le matin la poste apporta une lettre ; elle contenait ces mots :

« Mon cher Dauphin, le hasard me présente une occasion pour repartir immédiatement dont je dois profiter, parce que je ne pourrais pas encore rester ici sans danger. Il faut prendre du courage pour cette nouvelle séparation. Je vous écrirai plus longuement, aussitôt mon arrivée à Montreux, auquel je vais encore demander asile. Embrassez pour moi ma chère Agathe et ma petite Marguerite. Vous adresserez vos lettres à Me ...., mon avocat, qui a toutes les semaines des occasions plus rapides que la poste pour me les

[illegible] Que ne [illegible] les [illegible]

[illegible] à cette nouvelle. [illegible] pour. [illegible] [illegible] [illegible]

nos affaires. Soyez ferme, ne laissez voir aucun chagrin, et tenez-moi bien instruit de ce qui regarde ceux que j'aime. »

Peu de jours après, Dauphin reçut une seconde lettre ainsi conçue.

« Lausanne.

» J'ai quitté pour quelques jours mon petit réduit de Montreux Je vais faire le tour du lac de Genève avant d'y rentrer. Hier, je suis arrivé à Lausanne; j'ai voulu aller voir la cathédrale; on y monte par une rue en escaliers, recouverte d'un toit de bois. Le marché est placé dans cette rue, divisée en étages. Il faut un bon quart d'heure pour la gravir. L'église est au deuxième étage. Quand on y est arrivé, on la trouve fermée; mais un écriteau, placé sur la porte, vous apprend qu'il fallait prendre en bas M. Bache, teinturier et marguillier, qui a les clefs. Alors on redescend, on va chez M. Bache et on remonte avec lui. L'église est fort belle. Les stalles sont en bois admirablement sculpté. Devant l'église est une plate-forme en terrasse entourée d'un parapet d'où l'on voit tout le lac de Genève. De la cathédrale on monte encore par une allée bordée de cerisiers, à côté de laquelle descend en se précipitant un ruisseau bruyant. Puis on arrive à une nouvelle plate-forme appelée le *Signal*. Derrière est une forêt de sapins. Sur le devant, on a disposé des bans placés sous des platanes et des acacias. On voit sous ses pieds Lausanne avec ses toits de tuiles rouges. A droite et à gauche, le lac, qui paraît blanc au soleil et bleu foncé à l'ombre. Derrière le lac, des montagnes au sommet neigeux. O le magnifique tableau! La nature a fait de la Suisse un pays libre, et

sur ses montagnes, on dit de bon cœur avec je ne sais quel poëte :

L'habitant des montagnes
Respire près du ciel l'air de la liberté.

La lettre finissait par un dithyrambe sur la liberté.

Le père Dauphin lut entre les lignes :

« Mon dépôt à la Conciergerie n'était que provisoire, on m'a transféré à Sainte-Pélagie, dans le quartie du jardin des Plantes. J'ai interjeté appel ; si la cour royale repousse mon appel, je resterai ici un an ; c'est bien long et bien triste ! En ce cas, nous cacherons la chose le plus longtemps possible, ensuite nous aviserons. En attendant, comme on m'assure que la cour royale casse presque tous les jugements qui portent condamnation pour cause de duel, il est possible que je ne sois pas ici pour très-longtemps. En ce cas, nous aurons à nous féliciter d'avoir épargné à ces trois êtres que j'aime tant, le chagrin et les angoisses que leur donnerait la connaissance de mon emprisonnement. Je ne vous parlerai pas de ma prison, mon cher Dauphin, je vous aime aussi très-tendrement, et je ne veux vous donner de chagrin que ce qu'il est nécessaire que vous en ayez pour m'aider à l'épargner aux trois autres qui sont plus faibles que vous. Je vous dirai seulement qu'en finissant la lettre ostensible, je me suis laissé aller à parler de la liberté comme en parle un prisonnier, c'est-à-dire avec enthousiasme et qu'en finissant la lettre, j'avais les larmes aux yeux.

» Je sais maintenant d'une manière certaine à qui je dois

mon arrestation, c'est pourquoi nous n'en parlerons plus, et je vous prie de ne me faire aucune question à ce sujet.

» Donnez-moi bien régulièrement de vos nouvelles, des nouvelles de mon frère, de ma femme et de ma fille. J'attendrai plus patiemment celles de la tante Jésabel et des autres hôtes du château.

» RODOLPHE REYNOLD.

» Prison de Sainte-Pélagie. »

XXIX

Au premier moment, après la mort de Clodomir, Albert, irrité de la dureté de Rodolphe, que d'ailleurs il ne s'expliquait pas encore, avait adopté avec empressement l'idée que lui avaient suggérée madame de Vorlieu et Cécile, de prendre sous sa protection la pauvre Sydonie, restée seule et sans appui, et de lui faire épouser Henri. Néanmoins, dans les instants qu'il avait passés avec Rodolphe, il ne lui avait pas dit un mot de ces nouveaux projets; il avait réfléchi depuis et il lui semblait qu'il avait été un peu loin et un peu vite. Il pensait toujours qu'il était juste et bon de donner un appui à Sydonie, mais l'examen des papiers de Clodomir de Pontaris lui avait prouvé que cet appui n'était pas tant pour remplacer celui qu'elle perdait par la mort de Pontaris que

pour réparer les désordres que ledit Pontaris avait mis dans la fortune de sa fille.

D'autre part il se rappelait que le projet d'unir ensemble Henri et Marguerite avait précédé leur naissance, qu'on ne l'avait pas laissé ignorer aux enfants, et que les deux frères s'étaient quelquefois serré joyeusement les mains en voyant l'amour s'épanouir au cœur des deux enfants comme une fleur printanière. Il en parla à sa femme et à sa tante et leur dit :

— Henri aime Marguerite ; vous ne comptez sans doute pas lui faire épouser Sydonie malgré lui ?

— Nullement, dit la tante Isabelle. Seulement vous vous trompez en croyant que votre fils aime Marguerite : c'est, au contraire, de Sydonie qu'il est amoureux; vous pouvez vous en rapporter à moi.

— Etes-vous de cet avis, Cécile ?

— Oui, je pense, comme ma tante, qu'Henri est amoureux de Sydonie.

— Et cette pauvre Marguerite !

— Elle en attendra et en trouvera probablement un autre.

— Mais si elle aime Henri ?

— Les filles n'épousent pas toujours l'homme qu'elles aiment ; elles tâchent d'aimer celui qu'elles épousent. D'ailleurs la vanité de Marguerite y trouvera une leçon.

— La pauvre petite n'a guère de vanité, ma tante

— C'est au moins une présomption blâmable que d'avoir cru que Henri serait son mari.

— Présomption ?... Je l'ai cru aussi, ma tante, et Rodolphe aussi l'a cru.

— Oh ! Rodolphe avait arrangé ce mariage dans sa tête depuis longtemps.

— Vous avez raison, ma tante, nous l'avions arrangé dès avant la naissance des enfants.

— Henri est appelé à une alliance plus relevée.

— Que voulez-vous dire ?

— Que Marguerite est la petite-fille d'un écrivain public.

— Et la fille de mon frère, ma tante. Mais nous tenons là des discours inutiles. Dans un premier moment d'émotion, j'ai consenti à votre projet à toutes deux de faire épouser Sydonie par Henri. J'avais promis à Rodolphe, aux enfants eux-mêmes, à Dieu, à la nature, de marier ensemble Marguerite et Henri ; mais vous n'espérez pas contraindre Henri à épouser Sydonie s'il aime Marguerite. Ni Rodolphe ni moi nous ne voulons qu'il épouse Marguerite que s'ils s'aiment tous les deux. Ce n'est donc pas nous qui pouvons décider la question ; laissons parler la nature et l'amour; seulement je suis convaincu que Marguerite aime tendrement Henri, et si vous ne vous trompez pas toutes deux dans vos prévisions, son cœur sera brisé aux premiers jours de la vie. La pauvre enfant est bien belle, bien douce et bien charmante ; j'espère pour elle une meilleure destinée.

— Quel bonheur, dit madame de Vorlieu quand Albert fut sorti, que le démon de Rodolphe ne soit pas ici ! il détruirait encore une fois tout notre ouvrage.

— J'y ai mis bon ordre, ma tante ; de bons verrous nous en garantissent.

XXX

Cependant les deux femmes, Cécile et Isabelle, continuaient leur travail sur la jeune imagination d'Henri. C'était sans cesse des éloges de Sydonie ; quelquefois, mais avec adresse et sobriété, des critiques sur Marguerite. Puis on avait conseillé à Sydonie des manéges qu'elle aurait probablement imaginés elle-même et qu'il était parfaitement dans sa nature d'employer.

Marguerite, simple, naïve, innocente, — malgré toute sa beauté, ne parlait qu'à l'imagination et au cœur.

Sydonie au contraire était d'une beauté provocante ; elle enivrait Henri avec des regards qu'elle lui dardait au cœur, puis elle baissait artificieusement les yeux après, comme un

chasseur abaisse son arme pour la recharger ; quelques pressions de main avaient achevé la séduction.

Un autre élément achevait de livrer en proie le fils d'Albert à sa mère et à sa tante. Emile faisait également la cour à Sydonie. D'abord Cécile voulut l'écarter, mais elle changea d'avis sur les savantes explications que lui donna la tante, laquelle avait, d'autre part, appris à Sydonie à se servir des assiduités d'Emile pour compléter la défaite d'Henri. Sydonie, née coquette, se laissait, de la meilleure grâce du monde, enseigner des choses qu'elle avait pratiquées aussitôt qu'on avait fait la moindre attention à elle.

Elle savait parfaitement alarmer Henri au moyen d'un mot insignifiant dit à l'oreille d'Emile, ou en prenant son bras à la promenade, ou en portant un bouquet donné par lui ; mais elle savait aussi ramener la joie sur son visage avec un regard, avec un mot.

Elle voyait plus loin que la tante Isabelle. Elle était décidée à se marier, et elle n'avait pas été sans comprendre que son mariage avec Henri trouverait des obstacles, surtout de la part de Rodolphe, que la mort de Pontaris et la façon dont en parlaient madame des Aulnaies et madame de Vorlieu lui faisaient voir comme un homme terrible et sans pitié. Aussi, tout en se servant d'Emile pour irriter l'amour d'Henri, elle se le réservait pour le cas où Henri lui échapperait.

Emile, de son côté, n'était pas très-pressé de se marier ; il s'occupait de Sydonie parce qu'elle lui plaisait ; mais il n'y attachait pas tellement son bonheur qu'il n'eût remarqué plus d'une fois la parfaite beauté de Marguerite. L'abandon où la laissait Henri, la façon dont on parlait au château de la

petite-fille de l'écrivain public, lui montraient dans la séduction de Marguerite une de ces mille aventures sans conséquence que se permet un homme de son âge. Il avait essayé dix fois de s'introduire à la ferme; on l'avait très-poliment reçu, mais Marguerite, soit par hasard, soit par suite de sa volonté, ou parce qu'on l'avait élevée à ne pas rester inutilement en présence d'un étranger, ou ne se trouvait pas là lorsqu'il venait, ou ne tardait pas à sortir de la salle.

L'amour-propre d'Emile était un peu irrité de l'équilibre que Sydonie tenait si adroitement entre lui et Henri, qu'il considérait dédaigneusement comme « un petit jeune homme. » Parfois il était en colère contre Sydonie, mais il ne voulait pas la céder à son rival; il pensait que Marguerite pouvait être une distraction qui lui ferait prendre patience.

Pendant ce temps la pauvre Marguerite était profondément triste. Henri ne paraissait plus à la ferme; il semblait à Marguerite que tout était mort autour d'elle; elle n'aimait plus ni les fleurs ni le chant des oiseaux, elle repoussait les caresses du chien de la ferme, et son mouton favori venait inutilement auprès d'elle demander les croûtes de pain qu'elle lui réservait d'ordinaire. Elle qui autrefois se réveillait chaque matin joyeuse et disait à chaque journée : « Sois la bienvenue, » elle se réveillait maintenant triste des rêves de la nuit, triste de la journée qu'elle avait à passer Ses fraîches couleurs s'effacèrent, ses yeux joyeux et limpides se ternirent; enfin, un jour, on apprit au château que Marguerite était malade.

Henri et Emile étaient réunis avec Sydonie. Sydonie jouait du piano. Henri fut frappé au cœur en entendant dire que Marguerite était malade. Il se leva involontairement, puis se rassit. Quelques instants après, il prétexta des lettres à écrire, et fit mine de sortir du salon.

— Ne pouvez-vous écrire vos lettres plus tard? dit Sydonie avec un de ses regards les plus pénétrants.

— Non, c'est impossible.

— Alors, je vous permets d'aller les écrire, car vous avez besoin de ma permission, attendu qu'il était convenu que vous me donneriez le bras pour nous aller promener; mais M. Emile, qui n'a pas, que je sache, une correspondance aussi importante, ne refusera pas de m'accompagner.

— Je n'aurai, Mademoiselle, dit Émile, que le regret de n'avoir rien à sacrifier à ce plaisir, que j'apprécie à sa valeur.

— Adieu donc, M. Henri, allez écrire vos lettres.

Henri hésita un moment, puis il sortit brusquement du salon en disant :

— Adieu, Mademoiselle; amusez-vous dans votre promenade.

— J'y compte bien, M. Henri.

Henri courut à la ferme; il trouva Marguerite au lit, pâle, amaigrie. Cependant, à son entrée, elle rougit pendant quelques instants.

— Qu'as-tu, ma chère Marguerite?

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas malade; je ne souffre nulle part, mais je n'ai ni force ni appétit. Ça ne sera rien. C'est bien aimable à toi d'être venu me voir.

— Je viens d'apprendre que tu étais malade. Je suis très-souvent à Paris ; au château, je travaille pour un examen que j'ai à passer à la fin du mois. Je n'ai pas mis cinq minutes à venir ici.

Henri, rassuré sur Marguerite, commença à se préoccuper, même auprès d'elle, de l'adieu dédaigneux que lui avait fait Sydonie ; il aurait voulu retourner tout de suite au château. Sydonie était-elle allée se promener avec Emile ? Il avait trouvé tout simple que Sydonie lui demandât à lui, Henri, le bras pour aller se promener au bord de la rivière ; mais il lui semblait inconvenant au dernier degré qu'elle fît la même promenade avec Emile ; il lui paraissait qu'elle aurait dû au moins prier la tante Isabelle de les accompagner, etc. Il était distrait, parlait à peine à Marguerite ou lui faisait trois fois la même question, ou bien il ne répondait pas aux questions que lui adressait sa cousine. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il se leva, lui serra la main et dit :

— Allons, puisque tu vas mieux, j'en suis bien content. Je vais retourner au château. Adieu. Soigne-toi bien ; je viendrai bientôt te revoir. Adieu.

Puis il sortit et courut sur le bord de la rivière, où il pensait rencontrer Sydonie avec Emile ; mais il n'eut pas besoin de courir bien loin : comme il s'élançait, il fut comme frappé de la foudre en se trouvant en face de Sydonie au bras d'Emile, qui avaient comme lui traversé la rivière et se trouvaient devant la ferme.

— Où courez-vous si vite ? demanda Sydonie.

— J'allais vous rejoindre dans votre promenade.

— Etiez-vous donc venu voir si nous n'étions pas à la ferme? Vous n'avez pas été bien longtemps pour écrire vos lettres.

— J'étais venu demander à ma tante un renseignement.

— M. Henri?

— Mademoiselle?

— Voulez-vous me permettre de vous donner un avis?

— Avec reconnaissance, mademoiselle.

— Vous avez joué aujourd'hui un personnage très-ridicule.

— C'est peut-être vrai.

— C'est vrai très-certainement. Pourquoi faire un mystère de vos vertus privées et domestiques? Vous apprenez que votre cousine est malade : il n'y a rien de si simple que de dire : « Je vais aller la voir. » Au lieu de cela, vous prenez des prétextes, et encore en ce moment vous nous faites des mensonges auxquels il ne vous reste même pas le sang-froid nécessaire pour donner de la vraisemblance.

Henri voulut répondre, Sydonie ne l'écouta pas, et, désignant à Emile une rose qui était dans le jardin de Marguerite, elle lui dit : « Donnez-moi cette rose, M. Emile. »

Henri sentit un vif mouvement de colère; il cueillit rapidement la rose et l'offrit à Sydonie. Celle-ci la prit négligemment et dit : « M. Emile, continuons notre promenade. » Elle appuya si bien sur le nom d'Emile, qu'il était clair que l'invitation ne regardait pas Henri. Néanmoins il les suivit machinalement, mais on ne l'accueillit pas dans la conversation. — « Finissez-moi ce que vous me racontiez, » dit Sydonie; et Emile continua je ne sais quelle histoire. Henri se

sentait ridicule, humilié, et cependant il ne pouvait prendre la résolution de les laisser seuls, de s'en aller. Sydonie effeuillait la rose cueillie dans le jardin de Marguerite, et en jetait les pétales au vent.

Henri voulut rentrer au moins pour un tiers dans le dialogue ; il risqua une phrase. Sydonie répondit quelques mots et se remit à causer avec Emile.

Henri s'arrêta. Il aurait voulu disparaître, mais il ne savait comment prendre congé. Il était furieux et ne voulait pas le laisser voir. Sydonie le mit à son aise.

— Vous auriez tort, M. Henri, de manquer pour moi à vos devoirs de famille et de vous croire obligé de m'accompagner.

— Vous avez raison, Mademoiselle, j'y songeais. Je vous remercie de votre permission et je vais en profiter.

Il salua et se dirigea à pas pressés vers la ferme. Il remonta auprès de Marguerite. Celle-ci, surprise, s'essuya les yeux, mais ils étaient rouges.

— Tu as pleuré, Marguerite, dit Henri.

— Moi... pleuré ?... c'est que... j'ai mal à la tête.

La pauvre enfant aurait pu dire, avec plus de vérité, que c'était son cœur qui souffrait. Elle avait voulu suivre Henri des yeux quand il l'avait quittée ; elle l'avait vu aborder Sydonie ; elle l'avait vu cueillir avec empressement une rose dans son jardin et la donner à mademoiselle de Pontaris, et elle n'avait pu retenir ses larmes.

Henri avait passablement envie de pleurer de son côté. Cependant il réussit à cacher son chagrin. Il resta à causer avec Marguerite jusqu'au dîner ; ils parlèrent tous deux du passé,

mais n'osèrent, ni l'un ni l'autre, parler de l'avenir. Cependant, quand Henri partit, il avait retrouvé toute sa tendresse pour Marguerite, et quand il rentra dîner au château, il réussit à montrer une parfaite dignité vis-à-vis de Sydonie.

En vain celle-ci employa toutes ses séductions; elle joua du piano, elle demanda à Henri une foule de petits services, il fut inflexible. Alors elle prit le parti d'avoir mal à la tête et de se retirer dans sa chambre. Henri fut un peu ébranlé et alla se promener sous les fenêtres de Sydonie, qui restaient éclairées. Mais celle-ci, qui le voyait parfaitement se promener dans le jardin, tint bon à son tour et ne daigna pas entr'ouvrir sa fenêtre. Henri ne rentra que fort tard, après qu'il eut vu les lumière éteintes.

Le lendemain il fut impossible à Henri de causer avec Sydonie il lui proposa une promenade : elle était fatiguée. Un moment, il se trouva près d'elle et il lui dit :

— Il faut absolument que je vous parle.

— Eh bien parlez-moi, répondit-elle tout haut, mais de l'air le plus calme du monde.

Ce n'est que deux heures après qu'il trouva une autre occasion de lui dire :

— Il faut que je vous parle, mais ailleurs qu'ici et à vous seule.

— Monsieur, dit-elle, je n'ai rien à entendre de si solennel.

Et le soir, Henri était redevenu parfaitement amoureux de Sydonie.

Le jour d'après, Emile revint au château. Il paraissait au mieux avec Sydonie. Elle se promena avec lui dans le jardin. Henri était désespéré. Tant il est vrai qu'avec la première venue et des obstacles, on peut faire une passion. A propos d'une plaisanterie qu'il eût laissé passer sans y faire attention en toute autre circonstance, il adressa à Emile quelques paroles assez aigres. Quand celui-ci fut parti, sa mère lui dit :

— Vous voudrez bien vous rappeler qu'Emile est votre oncle, et ne plus vous permettre de lui parler sur ce ton.

— Emile est à peu près de mon âge, quoique mon oncle, répondit Henri ; il a de son côté, à mon égard, un ton qui ne me convient pas ; s'il n'est pas content de moi, il n'a qu'à me le dire.

— Ce ton de spadassin serait parfaitement ridicule partout ailleurs ; ici, il est de plus tout à fait odieux. Les Aulnaies ont été récemment le théâtre, sous prétexte de point d'honneur, d'un meurtre qui a provoqué la vengeance des lois. Je ne veux rien entendre qui rappelle ce funeste préjugé du duel.

Henri ne prêtait à ces paroles, que prononça Cécile avec amertume, qu'une attention médiocre. Sydonie avait levé les épaules quand il avait proféré sa rodomontade en réalité assez ridicule. Cette marque de mépris l'exaspérait ; il voulut s'approcher d'elle, mais elle l'évita.

La tante Isabelle dit à Sydonie :

— Venez vous promener avec moi dans le jardin.

Henri se leva comme pour se mettre en tiers dans la promenade. Mais sa mère le retint. Elle parla encore de son air ferrailleur.

— Je sais, dit-elle, à qui vous devez ces façons qui ont le tort d'être de très-mauvaise compagnie. Ces principes de votre oncle, qui mettait un sabre et un pistolet au-dessus de toutes les lois, ne seront jamais admis ici.

XXXI

Quand madame de Vorlieu et mademoiselle de Pontaris furent suffisamment éloignées de la maison, la première dit :

— Voyons, mon enfant, parlons sérieusement et franchement : voulez-vous, oui ou non, épouser Henri?

— Je le veux bien, Madame.

— Qu'est-ce alors que votre manière d'être avec Emile ?

— Je vous ai entendue vous-même, Madame, dire qu'un peu de coquetterie était nécessaire pour captiver les hommes.

— Oui, mais je trouve que vous allez bien loin ; il faut inquiéter les hommes, les irriter même, mais il ne faut pas les humilier. Faites ce que vous voulez du cœur d'un homme, percez-le de mille traits, écorchez-le, broyez-le : il ne vous

en aimera pas moins pour cela ; mais ne touchez pas à sa vanité, ne blessez pas son orgueil : si vous le faites, il vous échappera. Êtes-vous bien sûre de vous-même? Emile ne vous occupe-t-il pas un peu plus qu'il n'est nécessaire pour la réussite de nos projets?

— Je vous parlerai à cœur ouvert, Madame; je crois que M. Emile me plairait plus que M. Henri. Son habitude du monde, son élégance, son ton, ses manières, tout en lui flatte davantage mon imagination; mais je ne traite pas légèrement le mariage : je sais que c'est une revanche qu'il est donné à la femme de prendre, quand elle a eu un mauvais numéro au jeu de hasard de la naissance et de la fortune. La personne de M. Emile me plairait, je crois, davantage, mais le mariage avec M. Henri me convient mieux. La fortune de M. Emile Golbert serait insuffisante pour l'existence que je veux trouver dans le mariage. Le nom de M. Henri Reynold des Aulnaies me convient également mieux. D'ailleurs, si M. et madame Reynold sont engagés envers moi, je me crois engagée envers eux.

— Effaçons cette dernière phrase, mon enfant : elle ne me fait aucun effet. Vous prenez le mariage en personne raisonnable. Un beau nom et une belle fortune peuvent seuls assurer à une femme une position honorable dans le monde. Que votre mari ait le nez plus ou moins effilé, les yeux bleus ou noirs, cela ne changera rien du tout à votre position. Vous avez donc raison de dire que le mariage avec Henri vous convient mieux. Eh bien, alors, il ne faut pas le faire manquer; il faut craindre que le goût que vous avez pour Emile ne vous entraîne à outrer le quelque peu de coquetterie que

vous croyez nécessaire pour tenir Henri en haleine. Ne vous y trompez pas, vous parlez à l'imagination d'Henri. Vous avez un brillant de beauté qui le séduit, mais il a aimé Marguerite, la fille de Rodolphe. Marguerite est plus belle que vous. Vous froncez le sourcil ; c'est un enfantillage. Vous êtes une fille intelligente, il faut voir les choses comme elles sont. Un général qui ne s'informerait pas rigoureusement du nombre de ses soldats se ferait battre honteusement à la première occasion. Il faut savoir juste ce qu'on a de beauté. Si vous vous exagérez vos avantages, vous vous ferez battre ; si, au contraire, vous appréciez les choses comme elles sont, vous suppléerez à ce que vous pouvez avoir de moins par l'adresse et l'esprit. Marguerite est plus belle que vous, mais vous avez beaucoup de chances de plaire plus qu'elle, au plus grand nombre des hommes. Mais il faut vous défier d'Henri. Quoi que j'aie pu faire, il a été élevé presque tout à fait par son oncle. Il a presque tous ses défauts, mais aussi quelques-unes des qualités qu'il faut que je reconnaisse à Rodolphe. Outre qu'Henri a aimé Marguerite, il se croit lié avec elle par une sorte de promesse tacite. Leur union était pour les deux frères un rêve très-tendrement caressé. Je n'ai qu'une confiance modérée dans l'amour que lui donne votre beauté. Je voudrais que vous eussiez l'adresse de l'engager. Je voudrais qu'il vous eût fait quelque serment solennel, dussiez-vous le payer un peu cher. Soyez sûre qu'alors il se croirait lié avec vous et délié avec Marguerite. D'ailleurs, ce terrible Reynold peut reparaître ici. Il ne renoncera pas sans peine au désir de voir Henri épouser la petite-fille de l'écrivain public. Mais si Henri lui dit : « Je suis

engagé avec Sydonie par une promesse sérieuse, solennelle, sacrée, » Rodolphe abandonnera la partie. J'ai eu le temps de l'étudier. Il est en tout semblable à son père. Hâtez-vous donc, ne jouez pas trop avec Henri, parce que Marguerite est là, et qu'il ne faut qu'un moment de mauvaise humeur ou d'admiration, ou encore le retour de Rodolphe, pour que notre jeune homme nous échappe. Engagez-le par un bon serment et par un gros devoir ; ni lui ni Rodolphe n'auront rien à y opposer. Qu'il croie son honneur intéressé à vous épouser, et il vous épousera ; son oncle, lui-même, lui en ferait au besoin une loi.

XXXII

Sydonie réfléchit sur les paroles de la tante Isabelle. Aussi, quand elle vit, le soir, Henri se promenant sous ses fenêtres, elle entr'ouvrit ses persiennes.

— Sydonie, lui dit-il, par pitié, donnez-moi une occasion de vous parler ; c'est très-probablement pour la dernière fois, et vous serez délivrée à jamais de mes importunités.

— Ne pouvez-vous me parler d'où vous êtes ?

— C'est impossible.

— Ne pouvez-vous remettre à demain ce que vous avez à me dire, et nous causerons en nous promenant dans le jardin ?

— Non, je n'attendrai pas une minute de plus. J'ai trop souffert. Si vous refusez de m'entendre, je saurai ce que cela

veut dire, et je suis décidé à ne pas me coucher sans avoir pris une résolution sur laquelle je ne reviendrai pas.

— Eh bien ! puisque vous êtes si opiniâtre, je vais descendre au jardin. Nous nous promènerons un quart d'heure, juste, et vous me direz ce grand mystère qui ne peut attendre jusqu'à demain. Attendez que tout le monde soit couché et qu'il n'y ait plus de lumières dans le château.

En effet, fidèle à sa promesse, plus fidèle à ses projets, une demi-heure après, Sydonie apparaissait comme une ombre légère au détour d'une allée. Elle posa un peu tremblante sa main sur le bras d'Henri. Celui-ci fit quelques pas.

— Où me conduisez-vous?

— A quelque distance du château, qu'on ne nous voie pas et qu'on ne nous entende pas.

Ils ne tardèrent pas à disparaître sous une allée de platanes. Je ne répéterai pas leur conversation, le sommaire suffira. Henri voulut savoir pourquoi Sydonie avait avec lui des airs dédaigneux. Il demanda si elle aimait Emile. Mademoiselle de Pontaris lui parla de Marguerite. Il avoua les projets de son père et de son oncle, il ne cacha pas que jusqu'à un certain moment il avait prévu avec plaisir la réalisation de ce projet, il avait cru éprouver pour Marguerite tout l'amour qu'il est possible d'éprouver ; mais depuis ce certain moment il avait vu, à n'en pas douter, que ce qu'il avait pris pour de l'amour était un sentiment doux et tendre, il est vrai, mais calme et presque froid, quelque chose de fraternel. Cependant il redoutait le chagrin que cette découverte ferait, non pas à son

père, qui avait changé d'idée, mais à son oncle et peut-être à Marguerite, Certes, s'il était aimé de Sydonie, il saurait tout braver; mais s'il fallait se voir dédaigner, se voir préférer un autre, il épouserait Marguerite, il se résignerait au bonheur qu'on lui avait préparé dès sa naissance.

Sydonie comprit alors combien la tante avait raison. Elle montra à son tour quelque crainte de n'être pas aimée, quelques inquiétudes au sujet de Marguerite. Henri la rassura, et tous deux finirent par se jurer un éternel amour.

Le jour allait paraître quand ils se séparèrent.

Sydonie dit à Henri :

— Henri, je compte sur votre honneur; si vous ne tenez pas vos serments, je suis perdue.

Henri couvrit la main de Sydonie de baisers passionnés. Tous deux regagnèrent séparément leur appartement. Henri ne dormit pas de la nuit; il était enivré.

Le lendemain, la tante dit à Sydonie : — Allons, tout ira bien; mais il ne faut pas perdre de temps; il faut surtout que Rodolphe n'ait pas le temps d'arriver, car avec ce diable d'homme on n'est sûr de rien.

XXXIII

Dès le jour, Henri alla trouver son père et lui tint à peu près ce langage :

— Je me trompe fort, mon père, ou j'ai cru voir que ma mère et vous aviez quelques intentions relativement à mademoiselle de Pontaris et à moi.

— Tu ne te trompes pas. Après le duel fatal qui a enlevé à Sydonie son seul protecteur, touché de la perte d'un homme que je croyais mon ami, avec lequel j'avais du moins des habitudes d'intimité, touché de la situation d'abandon où se trouvait cette jeune fille, j'ai fait le serment de remplacer son père. Je me suis laissé entraîner par ta mère et par ta tante, à y ajouter celui de t'unir à elle, si aucun de vous deux n'y mettait d'obstacles. Depuis, j'ai regretté cette pro-

messe. Le ciel me l'aurait peut-être remise, mais ta mère et ta tante sont moins indulgentes. Cette parole imprudente venait détruire un projet que Rodolphe et moi nous avions formé dès ta naissance et dès la naissance de sa fille, projet que venait confirmer la douce intimité qni s'était établie entre Marguerite et toi. J'espérais que tu aimerais Marguerite, et que ma parole se trouverait ainsi dégagée. Si tu aimes Sydonie, je n'ai plus rien à dire. Viens chez ta mère.

Madame de Vorlieu était chez Cécile. Albert dit en entrant :

— Voici Henri qui me demande la main de mademoiselle de Pontaris.

Cécile embrassa son fils.

— Eh bien, dit-elle, n'est-ce pas notre vœu le plus cher?

— Henri est bien jeune, risqua Albert.

— On n'est jamais trop jeune, dit la tante d'un ton sentencieux, pour entrer dans le port et dans l'abri du mariage. Vous-même, mon neveu, ne vous êtes-vous pas marié très-jeune? Et votre frère Rodolphe, votre héros, n'était-il pas plus jeune que vous encore, lorsqu'il a confié son bonheur à la fille de l'écrivain public, M. Dauphin.

— Ma tante, M. Dauphin est le plus honnête homme que je connaisse; pour Agathe, c'est une vertueuse et charmante femme. Et cette sœur, que m'a donnée mon frère, je l'aime comme si elle m'avait été donnée par mon père.

— Ne nous fâchons pas, mon neveu, au moment où vous venez nous donner une bonne nouvelle.

— Mon cher Albert, dit Cécile, je comprends les senti-

ments de votre cœur : il aurait à souffrir si votre frère était ici lorsque nous conclurons ce mariage qui doit détruire des projets qu'il avait formés.

— Que nous avions formés, Cécile.

— N'importe ! Ne vous sera-t-il pas plus commode de lui écrire en lui expliquant ce qui ce passe, et de faire le mariage avant son retour ?

— Oui, si ce mariage est résolu ; mais mademoiselle de Pontaris y consent-elle ?

— C'est ce que nous allons savoir dans un instant, en nous transportant chez elle, mon neveu et moi.

Sydonie accepta avec reconnaissance ce lien nouveau qui l'unissait à la famille des Aulnaies et de madame Vorlieu, qu'elle serait très heureuse de pouvoir aussi appeler comme tout le monde dans la maison : « *la tante Isabelle.* »

Une nouvelle conférence eut lieu, dans laquelle il fut décidé : 1° qu'on ferait le mariage à l'expiration des délais strictement nécessaires ; 2° qu'on écrirait à Rodolphe pour le prévenir.

La tante avait un troisième projet qu'elle garda secret : c'était d'aller annoncer elle-même l'événement à la ferme ; c'était un petit régal féroce qu'elle se réservait.

Albert écrivit à son frère : il lui rappelait leurs projets, que l'amour qui paraissait s'épanouir dans les deux jeunes cœurs de Marguerite et d'Henri, semblait si bien favoriser ; il lui parlait de ce duel dont les causes étaient pour lui restées si obscures, et dont les conséquences avaient été si funestes : la mort pour Clodomir de Pontaris,

la fuite et l'exil pour Rodolphe. Il avait, dans le premier moment, promis solennellement de servir de protecteur à Sydonie; par un entraînement moins justifiable, il avait promis de lui faire épouser Henri; cette promesse n'avait pas tardé à l'inquiéter, mais il s'était tranquillisé en pensant que si Henri aimait Marguerite, comme tout devait le faire croire, lui Albert se trouverait naturellement dégagé de sa promesse, et que leurs rêves pour l'avenir de leurs enfants se trouveraient naturellement réalisés. Mais Henri, soit qu'il eût cédé aux suggestions de Cécile et de madame de Vorlieu, soit par suite de l'inconstance naturelle au cœur humain, venait de lui demander positivement la main de mademoiselle de Pontaris; leurs projets étaient donc détruits; il en était, pour sa part, profondement affligé.

Il pensait bien, du reste, qu'il irait passer quelque temps avec Rodolphe à Lausanne.

La lettre faite, Albert la porta à Dauphin.

— Voici, père Dauphin, lui dit-il, une lettre que j'ai écrite les larmes aux yeux et qui causera un grand chagrin à mon frère. Envoyez-la lui; dites-lui qu'il ne me fasse pas de reproches, que j'ai autant besoin de consolations que lui; qu'il a toujours été le plus fort de nous deux, mon appui, mon recours, et qu'il ne l'oublie pas en cette occasion.

— Ce pauvre Rodolphe n'a pas besoin de nouveaux chagrins.

— Et celui-ci le frappera vivement, car Rodolphe a les sensations plus vives dans ceux qu'il aime qu'en lui-même; il a plus mal à la tête des autres qu'à la sienne propre, et il s'agit de projets qui nous étaient bien chers à tous deux.

— Voulez-vous voir Agathe et Marguerite ?

— Oh ! non... Je suis pressé ; un autre jour.

Et comme Albert sortait de la ferme, il vit la tante Isabelle qui y entrait.

— Ma tante ! au nom du ciel, prenez garde ! lui dit-il.

Puis il continua sa route en disant :

— Je suis sûr qu'elle va faire du mal.

Albert ne se trompait pas. Madame de Vorlieu s'excusa presque auprès d'Agathe de ne pas être venue depuis longtemps à la ferme ; mais on avait été très-occupé au château, et on n'était pas au bout. Il allait y avoir un mariage. Henri avait demandé la main de mademoiselle de Pontaris ; il en était amoureux comme un fou. Sydonie avait donné son consentement ; le mariage aurait lieu dans dix jours. A propos, avait-on des nouvelles de Rodolphe ?

La tante se leva. Pas un mot échappé à Agathe ni à Marguerite ne lui avait donné la joie qu'elle était venue chercher. Il fallait bien se contenter de l'altération du visage. Elle sortit en *promettant* de revenir bientôt.

A peine fut-elle dehors, qu'Agathe, qui n'avait pas eu la force de la reconduire, ouvrit en pleurant les bras à sa fille. Marguerite, pâle, les yeux hagards, se précipita dans les bras de sa mère et y tomba évanouie. Les plus tendres caresses, les secours les plus empressés la rappelèrent bientôt à la vie.

Au premier moment les deux femmes n'avaient rien à se dire.

Plus tard Agathe questionna sa fille. Celle-ci lui rapporta les diverses circonstances qui l'avaient depuis quelque temps tour à tour réjouie et désespérée.

— Ce sera un grand chagrin pour ton père, dit Agathe.

— Pauvre père ! quel malheur qu'il ne soit pas ici ! J'aurais tant besoin de vous tenir tous les deux dans mes bras.

XXXIV

Au château, Henri était, de son côté, très-malheureux. Il avait cédé à un moment d'ivresse plus d'à moitié préparé par Sydonie. Il croyait son honneur engagé à réparer sa faute, et le voile était déchiré. Il voyait clair dans son cœur. Sydonie avait frappé son imagination, avait enivré ses sens, mais il aimait Marguerite, il n'aimait que Marguerite. Par moments, il avait envie d'aller se jeter aux pieds de Sydonie et de lui avouer tout. Mais que diraient sa mère et sa tante? Que dirait-il lui-même lorsque Sydonie lui rappellerait le serment solennel qu'il lui avait fait? D'autres fois, il voulait au moins s'expliquer avec Marguerite. Ne rien lui dire, c'était la traiter avec un dédain qui était bien loin de son cœur; lui tout dire, il n'en avait pas le droit,

c'était le secret de Sydonie, au moins autant que son secret à lui.

Cependant il se décida à écrire à Agathe :

« — Ma chère tante, dites si voulez à Marguerite, et au moins sachez vous-même que je suis le plus malheureux des hommes ; j'aime, j'adore Marguerite, et je vais en épouser une autre. L'honneur, qui m'oblige à me conduire ainsi, me défend de vous en dire davantage. »

Agathe hésita à montrer cette lettre à Marguerite. Il pouvait être dangeureux de lui rendre une vague espérance, car tout ne devait pas paraître perdu pour la pauvre enfant, s'il était vrai qu'Henri l'aimât encore. Elle voulut à ce sujet consulter le père Dauphin. Dauphin répondit qu'elle ferait bien d'attendre, et qu'il allait consulter Rodolphe.

Rodolphe fut profondément attristé en recevant la lettre de son frère. Il vit là la main de la tante Isabelle et la main de Cécile. Il pleura en songeant au chagrin de sa pauvre petite Marguerite, chagrin qu'il se reprochait amèrement d'avoir provoqué lui-même en cultivant cet amour pour Henri qui germait dans le jeune cœur de Marguerite.

Au premier moment de sa douleur, il dit : « C'est trop ! cette femme me fait la guerre avec trop d'acharnement; elle aura la guerre à son tour. Ma générosité n'a fait que l'encourager; à son tour à souffrir et à pleurer ! » Et il écrivit

une longue lettre à Albert. Dans cette lettre, il lui racontait tout; il lui disait que lui, Albert, lui avait tiré une balle qu'il avait, lui, Rodolphe, fait extraire de son bras, et que c'était avec cette balle qu'il avait tué Clodomir. Il lui disait les causes de ce duel, et aussi les causes de son exil et de son emprisonnement. Il lui disait: « Ces deux femmes sont deux monstres, il faut les chasser. » Mais il relut sa lettre, il se rappela l'amour aveugle d'Albert pour Cécile, il songea à son désespoir; il déchira la lettre. « Si j'étais libre, dit-il, j'emmènerais cette chère Marguerite faire un voyage, je ferais tout pour qu'elle n'assistât pas à ce mariage. De toute façon, quand elle devrait être avec moi dans ma prison, je ne veux pas qu'elle subisse le supplice de voir Henri épouser madememoiselle de Pontaris. » Il écrivit en ce sens au père Dauphin : « C'est après-demain qu'on me juge, lui disait-il, si je suis acquitté (et je prie le ciel avec ferveur pour être acquitté), j'irai passer quelques heures au milieu de vous, puis j'emmènerai Marguerite pendant quelque temps. Si je suis condamné, vous direz tout à Marguerite; vous lui direz que son père est en prison; vous me l'amènerez, et j'espère faire naître dans son esprit des idées qui calmeront sa légitime douleur. »

Au château, on s'occupait activement des préparatifs de la solennité. On faisait pour Sydonie les toilettes les plus brillantes. Emile seul paraissait très-agité en sens contraire. Sydonie lui plaisait, et il avait cru être de sa part l'objet d'une préférence marquée. Le jour de la promenade au bord de la rivière, une déclaration formelle n'avait pas été mal accueil-

lie; il avait, d'autre part, des raisons assez puissantes de voir avec chagrin le mariage de Sydonie avec Henri. Il s'était plus d'à moitié ruiné, et il avait eu, comme sa sœur, tout ce qu'il pouvait espérer du vivant de ses parents, qui étaient encore jeunes et dont, au reste, la fortune avait été considérablement diminuée par l'issue malheureuse d'affaires de bourse. Sydonie passait pour riche : on n'avait pas ébruité l'état dans lequel Clodomir avait laissé la fortune de sa fille.

C'était une occasion de relever sa situation, qu'Emile avait cultivée avec soin, et il était à la fois triste et humilié de se voir supplanté par un petit jeune homme comme Henri. Il essayait d'avoir une explication avec Sydonie, de lui rappeler comment elle avait encouragé son amour : mais celle-ci, qui, sans savoir précisément l'état des affaires d'Emile Golbert, savait Henri plus riche que lui, faisait taire facilement le sentiment de préférence qui naturellement l'aurait entraînée vers Emile. — « Quel malheur, disait-elle en elle-même, que je ne puisse pas jouir avec Emile de la fortune d'Henri ! »

Malgré tout le soin qu'elle mettait à éviter Emile, il réussit à lui dire :

— Ce soir, à onze heures, quand tout le monde sera couché, je serai sous votre fenêtre; il faut absolument que je vous parle.

— Au nom du ciel ! n'y venez pas, dit Sydonie; vous me perdriez.

— Ce n'est pas trop de vous demander un quart d'heure de conversation; je vous promets ensuite de ne plus vous parler

d'un amour auquel vous aviez promis d'espérer un sort plus heureux.

— C'est impossible.

— Je vous jure, alors, que je réclamerai tout haut le résultat de vos promesses et que je rendrai ce funeste mariage impossible, dussè-je tuer Henri !

— Homme cruel ! Eh bien, j'y serai.

— A ce soir donc.

XXXV

Le soir, en effet, lorsque le silence se fit au château, Emile se trouva sous la fenêtre de Sydonie. Elle fut longtemps sans ouvrir; elle hésitait, elle craignait. Mais il jeta de petites pierres dans les vitres. Alors elle parut sur son balcon.

— Partez, au nom du ciel, lui dit-elle à voix basse, si vous ne voulez pas me perdre.

— Un mot seulement.

— Vous m'avez promis que nous causerions un instant.

— Non, soyez raisonnable, soyez bon, allez-vous-en.

— Alors, prenez cette lettre; je viendrai demain chercher votre réponse.

— Je ne dois pas recevoir de lettre, et je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez.

N'importe, lisez la lettre et donnez-moi la réponse.

— Je n'écrirai pas une ligne.

— Qui vous dit d'écrire? Vous me direz simplement oui ou non.

— Eh bien! je vous dis Non d'avance.

— C'est bien présomptueux. Vous ne savez pas ce que je vous demande. Tenez, voici la lettre. (Et il la jeta sur le balcon.)— A demain, à la même heure.

— J'entends du bruit, j'entends marcher sous les arbres. Pourvu que personne ne nous ait vus!

— C'est le vent dans les feuilles.

— Allez-vous-en.

— Adieu, à demain.

Sydonie ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait cru entendre marcher sous les arbres. Un homme, en effet, avait entendu à peu près toute sa conversation avec Emile. Cet homme était Rodolphe.

Rodolphe avait été acquitté par le tribunal. Le jugement, rendu à une heure assez avancée, il avait été néanmoins mis immédiatement en liberté, et s'était dirigé vers les Aulnaies. Malgré son désir d'embrasser les hôtes de la ferme et surtout la pauvre petite Marguerite, qu'il savait malheureuse, il avait voulu voir d'abord Albert, et savoir si tout était bien réellement fini. La lettre d'Henri à Agathe, lettre qu'on lui avait envoyée dans sa prison, lui semblait mettre tout en question, puisque c'était Marguerite qu'Henri aimait. En se

dirigeant vers le château, il avait entendu des voix qu'il n'avait pas tardé à reconnaître, et comme il voyageait en pays ennemi, il avait pensé qu'il était bon d'écouter.

— A part le chagrin que cause à Henri, à ce qu'il paraît, et certainement à Marguerite, à Albert, à Agathe et à moi la perte de nos espérances, voici un sot mariage qui se prépare

XXXVI

Rodolphe arriva auprès d'Albert qui allait se coucher. Les deux frères s'embrassèrent.

— Tu arrives de Lausanne?

— Non, mon ami, j'arrive de Paris.

— Et que faisais-tu à Paris?

— J'y étais en prison, où j'attendais mon jugement. Grâce à Dieu, j'ai été acquitté. Me voici. Nous ne nous séparerons plus, après toutefois un petit voyage que je vais être obligé de faire.

— Quel bonheur! tu es acquitté! Mais comment est-ce que je ne te savais pas en prison? Et ces lettres qui venaient de Suisse?

— C'était un chagrin que je voulais épargner à toi et à

ceux de la ferme. Les lettres de Suisse, c'était une invention que nous avions eue, le père Dauphin et moi, pour vous tromper tous.

— Comment! tu étais en prison, mon pauvre Rodolphe, et tu me le cachais!

— Quand je te cache quelque chose, Albert, c'est pour t'épargner un chagrin. Songe toujours que tu es le but de ma vie, et que je n'ai pas perdu de vue un instant les promesses que nous nous sommes faites sur la tombe de nos chers parents.

— Mais je serais allé te voir, passer avec toi dans ta prison tout le temps possible.

— C'est ce que nous aurions fait si j'avais été condamné; mais ce que je voulais surtout épargner à Agathe, à Marguerite et à toi, c'était l'anxiété causée par l'incertitude de l'événement. De ce côté, tout va bien. Embrassons-nous de bon cœur et n'en parlons plus.

— De quel voyage me parles-tu?

— J'ai reçu ta lettre.

— Hélas!

— Eh bien, il faut que j'emmène Marguerite, que je soigne son pauvre cœur blessé. Je ne veux pas qu'elle soit ici au moment du mariage.

— Quel malheur que les choses aient ainsi tourné!

— Henri est-il au château?

— Oui.

— Voici une lettre qu'il a écrite à Agathe. Dans cette lettre, il prétend qu'il cède à une dure nécessité en épousant mademoiselle de Pontaris.

— C'est singulier ! dit Albert après avoir lu la lettre. C'est lui qui est venu me prier de lui faire épouser Sydonie.

— Il faut qu'il nous explique cettre lettre ; fais-le appeler.

Henri était couché et ne dormait pas. Il se leva et vint dans la chambre de son père. Au premier moment il embrassa son oncle avec effusion ; puis il baissa les yeux et ne parla pas.

— Henri, qu'est-ce que cette lettre ? lui dit Rodolphe.

— C'est une lettre que j'ai écrite à ma tante Agathe.

— Que veut dire cette lettre ?

— Elle ne contient que la vérité.

— Ce n'est donc pas avec joie que tu épouses Sydonie ? demanda Albert.

— J'aime Marguerite.

— Pourquoi alors m'as-tu demandé avec tant d'instances à épouser mademoiselle de Pontaris, quand ton oncle et moi nous aurions été si heureux de te voir épouser Marguerite ?

Henri baissa la tête et ne répondit pas.

— Ta mère et ta tante prétendent que tu es passionnément épris de Sydonie.

— J'avoue que sa beauté, l'inusité de ses manières, la hardiesse de son esprit m'avaient séduit un moment.

— Eh bien ?

— Mais aussitôt que j'ai regardé dans mon cœur, j'ai vu que je n'aime et que je n'aimerai jamais que Marguerite.

— Mais alors ce mariage sera horrible pour mademoiselle de Pontaris et pour toi ?

— Pour moi du moins, car je remplirai tous mes devoirs envers la femme que j'épouserai.

— Ton premier devoir envers elle est de ne pas la tromper et de ne pas lui faire croire que tu l'aimes quand tu en aimes une autre.

— Il n'est plus temps, il faut que ce mariage se fasse.

— Je pense au contraire que je ne dois pas te laisser aller plus loin; je vais consulter ta mère et ta tante Isabelle.

— Au nom du ciel! n'en faites rien, mon père.

— Il le faut bien, puisque je n'obtiens de toi que des charades et des logogriphes.

— Si je n'épouse pas Sydonie, je suis déshonoré.

— Mais tu ne feras pas non plus une action fort honnête en l'épousant sans l'aimer, en te chargeant de devoirs auxquels tôt ou tard tu manqueras.

— N'importe! je dois épouser Sydonie.

— Tu le lui as promis?

— Oui, et ma promesse est sacrée.

— Alors, il n'y a plus rien à dire; c'est un malheur, c'en sera un plus grand plus tard, mais fais ton devoir. Adieu, Albert. Accompagne-moi un peu.

— Ah! mon oncle, je suis bien malheureux!

Quand Albert et Rodolphe furent hors du château, Albert dit à Rodolphe :

— Tout le monde sera donc malheureux de ce mariage?

— Je ne le laisserai pas faire!

— Sydonie seule peut le rompre; ni toi, ni moi, nous n'a-

vons le droit de nous y opposer. Je craignais qu'Henri, qui est mon fils comme à toi, n'eût cédé à une versatilité que je n'aimerais pas à voir dans son caractère ; il a été entraîné sur une pente où il est bien facile de glisser; il accomplit un devoir, c'est un honnête garçon.

— Mais, enfin, quel sera le résultat de cette union?

— Très-mauvais pour tout le monde; je ne vois guère que la tante Isabelle qui y trouvera son compte, son bonheur ne pouvant se faire que du chagrin des autres.

— Ne vois-tu, Rodolphe, aucun essai à tenter?

— Non, le mariage ne peut être rompu que par Sydonie. Ce qu'il y a de fâcheux encore, c'est que le hasard m'a fait découvrir que sa tendresse pour Henri n'est ni bien ardente ni surtout bien exclusive.

— Mais alors nous serions fous et criminels de les laisser se marier!

— J'essaierai quelque chose demain. Ne parle de rien à personne; viens me trouver dès qu'il fera jour.

— Bonsoir, mon cher Rodolphe.

XXXVII

Rodolphe entra à la ferme. Ce fut une grande joie de le revoir. Il ne voulait pas avoir à parler d'Henri jusqu'à ce qu'il eût tenté la dernière épreuve qu'il avait remise au lendemain. Il embrassa cependant sa fille avec plus de tendresse que de coutume, et il se sentit le cœur serré en la trouvant pâle. Il donna le change à son imagination en leur racontant ce qui lui était arrivé depuis son départ de la ferme. Les deux femmes pleurèrent amèrement en apprenant que, tandis qu'elles le croyaient en Suisse, il était dans une prison.

Dauphin apporta les lettres datées de Lausanne. Entre les lignes qui parlaient de la Suisse, d'autres lignes retra-

cées par le feu en brun foncé parlaient de la prison. Ces lettres arrachèrent encore des larmes à Agathe et à Marguerite.

— Mais tout est fini, disait Rodolphe; nous ne nous quitterons plus jamais.

Le lendemain matin, Albert était à la ferme à la pointe du jour. Rodolphe lui expliqua ce qu'il voulait tenter.

— En effet, disait-il, s'ils ne s'aiment ni l'un ni l'autre, il sera très-heureux d'amener mademoiselle de Pontaris à rompre une union qu'elle seule peut rompre.

Rodolphe se plaça dans un cabinet d'où il pouvait entendre ce qui se disait dans l'appartement d'Albert, et Albert fit prier mademoiselle de Pontaris de le venir trouver. Elle ne tarda pas à arriver.

— Mon enfant, dit Albert, asseyez-vous et écoutez-moi avec attention. Votre union avec Henri est décidée; cependant il est une chose que vous ignorez et que je ne dois pas vous cacher plus longtemps. Je ne suis pas aussi riche que je le parais : ce château, les terres qui en dépendent, le luxe qui nous entoure, tout a dû vous tromper. Mon frère Rodolphe, pour rendre mon mariage possible, m'a abandonné une notable partie de son patrimoine, et de cette façon, en effet, grâce à sa générosité, grâce à la dot de mademoiselle Golbert que j'épousais, j'étais riche. Albert, fils unique, était un beau parti; mais de malheureuses circonstances, qu'il serait trop long de vous expliquer, m'amenèrent en peu d'années sur le bord de la ruine. Rodolphe, qui, pendant le même temps,

par l'ordre, par le travail, par la simplicité de sa vie, par des chances heureuses, s'était enrichi, vint à mon secours avec le même empressement, mais avec des restrictions dont de nouveaux devoirs lui imposaient la nécessité. Rodolphe était marié et avait une fille. Il racheta mes terres grevées d'hypothèques. C'était me les donner une seconde fois. « Cela va de soi-même, me dit-il; ton Henri épousera ma petite Marguerite ; le château et la ferme sont leurs biens qu'ils réuniront. Il n'importe pas que l'un apporte moins, que l'autre apporte davantage, puisqu'ils réuniront le tout. » Ce projet, je ne vous le cache pas, ma chère Sydonie, nous plaisait si fort, à mon frère et à moi, que nous ne nous étions jamais avisés de douter de sa réussite. Une douce tendresse semblait naître entre les deux enfants, et nous ne pensions qu'à remercier Dieu de ce que tout paraissait ainsi concourir à la réalisation de nos désirs. Le malheur qui vous est arrivé nous a imposé le charmant devoir, à Cécile et à moi, de voir en vous un enfant de plus. Peut-être avons-nous été un peu loin en formant des projets d'union entre vous et Henri ; mais, projets ou non, votre beauté a fait le reste. Henri est devenu amoureux de vous et nous a priés de vous donner à lui. Il a obtenu votre consentement, et vous serez sa femme.

Toutefois, quoique je ne doute pas, ma chère Sydonie, de votre désintéressement; quoique je sois persuadé que vous partagez la tendresse de mon fils et que vous l'aimez pour lui-même, je dois achever de m'expliquer avec vous sur nos affaires d'argent.

Lors de mon mariage, Rodolphe me donna plus de la

moitié de son patrimoine. C'était son droit; j'acceptai sans hésiter. Mais lorsqu'il s'agit de dégager mes terres hypothéquées, il dut donner l'argent qui devait un jour appartenir à sa fille. Si nos premiers projets s'étaient réalisés, cet argent revenait à Marguerite par son mariage avec Henri; mais aujourd'hui que tout est changé, Rodolphe n'a pas plus le droit que je n'ai le pouvoir ni la volonté de laisser cette confusion dans nos affaires. Rodolphe, le fermier, est le propriétaire réel de plus de la moitié des terres du château. Il faut qu'il les réserve pour sa fille, à laquelle elles appartiennent. Henri ne peut pas vous apporter en dot la fortune de Marguerite.

Je le répète, ma chère Sydonie, je vous crois une belle âme; je ne mets pas en doute, un seul instant, que vos affections sont au-dessus des intérêts matériels. Mais j'ai dû tout vous dire. Vous-même, vous n'êtes pas riche. M. de Pontaris en mourant a laissé vos affaires dans un tel état, que sa mort seule peut-être vous a sauvée d'une ruine complète. Quand nous aurons rendu à mon frère ce qui appartient à sa fille, nous n'aurons qu'une bien modeste aisance. Il faudra mettre à bas tout ce luxe qui nous entoure; il nous faudra vivre comme ils vivent à la ferme. Mais un esprit élevé comme le vôtre est fait pour le comprendre : ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur. Nous vivrons simplement; nous renoncerons à Paris et au monde. La nature avec ses magnificences fera notre luxe, et les douces affections de famille remplaceront ce qui nous manquera sous le rapport de la fortune. C'est dans une honnête médiocrité que

les philosophes et les sages de tous les temps ont placé le bonheur.

Albert récita ainsi pendant dix bonnes minutes des lieux communs sur la pauvreté dont Rodolphe lui avait indiqué la plupart.

Sydonie, frappée comme de la foudre, ne l'interrompit pas, et au contraire redoutait le moment où elle serait obligée de parler à son tour. Mais Rodolphe avait tout prévu, et avait recommandé à Albert de lui épargner cet embarras.

— Ma chère Sydonie, dit Albert au moment où elle essayait de balbutier une réponse, pardon si je vous interromps, mais je ne veux pas que vous ajoutiez un mot de plus. Je sais tout ce que l'élévation de votre esprit, la générosité de votre cœur et votre tendresse pour Henri vous feraient dire; mais j'exige positivement que vous ne me répondiez qu'après-demain, ici, à la même heure; pas un mot de plus, je vous en prie; je le veux. Qu'il ne soit fait ni à moi ni à personne aucune allusion à notre conversation de ce matin. Je veux que vous m'en fassiez la promesse formelle.

— Je vous obéirai, Monsieur, dit Sydonie.

— Maintenant, mon enfant, quoique je ne doute pas de votre réponse, je ne veux la connaître que mardi. Si vous agissiez autrement, vous m'offenseriez.

Sydonie se retira.

Rodolphe sortit de sa cachette.

— Eh bien! mon cher Albert, cette fille-là n'aime pas

Henri : elle n'aurait sans cela tenu aucun compte de ta défense, et elle aurait voulu dire sans délai qu'elle l'aimait et l'épousait pauvre comme riche. Peut-être est-ce ce qu'elle fera après-demain. Néanmoins, tu as bien fait de suivre nos conventions et de ne pas lui laisser prendre un engagement à l'improviste. Il faut qu'Henri disparaisse pendant ces deux jours. Imagine une commission à lui donner à Paris. Du reste, nous n'avons rien dit que de vrai à Sydonie, et la probité t'obligeait à lui parler comme tu as fait. Seulement elle a à rendre ce soir une réponse qui pourra bien être influencée par votre conversation de ce matin.

— Que veux-tu dire ?

— Tu sauras cela plus tard.

XXXVIII

Sydonie était rentrée chez elle dans un grand trouble. Tous ses rêves de grandeur, de luxe, de monde, de succès dans les salons venaient de se dissiper comme une légère fumée. Elle se rappelait avec un sourire amer la phrase d'Albert : « La fortune ne fait pas le bonheur. » Elle relut la lettre d'Émile.

Émile, sans parler de ce changement dans la fortune d'Henri, changement qu'il ignorait, semblait cependant faire prévoir à Sydonie que ses espérances au sujet de son mariage avec Henri seraient inévitablement trompées.

« A quelle existence, ma belle Sydonie, lui disait-il, allez-vous vous condamner Dans toute cetie famille où vous allez entrer, l'oncle Rodolphe finit toujours par être le

maître. Ma sœur, avec sa beauté et tout l'amour qu'elle inspire à son mari; madame de Vorlieu, la tante, avec la finesse de son esprit et l'obstination de son caractère, n'ont jamais pu lutter avec un avantage soutenu contre son influence.

» Or, ledit oncle veut absolument qu'on vive à la campagne et dans la pratique de toutes les vertus champêtres. Votre vie sera une longue et ennuyeuse bergerie, sans même un pauvre loup pour rompre la monotonie de cette berquinade; à moins que je n'aie pitié de vous, et que je ne vienne jouer, à votre égard, ce rôle divertissant, par bonté d'âme. Vous serez riche, mais savez-vous à quoi sert l'argent, dans cette famille, sous le règne de l'oncle Rodolphe premier? on se prive de tout plaisir, on s'habille comme des petits bourgeois, on économise des liards, on remplit des tirelires; avec le produit de ces austérités exercées sur soi-même, on achète un demi-arpent de terre, on en défriche un autre demi-arpent, où on essaye de nouveaux engrais.

» Moi, au contraire, je suis beaucoup moins riche que ne le sera Henri, mais ce que j'ai est à moi. Je vis comme je veux, et ce que je veux, c'est de vous voir heureuse, brillante, adorée de tous les hommes, enviée et haïe de toutes les femmes. Je ne veux plus manger mon fonds, mais avec mes revenus dépensés avec le talent que m'a donné l'expérience, nous pouvons vivre dans le monde avec un éclat suffisant; il s'agit de savoir dépenser son argent.

» Pensez-y donc, ma belle Sydonie : vous n'êtes pas faite pour fleurir, vous épanouir et vous faner à la campagne comme une fleur des champs, dans une plaine déserte. Ve-

nez au milieu du monde dont votre beauté, vos grâces, votre esprit, vos talents vous donneront la plus légitime des royautés. Si je n'étais pas amoureux de vous, je vous tiendrais le même langage, par probité, par amour de l'ordre, par respect pour ce qui est beau. Si vous épousez Henri, vous serez sous le joug de l'oncle : avant six mois, vous haïrez ces gens et cette vie, etc. »

Quand arriva le moment fixé pour le rendez-vous, Sydonie ouvrit ses persiennes et dit à Émile : — « Montez. »

Quand Émile fut dans la chambre de mademoiselle de Pontaris, il voulut lui baiser la main.

— Asseyez-vous, lui dit-elle ; ce que j'ai à vous dire est si sérieux, que je n'ai pas pensé avoir à me défendre d'aucun manque de respect. J'allais céder à un entraînement. Cette famille m'a accueillie dans l'abandon où me laissait la mort de mon père. Je m'étais habituée à lui accorder une grande influence sur moi. Ils avaient l'air si heureux tous de me voir épouser ce jeune homme, que je n'avais pas la force de m'y refuser. Cependant, au moment d'un acte aussi important que le mariage, au moment d'engager ma vie tout entière, j'ai réfléchi mûrement ; j'ai pensé que j'aurais trop de temps à me repentir d'une faiblesse. Je n'aime pas M. Henri, et... j'en aime un autre. Ils ont été bons pour moi ; mais cependant je ne leur dois pas le sacrifice de ma vie entière. D'ailleurs, celui que... j'aime leur tient aussi par les liens du sang. Plus tard, après le premier moment de désappointement et de dépit, je me retrouverai dans cette famille, si toutefois celui que j'aime ne m'a pas trompée, si ses protestations, si

ses serments partent d'un cœur sincère et d'un esprit résolu.

Émile se jeta aux genoux de Sydonie.

— Asseyez-vous; nous n'avons que quelques instants pour prendre une résolution. Vous m'avez dit que vous m'aimez. Eh bien, je vous aime aussi, et je veux être votre femme. Vous n'êtes pas riche, mais « ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur. »

Tous deux se trompaient. Mademoiselle de Pontaris ne donnait la préférence à Émile Golbert qu'à cause de la révélation que lui avait faite M. des Aulnaies sur la fortune de son fils. Elle ne renonçait pour Émile à cette fortune que depuis qu'elle savait qu'elle n'existait pas, et qu'Émile était au contraire plus riche que son neveu.

M. Golbert, de son côté, était plus d'à moitié ruiné; il ne savait pas à quel point Clodomir de Pontaris avait ébréché la fortune de sa fille. Mais, en tout cas, Sydonie était encore pour lui une bonne affaire qu'il croyait meilleure, Sydonie se donnant bien de garde de le désabuser de l'erreur où il devait être relativement à sa fortune. Chacun d'eux croyait tromper l'autre, le trompait en effet, mais était aussi trompé par lui.

Le résumé de la conversation fut que Sydonie et Émile se promirent de s'épouser sous le plus bref délai. Mais Sydonie ne savait comment se dégager envers les Reynold.

En réalité, il n'était pas bien commode de leur dire : « Ah! vous n'êtes plus riches? Alors je n'épouse plus votre fils. » Sans dire à Émile la véritable cause de son embarras, elle lui fit facilement comprendre cependant que les choses étant par sa condescendance aussi avancées qu'elles l'étaient, les pa-

rents ravis de ce mariage, Henri lui faisant l'honneur d'être passionnément amoureux d'elle, elle avait à traverser, pour suivre leurs projets, trois ou quatre scènes fatigantes et désagréables, qu'elle ne s'en sentait pas la force, et qu'elle était capable d'épouser qui on voudrait pour les éviter.

Il fut donc arrêté qu'il fallait à tout prix éviter les premiers moments de désappointement de la famille Reynold.

Cela convenu, Émile partit.

Le lendemain matin, mademoiselle de Pontaris se dit indisposée et resta au lit. Elle comprenait que, malgré le délai qu'Albert lui avait imposé pour répondre, si elle avait aimé Henri sérieusement, si le changement apporté dans la fortune qu'elle croyait épouser n'avait rien changé à ses résolutions, elle n'aurait pas accepté ce délai, elle n'aurait pas voulu avoir l'air de réfléchir, elle aurait parlé, elle aurait écrit, elle aurait à tout prix fait connaître sans aucun retard que rien n'était changé. Aussi cette feinte indisposition avait-elle pour but de ne voir personne de la famille, surtout Albert, car elle ne pouvait empêcher Cécile et Isabelle de venir la voir dans sa chambre ; mais elle eut soin d'éviter toute conversation.

— Ce n'est rien, dit-elle : une migraine très-douloureuse qui me brise le crâne quand je parle, mais qui sera complétement dissipée demain. Il ne me faut que du calme, du repos, de l'obscurité. Je suis assez sujette à cette indisposition ; jamais elle ne m'a duré plus de vingt-quatre heures.

Naturellement on la laissa seule.

Le lendemain, de très-bonne heure, Isabelle, qui dormait

peu, était de nouveau chez mademoiselle de Pontaris. Celle-ci n'était pas dans sa chambre.

— Comment, se dit madame de Vorlieu, est-elle déjà sortie? Est-elle allée se promener dans le jardin? Quelle est cette lettre placée en évidence sur la cheminée? « A madame Isabelle de Vorlieu!... » « A madame Cécile Reynold des Aulnaies!... »

Et la tante Isabelle ouvrit la lettre avec émotion, la lut et courut chez Cécile, avec laquelle elle s'enferma.

XXXIX

Dans cette lettre, adressée à madame de Vorlieu et à madame Cécile Reynold, Sydonie leur avouait que depuis longtemps déjà son cœur ne lui appartenait plus ; mais que sa reconnaissance, sa tendresse filiale étaient telles pour Cécile et pour Isabelle, qu'elle n'avait rien trouvé à objecter à un projet qui semblait leur tenir à cœur ; cependant qu'au moment décisif, elle avait pensé que c'était faire son malheur à elle, et ainsi le malheur d'Henri, que de passer outre à une union sans amour ; qu'elle avait dû prendre une autre résolution, mais que, n'ayant pas la force de paraître devant elles pour le leur dire, elle leur écrivait ; que, craignant les reproches, redoutant un simple soupçon d'ingratitude, elle avait pris le parti de s'enfuir et de se cacher, jusqu'à ce que tout

fût terminé et que les deux personnes, pour qui elle avait le plus de tendresse et de reconnaissance, lui permissent de venir implorer son pardon et leur demander la continuation de leurs bontés.

— Comment ! s'écria Cécile, elle n'aimait donc pas Henri !

— Comment agit-elle avec ceux qu'elle aime, alors ! dit Isabelle, car, d'après ses propres confidences, elle lui avait donné lieu de croire à un sentiment de préférence. Après tout, ce que nous en faisions, c'était pour elle, et aussi contre ce Rodolphe, et pour éviter que votre fils, en épousant la petite-fille de l'écrivain public, ne continuât les traditions de mésalliance que l'on paraît décidé à suivre religieusement dans notre malheureuse famille.

— Je n'y consentirai jamais, dit Cécile ; jamais il n'y aura un lien de plus entre moi et cet odieux Rodolphe !

— Vous n'y pourrez rien faire, ma chère nièce, et on se passera de votre consentement.

— Henri aime Sydonie.

— Le pauvre garçon, en effet, va être victime de tout ceci. Mademoiselle de Pontaris nous prie d'avertir de sa résolution votre mari et votre fils. Allons trouver Albert.

Les deux femmes se dirigèrent vers l'appartement d'Albert ; mais elles furent frappées de stupeur quand on leur dit qu'il était sorti, il y avait déjà longtemps, avec son frère Rodolphe.

— Rodolphe ! s'écria Isabelle, tout est perdu ! C'est peut-être lui qui a enlevé Sydonie.

— Mais il était en prison !

— Il se sera échappé.

Elles se transportèrent chez Sydonie. L'évasion, il était facile de le voir, n'était pas précisément improvisée : Sydonie avait très-soigneusement fait quelques paquets de ce qu'elle avait de plus précieux, se réservant de faire plus tard réclamer le reste. On prit des informations auprès des domestiques ; personne n'avait rien vu. On trouva les traces d'une voiture à la porte du jardin.

— Et mon pauvre Henri ! dit Cécile.

— Je le plains aussi, dit Isabelle, et j'ai quelques remords d'avoir allumé son cerveau pour les attraits de cette petite pécore. Henri est d'un naturel violent, ardent. Il ne faut pas trop le consoler. Amoureux de Sydonie, il refusera d'épouser la petite-fille de l'écrivain public. Et qui sait ce qui arriverait si nous pouvions arriver à lui donner des preuves que c'est son oncle Rodolphe qui est cause qu'il perd mademoiselle de Pontaris ? Et puis, faute de preuves, on peut le lui persuader.

— Oh ! prenons garde ! Rodolphe me tuerait encore celui-là.

— Rodolphe l'aime comme son fils. Tout ce qui peut arriver de ce que je vous disais, c'est qu'Henri rompe le projet de son union avec Marguerite.

— Qui nous délivrera de ce Rodolphe, de ce meurtrier, de cet assassin ?

— Modérez-vous, ma nièce. Vous savez que je vous aime ; écoutez mes conseils : je sais la plaie de votre cœur, je la comprends, mais pour vous, pour Albert, cachez-la ; haïssez

Rodolphe, faites-lui tout le mal possible, détruisez tous ses bonheurs, attaquez-le dans ses affections, mais prenez des prétextes, ne parlez jamais du meurtre de ce malheureux Clodomir, ne donnez pour cause à ce que vous ne pourrez dissimuler de votre haine que ses tentatives opiniâtres de faire mésallier votre fils comme il s'est mésallié lui-même, comme son père s'était mésallié avant lui.

— Ah ! ma tante, que je hais cet homme ! Et il est libre, et dans quelques instants peut-être il me faudra subir son odieuse présence !

— Pensez à ce que je viens de vous dire, Cécile, et ne montrez pas à d'autres qu'à moi les blessures de votre cœur. Mais il faut prévenir Henri, le pauvre enfant ! et sinon le consoler, c'est trop tôt encore, du moins amortir le premier coup que va lui porter la fuite de mademoiselle de Pontaris. Je ne veux pas laisser ce soin à son père, je vais le faire appeler.

— Nous voici sous la fenêtre. Montons chez lui.

XL

Cécile et Isabelle se firent annoncer chez Henri. Il lisait, ou plutôt, la tête entre ses deux mains, les yeux sur un livre, il pensait à Marguerite, qu'il aimait et qu'il allait perdre ; à Sydonie, qu'il n'aimait pas et qu'il allait épouser ; au mépris qu'il inspirerait à Marguerite, à Agathe, à Rodolphe, au père Dauphin. Mais il était engagé d'honneur ; c'était également l'avis de son père et de son oncle. Tout était perdu : Marguerite et le bonheur.

Les deux femmes échangèrent un regard. Ce regard voulait dire : « Il paraît triste. Est-ce qu'il aurait déjà appris ce qui se passe ? »

— A quoi, demanda Henri, dois-je l'honneur et la sur-

prise de cette visite matinale ? Jamais, je crois, ni l'une ni l'autre vous n'êtes entrées chez moi.

Cécile embrassa son fils. La tante Isabelle le prit à son tour par la tête et l'embrassa. Cécile se mit à pleurer. Isabelle se contenta d'essuyer ses yeux secs. Henri, qui, le cœur plein de chagrin, n'attendait qu'un prétexte pour l'exhaler, se prit également à pleurer.

— Ah ! ma tante ! il sait tout ! dit Cécile.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau, ma mère ?

— N'as-tu rien appris ce matin ?

— Je n'ai vu personne encore d'aujourd'hui, et je ne suis pas sorti de ma chambre.

— Eh bien ! mon pauvre Henri, arme-toi de courage.

— Vous m'effrayez, ma mère ! Est-il arrivé quelque chose à mon père, à ma tante, à mon oncle.... à quelqu'un de la mille ?

Il n'osait pas prononcer le nom de Marguerite.

— Non pas, que je sache ; mais n'as-tu pas d autres affections ? Hélas ! mon pauvre enfant, c'est quand on croit le bonheur le plus assuré, que le sort vient nous l'enlever ; tous les rêves joyeux de ton cœur, il faut y renoncer. Mais sois homme, aie du courage, de la force. Sydonie...

— Eh bien ! Sydonie ?

— Allons, sois calme. Sydonie... Sydonie ne t'aimait pas, elle s'est enfuie ; votre mariage est rompu.

— Est-ce bien vrai, ma mère, ce que vous me dites là ?

— Hélas ! oui ; mais viens pleurer sur le cœur de ta mère.

— Il est bien certain que mon mariage est rompu ?

— Tiens, vois cette lettre,

Henri lut fiévreusement la lettre.

— Viens, mon fils, viens dans mes bras ; j'ai voulu pleurer avec toi.

— Pleurer, ma mère ! il s'agit bien de pleurer ! Cette chère Sydonie ! Oh ! la bonne, l'excellente Sydonie ! Merci mille fois, ma belle fiancée ! et à toi qui me l'enlèves, mon cher rival ! je vous bénis tous les deux ! je veux aller à votre noce ! je veux y danser !

— Ma tante, ma tante, sa raison s'égare !

— Pas du tout, ma chère mère ; embrasse-moi !

Et Henri embrassa sa mère et sa tante.

— Je suis le plus heureux des hommes ! Vive la liberté ! vive la vie ! Ah ! mais, quelle belle matinée !

Et Henri, ivre de joie, à moitié fou, se livra à toutes les extravagances d'un lycéen qui apprend un congé imprévu ; il sauta à pieds joints sur son lit ; il mit la pendule sous le lit, les chaises sur la cheminée ; il prit sa mère et sa tante par les mains, les força de danser en rond avec lui, et les embrassa encore.

— Mais qu'est-ce que je fais ? Il faut que je coure à la ferme.

La tante voulut l'arrêter et se mit devant la porte. Henri sauta par la fenêtre et s'élança vers la demeure de Rodolphe.

— Il est fou ! s'écria Cécile ; il court vers la rivière !

— Il n'est pas fou, dit la tante, il est simplement très-content.

— Je ne comprends plus rien. Il n'aimait donc pas Sydonie ? Mais pourquoi l'épousait-il ?

— Oh ! cela, je m'en doute : Sydonie avait engagé son

honneur. Mais tout est perdu ; il aime Marguerite, Rodolphe est lâché, il faut nous apprêter à la noce.

— Ma tante, cette noce n'aura pas lieu !

— Rodolphe est libre, je vais préparer ma robe pour la cérémonie.

— Je vous jure, ma tante, comme je l'ai juré aux mânes de Clodomir...

— Chut ! ma nièce, au nom du ciel ! Laissez-moi deviner, mais ne me dites pas de ces choses-là. Vous savez ma discrétion. Heureuse de vous sauver la vie, n'ai-je pas fait semblant de ne pas savoir que c'était du poison que je vous ai arraché des mains et presque des lèvres, le jour de ce duel funeste ?

— Et moi qui venais consoler mon fils !

— Remettons un peu d'ordre dans cette chambre. Il est inutile que les domestiques voient dans quels excès de joie le précipite son malheur.

XLI

Il y avait longtemps déjà qu'Henri avait traversé la rivière; il était entré dans la ferme comme un ouragan; il avait trouvé le père Dauphin dans le jardin, l'avait embrassé et avait failli le renverser; puis il s'était précipité dans une salle où il avait trouvé Agathe et Marguerite. Il s'était jeté aux genoux de Marguerite et s'était mis à fondre en larmes.

Les deux femmes lui demandèrent en vain des explications; son cœur, trop plein de joie et d'amour, débordait enfin, lorsque Albert et Rodolphe entrèrent. Tout ne tarda pas à s'expliquer. Rodolphe, qui avait prévu et vu l'évasion de mademoiselle de Pontaris, avait été tout dire à son frère, et ils étaient sortis ensemble pour s'entretenir du change-

ment que cet événement venait apporter à toutes les situations de la famille.

On ne pouvait guère expliquer à Marguerite pourquoi Henri se croyait obligé d'épouser Sydonie; il fallut qu'elle consentît à croire son père, qui lui affirma qu'Henri n'avait pas cessé de l'aimer, qu'il avait été plus malheureux qu'elle, et qu'elle n'avait pas grand'chose à lui pardonner, même si sa joie de recouvrer sa liberté pour la reperdre à ses pieds ne faisait pas de lui l'homme le plus innocent comme le plus amoureux.

— Je lui pardonne bien, moi, dit le père Dauphin, moi à travers qui il a passé pour venir se jeter à tes genoux.

On passa une heure à faire les plus doux projets. Marguerite alla avec Henri se promener dans leur jardin.

— Monsieur, lui dit-elle, vous ne prendrez plus mes roses pour les donner à d'autres, infidèle et voleur que vous êtes !

Henri baisa tendrement la petite main de Marguerite.

Pendant ce temps, Agathe pleurait de joie : elle avait tant souffert du désespoir morne de sa fille !

— Oh ! j'en suis sûre, disait-elle, Marguerite en serait morte.

Après les quelques instants donnés à la joie, Albert dit :

— Oui, mais Cécile ?

— Et la tante Jésabel ? dit Rodolphe.

— La tante, ça m'est à peu près égal, dit Albert, mais ma femme !

XLII

Les jours qui suivirent se passèrent dans la joie à la ferme. Henri ne quittait pas Marguerite ; il osait maintenant parler de l'avenir, et c'est du passé qu'il évitait de s'entretenir. Marguerite, de son côté, lui avouait son chagrin. Henri appelait Agathe sa mère ; celle-ci s'oubliait quelquefois et l'appelait « mon fils. »

Au château, au contraire, tout était dans le trouble et dans l'agitation. La tante reconnaissait l'ascendant de l'étoile ou du caractère de Rodolphe ; elle était presque résignée et ne doutait pas du mariage de Marguerite avec Henri.

Cécile, au contraire, était dans un état d'exaspération difficile à décrire. Elle eut des accidents nerveux à cause desquels ou sous prétexte desquels elle passa plusieurs jours

dans son lit. Rodolphe voulait la voir et causer avec elle. Elle refusa opiniâtrément de le recevoir.

Albert mit tout en usage pour obtenir son consentement au mariage d'Henri. Elle fut inflexible.

— Vous n'êtes ni juste ni bonne, Cécile, lui disait-il ; j'avais bien, moi, consenti à lui faire épouser mademoiselle de Pontaris, et cependant cette union nous causait un vif chagrin, à moi et à des personnes que j'aime plus que moi-même ; et vous, quand tout le monde est d'accord, quand tout le monde est heureux, seule vous venez mettre obstacle à ce qui nous comble de joie !

— Je sais bien que vous passerez outre, que ma volonté sera impuissante ; il suffit d'ailleurs que votre frère le veuille pour que je n'aie qu'à me soumettre. Quand je vous ai épousé, je savais que je me donnais un maître ; mais au moins c'était un maître qui me disait qu'il m'aimait et qui me l'avait persuadé. Je n'aurais pas consenti à en avoir deux, à avoir surtout pour second maître M. Rodolphe, qui me hait, et auquel je le rends bien. J'acceptais un maître, mais je ne savais pas que ce maître était un esclave.

— Epargnez-vous, chère Cécile, ces tentatives pour désunir Rodolphe et moi. Vous avez failli y réussir un moment, grâce à des circonstances mystérieuses et fatales qui sont venues vous aider. Mon frère a été fugitif, exilé, prisonnier, et je n'ai pas été pour lui ce que j'aurais dû être, ce qu'il aurait été pour moi. Il me l'a pardonné.

— Vous lui avez bien pardonné, à lui, d'avoir assassiné votre ami.

— Rodolphe n'a pas assassiné Clodomir : ils se sont bat-

tus ; Rodolphe a été blessé ; il prétend avoir de bonnes et sérieuses raisons pour s'être battu avec M. de Pontaris. Je le crois, et j'aurais dû le croire plus tôt : Rodolphe n'a jamais menti. Nous nous sommes promis, lui et moi, de ne jamais parler de cette époque où je me suis laissé emporter par la fureur au point de tirer un coup de pistolet sur mon frère, sur mon bienfaiteur ! Je ne veux pas chercher à quel point vous m'avez poussé à ce crime ; mais ce que je sais bien, ce que je puis vous dire, c'est que si j'avais tué mon frère, je vous aurais tuée, et me serais tué ensuite. Rodolphe m'a presque prouvé que j'étais excusable. J'ai fait semblant de le croire, parce que cela l'affligeait ; mais j'ai commis un grand crime. N'espérez donc jamais séparer Albert et Rodolphe. Maintenant, soyez sûre d'une chose : c'est que ce mariage se fera. J'avais cédé relativement à Sydonie. Ce n'est pas ma faute si cette jeune fille s'est conduite si étrangement. Je faisais, entraîné par vous, le malheur de toute ma famille, d'Henri lui-même. Le ciel m'a épargné ce nouveau crime : Henri épousera Marguerite. Il dépend de vous de mêler des pleurs à la joie, de gâter notre bonheur à tous, mais il ne dépend pas de vous d'empêcher ce mariage.

Les deux époux essayèrent inutilement et par tous les moyens de se vaincre mutuellement. Les prières, les reproches, les menaces, tout fut sans résultat. Cécile employa de plus qu'Albert les larmes, les attaques de nerfs, les convulsions ; elle jura que le mariage ne se ferait pas. Albert jura qu'il se ferait. Elle essaya d'influencer Henri ; Henri se jeta à ses pieds, la conjura de consentir à son bonheur, mais en

même temps jura qu'il n'aurait jamais d'autre femme que Marguerite.

Ce qui mettait le comble à l'exaspération de Cécile, c'est que, malgré son opiniâtre résistance, on faisait tous les préparatifs nécessaires pour le mariage. Albert avait eu une sorte de discussion avec son frère. Albert voulait, ce qui eût été tout naturel en d'autres circonstances, que Marguerite et Henri habitassent le château, et il faisait préparer leur appartement. Rodolphe prétendait que jusqu'à ce que Cécile eût pris son parti, il valait mieux que les jeunes époux restassent à la ferme, et il avait, de son côté, tout préparé pour les loger.

Mais un autre obstacle ne tarda pas à s'élever, et il vint cette fois de la douce et timide Agathe, qui avait retrouvé je ne sais où une volonté dont elle ne s'était pas servie une seule fois depuis son mariage, se trouvant si heureuse de ce que Rodolphe lui servait chaque jour sa vie et son bonheur tout préparés et tout faits. Mais elle expliqua qu'il lui serait bien pénible que sa fille épousât Henri sans le consentement de Cécile ; que sa fille aurait à subir trop d'humiliations ; qu'en la mariant, loin de lui donner une seconde mère, elle lui donnerait une marâtre ! qu'elle admettait volontiers que les deux jeunes gens se considérassent comme liés saintement et indissolublement, mais que c'était à Henri et à Albert à obtenir, sinon tout de suite, du moins avec le temps, le consentement de Cécile ; qu'il fallait que Cécile vînt chercher à la ferme la femme de son fils, et non que Marguerite entrât chez la mère de son mari en ennemie et malgré elle. Elle

fit tant que Marguerite en pleurant partagea son avis, et que les trois hommes furent assez embarrassés pour lui répondre. Le père Dauphin était de l'avis de sa fille. Albert cependant répondit qu'on n'obtiendrait rien de Cécile, qu'il ne se croyait pas le droit, en obéissant à un caprice opiniâtre dont elle ne daignait pas donner une raison sérieuse, de faire le malheur de ces deux pauvres enfants ; qu'il avait déjà à se reprocher l'entraînement auquel il avait cédé en consentant à un mariage qui les aurait séparés à jamais.

— Cécile, la chose faite, ajouta-t-il, se résignera, et graduellement, à force de soins, de concessions peut-être, nous arriverons à lui faire prendre sa place dans notre bonheur. Si au contraire nous avions la faiblesse de lui céder, par une apparence de déférence et de respect, savez-vous ce qui arriverait ? c'est que nous la haïrions et que nos cœurs lui seraient toujours fermés. Pour moi, j'ordonne à Henri de se préparer à épouser sa cousine. Je supplie ma charmante sœur Agathe de me permettre d'expier mes regrets de ce que j'ai failli faire, et de donner son consentement. Pour le père Dauphin, je lui joue son consentement au piquet ou aux échecs, à son choix. Henri fera encore une tentative auprès de sa mère ; j'en ferai, moi, une dernière.

— Et moi aussi, dit Rodolphe.

— Toi ? elle ne veut pas seulement te voir.

— N'importe, j'essayerai.

— Ensuite, si elle est inflexible, nous passerons outre. Nous marierons nos enfants ; nous serons très-heureux ; et nous garderons dans notre bonheur toujours la place de

Cécile, que nous finirons bien par la décider à venir occuper.

Agathe fut ébranlée, le père Dauphin passa du côté d'Albert, et Marguerite vint embrasser son oncle.

XLII

D'après l'ordre de son père, d'après le conseil de son pr
pre cœur, Henri fit une nouvelle tentative auprès de sa mèr
fut repoussé.

Albert n'obtint rien non plus. Il lui dit :

— Eh bien, ma chère Cécile, je vais vous rendre le servi
de me passer de votre consentement.

— Je maudirai mon fils !

— Comme vous avez beaucoup d'esprit, vous vous épa
gnerez ce ridicule ; en y réfléchissant un peu, vous ser
bien vite convaincue qu'aux yeux d'Henri, amoureux comm
l l'est de sa charmante Marguerite, le plus grand malhe
possible, le seul malheur qui puisse l'atteindre, c'est d'êt

paré de sa cousine. Or, pour éviter votre malédiction, est-à-dire la menace de malheurs aléatoires et lointains, il i faudrait accepter immédiatement le plus grand, le seul alheur qu'il redoute : vous ne vous exposerez donc pas à ncer des foudres de carton. Si je vous cédais, si ma bien gitime tendresse pour vous m'entraînait encore une fois, si empêchais le bonheur de cinq ou six personnes, seulement rce que ce bonheur vous déplaît, ces cinq ou six personnes ous haïraient, et moi-même, à force de vous trouver injuste, n voyant leurs larmes et leur tristesse, il me semble que je ous aimerais moins. Si, au contraire, je rends tout ce monde- heureux, moi compris, très-heureux malgré votre *veto*, ous aurons tous le sentiment que vous êtes fâchée contre ous, que nous avons à nous faire pardonner par vous : nos œurs vous seront ouverts quand vous voudrez y ren- er; de ce bonheur nous vous ferons votre part, comme, des âteaux des rois, on fait la part des absents et la part des auvres.

Vos plaisanteries sont de bien mauvais goût.

— Je ne plaisante pas.

— Moi non plus; et si ce mariage se fait, je m'en irai chez a mère.

— J'espère que vous ne nous ferez pas à tous ce chagrin. ais, je vous l'ai dit, ce mariage se fera.

XLIV

Pendant ce temps, on reçut des lettres de faire part du mariage d'Emile de Golbert avec mademoiselle Sydonie de Pontaris.

Albert continua, de son côté, tous les préparatifs du mariage d'Henri et de Marguerite; mais il y avait un retard inévitable, causé par les délais de l'obtention des dispenses entre cousins germains.

Un matin, Cécile reçut une lettre de Rodolphe. Il lui disait qu'il était indispensable qu'ils pussent causer ensemble librement. Voilà, disait-il, plusieurs fois que je me présente chez vous; mais vous êtes malade, ou sortie, ou bien Albert et la tante sont là. Aujourd'hui Albert est à la ville, au moins pour une bonne partie de la journée. La tante déjeune chez

des voisins. Henri ne bouge pas de la ferme. Il faut absolument que je vous parle; je me présenterai chez vous vers dix heures, et je vous demanderai à déjeuner. »

Cécile déchira et froissa la lettre avec colère.

— Cet audacieux personnage ne se rebute pas facilement, dit-elle à la tante Isabelle.

— Que vous demande-t-il?

— Une conversation particulière.

— Si vous êtes décidée, qu'est-ce que cela vous fait? Vous le renverrez comme il sera venu, et de plus vous le renverrez humilié, car il a fort bonne idée de son éloquence et de ses moyens de persuasion.

— Je ne veux pas le voir. Tenez, ma tante, vous qui savez tout, savez-vous quel jour il choisit pour me demander une entrevue? Ah! j'ai pleuré toute la nuit, toute la nuit j'ai appelé sur sa tête la vengeance du ciel!

— Calmez-vous, ma nièce.

— Et pourquoi me calmer? sa visite est une insulte et une cruauté. C'est aujourd'hui, jour pour jour, l'anniversaire de celui où il a assassiné... Probablement il veut me faire peur; il veut me dire qu'il me tuera aussi. Oh! que ne suis-je un homme! cet anniversaire lui coûterait cher! Mais on brave une pauvre femme. Mon Dieu! faut-il donc rester sans vengeance! N'avez-vous donc donné à de pauvres créatures aucun moyen de punir leurs ennemis! Pauvre Clodomir!

— Ma nièce...

— Ah! c'est aujourd'hui qu'il veut me voir! Il veut triompher de moi et de ma douleur! Me croit-il donc une femme

lâche et sans énergie? Ne sait-il pas que quelques femmes se sont mises au-dessus de la faiblesse de leur sexe, et... Eh bien! qu'il vienne! Tout le monde est contre moi; Albert est retombé sous le joug de son frère; je n'ai que des ennemis, on me désespère. Soit! j'accepte la lutte. Qu'il vienne, puisqu'il veut me voir. Il s'attend à me voir abattue, écrasée, pleurant... Il se trompe.

— Ma nièce, vous êtes trop agitée, ne le recevez pas. Remettez à un autre moment, à un autre jour surtout cette entrevue.

— Non, non, c'est moi qui veux le voir maintenant; c'est moi qui la demande, cette entrevue!

— Je suis désespérée de déjeuner dehors; je ne voudrais pas vous laisser seule.

— Alors il ne viendrait pas, ma tante; il veut me voir seule, il veut sans doute me raconter la mort de celui qu'il a assassiné! Ah! il veut me voir? eh bien, qu'il vienne donc! Il veut déjeuner avec moi? je l'attends! Pourvu qu'il ne manque pas. Ce repas me plaît. Que je tâche donc de me rappeler ce qu'il aime. Ah! je veux lui servir de ce vin de Madère... Adieu, ma tante; ne vous mettez pas en retard.

— Au nom du ciel! ma nièce, qu'avez-vous? votre visage est bouleversé.

— Moi? rien. M. Rodolphe Reynold veut me voir et me demande à déjeuner; je l'attends.

— Mais, Cécile, pourquoi ces yeux hagards et pourquoi cette pâleur?

— Ce n'est rien, cela va se passer; cet anniversaire... vous

comprenez, ma tante... mais cela va se passer... Il me trouvera calme et souriante.

— J'aimerais mieux qu'il ne vînt pas aujourd'hui.

— Au contraire, aujourd'hui vous sortez, Albert est à Paris; il veut être seul avec moi : c'est une occasion qu'il ne peut pas laisser échapper. Allez, ma tante, on vous attend déjà. Je serai calme, je vous le promets, allez.

Isabelle embrassa Cécile, la regarda, se retourna au moment de sortir de la chambre, hésita et se mit en route.

XLV

A quelque distance du château, elle rencontra Rodolphe.

— Rodolphe, lui dit-elle, où vas-tu?

— Au château; j'ai demandé à déjeuner à Cécile, j'ai à causer avec elle.

— N'y va pas aujourd'hui.

— Pourquoi, ma tante! Est-ce qu'elle ne veut pas me recevoir?

— D'abord elle ne le voulait pas, puis elle s'y est décidée mais d'une façon singulière. Elle a la fièvre, elle dit des choses étranges... n'y va pas!

— Il est indispensable que je lui parle.

— Cette femme est désespérée, elle est comme folle. Peut-être... sans doute même... mes craintes... n'ont pas le sens

commun; je sais qu'on ne t'empêche pas de faire ce que tu veux, mais au moins prends garde. Tiens, c'est affreux ce que je vais te dire, mais quoique tu aies été toujours mon ennemi, il me semble que tu cours un danger, et, si tu veux absolument y aller, n'y mange pas; cette femme est folle et désespérée aujourd'hui; il m'a semblé entendre des menaces entre ses dents; sa tête est troublée; rappelle-toi ce que tu faisais il y a un an, le même jour qu'aujourd'hui; n'y mange pas. J'ai envie de retourner avec toi.

— Allons donc, ma tante, je vous remercie de cette sollicitude, mais il faut que je voie Cécile aujourd'hui. Allez, allez, il ne restera de vos craintes que ma reconnaissance pour les bons sentiments qu'elles vous ont fait me manifester.

Quand Rodolphe arriva, le couvert était mis.

Cécile était pâle, et d'une voix saccadée lui dit :

— Vous voyez que je vous obéis.

— C'est-à-dire que vous avez bien voulu céder à ma prière.

— Vous avez voulu me voir et déjeuner avec moi; prenez place et déjeunons.

XLVI

On servit le déjeuner. Cécile goûta de deux ou trois choses et ne mangea pas. Rodolphe mangea, mais resta préoccupé : il se rappelait les paroles de sa tante : « Que faisais-tu, il y a un an, à pareil jour? » et il prenait pour de mauvais augure le hasard qui l'avait amené au château, précisément pour l'anniversaire de son duel avec M. de Pontaris. Le trouble de Cécile était étrange, ses lèvres pâles, sa voix saccadée.

Quand arriva le dessert, Rodolphe lui dit :

— Ma chère Cécile, aurons-nous toujours les domestiques derrière nous? Il n'y a pas moyen de causer ainsi.

— Je suis décidée à vous obéir en tout, Monsieur, dit-elle;

et s'adressant aux domestiques : Je sonnerai si j'ai besoin de vous.

Si les paroles de la tante Isabelle avaient d'abord paru ridicules à Rodolphe, l'aspect de madame Reynold, le décousu de ses paroles, l'égarement de ses yeux, tout lui vint répéter les paroles de sa tante : « Prends garde ! » Il ne tarda pas à s'apercevoir que les regards de Cécile s'arrêtaient souvent à la dérobée sur une carafe dans laquelle était du vin de Madère, et qui était placée sur une console.

— Ce n'est sans doute pas, Monsieur, sans motif, que vous avez choisi ce jour pour vouloir me voir. Vous avez désiré que nous pussions célébrer ensemble l'anniversaire... Mais vous ne buvez pas, Monsieur !

Cécile se leva, prit la carafe pleine de vin de Madère et la plaça devant Rodolphe. A ce moment, sa pâleur était effroyable ; deux gouttes de sueur glacée roulèrent sur ses tempes.

— Ma chère sœur, dit Rodolphe, je jure, par la vie de mon frère, que je ne savais pas la date de ce jour ; mais si je l'avais sue, peut-être serais-je venu pour vous dire : « Moi seul connais votre secret, il est enfermé dans ma mémoire et n'en sortira jamais. Si vous croyez avoir perdu mon affection, je viens vous faire voir de combien de tendresses vous êtes entourée ; tendresses dont vous pouvez, dont vous devez être fière. Pleurons ensemble, si vous voulez, et votre faute et l'expiation que le ciel en a faite par mes mains. »

— Buvez donc, Monsieur !

Rodolphe remplit son verre de vin de Madère, regarda Cécile et continua :

— Je ne suis pas votre ennemi, Cécile. Si je vous ai fait du mal, ça été pour protéger mon frère, que j'aime par-dessus tout. Si j'étais votre ennemi, voyez ce que j'aurais pu faire et ce que j'ai fait. C'est votre fils qui, le premier, s'est aperçu de votre crime. Il est venu en pleurant me dire : « J'ai vu M. de Pontaris aux genoux de ma mère. Je veux tuer M. de Pontaris. Eh quoi! ma mère ne serait pas la plus pure, la plus honnête des femmes? Je veux tuer M. de Pontaris! » J'ai prouvé à votre fils qu'il se trompait; je vous ai épargné le mépris de votre fils. Est-ce un ennemi qui agit ainsi? Je suis venu vous trouver; je vous ai montré l'abîme entr'ouvert sous vos pas. Je vous ai dit : « Mon frère vous adore, et vous allez le déshonorer, le désespérer. » Je vous ai suppliée d'avoir pitié d'Albert, de ne pas lui rendre l'infamie en échange de sa tendresse. Vous m'avez repoussé. Devais-je laisser trahir mon frère? Je ne lui ai cependant rien dit. Loin de là, j'ai tâché d'épaissir le bandeau qui était sur ses yeux. J'ai supplié M. de Pontaris de ne pas trahir et déshonorer l'homme qui l'appelait son ami. Je n'ai reçu de M. de Pontaris qu'insulte et dédain. J'ai dû venger mon frère, son honneur et le mien. Vous avez irrité mon frère contre moi; vous l'avez exaspéré; vous l'avez rendu fou. Il m'a tiré un coup de pistolet. La balle m'a atteint. Je n'avais qu'un mot à dire pour que cette injuste colère d'Albert devînt légitime en se tournant contre vous. Ce mot, je ne l'ai pas dit. La balle, retirée de mon corps, a été conduite par la Providence : c'est elle qui a tué M. de Pontaris, qui m'a blessé avant de mourir. Alors mon frère m'a trouvé cruel, mon frère a cessé de m'aimer, mon frère m'a chassé de son cœur, moi qui me dévouais pour

lui. Je pouvais encore dire un mot, et mon frère se jetait à mes genoux et baisait mes blessures; mais il vous chassait, mais il vous tuait peut-être. Je n'ai rien dit. Est-ce votre ennemi qui a fait cela! Ensuite j'ai subi l'exil, j'ai quitté tous ceux que j'aime, laissant dans le cœur de mon frère un sentiment d'horreur contre moi. J'ai été arrêté, emprisonné sur votre dénonciation : j'ai subi la prison, et je n'ai rien dit. Voyez, Cécile, suis-je votre ennemi?

Il regarda Cécile, éleva son verre à la hauteur de ses lèvres.

Cécile ne dit rien.

Il reposa le verre sur la table.

— Je ne prétends pas vous faire croire que c'est par tendresse pour vous que j'ai eu ce dévouement. Non, mais mon frère vous aime; je sais le désespoir où une révélation l'aurait jeté. Je vous aimerais tant de le rendre heureux! Nous serions encore tous si heureux si vous le vouliez! Il me semble qu'une nouvelle vie va s'ouvrir pour moi! Nos enfants amoureux, mariés, heureux! Jamais je ne me suis senti si heureux de vivre. Vrai! j'aurais une grande peur et un grand désespoir de mourir en ce moment.

Et Rodolphe porta encore le verre à la hauteur de sa bouche et posa ses lèvres sur le bord en regardant Cécile.

Cécile détourna les yeux et ne dit rien.

— Ma tante se trompe, pensa Rodolphe; moi-même je suis fou, ou cette femme est bien cruelle.

Il posa de nouveau le verre sur la table, comme s'il eût été entraîné par la conversation.

— Voyons, Cécile, étiez-vous tout à fait heureuse pendant

vos criminelles amours ? Ne frémissez-vous pas en pensant au mépris de votre fils suspendu sur votre tête, à la haine, au mépris d'Albert ? Eh bien, cet homme auquel vous aviez tout sacrifié, votre honneur, celui d'un époux qui vous adore, l'estime de votre enfant, cet homme ne vous aimait pas.

Cécile sourit dédaigneusement.

— Lisez cette lettre : elle m'a coûté bien de l'argent et bien des ruses, mais la voici !

Et il tendit à Cécile une lettre que Clodomir avait autrefois adressée à un de ses amis, Antoine Flegent.

Cécile lut la lettre, la laissa tomber et resta immobile et glacée.

Rodolphe la ramassa et la brûla à la flamme d'une bougie que les domestiques avaient apportée avec des cigares.

— Cécile, oublions le passé, n'en parlons plus, revenez à nous. Votre mari est plus amoureux de vous que jamais ; nos enfants vous devront leur bonheur ; moi, je vous supplie à genoux de revenir au milieu de nous, où tous les cœurs vous sont ouverts. Vous serez aimée, respectée, adorée, si par moi plus que par tous les autres, si vous rendez Albert heureux.

Et Rodolphe s'était mis, en effet, au genoux de Cécile.

Cécile était émue.

Rodolphe se leva, prit le verre de vin de Madère et la porta à ses lèvres.

Cécile lui mit rapidement la main sur le bras.

— Ne buvez pas! s'écria-t-elle.

— A la bonne heure donc! reprit Rodolphe; vous ne voulez plus que je meure..... je n'avais pas la moindre intention de boire ce vin. Je sais qu'il est empoisonné.

Cécile fut prise d'un tremblement nerveux et fondit en larmes.

— J'étais sûr que vous aviez agi dans un moment de folie, et que vous ne me laisseriez pas boire le poison.

— Je suis un monstre!

— Non, vous avez été folle, mais j'avais été dur. Pardonnons-nous l'un à l'autre, et réunissons-nous pour rendre Albert heureux.

— Comment saviez-vous, grand Dieu!...

— La tante Isabelle se doutait de quelque chose. Et d'ailleurs, votre trouble en disait assez.

Et Rodolphe jeta le vin du verre et celui de la carafe par une fenêtre.

— Oh! il faut que ce soit moi qui meure! Vous me haïrez, vous me détesterez tous... Grand Dieu! Isabelle...

XLVII

Isabelle, en effet, n'avait pu maîtriser son inquiétude, elle était revenue aussitôt qu'elle avait pu trouver un prétexte.

Elle jeta un regard d'anxiété sur Rodolphe et sur Cécile.

Rodolphe lui dit :

— Rions, ma tante : vous avez été dupe d'une singulière erreur. Cécile se moquerait bien de vous si je lui disais de quoi vous aviez peur. Cécile est redevenue ma bonne, ma charmante sœur, notre amie à tous. Elle m'a donné un excellent déjeuner; elle m'a un peu grisé, elle sait que j'aime le vin de Madère. Mais au dessert elle m'a dit de bonnes choses. Et venez avec nous, elle veut aller demander à Agathe la main de Marguerite pour Henri. Cette chère Cécile, comme

nous allons tous l'aimer et la bénir! et comme Albert va être heureux!

Isabelle arrangeait son chapeau devant un miroir.

Cécile saisit la main de Rodolphe et la baisa.

A la ferme, Albert était revenu annoncer que tous les obstacles étaient levés, la dispense arrivée, les bans publiés. Agathe renouvelait ses objections, mais Marguerite et le père Dauphin n'étaient plus de son parti. Albert exprimait énergiquement sa volonté.

XLVIII

Tout à coup Marguerite, qui regardait par la fenêtre, se retira, et, pâle, émue, tomba sur une chaise : elle venait de voir Cécile et Isabelle.

— Qu'as-tu? demanda Agathe à sa fille.

— Ma tante Cécile! ma tante Isabelle!

Agathe devint aussi pâle que sa fille.

Tout le monde était au moins embarrassé.

Les deux femmes entrèrent; mais on n'avait pas vu Rodolphe qui les précédait de quelques pas.

Cécile alla droit à Agathe, l'embrassa et lui dit :

— Ma chère Agathe, ma chère sœur, Rodolphe, le meilleur

des hommes, prétend que vous me recevrez en amie et en sœur.

Agathe l'embrassa avec effusion.

— Je viens vous demander pour Henri la main de votre charmante Marguerite. Qu'elle ait vos vertus, comme elle a votre beauté, et Henri sera bien heureux.

Marguerite et Henri s'étaient jetés aux genoux de Cécile, qui les releva et les serra ensemble sur son cœur.

Tout le monde pleurait, tout le monde s'embrassait.

Le père Dauphin, dépareillé, voulut embrasser la tante Isabelle.

Celle-ci recula de deux pas.

— Ah! c'est juste, dit le père Dauphin, la tante, à force de détester le bonheur chez les autres, a fini par ne plus l'aimer nulle part.

— Allons, dit Rodolphe, la tante veut bien être heureuse et aimée aussi; on l'y habituera tout doucement et à petites doses. — Eh bien! Cécile? dit-il tout bas à la femme de son frère...

Cécile se jeta dans les bras de son mari, en tendant la main à Rodolphe.

Puis les femmes, le père Dauphin et Henri s'assirent en groupe serré, et parlèrent tous à la fois sans écouter,

Albert et Rodolphe disparurent. Ils étaient allés sur la tombe de leurs parents remercier Dieu et renouveler le serment de s'aimer toujours par-dessus tout.

FIN D'AGATHE ET CÉCILE.

Paris.—Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, r. St-Louis, 45

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

— SEULE ÉDITION COMPLÈTE —

LE VICOMTE DE LAUNAY	3 vol.
MARGUERITE	1 —
M. LE MARQUIS DE PONTANGES	1 —
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX	1 —
NOUVELLES	1 —
POÉSIES COMPLÈTES	1 —

THÉATRE

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en cinq actes, en vers.
JUDITH, tragédie en trois actes, en vers.
CLÉOPATRE, tragédie en cinq actes, en vers.
C'EST LA FAUTE DU MARI, comédie en un acte, en vers.
LADY TARTUFFE, comédie en cinq actes, en prose.
LA JOIE FAIT PEUR, comédie en un acte, en prose.
LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comédie en un acte, en prose.
UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI, comédie en un acte, en prose.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

MONSIEUR LE MARQUIS

DE

PONTANGES

PAR

Mme ÉMILE DE GIRARDIN,

Mme Delphine Gay de Girardin,

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

— Traduction et reproduction réservées. —

S.S.C.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

MONSIEUR LE MARQUIS

DE PONTANGES

PREMIÈRE PARTIE

I

UNE RENCONTRE

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons...

— Chut ! j'entends parler.

Et moi je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons...

— Ceci est une voix de femme, ou je ne m'y connais pas, messieurs ! s'écria alors Melchior Bonnasseau, agent de change de naissance et fat de profession.

— C'est une nymphe des bois qui soupire. C'est la dryade d'un vieux chêne, dit à son tour le général Rapart, un ancien héros de l'Empire, qui tenait ce détail mythologique d'une vieille danseuse de l'Opéra.

— C'est tout simplement une fort belle femme, reprit le héros de cette histoire, Lionel de Marny, jeune homme spirituel et passionné, qui visait au positif en toutes choses, et n'admettait nymphes ni sylphides, sous aucun prétexte, même en conversation; une fort belle femme, ajouta-t-il; à la chasse, j'aimerais mieux un lièvre, mais il faut se résigner. Venez à ma place, vous distinguerez parfaitement ses traits; la voyez-vous derrière ces arbres?...

— Je vois un chapeau...

— Je ne vois rien du tout... Si, si, je vois une main qui tient un livre.

— Ah! ah! j'aperçois des cheveux noirs; c'est une brune.

— Je la vois maintenant à merveille; belle! oh! belle femme en vérité, reprit Melchior Bonnasseau. Sais-tu à qui elle ressemble? A la nièce de madame Boullard... c'est comme si tu la voyais.

Et la jeune femme qui attirait ainsi l'attention des chasseurs, — la nymphe des bois, — la dryade du chêne, — la nièce apparente de madame Boullard, — entendant parler derrière elle, tourna la tête vivement. Elle aperçut les trois chasseurs qui la contemplaient; elle rougit. Les chasseurs, frappés de sa beauté et de son regard imposant, la saluèrent avec respect, puis ils la virent s'éloigner rapidement.

— Gamin, sais-tu qui est cette *dame?* dit l'agent de change à un enfant qui gardait des vaches.

— Oui, monsieur, c'est LA FEMME AU FOU, reprit l'enfant.

— Qu'est-ce que c'est que ça, LA FEMME AU FOU?

— Dame! on l'appelle comme ça dans le pays.

— La femme au fou ! répétèrent en riant les chasseurs.

— Retournons au château, dit Lionel ; madame d'Auray doit la connaître ; elle nous dira ce que c'est.

Dieu ! qu'elle est belle ! pensait-il.

II

UN DINER DE CHASSEURS

— Oh ! c'est une longue histoire, répondit madame d'Auray aux chasseurs qui l'interrogeaient. C'est tout un roman...

— Monsieur de Méricourt, vous ne mangez pas de potage ?

— Non, merci, madame, répondit le prudent voisin de campagne, je n'ai pas envie de m'étouffer sans me nourrir : la soupe est l'aliment des estomacs paresseux.

Après cette explication, madame d'Auray continua :

— Mademoiselle de Champville avait douze ans lorsque sa mère mourut ; elle était sans fortune. Madame de Pontanges, sa marraine et intime amie de sa mère, la recueillit chez elle et la fit élever... — Monsieur Rapart, encore un petit pâté ? vous les aimez...

— Volontiers, madame ; voici un brochet qui vaut tous les gibiers du monde, messieurs les chasseurs.

— Heureusement, reprit M. d'Aunay ; car je ne sais ce qui serait arrivé si nous avions eu foi dans l'adresse de

ces messieurs; ils n'ont tué que deux alouettes, et vous risquiez fort de mourir de faim.

— Jamais je ne me consolerai, dit Lionel, d'avoir manqué un faisan admirable. Je n'en ai jamais tué un plus gros.

— Ni un plus petit, ajouta M. d'Auray en riant. Avouez franchement, mon cher Lionel, que vous n'êtes pas un habile chasseur.

— Oh! je n'y prétends pas, reprit Lionel; je ne chasse que pour tuer le temps.

— Et vous restez fidèle à votre plan, dit l'ancien héros de l'Empire, qui excellait dans l'art d'élargir une plaisanterie. Moi, j'ai manqué un chevreuil comme j'entrais dans la forêt; mais je dois dire à ma justification qu'au moment de tirer... j'ai éternué... et qu'alors le coup est parti trop tard.

— Moi, j'ai tué une perdrix qui est allée tomber pardessus le grand mur de M. Chenneville. Elle est partie, flon, flon; — j'ai tiré, pan, pan. — Mais, paf, — elle est retombée de l'autre côté, et le voisin la dévore sans doute à son dîner.

— En vérité, messieurs, vous n'avez pas le droit de parler chasse aujourd'hui. Devant une table couverte de gibier, on peut à la rigueur subir ce genre de conversation et entendre le récit piquant de la mort des succulentes victimes que l'on va manger; mais lorsqu'il n'y a sur la table que du filet de bœuf et du poisson, la manie des chasseurs devient insupportable!

Madame d'Auray prononça ces derniers mots d'un petit ton sec qui voulait dire : Lorsqu'on me force de raconter une histoire, on devrait au moins l'écouter.

Lionel devina la pensée de la maîtresse de la maison.

— C'est votre faute aussi, madame, reprit-il avec adresse, vous ne voulez pas nous finir l'histoire de LA FEMME AU FOU.

— Ah! c'est vrai, la chasse nous faisait oublier LA FEMME AU FOU.

— Eh bien! je vous disais que madame de Pontanges avait élevé Laurence comme sa fille, qu'elle l'avait comblée de tendresse, et que, par reconnaissance, Laurence avait consenti à épouser son fils.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a de romanesque là dedans?

— Ma femme a oublié de vous dire, reprit M. d'Auray, que le fils de madame de Pontanges est fou.

— Vous le flattez; il est imbécile! s'écria madame d'Auray impatientée d'avoir manqué son histoire : c'est un véritable crétin; il a vingt-cinq ans passés, et il ne dit encore que *maman*.

Tout le monde se mit à rire à ces mots.

Lionel seul s'écria : — Pauvre jeune femme, si belle!

III

UNE VISITE

— Est-ce aujourd'hui que nous allons à Pontanges? dit le lendemain madame d'Auray; le château est superbe, admirablement bien conservé : c'est tout le moyen âge le pont-levis, les tourelles, rien n'y manque.

— Pas même le fou, dit l'homme d'argent, heureux de lire, et fier d'une érudition tardive.

— C'est à deux lieues d'ici. Il fait beau, nous partirons à trois heures si vous voulez.

— Il pleuvra dans la journée...

— Non, la grenouille est au beau temps.

— Ne parlez pas de votre grenouille, elle n'indique que le temps qu'il fait, dit Lionel : c'est le temps qu'il fera que je veux savoir.

— Jeune homme, le présent n'est rien pour toi, c'est l'avenir seul qui t'inquiète! s'écria le héros de l'Empire, — époque où l'on abusait singulièrement du PASSÉ, du PRÉSENT et de l'AVENIR.

Et l'on convint de se réunir à trois heures pour aller visiter le château de Pontanges.

La société de madame d'Auray se composait de son mari, — d'un général Rapart, qu'elle avait, disait-on, beaucoup aimé, — de M. Bonnasseau, qu'elle aimait encore, — et de Lionel de Marny, qu'elle avait déjà bien peur d'aimer. Et tous ces gens vivaient entre eux en fort bonne intelligence, je vous jure; et madame d'Auray recommençait naïvement ses gentilles mines et coquetteries pour séduire Lionel de Marny devant ces trois vétérans de son armée, qu'elle avait séduits de la même manière.

Il était quatre heures lorsqu'on arriva au château de Pontanges.

— Madame la marquise, voilà une visite; j'aperçois une voiture dans l'avenue.

— Fanny, descendez vite dire que je n'y suis pas, et que l'on peut visiter le château.

— C'est madame d'Auray; je reconnais sa livrée.

— Ah ! c'est elle, je puis la recevoir. Fanny, relevez mes cheveux; dites que je vais descendre à l'instant.

— La voiture est encore loin, j'ai bien le temps de coiffer madame la marquise. D'ailleurs, madame Ermangard et M. le curé sont dans le salon.

Et madame de Pontanges sourit en se figurant son élégante voisine se confondant en phrases gracieuses auprès de sa vieille tante et du bon curé, qui n'entendaient rien au beau langage de Paris.

Madame d'Auray, suivie de ses trois *attachés*, entra dans le salon.

— Ma nièce va venir à l'instant, dit madame Ermangard en allant au devant de madame d'Auray.

— Non! je ne veux pas qu'elle se dérange pour moi, s'écria madame d'Auray; ce n'est pas elle que je venais voir aujourd'hui, c'est le beau château de Pontanges que je voulais faire admirer à ces messieurs, qui n'ont point l'honneur d'être connus d'elle, et qui craindraient de l'importuner.

Madame d'Auray avait ses raisons pour parler ainsi : elle n'était nullement empressée de présenter M. de Marny à sa belle voisine.

— Ma nièce a fait une toilette pour vous, madame, dit la vieille tante, et ce serait la désobliger que de partir sans la voir.

Madame d'Auray sourit avec malice : — En vérité, dit-elle, madame de Pontanges a tort de faire une toilette pour moi, car je suis venue en peignoir et sans façon.

— Oh! ce n'est pas une grande parure; ma nièce ne pouvait rester telle qu'elle était; ce pauvre marquis avait rempli sa robe de confitures, et puis il s'amuse toujours à lui tirer les cheveux, de manière qu'elle est obligée de se faire coiffer trois ou quatre fois par jour. Vraiment, ma nièce est trop bonne de supporter avec tant de patience les caprices de ce crétin.

— Et le bavardage de cette tante, pensa M. de Marny.

— C'est un ange! dit le curé.

En cet instant, la porte du salon qui communiquait aux appartements s'ouvrit, et l'on vit entrer la marquise de Pontanges.

— Toujours la même robe, pensa madame d'Auray en regardant la marquise.

— C'est un port de reine, pensa l'homme de l'Empire.

— C'est absolument la nièce de madame Boullard : j'en reviens toujours à ma ressemblance, pensa l'homme d'argent.

— Oh! que je la trouve belle! pensa l'homme positif.

IV

COMMENCEMENTS

M. de Marny n'eut qu'un regard à jeter sur madame de Pontanges, et dès l'instant son plan de campagne fut arrêté.

C'est ce qu'il me faut, pensa-t-il : jeune, belle, mariée... et à un imbécile ; cœur novice, santé parfaite, vie de province, quinze lieues de Paris, imagination exaltée, nature passionnée, s'ignorant soi-même, sensibilité romanesque, on peut jouer de tout cela à merveille. Madame d'Auray me fait attendre six mois ce que d'autres ont obtenu depuis des années; elle me fait languir pour la forme, mais je l'attraperai en me résignant; d'ailleurs, cela peut la décider, et j'aurai les deux...

Et comme, malgré nous, notre pensée, même la plus cachée, agit sur la personne qui l'inspire, madame de Pontanges se sentit affreusement troublée à l'aspect de M. de Marny. Elle éprouva ce saisissement, ce coup au cœur, ce tremblement inexplicable — d'un amour subit et foudroyant... Non, — elle éprouva cet effroi, cet instinct d'une âme superstitieuse qui sent qu'on vient de lui jeter un sort.

Lionel, fat et présomptueux comme un homme indifférent, interpréta ce trouble en sa faveur; il n'attendit pas que madame d'Auray l'eût présenté; il prit la parole de lui-même, et, s'approchant de Laurence comme s'il la connaissait depuis longtemps :

— Nous avons bien des excuses à vous faire, madame; je crains que ces messieurs et moi n'ayons été fort indiscrets, l'autre jour, en interrompant vos méditations...

— Mes méditations étaient celles de M. de Lamartine, reprit Laurence en souriant de la réponse facile, du jeu de mots que lui avait pour ainsi dire préparé M. de Marny.

— Ah! c'était de M. de Lamartine, ce morceau que vous déclamiez, dit M. Bonnasseau.

— Je ne déclamais pas, je lisais; mais j'ai vu que vous vous moquiez de moi, et je me suis enfuie bien vite, car j'ai eu plus peur de vos moqueries que de vos coups de fusil.

— Et vous aviez raison, ma chère; ces messieurs sont de bons moqueurs et de mauvais chasseurs; ils n'ont le coup d'œil juste que dans les salons : aussi, prenez garde à vous.

Madame d'Auray prononça ces mots insignifiants avec tant d'humeur, que Laurence en fut étonnée.

Lionel, au contraire, se sentit tout joyeux de la subite jalousie de madame d'Auray. Elle m'a deviné, pensa-t-il, elle connaît madame de Pontanges, elle voit que je veux lui plaire... Elle s'inquiète, — donc c'est possible.

Rempli de confiance, Lionel jeta sur madame de Pontanges un regard qu'il croyait tendre, mais qui n'était que séduisant. M. de Marny avait les plus beaux yeux du monde.

— Nous abusons de vos moments, madame, dit tout à coup madame d'Auray, que ce regard impatientait; je vous rends votre liberté, et me charge de faire voir le château à ces messieurs.

En disant ces mots, madame d'Auray se leva pour sortir; il y avait à peine dix minutes qu'elle était assise, et rien n'était plus singulier que cette manière précipitée de terminer une visite. Chacun en parut confondu. Les amis de madame d'Auray ouvraient de grands yeux et ne semblaient pas du tout disposés à la suivre. Le bon curé et la tante étaient stupéfaits et ne pouvaient se décider à se lever de leurs fauteuils pour la saluer. Il y avait quelque chose de si comique dans la manière polie dont madame d'Auray se débarrassait de Laurence en l'empê-

chant de faire les honneurs de sa maison; cette visite annoncée avec tant d'étalage était si courte, et le motif qui la faisait abréger était si visible, que Laurence elle-même, malgré le peu d'habitude qu'elle avait du monde, ne put s'y méprendre. Elle s'efforçait de ne pas rire; mais, par malheur, elle leva les yeux sur M. de Marny, et l'expression maligne du visage de Lionel voulait si bien dire : — C'est moi qui vous vaux cela, — que madame de Pontanges ne put s'empêcher de sourire.

C'était déjà beaucoup que de s'entendre si vite! Sourire en même temps d'une même idée qu'on ne dit pas... c'est déjà presque de l'intimité; il est de vieux amis qui ne vous comprennent pas si bien. Madame d'Auray remarqua cette prompte intelligence, et elle tomba dans le tort commun à tous les jaloux, celui de faire cent maladresses qui servent les coquetteries.

— Ma chère, restez, ne vous dérangez pas, dit-elle, vous devez être cent fois par an tourmentée par tous les admirateurs de Pontanges. Vous devez être lasse de votre rôle de *cicerone*, et de répéter toujours : « C'est là que François 1er s'est reposé, — ici Diane de Poitiers s'est promenée; » et vingt autres souvenirs qui sont intéressants pour nous, mais qui ne seraient que du rabâchage pour vous. Rentrez, je vous en conjure.

Laurence obéit. Elle rentra dans le salon après avoir reconduit madame d'Auray jusqu'à la porte du jardin; elle revint en riant s'asseoir à la place qu'elle avait quittée; mais tout à coup elle jeta les yeux sur la table... et rougit extrêmement.

— Pourquoi?

C'est ce que l'on verra dans le chapitre suivant.

V

UN PRÉTEXTE

Madame d'Auray connaissait parfaitement le château de Pontanges; elle en récita les souvenirs avec une exactitude qui ne laissait rien à regretter. Cependant Lionel ne cherchait que l'occasion de rentrer dans le salon pour revoir encore madame de Pontanges, et, comme il craignait qu'elle ne l'eût déjà quitté : — Que je suis sot, s'écria-t-il tout à coup, j'ai oublié ma canne!

— Vous l'avez laissée dans la chapelle, dit madame d'Auray; vous avez essayé l'orgue, et probablement...

— Non, je ne l'avais pas; je crois plutôt l'avoir posée sur la table du salon, en y regardant un album. Aussi pourquoi nous avez-vous tant pressés de partir?

— Cela est impossible, vous n'avez pu l'oublier, vous ne la quittez jamais.

— Il faut croire qu'elle me quitte, puisque je ne l'ai plus; mais je suis à vous dans l'instant, je cours la chercher.

— Mon cher, dit M. Bonnasseau en rejoignant Lionel, ne contrariez pas madame; il est tard, elle désire retourner chez elle. Venez, nous enverrons chercher votre canne demain; ou bien, ajouta-t-il tout bas, tu viendras la chercher toi-même, scélérat!

Lionel n'avait pas eu cette idée; il la trouva excellente, cent fois meilleure que la sienne, et il la saisit avec em-

pressement. Il feignit de céder à la crainte de déplaire à madame d'Auray, qui, touchée au dernier point de ce généreux sacrifice, lui serra tendrement la main en signe de reconnaissance, lorsqu'il la reconduisit à sa voiture.

— Tenez, mon cher, dit M. Bonnasseau, voilà de quoi remplacer votre canne, c'est un petit arbuste charmant que je viens d'arracher pour vous.

— Mais c'est fort indiscret ce que vous avez fait là, reprit Lionel, c'était peut-être un des arbres favoris de madame de Pontanges.

— Ah! bah! son marquis lui en a arraché bien d'autres; on dit qu'il a la manie de brouter.

— Cela est exact, reprit madame d'Auray; Laurence le promène tous les matins en laisse comme un chien, et elle s'assied tranquillement auprès de lui, lorsqu'il lui prend la fantaisie de brouter.

— Délicieux! délicieux! s'écria Melchior Bonnasseau; la chose est nouvelle et précieuse. Toutes les femmes mènent leur mari; mais pas une encore n'avait eu l'idée de mener le sien... paître...

— Quel est ce village à gauche de la route? demanda Lionel pour changer la conversation qui lui devenait pénible.

— C'est Champigny : nous irons voir la fête dimanche, si vous voulez.

— Ah! c'est dimanche la fête de Champigny! Nous irons sans doute, reprit Melchior; j'aime beaucoup à faire danser les villageoises.

— Vous rappelez-vous, l'année dernière, comme nous avons ri du brillant *équipage* de madame de Pontanges! J'espère qu'elle aura le même cette année. Vous, mon-

sieur de Marny, qui avez la passion des chevaux anglais, vous êtes digne d'apprécier le bel attelage de madame de Pontanges, et je vous promets du plaisir.

— Elle ne sait pas si bien dire, pensa Lionel, heureux de l'idée que Laurence viendrait à cette fête.

— Comment se fait-il qu'avec de la fortune, madame de Pontanges ait une si mauvaise maison, des gens si mal tenus? dit M. Rapart.

— Ah! ce n'est pas la fortune qui fait l'élégance, dit madame d'Auray. Laurence a de l'esprit, mais elle n'a jamais eu de goût.

— On en acquiert, dit Lionel, et quelques mois de séjour à Paris suffiraient...

— Vraiment, n'allez-vous pas vous charger de son éducation? interrompit madame d'Auray avec aigreur.

Lionel vit qu'il avait fait une faute; et il prit le parti de médire avec les autres de madame de Pontanges, pour cacher à quel point elle le préoccupait.

C'est la plus vulgaire, la plus vieille de toutes les ruses sans contredit; n'importe, elle a toujours un plein succès, même auprès des trompeurs et trompeuses qui l'ont pour leur compte cent fois employée :

Médire de ce qui plaît pour cacher qu'on est séduit!

— Avez-vous jamais vu son mari? demanda Lionel.

— Oui, répondit madame d'Auray, il venait quelquefois dans le salon avant la révolution de Juillet; mais maintenant...

— Il boude comme les *carlistes*, interrompit le général.

— Non, mais il a eu atrocement peur lors des *glorieuses journées*. Les paysans entourèrent le château, tirèrent des coups de fusil sous les fenêtres; puis vinrent les

visites domiciliaires, les gendarmes, les sergents de ville; enfin ce pauvre marquis est persuadé qu'on en veut à ses jours, et, depuis ce temps, il vit enfermé dans la bibliothèque du château, qui est fort belle, et que nous n'avons pu voir, parce qu'il y est. Chaque fois qu'il entend ouvrir la porte, il court se réfugier sous une grande table recouverte d'un tapis vert; et souvent il reste des journées entières couché sous cette table.

— Et qu'est-ce qu'il fait de tous les livres de cette bibliothèque?

— Il s'amuse à les parcourir pour regarder les images.

— Ce cher petit enfant!...

— Et Laurence nous montra un jour une admirable édition de Racine dont il avait déchiré toutes les pages.

— Mais c'est absurde de lui laisser faire ces dégâts!

— Sa femme n'ose pas le contrarier. La bonté est plus qu'une nature chez elle, c'est une prétention : elle *vise à l'ange*.

Lionel sourit avec complaisance de cette méchanceté, et madame d'Auray, chez qui les mots heureux étaient rares, se promit de répéter celui-ci.

— Ce qu'il y a de plus affreux, continua-t-elle, c'est qu'il aime sa femme à la folie.

— Ce n'est pas étonnant de la part d'un fou, interrompit M. Bonnasseau.

— Et qu'il passe sa vie à la caresser.

— Ah! l'horreur! s'écria Lionel; voilà de quoi me dégoûter d'une femme pour toujours. Madame de Pontanges serait cent fois plus belle qu'elle n'est, elle aurait tout l'esprit de madame de Staël, qu'il me serait impossible de l'aimer tant qu'elle aurait près d'elle ce crétin passionné. Oh! le vilain rival!...

Madame d'Auray, à ces mots, se sentit soulagée. Elle avait dit ce qu'elle voulait dire; l'effet qu'elle voulait faire était produit, et elle changea de conversation.

VI

D'ANCIENS AMIS

Le lendemain, Lionel était chez madame de Pontanges, assis ou plutôt étendu dans un grand fauteuil, causant, riant, jouant avec des livres, attisant le feu, établi enfin dans cette maison où il venait pour la seconde fois, comme s'il y avait passé sa vie.

Laurence était seule quand il arriva, et cela par le plus heureux ou le plus malheureux des hasards. Le bon curé et sa vieille tante, qui jamais ne la quittaient, avaient eu des visites à faire ce jour-là, et ne devaient revenir que pour dîner.

Cette circonstance, insignifiante en apparence, fut cependant décisive. Comment parler avec liberté, même sur des riens, devant de graves personnages qu'on révère et qui ennuient?

Le moyen d'être galant devant une grand'tante! le moyen d'être coquette devant un curé, *son directeur!*

Qu'on suppose l'arrivée de Lionel en présence de ces deux Argus; non, le mot Argus a vieilli, de ces deux HONORABLES.

On l'annonce :

— MONSIEUR DE MARNY.

Madame de Pontanges le salue poliment. Lionel s'approche d'elle d'un air embarrassé, de cet air niais et emprunté d'un homme qui a beaucoup d'humeur et qui est forcé de sourire; il salue le curé et la tante :

— Je suis vraiment confus, madame, de venir encore vous importuner aujourd'hui ; mais, comme un étourdi, hier j'ai oublié...

— Votre canne, aurait interrompu la vieille tante. Ah! monsieur, quand je l'ai vue, je ne voulais pas croire qu'elle fût à vous. Comment se fait-il qu'un si jeune homme ait une si grosse canne à pomme d'or comme un vieux médecin? Le fameux Vicq d'Azyr, qui me soignait, en avait une absolument pareille lorsque j'eus la petite-vérole, et c'était en 92, je me le rappelle.

Madame de Pontanges aurait alors interrompu sa tante, pour épargner à M. de Marny le récit de la Révolution.

— Madame d'Auray n'est pas fatiguée de sa course d'hier ? aurait-elle demandé ; je craignais que vous n'eussiez de la pluie.

— Non, nous avons eu un temps superbe.

Et l'on aurait causé sur ce ton pendant un quart d'heure, et M. de Marny serait reparti emportant tristement sa canne, avec une très-faible idée de l'esprit de madame de Pontanges.

Au lieu de cela,

Lionel entra dans le salon en triomphateur. A son nom seul, Laurence avait rougi tellement, qu'il ne lui était plus permis de rester timide auprès d'une femme ainsi troublée à son aspect.

— Vous croyez, je le parie, madame, que je viens chercher ma canne?

— Non, vraiment, répondit Laurence.

— Ah!... et qu'imaginez-vous donc, madame?

— J'imagine que vous venez me parler de madame d'Auray, de la singulière visite qu'elle m'a faite hier; vous avez peur qu'on vous croie complice de ses bizarreries, et vous avez hâte de vous justifier. En ami sincère, vous venez la *renier* près de moi, n'est-ce pas cela?

M. de Marny fut à son tour déconcerté de cette réponse assez inconvenante, et que madame de Pontanges n'aurait jamais faite à un autre qu'à lui. Il ne s'attendait pas à trouver tant d'aplomb dans une femme qui n'avait jamais vu Paris. Il sentit le besoin de l'intimider de nouveau pour reprendre ses avantages.

— Savez-vous, madame, reprit-il, que cette prétention de deviner ainsi ma pensée me donnerait le droit de la dire?

Et il se mit à regarder Laurence d'une manière si embarrassante, qu'elle ne put rester à sa place.

Elle se leva vivement, et courut vers la fenêtre.

— Quel beau temps! dit-elle; ne voulez-vous pas venir vous promener?

— Je vous remercie mille fois, madame, reprit Lionel; j'ai déjà fait deux lieues à pied, j'en ferai deux autres tout à l'heure, et, si c'est pour moi que vous voulez sortir, je préfère rester ici.

Laurence comprit que sa politesse n'avait pas le sens commun; elle se mit à rire, et vint se rasseoir près du feu.

— Pourquoi vous en aller? reprit Lionel, nous étions si bien là!...

Il prononça ces mots presque tendrement. Puis il se rapprocha de la cheminée; il prit les pincettes et releva quelques tisons qui venaient de tomber. Il resta un instant sans rien dire, comme préoccupé d'une idée. Ses yeux étaient fixés sur le pied de madame de Pontanges qui se chauffait, et ils l'examinaient avec tant d'attention, que ce pauvre pied, intimidé, se retira de lui-même et alla se cacher sous un coussin de tapisserie. Laurence, comme esprit, était difficile à déconcerter; mais, comme femme, la moindre chose la faisait rougir. Le mot le plus piquant ne la surprenait jamais sans réponse; mais le moindre regard sur sa personne la troublait comme une jeune fille.

Tout à coup Lionel releva la tête, et jetant sur Laurence le regard le plus étrange :

— Viendrez-vous cet hiver à Paris, madame?

Il y avait tout un avenir dans cette question.

— Non, répondit Laurence, tristement.

— Tant mieux...

— Pourquoi tant mieux?

— Oh ! si vous aviez dit oui, j'aurais dit tant mieux de même.

— Voilà une naïveté d'indifférence qui n'est pas flatteuse...

— C'est bien vulgaire ce que vous dites là, car vous savez bien déjà que cela n'est pas indifférent...

En disant ces mots, Lionel fit encore jouer ses beaux grands yeux. Laurence sourit.

— Permettez-moi de vous dire à mon tour que ceci est encore plus vulgaire, reprit-elle; me croyez-vous donc de ces femmes qu'on est obligé de flatter, qui pensent tout de suite que l'on s'occupe d'elles? Comment puis-je

croire que vous vous intéressiez à moi? je ne vous connais pas!

— Ah! je vous connais bien, moi, madame! ai-je besoin de vous avoir vue longtemps pour savoir tout ce qu'il y a de noble dans votre cœur? la vie que vous menez trahit malgré vous tout votre caractère. Il ne faut que vous apercevoir, vous comparer, pour comprendre ce que vous valez. Quand je regarde madame d'Auray, qui s'est mariée sans dot à un homme plein d'esprit, loyal, généreux, qu'elle trompe, qu'elle rend ridicule toute la journée... et que je vous vois, vous, si belle, à vingt ans, avec cent cinquante mille livres de rente, vivre à la campagne, loin de tous les plaisirs, loin du monde, où vous seriez si brillante, pour soigner un pauvre jeune homme qui ne sait même pas ce que vous faites pour lui, qui ne peut juger du sacrifice... ah! je sens que vous êtes une noble femme dont on ne peut parler froidement, qu'on ne peut contempler sans adoration... N'est-ce pas vrai tout cela? Avouez que je vous connais... convenez-en, ajouta-t-il en riant pour distraire Laurence et lui-même de son attendrissement... Convenez que je suis logique, et que je vous explique bien clairement pourquoi l'on vous aime. En vérité, depuis deux jours je ne pense qu'à vous : peut-être est-ce parce que je m'ennuie à mourir chez madame d'Auray, et que la moindre distraction me paraît douce. Peut-être, si vous étiez moins belle, moins aimable, me préoccuperiez-vous tout autant : ce qu'il y a de certain, c'est que vous m'êtes apparue comme un ange sauveur. Je suis si triste depuis quelques jours! j'avais le spleen, j'allais me tuer! vous me sauvez la vie!...

Il dit tout cela d'un ton moitié sérieux, moitié léger : c'était un homme épris, jetant sa pensée sans prétendre

faire un aveu; mais comme, au fond, c'était la vérité, Laurence en fut troublée; elle sentit le besoin de ramener la conversation sur des sujets indifférents.

— Je croyais, dit-elle, un peu remise de son émotion, que l'on s'amusait beaucoup chez madame d'Auray? C'est une personne très-animée, spirituelle...

— Pas tant qu'on l'imagine. A Paris, tout cela est fort bien : une femme élégante, très-entourée, chez qui l'on rencontre beaucoup de gens à la mode, qui sait toutes les nouvelles du jour, les commérages du monde, une femme minaudière amuse dans un salon; mais, à la campagne, c'est une autre chose : les ornements lui manquent, il ne lui reste que les prétentions. Il faut une beauté réelle pour séduire au grand jour, et la campagne est le grand jour de l'esprit. Il faut là un caractère vrai pour captiver : madame d'Auray est une personne toute factice. Parisienne dans l'âme, Paris lui sied bien; là, elle est ravissante. Ses attraits d'emprunt sont juste assez solides pour les grâces nonchalantes de la ville; ici, au contraire, ils lui jouent des tours désolants. Par exemple, l'autre jour, sa fausse natte est tombée dans la rivière, comme elle se baissait pour cueillir une fleur au bord de l'eau. Il nous a fallu repêcher à la ligne sa blonde chevelure; elle a beaucoup ri; elle a très-bien pris la chose, mais ce n'en est pas moins très-désenchantant. Hé bien, son esprit lui joue de ces tours-là sans cesse; son mari, qui est plein de tact, est obligé de *repêcher* ainsi tout ce qu'elle dit. Il est fâcheux que la campagne lui soit commode, car elle ne lui sied pas.

— Mais elle a souvent du monde chez elle?

— Ah! quel monde!... des gens fort communs; madame d'Auray n'est qu'*admise* dans le grand monde, ell'

n'en est pas. Les gens les plus distingués vont chez elle, à Paris, parce qu'ils sont alliés, parents ou amis de son mari; elle les reçoit les grands jours et en cérémonie; mais dans l'intimité, elle ne voit que ses amis à elle, sa société, qui est très-vulgaire.

— Comment appelez-vous ce monsieur qui m'a demandé quels vers je déclamais?

— Ah! M. Bonnasseau. C'est un sot qui ne manque pas d'esprit, un gros jeune homme tendre, fort bien traité de madame d'Auray, dit-on.

— Lui?... dit Laurence, j'avais cru...

— Vous me faisiez bien de l'honneur, madame, dit Lionel en feignant un air fâché; j'espérais que vous aviez meilleure opinion de moi. J'ai si bonne idée de vous que cela devrait vous donner de l'indulgence; mais je ne suis pas inquiet; plus tard vous me rendrez justice. Quel bonheur de vous avoir rencontrée! vrai, je vous le disais tout à l'heure, j'étais dans un accès de misanthropie qui vous aurait fait pitié; je ne voyais plus qu'affectation et mensonge. Si vous saviez comme le monde est laid! Ah! ne venez pas à Paris, on vous gâterait, ce serait dommage.

— Rassurez-vous, je n'irai pas; je ne quitterai jamais ce pays.

— Pourquoi?

Laurence ne répondit pas; elle détourna la tête tristement. Cependant les regards de Lionel l'interrogeaient.

— Amaury, reprit-elle, est né dans ce pays; il y est aimé, on le respecte malgré sa démence. A Paris, on se moquerait de lui; j'en serais bien malheureuse.

— Vous pourriez le mettre dans une maison de santé, le confier à...

— A des indifférents, qui le maltraiteraient; oh! non... Moi, j'ai de l'empire sur lui, et puis je l'aime... je l'aime, ajouta-t-elle en pleurant, comme un pauvre enfant qui m'a été confié, et qui ne peut vivre sans moi. Il y a quelque temps j'étais malade, je ne pouvais le servir à table, le mener promener; hé bien, il n'a pas voulu sortir, il n'a pas voulu manger pendant deux jours... Vous voyez bien que je ne pourrais pas le quitter.

Et Laurence fondit en larmes.

— Pardon, dit Lionel profondément ému... pardon, je vous afflige; mais qu'on vous aime en vous voyant ainsi!

— Voilà bien longtemps que je n'ai pleuré, dit-elle; il y a des jours où je me crois heureuse...

Lionel prit sa main, qu'elle ne retira pas; il la porta à ses lèvres avec vénération.

— Il habite cet appartement que nous n'avons pu voir hier? demanda-t-il.

— Oui... la bibliothèque, dit Laurence; personne n'y entre que moi. Vous voyez ce petit jardin entouré d'arbres très-sombres? c'est là qu'il se promène le matin pendant que l'on arrange son appartement.

— Et vous n'avez pas peur que dans un accès de colère?...

— Oh! non... il n'est pas fou. Sa pensée s'est arrêtée... A l'âge de six ans, il a éprouvé une grande frayeur dans un incendie causé par le tonnerre, et depuis ce temps sa tête s'est paralysée. J'ai été élevée avec lui; il était si beau étant petit, il m'aimait tant! il m'aime toujours; mais j'ai grandi, moi, et lui est resté enfant! Oh! il n'est pas méchant, il n'a jamais d'accès de fureur; il s'enfuit parce qu'il est craintif; il ne veut voir que moi, et je n'ai rien à redouter de lui.

— Vous avez consulté des gens de talent? demanda Lionel... Esquirol l'a-t-il vu? a-t-il désespéré de le guérir?

— Sa mère a eu recours à tous les moyens, répondit Laurence; aucun n'a réussi...

En disant ces mots, Laurence rougit péniblement et baissa les yeux; mais pour cacher son trouble...

— Il est cinq heures, dit-elle, il faut que j'aille près de lui; c'est l'heure de sa promenade.

— Déjà si tard! s'écria Lionel... comme je vais être grondé! N'importe, cette journée vaut bien la mauvaise humeur d'une maîtresse de maison.

— Je vous reverrai, n'est-ce pas?

— Je voudrais venir tous les jours.

— Ah! que je suis triste! dit Laurence.

Elle soupira malgré elle.

— Moi, je suis bien heureux! répondit Lionel en s'éloignant.

Ainsi se passa cette première visite, qui amena tant d'événements; si Lionel n'eût pas trouvé madame de Pontanges seule, rien de tout cela ne serait arrivé. Bien des larmes de moins auraient coulé peut-être! mais aussi je n'aurais pas cette longue histoire à vous conter, et c'est quelque chose que d'avoir un sujet véritable pour un roman, surtout lorsqu'on n'a pas le génie qu'il faut pour inventer.

VII

DEUX LIEUES A PIED

A mesure que Lionel s'éloignait du château de Pontanges, son enchantement diminuait. D'abord ce fut un ravissement sans pareil.

Quelle femme adorable! pensa-t-il; quelle sensibilité vraie, sans affectation! Point de ces grands mots si froids qui glacent les plus beaux sentiments. Une autre femme aurait dit: — Mon devoir est de me consacrer à mon époux; elle se serait posée comme victime, elle aurait fait de la résignation; elle se serait servie de son mari imbécile pour m'intéresser à son sort... Elle, au contraire, en parle avec tendresse, avec pitié. — Je l'aime comme un pauvre enfant, dit-elle, qui ne peut vivre sans moi. Qu'elle était jolie en pleurant... Il y a des femmes qui font des grimaces horribles quand elles pleurent; mais ses larmes coulaient si doucement sur ses joues si fraîches, si roses, c'était charmant; ce n'était pas du désespoir, c'était de la confiance. J'en suis fou... Quelles belles mains! et quel joli petit pied! et puis bien faite... grasse et svelte... — Que le temps est lourd! Je suis las, il me tarde bien d'arriver... On appelle cela deux lieux; il y en a bien trois; la première fois j'irai à cheval; c'est très-loin...

Je voudrais bien savoir l'impression que je lui ai laissée... Oh! elle m'aimera... — Ah! voilà la grille du parc... elle est fermée! Maudit Guillaume! Quelle heure

est-il donc? Sept heures et demie... Je n'aurai pas le temps de m'habiller... J'étouffe... Ils sont à table maintenant... Je me meurs de faim...

Il fallut faire un détour et longer les murs du parc. Lionel revint au château par la ferme, en maudissant sa visite, Guillaume, qui fermait les grilles à sept heures, et jusqu'au plaisir de la journée.

Lionel est le type des élégants de Paris. Pour être amoureux, il lui fallait ses aises, et tous les petits inconvénients de la vie positive venaient le refroidir dans ses passions. Il avait quitté sa première maîtresse parce que toutes les cheminées fumaient chez elle;

La seconde, parce qu'elle avait deux chiens qui venaient lécher ses souliers vernis;

La troisième, parce qu'elle avait déménagé et était allée demeurer trop loin de lui;

La quatrième, parce que son cabriolet ne pouvait entrer dans sa cour.

Il n'était pas dans le secret de son inconstance, il se serait révolté même si on lui avait révélé la vérité; et, lorsqu'il abandonnait une femme, il se croyait infidèle de bonne foi.

Aussi, en arrivant chez madame d'Auray, n'eut-il besoin d'aucun effort pour faire croire que sa promenade l'avait ennuyé, et pour paraître de mauvaise humeur. Madame d'Auray n'eut pas même l'idée d'être jalouse. Certes, il ne ressemblait guère à un héros de roman qui rapporte une grande passion; jamais on n'avait vu une physionomie plus maussade.

— Eh bien! mon cher, lui dit tout bas Melchior Bonnasseau, l'intrigue marche-t-elle?

— Elle marchera toute seule dorénavant, reprit Lionel

avec impatience; je ne la suivrai pas; j'ai assez marché comme cela.

— Diable! dit en lui-même l'homme à bonnes fortunes, nous avons été mal reçu.

M. Bonnasseau, comme on le croira sans peine, s'intéressait franchement au succès de Lionel auprès de madame de Pontanges.

La soirée se passa en mauvaises plaisanteries sur la promenade de M. de Marny, et il répondit à ces malices de manière à ôter tout soupçon sur les sentiments que lui inspirait Laurence.

Avant de jouer au whist, Melchior lui proposa de faire une partie de billard.

— Je viens de faire quatre lieues, dit-il, et vous voulez encore que je tourne pendant une heure autour d'un billard? Vous êtes comme madame de Pontanges, qui, pour me reposer, m'a proposé, en arrivant, une promenade dans le parc.

— En vérité? dit madame d'Auray en éclatant de rire, cela est ravissant! cette pauvre Laurence n'en fait pas d'autres; ces grandes femmes rêveuses ne savent jamais *recevoir*. Laurence est pleine d'esprit; eh bien! elle fait les honneurs de chez elle tout de travers.

En disant cela, madame d'Auray servait le thé avec beaucoup de prétention, et poursuivait, jusque dans le jardin, avec une tasse de thé, M. Rapart, qui n'en prenait pas.

Après avoir joué au whist jusqu'à onze heures, Lionel remonta dans sa chambre. Il se mit au lit, harassé de fatigue, et il s'endormit en détestant la femme pour laquelle il avait été obligé de faire à pied quatre lieues.

VIII

UNE BONNE NUIT

Le lendemain, Lionel se réveilla très-tard au bruit de la cloche qui annonçait le déjeuner. Il s'habilla à la hâte, et descendit dans le jardin, frais et dispos, joyeux, aimable, ayant tout à fait pardonné aux fatigues de la veille.

— Recommençons-nous ce matin notre promenade à Pontanges? dit malignement Melchior Bonnasseau; il fait un beau soleil.

— Non, en vérité, reprit Lionel; je suis blasé sur les voyages champêtres, et dorénavant j'aurai le soin d'emporter plusieurs cannes à la campagne, pour n'avoir plus à courir après celle qui sera perdue.

Lionel ne disait déjà plus la vérité en parlant ainsi, car depuis un instant il n'était préoccupé que d'une idée : — du projet de retourner à Pontanges.

Une fois les exigences de la vie réelle satisfaites, les besoins de la pensée, les rêves de l'imagination se font sentir. Dès que Lionel fut reposé, qu'il eut bien dormi, bien déjeuné, il se rappela qu'il avait une âme; que cette âme voulait des affections, et le souvenir de Laurence, dégagé des ennuis qui l'avaient obscurci un moment, revint dans toute sa fraîcheur à sa pensée. Et Lionel passa toute sa journée à rêver d'elle dans les bosquets d'alentour! — et il essaya de dessiner son portrait de mémoire;

enfin, ce sybarite du café de Paris tomba de lui-même dans toutes les vulgarités des romans.

IX

UNE MAUVAISE NUIT

Pendant que Lionel dormait d'un sommeil si paisible, Laurence ne pouvait trouver un instant de repos. Une émotion inconnue l'agitait. C'était une fièvre, mais une fièvre voluptueuse, une souffrance pleine de charme; la vie venait de lui apparaître sous un nouveau jour, comme un tableau qu'un reflet favorable vient d'éclairer. Une révolution complète s'était opérée dans son âme. Elle ne savait quel nom donner aux pensées qui l'assiégeaient en foule, à ce tremblement nerveux qui ressemblait à de la joie, à cet étouffement, cette oppression continuelle qui ressemblait à de la crainte. Mais elle s'abandonnait avec délice à cette émotion si nouvelle. Son cœur entrevoyait un avenir, ses yeux possédaient enfin une image !... une image ravissante qui les poursuivait doucement. Lionel était toujours devant eux; elle le revoyait tel qu'il lui était apparu le matin, gracieux et tendre, avec son maintien à la fois digne et nonchalant, son sourire spirituel et son regard passionné.

Oh ! quel regard ! Elle croyait encore sentir sa puissance, elle baissait les yeux comme s'il était là.

Personne en effet plus que Lionel n'excellait dans l'art de magnétiser une femme en la regardant. Il sa-

vait moduler ses regards dans tous les tons comme sa voix.

Oh! quelle voix! je ne vous avais encore rien dit de sa voix... qu'elle était sonore et douce, et puis coquette... Une seule inflexion disait plus que toutes les paroles. A son accent, on aurait compris ce qu'il disait et à qui il parlait. Rien qu'en l'entendant prononcer ces mots:

OUI, MADAME,

on savait le rang, l'âge, la beauté de la femme à qui ils s'adressaient; on devinait s'il en était aimé, s'il craignait de lui déplaire; si c'était une vieille femme et s'il la révérait. Pour ceux qui l'écoutaient, il n'y avait aucun doute, et je connais une femme qui fut tout à fait compromise par la manière indéfinissable, mais très-significative, dont il avait prononcé ce mot. Malheureusement les inflexions ne peuvent s'écrire; mais j'espère qu'il se trouvera quelques femmes qui devineront ma pensée et l'expliqueront à ceux qui nieraient la justesse de cette observation.

Lionel enfin était doué de je ne sais quoi qui séduit. Sa tournure élégante, son assurance respectueuse, sa démarche, la manière dont il tenait son chapeau, dont il saluait, dont il fermait la porte, tout en lui était distingué et gracieux; il fallait bien cela pour expliquer tant de succès avec tant de défauts.

Le désir de plaire, chez lui, était un instinct et une passion; bien plus, un goût dont il avait fait un art.

N'ayant pas de graves occupations, trop riche pour faire des affaires, trop indépendant pour prendre une place dans le gouvernement, il menait la vie oisive d'un élégant, jusqu'au jour où son âge lui permettrait d'arriver à la

députation. Il était dans cette classe de gens qui, par leur existence, et surtout leurs prétentions, sont cotés bien au-dessus de leur valeur : ils ne peuvent déjà plus descendre à des emplois subalternes, et cependant ils n'ont droit à aucune place importante.

Ainsi, Lionel, qui aurait été un très-mauvais sous-préfet, se serait toutefois déconsidéré en acceptant une sous-préfecture. Sa position était mieux que cela; sa valeur fictive l'élevait plus haut. Il n'avait jamais rien fait, n'avait jamais donné aucune preuve de sa capacité; mais on attendait beaucoup de lui, et comme il était très-fin, très-adroit, il savait escompter d'avance le crédit qu'il croyait devoir obtenir un jour.

Ses brillants succès auprès des femmes étaient donc la seule affaire importante de sa vie, et il apportait dans ces triomphes secondaires le même amour-propre, la même finesse d'esprit, la même tenue de volonté qu'il aurait mis à obtenir une ambassade, ou, s'il était ministre, à faire passer une loi de budget.

Aussi, peu de femmes pouvaient-elles le voir sans trouble. Il les connaissait si bien ! il lui suffisait de rencontrer une femme deux fois pour deviner ce qu'il fallait être pour lui plaire, et rien ne lui était plus facile, à lui, avec la mobilité de son caractère, que de paraître ce qu'il fallait être à ses yeux. Il aurait séduit les plus rebelles.

Et l'on comprend comment Laurence, simple de cœur, ignorant le monde, et déjà préparée par une imagination romanesque, fut si promptement dominée par le souvenir de Lionel.

Eh ! quel ravage ne devait pas causer l'apparition d'un jeune homme si aimable, si façonné d'élégance, dans e

vieux château de Pontanges, où rien de la vie parisienne n'était encore parvenu.

Quel trouble ne devait pas éprouver à sa vue une pauvre jeune femme qui n'avait pas encore aimé, et dont toute la vie s'était passée jusqu'alors entre un vénérable pasteur, sans exaltation religieuse, trop tolérant même pour lui inspirer cette dévotion passionnée qui aurait occupé son cœur;

Une vieille tante sans passion politique, pour lui inculquer cet esprit de parti qui aurait fait du moins un aliment à sa pensée;

Et un mari imbécile, qui la laissait enfin trop libre pour qu'elle eût jamais l'idée de le tromper.

Ceci était une vie ennuyeuse, il faut en convenir! Pour moi, dans une situation pareille, je l'avoue franchement, si j'avais rencontré Lionel, je l'aurais aimé!

Et Laurence fit ce que j'aurais fait!

Elle passa toute la nuit à penser à lui. Son cœur s'enfermait en lui-même pour dévorer cette pensée, comme les animaux se cachent pour dévorer leur proie.

Quand le jour parut, elle se leva, et puis elle éprouva une grande tristesse, parce qu'elle fit une réflexion qui ne lui était pas encore venue à l'esprit.

C'est qu'elle ne verrait pas M. de Marny de toute la journée, ni le lendemain, ni les jours d'après... ni jamais peut-être; qu'il n'oserait pas revenir si vite... qu'elle n'avait aucune chance de le rencontrer!...

En effet, cette pensée était décourageante pour l'amour.

C'est une chose fort incommode que d'aimer un homme que l'on ne connaît pas... qui n'est pas de votre société, qu'on ne peut naturellement voir tous les jours.

On l'attend trois jours avec impatience, et quand il est là, on s'attriste, parce qu'on se dit qu'on n'aura plus à l'attendre le lendemain.

Laurence fut un moment découragée ; mais ensuite elle se rappela ce que lui avait promis Lionel, et l'espoir de le revoir bientôt la rendit à toute la joie de sa naissante passion.

Connaissez-vous rien de plus ravissant que les commencements d'un amour ?

L'amour est un enfant, — cette comparaison est commune ; l'idée ne m'appartient pas, je le sais ; mais je vais peut-être l'exprimer d'une manière qui paraîtra nouvelle...

Et l'amour, comme tous les enfants, n'est aimable qu'à un certain âge. Quoi de plus charmant qu'un enfant de trois à six ans, qui commence à marcher, à parler ! Il est bon, parce qu'il a besoin de vous ; il est soumis, parce qu'il a peur ; tout est gracieux en lui, jusqu'à ses colères, qui vous font sourire.

Mais plus tard !... dès qu'il grandit, ce n'est plus le même ; il devient méchant, tapageur, tourmentant ; oh ! bien tourmentant ; vous n'avez plus sur lui d'empire : vous le grondez, il n'écoute pas ; vous lui parlez raison, il vous répond des injures ; il devient insupportable enfin, tellement insupportable, que la mère la plus tendre elle-même est empressée de le mettre au collége.

Eh bien ! l'amour est comme cet enfant. Les premiers jours de sa naissance sont pleins de charmes : il n'ose encore parler ; sa démarche est timide, il implore, il espère, il attend ; il est soumis, parce qu'il a peur de déplaire ; il est bon, parce qu'il est dépendant ; il est ému par l'incertitude, il vous offre son avenir, il frémit d'être refusé. —

Mais plus tard — quelle différence ! Il est sûr de vous, ou bien il se fatigue de votre empire ; il domine ou il soupçonne ; il devient tyrannique, jaloux, insupportable enfin, si j'ose m'exprimer ainsi ; et vous n'avez pas, hélas ! la ressource de le renvoyer au collége.

Madame Ermangard trouva sa nièce très-pâle ce jour-là. — N'allez pas être malade demain, lui dit-elle ; j'ai promis à Clorinde de la mener à la fête de Champigny, et je compte bien que vous y viendrez avec nous.

Ces mots furent un trait de lumière pour Laurence.

Madame d'Auray va tous les ans à cette fête, pensa-t-elle, — M. de Marny y sera.

— Certainement ; j'irai avec vous, reprit-elle.

Et Laurence ne fut plus agitée que d'une pensée :

— Je le verrai demain.

Toutes les actions de cette journée se ressentirent de sa préoccupation. Elle oublia complétement un ex-sous-préfet qui vint lui faire une visite ce jour-là, et l'ex-sous-préfet attendit trois heures dans le salon de madame la marquise, qui allait, disait-on, venir à l'instant.

Madame de Pontanges appela deux fois sa tante, *M. le curé ;* et quand le bon curé lui demanda si elle irait à la fête de Champigny, elle lui répondit sans hésiter :

— Oui, ma tante...

Toutes choses niaises, distractions d'enfants pour les indifférents...

Indices d'une grande passion pour l'observateur.

X

VANITÉ ET *VANITÉ*

— Qu'avez-vous donc à rire, mademoiselle ?

— Rien, monsieur.

— Cependant vous riez.

Mademoiselle Clémentine Bélin vit que sa réponse était ridicule. Ce qui les faisait rire, elle et sa sœur, c'est qu'elles avaient aperçu par la fenêtre d'un cabaret un paysan qui embrassait une grosse paysanne, et je ne sais comment cela arrive, mais les petites filles voient toujours ces choses-là les premières dans une fête de village. Mademoiselle Clémentine, ne voulant pas dire pourquoi elle riait, chercha un autre prétexte à sa gaieté.

— Hé bien, ce qui nous a fait rire, dit-elle, c'est ce gros cocher rouge avec ses gants verts, qui a une si bonne figure...

— Ah ! je triomphe, s'écria M. Bonnasseau ! c'est elle ! Voilà le bel équipage de madame la marquise de Pontanges !...

Alors Melchior Bonnasseau rejoignit en courant madame d'Auray, et cria du plus loin qu'il l'aperçut : La voilà ! la voilà !

Madame d'Auray s'avança vers la grande route, suivie de son brillant état-major, composé des plus jolies femmes de Paris et des environs, qu'elle réunissait tous les ans chez elle à cette époque ; quelques jeunes élégants s'en-

tre-mêlaient çà et là parmi les jeunes femmes; un peloton de maris venait à la suite.

Cette nombreuse compagnie s'échelonna en bon ordre sur le bord de la route, et chacun, prévenu d'avance, se prépara à rire, ou plutôt à ne pas trop rire à l'apparition de la voiture de madame de Pontanges.

Et l'on vit s'avancer une vieille calèche jaune traînée par deux chevaux qu'on aurait pris pour des ours, tant leur poil était long et en désordre, sans les harnais à boucleries d'argent qui couvraient leur garrot. Le cocher, ou plutôt le cornac de ces étranges animaux, avait revêtu un riche habit de livrée rouge fort sale et beaucoup trop étroit pour lui. Il portait avec cela un pantalon de nankin; il avait en outre d'énormes favoris, soutenus par une cravate blanche à bouquets bleus, mise à son goût, c'est-à-dire formant un gros nœud, et puis enfin des GANTS VERTS! qui paraissaient du reste assez chauds et assez commodes.

Le valet de pied, lui, était fort maigre; son habit de livrée, du même âge que celui du cocher, et de même fort sale, était de plus beaucoup trop large, et les manches, beaucoup trop longues aussi, lui cachaient entièrement les mains; il les relevait par un petit mouvement très-gracieux chaque fois qu'il lui fallait ouvrir la portière de la voiture. Un col empesé lui montait jusqu'aux tempes; sa cravate était jaune et noire, et ses gants... on ne les voyait point, vu la longueur des manches.

Madame de Pontanges fit arrêter tout cela en apercevant madame d'Auray. Alors on vit descendre de la bizarre calèche une petite fille courte, grosse, commune, ayant de vilains yeux malades, voilés par des paupières rouges et retournées, étalant sur le sable un grand pied plat et sans

physionomie, tenant dans ses grands doigts osseux un gros mouchoir de toile à marque rouge, et le tortillant comme une corde par un naïf sentiment d'embarras; une petite personne hideuse, qui promettait aussi d'être bossue, et paraissait trop honnête fille pour ne pas tenir sa promesse.

C'était Clorinde,

Orpheline, âgée de douze ans, dont madame de Pontanges prenait soin, et qui jetait sur elle un grand ridicule, — car c'est une faute immense aux yeux du monde que de protéger ce qui a véritablement besoin de protection, c'est-à-dire l'infirmité et la laideur.

Recueillez une jolie petite fille, bien gracieuse, bien espiègle, bien gentille, — c'est une bonne action qui vous donne une grâce de plus.

Sortez de la misère un enfant infirme, laid, malade, contrefait, — c'est une image dégoûtante que vous offrez au monde, et le dégoût que cette image inspire rejaillit sur vous; il faut donc, hélas! de la coquetterie en tout, même dans les bonnes actions.

— Oh! quelle horreur! s'écrièrent mesdemoiselles Bélin en apercevant Clorinde.

Madame Ermangard était très-parée.

Sur une bonne grosse figure toute ronde, elle avait mis un tout petit chapeau tout rond que sa figure remplissait jusqu'au bord... Sur ce petit chapeau elle avait mis deux toutes petites plumes. Tout cela tenait très-peu de place, et je gage que l'on pouvait serrer ce chapeau dans le tiroir d'une commode sans l'endommager.

Madame Ermangard avait sur les épaules une pèlerine de tulle brodée, qui comptait plus d'un printemps, et que les années et les blanchissages avaient fort rétrécie. Cette

indiscrète pèlerine laissait entrevoir à travers ses réseaux perfides une camisole de coton couleur de chair, qui plissait d'elle-même çà et là autour du cou. Peut-être était-ce pour imiter la nature. L'illusion était complète.

Laurence n'était guère mieux mise que sa tante. Elle portait un énorme chapeau de paille d'Italie, mal taillé, sans grâce, sans élégance, surmonté d'un même panache de plumes blanches posées sans goût; sa robe était en mousseline des Indes fort belle, mais elle manquait d'ampleur; la taille était trop courte; et tout cela sentait la province d'une lieue.

Ah! j'oubliais encore un détail: elle avait une ceinture de moire bleue attachée par une boucle d'*acier!!!* La boucle d'or qu'elle portait ordinairement s'était cassée la veille, et madame Ermangard avait eu la complaisance de lui prêter cette boucle d'acier, qu'elle n'avait pas mise depuis douze ans.

Ces trois personnages formaient un ensemble vraiment risible. Laurence s'avançait gravement, donnant le bras droit à sa tante, si ridiculement affublée, et tenant de la main gauche sa petite protégée, si laide!

Je vous l'assure, en vérité, il n'y avait pas moyen de rester amoureux d'une femme encadrée de la sorte.

Surtout en présence de ces Parisiennes élégantes, femmes à la mode, s'il en fut, reines arbitraires de ce monde mesquin et vaniteux, pour qui la parure est la vie, femmes sans amour, qui ont mis leur honneur à n'être jamais surprises en négligé, et qui accablent d'un mépris naïf et sincère la femme qui oublie de paraître belle.

Mesdemoiselles Bélin, en pensionnaires mal élevées, éclatèrent de rire et prirent en courant le sentier de l'avenue qui conduisait au château. Lionel les suivit. Il avait

tellement peur d'être obligé à une politesse envers madame de Pontanges, qu'il la renia bravement.

Cette occasion d'éviter ses regards lui paraissant la meilleure, il offrit son bras à l'aînée de ces deux jolies personnes. La plus jeune prit celui de son père; et, tous les quatre, ils se dirigèrent vers le château.

Devant la grille on dansait; il y avait des boutiques illuminées tout autour de la place, qui était fort grande, de ces coquettes boutiques ambulantes qui ont l'air de toilettes à la duchesse, ou bien de petites chapelles, avec leurs cristaux, leurs porcelaines quasi dorées, leurs vases d'albâtre remplis de fleurs si franchement artificielles. C'était partout des loteries, des jeux de bagues, des théâtres de marionnettes, des chants, des rires joyeux, des quolibets, des cris, toutes choses enfin très-gaies... ou fort tristes... cela dépend des caractères.

Les deux côtés de l'avenue étaient bordés de ces boutiques animées, et des lampions de toutes couleurs formaient des guirlandes de feux entre les arbres.

Madame d'Auray accabla Laurence de politesses. Elle était trop satisfaite de la trouver ainsi à son désavantage pour ne pas être généreuse envers elle.

— Venez avec nous voir la fête, lui dit-elle; vous n'avez point de protecteurs, M. d'Auray vous offrira son bras.

Cela voulait dire : — Vous n'êtes point une femme à la mode comme moi, qui suis toujours fort entourée.

Comme elle disait cela, deux jeunes gens qui achetaient des joujoux pour des petits paysans qui les suivaient attirèrent l'attention de madame d'Auray. L'un d'eux avait une tournure noble et distinguée; on ne pouvait passer près de lui sans le remarquer.

— Que vend-elle donc de si beau, cette marchande ? dit madame d'Auray, et elle s'avança vers la boutique.

Les deux jeunes gens, voyant arriver madame d'Auray, se dérangèrent poliment pour lui faire place.

Tandis qu'elle choisissait différents objets dans la boutique :

— C'est vous, ma chère cousine, s'écria le plus beau des deux jeunes gens ; par quel hasard avez-vous quitté votre donjon ?

— Pour venir à cette fête, répondit madame de Pontanges. Mais, vous-même, comment êtes-vous ici ? Je vous croyais en Italie.

— J'en arrive ; je ne suis de retour que depuis hier ; sans cela, vous m'auriez déjà vu, madame.

En cet instant, la petite bossue tira Laurence par le bras : — Je voudrais manger du pain d'épice, dit-elle.

— Viens, mon enfant, dit madame Ermangard, là-bas, nous allons en trouver.

Elle quitta sa nièce, et emmena Clorinde avec elle. Alors madame de Pontanges restant seule, son cousin lui offrit le bras, et ils reprirent ensemble le chemin de la grande avenue.

— Permettez-moi de vous présenter un de mes amis, dit-il, dont vous avez bien souvent entendu parler, l'auteur de la *Physiologie des égoïstes*.

— Comment ! c'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur de ce livre si spirituel ? Je l'ai déjà lu deux fois. Si vous saviez comme on est heureux, quand on vit dans la retraite, d'avoir à lire un de vos ouvrages ! A Paris, c'est de l'admiration qu'on a pour vous ; mais en province c'est de la reconnaissance, car nous vous devons nos seuls plaisirs.

Ferdinand Dulac répondit une phrase modeste, et la conversation s'engagea sur les auteurs à la mode.

Madame d'Auray était restée devant la boutique avec ses amies; ces dames attendaient le groupe des maris, pour payer les diverses niaiseries dont elles avaient fait emplette.

Dès que M. d'Auray parut, sa femme alla vers lui.

— Quel est ce jeune homme, dit-elle, qui donne le bras à madame de Pontanges, et qu'elle appelle son cousin?

— C'est le prince de Loïsberg.

— Ah! s'écria madame d'Auray, le prince de Loïsberg!

C'était nommer la fleur des élégants.

Madame d'Auray avait souvent entendu citer le bon goût et l'esprit de ce jeune fashionable, qu'elle désirait connaître depuis longtemps.

Le prince venait de passer deux ans en Italie. Cela explique comment madame d'Auray, si répandue dans le monde, ne l'avait pas encore rencontré.

— Et l'autre jeune homme qui est avec lui, qui est-ce?

— Quoi! vous ne le connaissez pas? l'auteur en vogue, une de nos plus grandes célébrités! M. Dulac.

— Ferdinand Dulac, s'écria-t-elle encore, l'auteur de la *Physiologie des égoïstes!* où est-il? que je le voie.

Et chacun se hâta de rejoindre madame de Pontanges pour contempler l'élégant écrivain, dont les ouvrages obtenaient tant de succès et causaient aux femmes tant d'émotions.

En effet, c'était une espèce de curiosité qu'un homme d'esprit dans une fête de village.

Madame de Pontanges, parvenue en face de la grille du château, aperçut Lionel qui la regardait; il avait fui loin

d'elle tout à l'heure, et maintenant il mettait tous ses efforts à attirer son attention.

Laurence n'était plus pour lui la même femme; le cœur de Lionel venait de se retourner.

Laurence — entre sa vieille tante, et cette petite fille hideuse — lui avait paru ridicule.

Madame de Pontanges — entre le prince de Loïsberg et le spirituel Ferdinand Dulac — lui paraissait ravissante.

Je vous l'assure, en vérité, il était impossible de n'être pas amoureux d'une femme encadrée de la sorte.

Lionel quitta le bras de mademoiselle Bélin. Il vint saluer madame de Pontanges et Ferdinand Dulac, qu'il connaissait.

— Venez-vous voir danser, madame? lui demanda-t-il.

— J'attends que ma tante nous ait rejoints.

— La voici, dit Lionel en allant au devant de madame Ermangard de l'air le plus gracieux du monde.

— Qu'avez-vous fait de Clorinde? demanda Laurence.

— Je l'ai confiée, reprit madame Ermangard, à quelqu'un qui se charge de la ramener chez vous.

— Eh bien! dit madame de Pontanges, allons voir le bal.

Je vous donne en cent à deviner ce que fit alors Lionel pour avoir le droit de suivre madame de Pontanges. — Il offrit son bras — à la TANTE!!!

Ce qui fit rire aux éclats mesdemoiselles Bélin. — Mais qu'importe; riez, petites folles, il n'est plus question de vous; vous n'êtes que des ÉLÉGANTES! il lui faut des GRANDES DAMES maintenant.

Comme madame de Pontanges allait entrer dans la

salle de bal, elle rencontra *la dame de ces lieux*, la duchesse de Champigny.

— Bonjour, chère belle, s'écria celle-ci; qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vue! Est-ce que vous voulez entrer là dedans? c'est un gouffre; n'y allez pas. Venez plutôt avec nous prendre des glaces dans le salon. Vous retournerez à Pontanges quand la lune sera levée. Il y a des siècles que vous n'êtes venue chez moi!

Voyant que Laurence hésitait :

— Madame Ermangard et monsieur voudront bien vous accompagner, je l'espère, ajouta la duchesse en regardant Lionel; — que je ne sépare personne! dit-elle en souriant.

Lionel obéit à cette invitation; il suivit la duchesse et madame de Pontanges, et entra avec elles dans la cour du château.

Madame d'Auray, le voyant disparaître avec la duchesse de Champigny, qu'il ne connaissait pas, ne put cacher son étonnement, et l'on remarqua sa mauvaise humeur tout le reste de la soirée.

Pendant ce temps, Lionel faisait très-bien ses affaires au château. Il avait prié M. Dulac de le présenter à madame de Champigny en entrant dans le salon; il resta plus d'une heure près d'elle, cherchant à lui plaire et à prouver qu'il avait de l'esprit.

La duchesse le trouva fort aimable; et, le croyant des amis de madame de Pontanges, elle l'engagea à venir dîner chez elle le jeudi suivant.

— Nous aurons un grand génie, dit-elle, que vous serez charmée de connaître, Laurence.

— Qui donc?

— Je ne veux pas vous le nommer; il est si capricieux

qu'on ne peut jamais compter sur ses promesses; mais n'importe, venez toujours, ne fût-ce que pour moi.

On fit beaucoup de conjectures sur l'homme illustre que l'on annonçait avec tant de pompe et de mystère. La conversation se prolongea fort tard; il était près d'une heure du matin lorsque madame de Pontanges se disposa à partir.

Alors M. de Marny se rappela qu'il avait perdu sa société. Madame d'Auray devait avoir quitté la fête depuis longtemps. Il était venu à Champigny dans sa voiture, et il n'avait nulle envie de retourner chez elle à pied. On sait que cette façon de voyager ne lui plaisait guère.

— Si vous n'avez pitié de moi, dit-il à madame Ermangard, je ne sais ce que je vais devenir; madame d'Auray m'a abandonné, et si vous ne me donnez l'hospitalité, je serai forcé de coucher dans les champs.

— Nous ne souffrirons pas cela, s'écria madame Ermangard; ma nièce et moi vous offrons une chambre à Pontanges et une place dans notre voiture. Aussi bien nous sommes seules, et il nous faut un défenseur.

Laurence, qui n'avait pas entendu ce colloque, fut très-étonnée de voir M. de Marny monter familièrement dans sa voiture et se placer en face d'elle.

Et Lionel, à son tour, fut très-étonné de se sentir si joyeux en s'asseyant dans ce singulier équipage dont il s'était tant moqué quelques heures auparavant. Certes, il ne croyait pas alors qu'il serait si tôt fier d'y monter.

XI

LA VIE RÉELLE

Madame de Pontanges revint chez elle triste et désenchantée. Elle était mécontente de Lionel, et ne pouvait savoir pourquoi. Son instinct lui disait qu'elle avait à se plaindre de lui; et cependant elle ne trouvait à lui adresser aucun reproche.

Laurence ignorait ces combats de vanité qui rendent le monde si piquant et souvent si maussade. Vanité de naissance, vanité de fortune, vanité d'amour, et quelquefois même vanité d'esprit.

Elle sentait que M. de Marny avait agi ce soir-là mal envers elle; et pourtant il semblait lui avoir tout sacrifié.

Elle n'avait pas le secret misérable de sa conduite; elle ne se disait pas: Il m'a reniée parce que je ne suis pas une femme élégante comme les jolies femmes qui l'accompagnaient; il a rougi de moi, parce que l'on me trouvait ridicule;

Mais elle avait perdu toute sa confiance en lui. Les soupçons qui lui venaient à l'idée étaient faux; mais l'impression qu'elle ressentait était juste; et, sans s'expliquer sa tristesse, elle s'y abandonnait sincèrement, parce que ses impressions ne l'avaient jamais trompée.

N'avez-vous pas éprouvé cela plus d'une fois? Une personne, que vous aimez, vous consacre toute sa journée;

elle dit tout ce que vous désirez qu'elle dise, rien n'est changé en apparence; c'est la même affection qu'hier... et cependant votre cœur se serre; vous n'avez aucune raison de craindre, et vous tremblez; on vous quitte la veille avec tendresse en disant : A demain... et vous pleurez... Et puis, quelque temps après, lorsque vous apprenez un duel, un malheur, une infidélité, vous vous écriez, sans que l'on puisse vous comprendre :

— C'était cela !!!

Une autre circonstance avait aussi contribué à refroidir Laurence dans son amour naissant :

Une comparaison.

Lionel était le premier homme aimable qui eût paru dans le vieux donjon de Pontanges. Laurence n'avait pas vu le prince de Loïsberg depuis quatre ou cinq ans. Son cousin était alors un jeune écolier insignifiant.

En le voyant auprès de M. de Marny, elle les compara malgré elle.

Et cette comparaison, au premier aspect, n'était pas à l'avantage de Lionel.

Il avait sans doute plus d'esprit que le prince; mais il fallait les connaître longtemps tous deux pour le savoir.

Je ne vous dis rien de l'illustre Ferdinand Dulac, qui avait plus d'esprit encore que les deux autres. Celui-là aussi ne laissait pas que de nuire à ceux qui voulaient plaire auprès de lui.

Or, Laurence avait fait cette découverte :

Qu'il y avait deux hommes aussi aimables que celui qu'elle préférait.

Découverte, selon moi, fort dangereuse.

Eh bien! M. de Marny, en homme qui a l'habitude de séduire, devina tout cela.

Et dès lors cette conquête, qui n'était encore qu'un projet vague, qu'un entraînement peut-être de son cœur, devint une gageure, un pari fait avec lui-même, qu'il se promit de gagner.

Arrivé à Pontanges, on le conduisit dans une chambre énorme, très-belle, très-historique, très-intéressante à visiter pour un antiquaire, amant du moyen âge, — mais très-incommode à habiter pour un élégant, accoutumé au confortable de la vie anglo-parisienne. Les murs étaient recouverts de riches tapisseries représentant des sujets tirés de la Bible: Rachel et Jacob, Ruth et Booz, Joseph vendu par ses frères; mais le vent qui soufflait dans les fentes des portes et des fenêtres les agitait si violemment, que l'on croyait à chaque instant voir l'échelle de Jacob et l'amphore de Rachel tomber sur votre tête.

Les rats et les souris, accoutumés à la solitude de ces lieux, venaient s'ébattre joyeusement derrière ces mouvantes figures; et ce fut toute la nuit un tapage, une fête à empêcher de dormir un enfant.

Lionel, impatienté de son insomnie, maudissait les vieux châteaux, les souvenirs et l'histoire: il s'agitait dans son lit sans pouvoir dormir; de plus, les draps étaient humides, le couvre-pieds n'était pas assez lourd; il mourait de froid.

Quand M. de Marny se leva, il était brisé de fatigue; il était de mauvaise humeur, et puis il n'avait pas sa robe de chambre, rapportée de Londres, si élégante et si commode.

En se regardant dans la glace, Lionel fut frappé de sa pâleur. L'idée lui vint de tourner ce changement à son avantage : il lui donnait un air de souffrance, de passion, dont il pouvait profiter.

— Vous avez bien mal dormi ? j'en ai peur, lui dit madame de Pontanges lorsqu'il entra dans le salon.

— Ah ! je savais bien que je ne dormirais pas, répondit Lionel avec une sorte d'émotion... si près de vous !

Laurence rougit.

On vint avertir que le déjeuner était servi.

M. de Marny fut placé à côté de madame de Pontanges ; mais il avait en face de lui l'effroyable Clorinde, et la vue de cet enfant malsain lui était si désagréable, qu'il ne put rien manger.

D'ailleurs ce déjeuner était détestable. Le jambon était dur, le pain était humide, l'omelette sentait l'oignon, le café sentait la fumée, et le vin avait un petit goût de bouchon très-prononcé.

A toutes les offres qu'on lui faisait, Lionel répondait d'une voix oppressée : — Je n'ai pas faim, merci.

Et le dégoût que lui inspiraient toutes ces choses, la fatigue d'une nuit passée sans dormir, donnaient à sa physionomie un air de langueur et de mélancolie ravissante.

Tout à coup, au milieu du repas, on entendit dans une pièce assez éloignée de la salle à manger une espèce de cri sauvage.

— C'est M. le marquis qui appelle ! dit un des gens de la maison en ouvrant la porte.

Laurence aussitôt se leva de table, et courut vers l'appartement d'où le cri était parti.

Elle resta longtemps absente.

— Pauvre jeune femme! s'écria madame Ermangard. Que de bonté! quelle existence pitoyable! consacrer ainsi toute sa vie à un crétin! C'est un dévouement qui va jusqu'à la duperie!... n'est-ce pas?

— Comment, dit Lionel, n'employez-vous pas votre influence sur son esprit pour l'engager à mettre ce fou dans une maison de santé?

— Hé! mon Dieu! j'ai déjà fait tout ce que j'ai pu pour l'y décider; mais elle s'indigne à la seule pensée de le quitter un jour. On n'obtiendra jamais rien d'elle sur ce point.

Laurence revint comme sa tante achevait ces mots. Son visage était altéré, ses beaux cheveux étaient en désordre; elle paraissait de mauvaise humeur.

Pour la première fois, son devoir l'avait ennuyée!

— Vous savez ce que ma tante a décidé dans sa sagesse, dit-elle; nous vous reconduisons chez madame d'Auray dans une heure, et je profite de cette occasion pour lui rendre sa visite de l'autre jour.

— C'est une excellente idée, répondit Lionel; je redoutais fort de faire cette route seul... et à pied, se dit-il tout bas.

— Cela me fait penser que j'ai des ordres à donner à Joseph, dit à son tour madame Ermangard; pardon si je vous quitte un instant.

Rien n'est plus plaisant, à mon avis, qu'une personne importune demandant pardon de s'en aller.

XII

L'AMOUR

— Il fait trop froid dans le grand salon, dit Laurence : montons plutôt chez moi.

Lionel suivit madame de Pontanges dans les *petits appartements*.

Celui que Laurence avait fait arranger pour elle ne ressemblait point au reste du château; et M. de Marny commença à prendre meilleure opinion du goût de madame de Pontanges, en voyant le confortable de ce salon.

Les portes en étaient bien closes, et d'épais rideaux les recouvraient. Tous les meubles étaient commodes.

Il y avait ces trois choses qui font la vie d'un appartement : un bon feu, des tapis et des fleurs.

— Nous sommes bien ici, parce que j'y suis la maîtresse, dit Laurence ; ailleurs, ma chère tante est mon tyran. Si elle pouvait seulement tomber malade sans danger pendant trois jours, je m'emparerais de toutes les clés du gouvernement de ma maison, et l'on ne vous ferait plus faire de si mauvais déjeuners.

— Pourquoi cette faiblesse ? reprit Lionel ; dites-lui une bonne fois qu'elle mène votre maison tout de travers, et soyez la maîtresse chez vous.

— J'ai essayé déjà bien souvent de prendre ce parti, mais ma pauvre tante se désole ; elle veut, dit-elle, en se rendant utile, s'acquitter de ce que je fais pour elle, et

me rendre en économie ce qu'elle me coûte. Quelle folie! comme si je n'avais pas plus de fortune qu'il ne m'en faut! Hé bien! quand je parle de cela, elle pleure et menace de s'en aller.

A l'époque où l'égalité était une mode, madame Ermangard, ou plutôt Julie de Champville, avait épousé un jeune homme indigne d'elle; on entendait alors, par là, un brave garçon qui n'était ni comte ni marquis. La nature l'avait douée d'une tournure vulgaire; elle acquit, dans la famille bourgeoise de son mari, des manières communes. Madame Ermangard n'était point de ces esprits impérieux qui imposent leurs couleurs aux autres; elle était de ces caractères vagues sur qui tout déteint, et il fallait être faible autant que Laurence pour n'avoir pas pu s'établir en souveraine auprès d'une personne si radicalement insignifiante.

— C'est à madame votre tante, cette petite fille que j'ai vue ce matin? demanda M. de Marny.

— Non, c'est une orpheline, une filleule de ma belle-mère, que j'avais fait mettre en pension il y a quelque temps; mais elle y était humiliée, malheureuse, et je l'ai reprise chez moi.

— Vous êtes trop bonne, en vérité! s'écria Lionel avec mépris.

Madame de Pontanges sentit tout ce qu'il y avait de sécheresse dans ce mot.

— Rassurez-vous, reprit-elle avec amertume, *ma bonté* ne s'adresse pas seulement aux êtres disgraciés de la nature, il me reste encore de la pitié pour ceux qu'elle favorise injustement.

Lionel fut atterré de cette réponse. Il ne concevait pas qu'on eût pénétré avec tant de puissance une pensée qu'il n'avait pas exprimée.

Car, depuis un moment, il se disait en lui-même : — Cette femme est absurde; elle devrait envoyer son mari à Charenton, sa bossue au couvent, et sa tante à tous les diables, — en un mot, vivre en égoïste comme lui. — Il se sentit alors inférieur d'âme et mesquin de sentiments devant cette jeune femme, et il la prit en horreur tout à coup.

Mais ce sentiment fut passager, et ce ne fut qu'un éclair de haine... L'amour revint... Lionel leva les yeux sur Laurence.

Qu'elle lui parut belle en cet instant! Une profonde tristesse se peignait sur son visage; il s'approcha d'elle, et vint s'asseoir sur un canapé à ses côtés.

— Je vous ai fâchée, dit-il, pardon.

— Mais vous n'avez rien dit qui puisse me fâcher.

— Hé bien, qu'avez-vous?

— Rien; je vois que ce qu'il y a de bon en moi vous déplaît. Cette idée m'attriste.

— Oh! ne croyez pas cela. Je souffre pour vous d'une générosité qui ne vous rend pas heureuse; je gémis de cette existence si misérable, perdue pour vous, donnée à d'autres; mais je vous aime de l'avoir choisie.

Lionel prononça ces mots avec tant de grâce, ce mot *je vous aime*, qui n'était là qu'un mot de passage, il le dit si tendrement; ses beaux yeux avaient une expression si douce, sa voix était si pénétrante, que Laurence sentit toute sa tristesse dissipée.

— Oui, madame, je le répète, dussé-je vous fâcher, ajouta-t-il avec finesse et coquetterie, vous êtes trop bonne, beaucoup trop bonne pour votre famille, pour messieurs vos cousins surtout.

Les joues de madame de Pontanges se colorèrent légè-

rement à cet aveu... car, se montrer jaloux, c'est avouer qu'on aime.

— N'est-ce pas qu'il est aimable, mon cousin? Depuis quatre ans je ne l'avais pas revu, et je ne le reconnaissais pas hier, tant il est changé, embelli. Je me rappelle...

— N'allez pas l'aimer au moins, interrompit Lionel, vous feriez mourir de chagrin lady Suzanne.

— Ah! il y a une lady Suzanne! Ne craignez rien, ajouta-t-elle tendrement, je ne l'aimerai pas.

Ils causèrent de la sorte pendant longtemps encore; plus ce qu'ils disaient était indifférent, et plus leurs voix étaient émues. Jamais Lionel n'avait senti près d'une femme une si douce agitation. Toutes ses pensées étaient amour; dans chacun de ses projets, il lui donnait sa vie. Cette glace d'égoïsme dont le monde avait frappé son cœur était rompue. Laurence l'élevait à elle; il devenait bon, noble, généreux et candide comme elle. Les grimaces paraissaient si inutiles près de cette nature élevée, de ce caractère si vrai, qu'il oubliait le monde et redevenait simple de cœur comme un enfant; et il s'abandonnait avec délices à cette foi nouvelle qui se révélait en lui; et il s'étonnait, lui, blasé par tant d'amours vulgaires, de retrouver dans son âme fanée une si grande fraîcheur d'émotion. Lionel éprouvait une reconnaissance passionnée pour la femme qui le métamorphosait ainsi; il ne lui parlait pas de sa tendresse, mais il regardait Laurence avec délices, et il se disait à part lui:

Que je l'aime!

Elle — de la voix la plus troublée — parlait de sa visite chez madame d'Auray, des livres qu'elle avait fait venir de Paris, du beau temps qu'il faisait ce jour-là, des choses les plus niaises, les plus inutiles; mais elle disait

toutes ces choses avec un accent qui bouleversait le cœur, avec des regards pleins de flamme et d'inspiration. Elle n'avait pour Lionel aucune parole de tendresse; mais elle aussi se disait à part, tout au fond de sa pensée :

Que je l'aime!

Et tous deux semblaient, d'un commun accord, éviter une explosion de cœur trop violente, retarder de quelques jours encore un aveu trop doux, une émotion trop puissante, se préparer enfin, par l'habitude de s'aimer, à un bonheur que leur âme était en cet instant hors d'état de supporter.

XIII

LES JEUNES FILLES

En arrivant à Bléville, chez madame d'Auray, Laurence trouva mesdemoiselles Bélin qui se promenaient sur la terrasse.

Les deux jeunes filles échangèrent un regard moqueur en l'apercevant.

La mauvaise humeur qu'avait témoignée madame d'Auray sur la disparition de M. de Marny ne leur avait pas échappé. Elles étaient curieuses de savoir comment Lionel serait reçu, et elles se hâtèrent de rentrer dans le salon pour voir la scène qui allait se passer.

Les jeunes personnes, à Paris, celles du moins qu'on élève dans le monde, sont au courant de toutes les intrigues. La première chose qu'on leur apprend, c'est à

plaire, et leur coquetterie s'éveille bien avant leur cœur. Leur imagination est corrompue d'avance; elles savent comment on trompe avant de savoir comment on aime; elles ne comprennent pas encore ce que c'est qu'une faute, mais elles saurajent déjà la cacher; elles sont à la fois naïves et fausses, *pures* et *rouées*; de là vient leur innocence sans candeur, et leur impatience du mariage, qui n'est que de la curiosité. Ce contraste de bien et de mal, ce mélange d'expérience anticipée et d'innocence involontaire, est très-piquant; il leur donne un air spirituel et original qui est souvent trompeur, et l'on est tout étonné, par la suite, de voir la jeune personne la plus distinguée, la plus citée pour sa gentillesse, ne paraître après son mariage qu'une femme très-ordinaire et sans esprit.

Madame d'Auray reçut d'un air fort gracieux M. de Marny. Son orgueil était blessé mortellement; elle voulut paraître indifférente, et pourtant Lionel avait cruellement offensé son amour-propre. C'était bien mal à lui d'avoir déserté sa cour; madame d'Auray tenait beaucoup à ses *élégants;* elle n'aimait pas à voir s'éclaicir son cortége.— Et puis être quittée pour la duchesse de Champigny! pour cette voisine rebelle, qui ne l'avait jamais priée à aucune de ses fêtes. — Quel outrage!

Cette injure était telle, qu'on ne voulut même pas s'en plaindre; qu'on affecta de recevoir le coupable avec bonne grâce, ce qui convint à merveille à M. de Marny. —Les hommes s'arrangent si bien de notre dignité, et il faut tant aimer une femme pour découvrir qu'elle est fâchée, quand sa délicatesse l'empêche de se plaindre!

Il y avait aussi un peu de méchanceté dans le silence que gardait madame d'Auray sur ce qu'elle avait nommé l'*enlèvement* de M. de Marny; et l'extrême discrétion

qu'on ne peut jamais compter sur ses promesses; mais n'importe, venez toujours, ne fût-ce que pour moi.

On fit beaucoup de conjectures sur l'homme illustre que l'on annonçait avec tant de pompe et de mystère. La conversation se prolongea fort tard; il était près d'une heure du matin lorsque madame de Pontanges se disposa à partir.

Alors M. de Marny se rappela qu'il avait perdu sa société. Madame d'Auray devait avoir quitté la fête depuis longtemps. Il était venu à Champigny dans sa voiture, et il n'avait nulle envie de retourner chez elle à pied. On sait que cette façon de voyager ne lui plaisait guère.

— Si vous n'avez pitié de moi, dit-il à madame Ermangard, je ne sais ce que je vais devenir; madame d'Auray m'a abandonné, et si vous ne me donnez l'hospitalité, je serai forcé de coucher dans les champs.

— Nous ne souffrirons pas cela, s'écria madame Ermangard; ma nièce et moi vous offrons une chambre à Pontanges et une place dans notre voiture. Aussi bien nous sommes seules, et il nous faut un défenseur.

Laurence, qui n'avait pas entendu ce colloque, fut très-étonnée de voir M. de Marny monter familièrement dans sa voiture et se placer en face d'elle.

Et Lionel, à son tour, fut très-étonné de se sentir si joyeux en s'asseyant dans ce singulier équipage dont il s'était tant moqué quelques heures auparavant. Certes, il ne croyait pas alors qu'il serait si tôt fier d'y monter.

XI

LA VIE RÉELLE

Madame de Pontanges revint chez elle triste et désenchantée. Elle était mécontente de Lionel, et ne pouvait savoir pourquoi. Son instinct lui disait qu'elle avait à se plaindre de lui; et cependant elle ne trouvait à lui adresser aucun reproche.

Laurence ignorait ces combats de vanité qui rendent le monde si piquant et souvent si maussade. Vanité de naissance, vanité de fortune, vanité d'amour, et quelquefois même vanité d'esprit.

Elle sentait que M. de Marny avait agi ce soir-là mal envers elle; et pourtant il semblait lui avoir tout sacrifié.

Elle n'avait pas le secret misérable de sa conduite; elle ne se disait pas: Il m'a reniée parce que je ne suis pas une femme élégante comme les jolies femmes qui l'accompagnaient; il a rougi de moi, parce que l'on me trouvait ridicule;

Mais elle avait perdu toute sa confiance en lui. Les soupçons qui lui venaient à l'idée étaient faux; mais l'impression qu'elle ressentait était juste; et, sans s'expliquer sa tristesse, elle s'y abandonnait sincèrement, parce que ses impressions ne l'avaient jamais trompée.

N'avez-vous pas éprouvé cela plus d'une fois? Une personne, que vous aimez, vous consacre toute sa journée;

qu'elle mettait à n'en point parler à madame de Pontanges était une malice que Laurence devait apprécier. — Laurence avait cela de malheureux, qu'à force d'esprit elle comprenait toutes les méchancetés dont elle était incapable.

Comme elle se sentait mal à l'aise dans cette maison!

— Nulle sympathie d'idées; des femmes élégantes qui l'examinaient avec malveillance des pieds à la tête; une conversation que rien n'alimentait; l'impossibilité de paraître aimable à ces gens-là... un commérage inanimé sur des personnes qu'elle ne connaissait pas; tous gens qui avaient en parlant une arrière-pensée qui n'était pas un sentiment.

Laurence sentait son infériorité; — car c'est être inférieure que de n'être pas semblable à la majorité d'un salon. — Elle comprit pour la première fois qu'elle était mal mise... elle fut honteuse de sa modeste parure... Elle comprit encore quelle distance il y avait entre elle et les femmes qui l'entouraient, comme élégance, comme habitude du monde; enfin elle se sentit PROVINCIALE... PROVINCIALE jusqu'au fond de l'âme! Eh! justement c'était là son grand charme à mes yeux.

Enfin cette visite lui devint insupportable; elle la termina.

Tant d'émotions l'avaient agitée; elle avait besoin d'être seule.

Le souvenir de mademoiselle Bélin la poursuivit péniblement.

Mademoiselle Bélin était fort jolie; puis elle avait cette assurance, cet aplomb des jeunes filles qui n'ont plus leur mère et qui sont à quinze ans maîtresses de maison... Mademoiselle Clémentine gouvernait seule la maison de

M. Bélin, depuis la mort de sa femme; elle avait l'habitude de commander; sa sœur Valérie était sous ses ordres. Clémentine avait donc appris de bonne heure à se décider. — Elle était *responsable* à l'âge où les jeunes filles ne sont ordinairement que soumises, et ses manières distinguées, mais pleines d'assurance, se ressentaient de cette émancipation prématurée.

Laurence, qui était encore en tutelle, malgré cinq années de mariage, se sentit devant mademoiselle Bélin humble et confuse comme une pensionnaire nouvelle devant ce qu'on nomme *les grandes* en pension; madame de Pontanges trouva Clémentine supérieure à elle en tout; elle pensa qu'une personne si répandue dans le monde, si jolie, devait convenir à M. de Marny. — Cependant Lionel ne lui avait point parlé; il paraissait même ne pas la trouver aimable. N'importe, Laurence était jalouse de Clémentine, de sa beauté, de sa parure... elle enviait cette jeune fille qui ne lui plaisait pas.

Il y a des pressentiments.

XIV

COQUETTERIE

Le soir de ce jour-là, madame de Pontanges écrivit à une de ses amies une longue lettre, qui finissait ainsi :

« Enfin me voilà coquette! ma chère Sidonie; tu ne te moqueras plus de moi. Comme j'ai la plus grande con-

fiance en ton bon goût, je te charge de choisir pour moi le plus joli chapeau que tu trouveras chez *Bertrand*... ou *Gontrand*... je ne sais pas exactement son nom, mais tu dois le connaître; je veux aussi un mantelet à la mode. Je t'envoie mes dentelles noires; elles me viennent de ma grand'mère; elles sont *toutes neuves* et superbes; il me faut encore des rubans, des rubans lilas comme ceux que j'ai vus ce matin à mademoiselle Bélin: c'est une personne très-élégante, que tu dois connaître; elle est fort riche; c'est la fille d'un banquier. Tu la vois souvent aux Bouffons et à l'Opera.

» Dépêche-toi de faire ces emplettes; Joseph, qui te remettra cette lettre, me rapportera tout cela jeudi. C'est jeudi le grand jour de parure; sois exacte. Joseph te remettra les fonds nécessaires à ces achats. Je sens qu'il y a encore de jolies choses à la mode, à Paris, que je ne connais pas; je les veux: envoie-les-moi.

» Mais ne va pas m'écrire: — Voici, ma chère Laurence, le chapeau que tu m'as demandé. — Que dirait ma tante si elle savait que je me révolte; que je charge une autre qu'elle du choix de mes chapeaux; que j'abandonne *mademoiselle Iris*, qui la coiffe et la *chausse* depuis vingt ans; car, par une bizarrerie qui m'a toujours paru suspecte, — c'est à sa marchande de modes que ma tante s'adresse toujours pour ses envois de souliers; ce qui me fait soupçonner la moralité de mademoiselle Iris; il faut qu'il y ait un cordonnier au fond de ce mystère. Je dirai donc à ma tante que c'est toi qui me donnes le chapeau.

» Envoie-moi une belle écharpe pour elle, une robe pour Clorinde et des pastilles de chocolat pour Amaury; — je n'en ai plus. — Mais mon chapeau; avant tout mon

chapeau! Je veux être belle. Tu vas me trouver *parfaite* maintenant; puisque, disais-tu, il ne me manque que d'être coquette. Eh bien donc! je suis coquette, et plus que toi! »

Enfin l'idée de plaire lui était venue.

La première pensée d'une femme passionnée est son amour... Aimer, c'est là ce qui l'occupe.

Une femme aimante se dit :

JE VAIS LE VOIR!

Et elle s'habille à la hâte pour arriver plus vite là où elle doit rencontrer celui qu'elle aime.

Une femme coquette au contraire se dit :

IL VA ME VOIR.

Et elle perd une heure d'amour à sa toilette pour lui paraître belle.

Cependant Laurence, à son tour, voulait plaire; d'où lui venait donc ce caprice? D'un sentiment bien triste, mon Dieu! d'une pensée bien humble, bien amère. — La coquetterie se développe aussi dans une âme tendre, mais, hélas! par...

LA JALOUSIE!

XV

DEUX GÉNIES EN PRÉSENCE

— Le voilà !!!

Et la duchesse de Champigny se leva avec empressement, et se dirigea vers la fenêtre du salon pour voir les nouveaux arrivants qui descendaient de voiture : c'étaient un de ses anciens amis et M. de R..., le spirituel auteur d'un des livres les plus dangereux de notre littérature moderne :

LES PLEURS D'UN FAT.

M. de R..., présenté à la duchesse, s'inclina d'abord devant elle avec un respect exagéré : il semblait moins répondre à une politesse que se confondre en excuses; il avait l'air de demander pardon d'avance aux personnes qui l'entouraient des observations malicieuses que leurs différents ridicules allaient lui fournir.

Le plus aimable orgueil respirait dans sa modestie, et tout ce qu'il répondait pour repousser les éloges enthousiastes dont on l'accablait, son étonnement, enfin, voulait dire :

Je ne croyais pas que des gens tels que vous fussent capables d'apprécier un homme tel que moi.

M. de R... s'était si naïvement résigné à être méconnu — en homme qui se croit au-dessus de son siècle —

qu'on semblait le déconcerter en l'admirant si tôt. Il était presque humilié d'être, par ses contemporains, compris avant l'heure... avant l'heure insolemment lointaine que son orgueil avait choisie dans l'avenir.

Cependant M. de R..., assis entre la duchesse et madame de Pontanges, s'enivrait des plus séduisantes flatteries.

Laurence lui parlait de ses ouvrages, qu'elle savait par cœur. M. de R..., frappé de sa beauté, la regardait attentivement comme une héroïne à peindre. Il la faisait poser comme un modèle qui pourrait servir dans un de ses ouvrages; il esquissait d'après elle, dans son esprit, un croquis à la hâte : — ce que fait un peintre de paysage pour retenir un site qui l'a séduit.

La duchesse était gracieuse et coquette; l'homme de génie était dans son élément, car l'élément du poëte est l'encens brûlé par des femmes, — et M. de R... permettait aux femmes d'admirer son génie tout de suite. — Ces succès-là, il les admettait de son vivant.

Tandis que sa vanité se dilatait à ce feu si doux, Lionel et M. Ferdinand Dulac, qui jouaient au billard, rentrèrent dans le salon.

A l'aspect de M. Dulac, la figure de M. de R... se décomposa.

LUI AUSSI,

Pensa-t-il. Cette femme a donc des prétentions littéraires, qu'elle court ainsi après les auteurs; est-ce qu'elle fait notre *collection?*

Il se leva cependant, et, s'approchant de Ferdinand :

— Bonjour, mon cher, dit-il; je vous croyais en Nor-

mandie, chez votre tante, la bonne madame Gabilloche; c'est pour moi une agréable surprise de vous trouver ici.

C'était bien méchant d'apprendre aux nobles personnages parés de si grands noms, qui l'écoutaient, que M. Dulac possédait en Normandie une tante qu'on appelait madame Gabilloche!

Et pendant tout le temps du dîner, ce fut ainsi une petite guerre froide entre les deux génies.

Si l'un racontait une histoire, l'autre l'interrompait aussitôt, et s'amusait à le déconcerter.

— Que c'est charmant, FAUSTINE! disait la duchesse à M. de R...

— Oui, reprenait Ferdinand Dulac, c'est un petit chef-d'œuvre; vous avez tiré parti de ce sujet d'une manière étonnante; vous l'avez pris dans les Mémoires de P...; mais là c'est lourdement conté; vous l'avez arrangé à ravir!...

— Ah! le sujet de cette nouvelle est tiré des Mémoires de P..., disait la duchesse; je ne savais pas... C'est charmant...

— Est-ce un roman que vous faites maintenant? disait madame de Pontanges à M. Dulac.

— Oui, madame.

— A quelle époque la scène se passe-t-elle?

— Au temps de la Jacquerie, lorsque...

— Oh! prenez garde, interrompait M. de R...; n'allez pas sur les brisées de Mérimée! On ne peut rien faire sur ce sujet-là après lui... Je vous défie de lutter avec avantage...

Voilà comme ces gens d'esprit causaient.

Seuls, ils eussent été charmants de naturel, de vivacité,

de grâce; mais la rivalité entre parties égales neutralise tout; si l'un des deux avait été spirituel en *plus*, l'autre *en moins*, ils auraient pu s'entendre; par malheur ils avaient autant d'esprit l'un que l'autre : c'est ce qui les rendait nuls.

M. de R... fut d'abord flatté d'être placé à côté de la duchesse de Champigny; ensuite, voyant que Ferdinand Dulac était presque un habitué de la maison, il envia la place modeste, qui lui semblait être une préférence à force de *sans façon*.

Ferdinand était encore plus mécontent que M. de R...

Il venait de faire une découverte désenchantante.

La duchesse de Champigny était depuis deux mois très-coquette pour lui.

Ferdinand se flattait en secret de l'espoir d'être aimé.

O désappointement!

Ces mêmes avances, ces mêmes coquetteries, il les voyait recommencer pour un autre, pour un confrère.

Qu'était-ce dont que la bienveillance de madame la duchesse de Champigny?

C'était de la littérature, et voilà tout.

M. de Marny, qui devinait tous leurs mécomptes, était le seul qui s'amusât de leur conversation.

Une autre cause vint encore attrister cette soirée.

Au dessert, on remit une lettre à la duchesse.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle.

Et puis elle continua de lire :

— Ce n'est rien, il va mieux, ajouta-t-elle.

Comme tous les regards l'interrogeaient :

— Mon frère s'est battu hier avec le fils du général M...

— Gaston est blessé? demanda madame de Pontanges.

— Oui, mais légèrement; un coup d'épée dans le côté droit; ce n'est, dit-il, qu'une égratignure. N'importe, j'irai demain à Paris.

— Vous dit-il le sujet de sa querelle?

— Oui. Une discussion politique. Vous savez que ses opinions sont très-prononcées.

— De qui parle-t-on? demanda tout bas M. de R... à son voisin.

— Du prince de Loïsberg.

— Et quelles sont ses opinions?

— Cela ne se demande pas; celles que son rang et son nom lui imposent; il est légitimiste par sentiment et par devoir. Les Loïsberg et les Montmorency sont les hommes de la royauté!

— Pourquoi pas les hommes du pays? Nos grandes familles ont toutes oublié leur origine; elles appartenaient au pays bien avant de se donner à la royauté.

Cette réflexion déplut à tout le monde.

C'est une idée trop avancée pour le moment.

Dix ans encore, et elle sera généralement adoptée.

M. de R... se mit alors à parler politique avec une incroyable chaleur; affectant une gravité inaccoutumée, il se perdit dans les brouillards du machiavélisme le plus profond... Il fut tour à tour doctrinaire, radical, wigh, tory, que sais-je? tout, parce qu'il n'était rien; mais ce qu'il fut surtout, c'est *ennuyeux!!!* horriblement ennuyeux; lui, conteur si spirituel, observateur si fin, flatteur si délicat... il se montrait amer, âcre, haïneux, lourd et pédant!

La duchesse de Champigny parut mécontente des opi-

nions politiques de M. de R... qui n'en avait pas; elle trouva M. de R... fort au-dessous de sa réputation. Elle ne savait pas les ravages que peut causer une prétention malheureuse dans la tête la mieux organisée. Quand le vent de la prétention a soufflé sur l'homme supérieur, il en fait un niais dont le premier sot venu a le droit de rire; c'est le semoûn de ce désert qu'on nomme le monde; il dessèche les plus belles natures; il disperse les plus nobles pensées, il chasse au loin les plus purs sentiments. Comme au vent du désert, les êtres inanimés lui résistent, les cailloux et les imbéciles, les indifférents et les rochers; mais tout ce qui vit, ce qui pense, ce qui aime, les palmiers et les gens d'esprit, sont frappés de mort à son approche; il enlève ce qui fait précisément leur grâce, leur feuillage et leurs pensées.

Le monde ne sied pas aux gens supérieurs par l'âme et l'intelligence; le monde ne convient qu'à la médiocrité gracieuse. A l'homme d'esprit, il faut l'intimité; à l'homme qui aime, le mystère; à l'homme qui crée, la solitude. L'homme de génie ne doit jamais être acteur dans le monde, il ne doit le voir que pour le peindre; comme spectateur, il sera respecté, car il devient imposant. Qu'il regarde, c'est là son rôle; mais, s'il veut agir, on se moquera de lui, de son manque d'équilibre et de proportions, de ses ridicules dissonants, et c'est lui qui fournira contre lui-même aux oisifs moqueurs d'un salon les aperçus malins qu'il y venait chercher contre eux.

Madame de Pontanges, préoccupée de la présence de Lionel, fut moins sensible aux ridicules de M. de R... elle le trouva aimable par insouciance.

Elle remarqua à peine l'absence du prince de Loïsberg, et cependant s'il était venu ce soir-là!...

Quant à M. de Marny, il ne comprit clairement qu'une seule chose dans toute cette journée, c'est que madame de Pontanges avait un chapeau de *chez mademoiselle Baudrant.*

XVI

UN BILLET

M. de Marny, ne jugeant plus convenable de se servir de la maison de madame d'Auray comme d'une auberge, ou plutôt d'un tournebride pour arriver chez madame de Pontanges, se souvint d'un de ses camarades de collége qui demeurait dans le voisinage; c'était un certain M. de Méricourt, qu'il avait déjà rencontré chez madame d'Auray, et auquel il n'avait fait d'abord aucune attention. Maintenant que M. de Méricourt pouvait lui devenir utile, Lionel se rapprocha de lui; il trouva moyen de lui rendre service, et bientôt il s'établit à la campagne chez lui, après l'avoir présenté chez madame de Pontanges, afin que l'assiduité de ses visites parût moins extraordinaire.

Leur intimité n'était plus alors qu'un voisinage insignifiant.

Un soir que l'ami n'avait pu venir, ce qui arrivait souvent, on apporta les lettres et les journaux.

Comme madame de Pontanges décachetait une petite lettre parfumée, dont l'écriture lui était inconnue :

— De qui est cette lettre? demanda M. de Marny.

— Je ne sais pas encore ; voyez la signature.

— Pourquoi rougissez-vous ?... Vous n'oseriez pas me donner ce billet à lire avant vous, je parie.

— Moi ! si vraiment ; le voilà.

Lionel prit la lettre.

« Merci, ma chère cousine, de votre aimable intérêt, il m'a porté bonheur ; du jour où j'ai reçu votre lettre, j'ai été guéri. Cependant ma sœur veut que je me soigne encore ; elle m'emmène à Champigny, où l'on m'ordonne de passer deux mois.

» Deux mois près de vous, quel avenir !

» GASTON. »

Lionel, en lisant ces mots, devint pâle ; son visage se contracta de colère. Ce billet pour lui était un cartel.

Laurence se sentait troublée ; elle n'avait pas écouté la lecture de ce billet sans émotion.

— Ah ! vous lui avez écrit, dit Lionel avec amertume.

— Je le devais : M. de Loïsberg est mon cousin-germain...

— Belle raison pour se jeter à sa tête !...

Laurence ne répondit pas ; elle leva sur Lionel un regard plein de dignité, et se rapprochant de la table de piquet, elle parut s'intéresser vivement au jeu de sa tante. Madame Ermangard avait beau jeu.

— Je laisse une carte, dit-elle ; qu'en penses-tu ?

— Je ferais comme vous, ma tante, répondit Laurence.

— Vous savez jouer au piquet ? demanda M. de Marny.

— Oui, monsieur...

Un domestique entra en ce moment.

— Frédéric est-il là? demanda Lionel.

— Oui, monsieur.

— Dites-lui, je vous prie, de mettre les chevaux tout de suite.

— Je croyais que vous ne deviez repartir que demain? demanda madame Ermangard.

— Oui, madame, mais depuis j'ai réfléchi qu'il fallait que je fusse à Paris demain à six heures, et j'ai pris à regret la résolution de vous quitter plus tôt, et de retourner ce soir chez M. de Méricourt.

Si madame de Pontanges avait dit un mot, il serait resté; mais elle était offensée.

Elle le laissa partir.

M. de Marny était contrarié de partir; c'était une fausse sortie qu'il espérait voir déconcertée.

Il vint saluer Laurence.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle sans le regarder.

Il s'éloigna.

Au moment de monter en voiture :

— Il va pleuvoir, je crois, dit-il à son cocher...

— Oh ! non, non, monsieur; voyez les belles étoiles, répondit le cocher, qui s'ennuyait à Pontanges.

— Alors, partons ! s'écria Lionel avec humeur.

Et il monta en voiture.

La nuit était fort sombre, malgré les belles étoiles du cocher.

Il avait beaucoup plu depuis quelques jours; les chemins étaient fort mauvais, les ornières étaient profondes; un des chevaux tomba; il se heurta la jambe contre une pierre, et se couronna.

Il fallut s'arrêter. On était à moitié chemin, et trop loin de Pontanges pour y retourner.

— Voilà un cheval perdu, dit le cocher... Déshonoré, ajouta-t-il.

Et l'on entendit de beaux blasphèmes.

— Maudit pays ! s'écria Lionel ; quels chemins ! Aussi pourquoi partir cette nuit ?

— Et puis des bêtes qui ne mangent pas, reprit le cocher.

— Comment ! les chevaux n'ont pas mangé ?...

— Est-ce que des chevaux comme ceux-là peuvent se plaire dans une étable, manger à des râteliers de vaches ? Ah ! si monsieur vient souvent chez madame la marquise, il ferait mieux de vendre ses chevaux.

— Il est certain, pensa Lionel, que les pauvres bêtes y sont bien mal logées !... je n'y suis guère mieux, moi ; mais qu'importe ? je n'y retournerai plus.

— Quel château ! dit ironiquement le cocher.

— Voilà un dépit qui me coûte mille écus, pensa M. de Marny ;

Sans compter un autre cheval qu'il lui fallait acheter.

Total :

Six mille francs : ça ne les valait pas !!! Non, certes, pour un homme positif comme l'était Lionel, le plaisir de se venger d'une femme ne valait pas six mille francs.

— Relevez-vous.

Il obéit, il se releva, et s'assit sur une petite chaise auprès d'elle.

— Quel bonheur d'être venu ici ! Je ne m'en vais plus!

Madame de Pontanges sourit.

— Avez-vous pensé à moi depuis hier?

— Oui, mal.

— Je m'en doutais bien.

— Je vous détestais.

— Ah! je ne le méritais pas. J'ai tant souffert! C'est que je vous aime comme je n'ai jamais rien aimé. Vous trouvez cela tout simple, vous; mais moi qui me croyais insensible, je suis tout étonné d'avoir un cœur, un cœur qui bat si vite; je le croyais mort depuis longtemps, et je le retrouve près de vous avec délices.

Madame de Pontanges regardait Lionel.

Quelle jolie figure! pensait-elle.

Peu à peu sa tendresse se réveillait. Les nuages qui avaient enveloppé son amour se dissipaient. Lionel redevenait ce qu'il avait d'abord été pour elle. Elle recommençait à l'aimer.

— Vous ne me ferez plus de chagrin? dit Laurence.

— Non, j'aurai confiance en vous. Mais ne me tourmentez pas. Ayez pitié de moi; je vous aime à en devenir fou.

Ce mot fit pâlir madame de Pontanges. Mille pensées douloureuses l'assiégèrent. Ce mot lui rappelait la tristesse de sa position, l'affreuse réalité de sa vie.

— Non, dit-elle d'une voix tremblante, je ne vous rendrai pas malheureux.

— Je ne demande qu'à vous aimer, qu'à être là, près de vous; à entendre votre voix qui est si douce; à vous

voir, vous regarder vivre; je ne demande qu'un peu de bonne affection pour toute une vie de dévouement. Mais, de grâce, ne soyez point coquette. Aimez-moi peu... mais n'aimez que moi...

Les hommes certains de plaire sont toujours très-modestes dans les commencements. Ils n'ont garde d'essayer leur empire; ils s'établissent d'abord; ils s'imposent par l'habitude; et puis quand ils sont devenus indispensables à notre vie, quand on ne peut plus se passer d'eux, alors ils se fâchent; ils feignent de se décourager; dans leur menteur désespoir ils s'éloignent... bien confiants, mon Dieu! car ils savent qu'on les rappellera... hélas! à tout prix.

Laurence ne répondit pas; pourtant son émotion était profonde.

C'était la première fois qu'on lui parlait d'aimer.

Ce langage si tendre enivrait son cœur.

Et Lionel parlait si bien cette langue; il était si aimable quand il voulait plaire! Sans être convaincu, il savait déjà persuader. Qu'était-ce donc lorsqu'il disait vrai, lorsque sa voix, son regard, son âme, étaient en harmonie avec ses paroles!

C'était un charme irrésistible.

— Oui, vous m'aimez! s'écria Laurence avec passion, je le sens!...

Et lui leva les yeux au ciel pour toute réponse.

— Je suis heureuse, dit-elle.

Et elle essuya ses larmes.

— Laurence! s'écria Lionel en saisissant sa main.

M. LE PRINCE DE LOISBERG!

dit un valet de chambre, annonçant une visite.

— Que le diable l'emporte! pensa Lionel.

Et il se leva pour saluer le prince.

— C'est vous... mon cousin... vous êtes bien aimable, dit madame de Pontanges avec embarras; mais quelle imprudence de venir si tôt!

— C'est une indiscrétion peut-être, dit le prince avec amertume; puis se reprenant : Car vous ne m'aviez pas invité, ajouta-t-il.

— Vous serez toujours le bien-venu à Pontanges, mon cousin. Mais asseyez-vous donc; je crains que vous ne soyez fatigué.

M. de Loïsberg prit un fauteuil.

— Je devais venir de meilleure heure, dit-il; mais il est arrivé beaucoup de monde chez ma sœur; elle n'a pas voulu me laisser partir; il est plus tard que je ne le croyais, et je vois avec peine que j'ai peu d'instants à rester près de vous.

Ce qui voulait dire :

— Rassurez-vous, je ne vous gênerai pas longtemps.

M. de Loïsberg observait Laurence et M. de Marny avec attention.

— Elle l'aime... Ferdinand a raison, pensait-il.

Lionel affectait un air tranquille, l'air d'un homme qui n'a rien à redouter d'un rival : sa politesse envers le prince était prévenante et pleine de grâce; il semblait faire les honneurs du château. Le maintien embarrassé de madame de Pontanges, au contraire, faisait pitié, et M. de Marny venait au secours de cet embarras avec une adresse vraiment compromettante.

Lionel savait éloigner le prince en agissant ainsi; son

attitude heureuse, sa fatuité naïve, devaient le décourager.

Lionel — triste, — le prince restait... Lionel joyeux, le prince devait lui céder les armes; il n'était pas homme à combattre un rival aimé. — Et Lionel, qui excellait dans l'art de spéculer sur toutes les délicatesses, vit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de la modeste fierté de M. de Loïsberg, et comprit qu'il était urgent d'affecter devant lui une confiance qu'il n'avait pas.

Cependant la conversation était traînante; Laurence questionna le prince sur son duel, sur sa blessure; il évita de répondre. Comme tous les gens de bon goût, M. de Loïsberg n'aimait pas qu'on s'entretînt de lui. Lionel alors évoqua le souvenir de M. de R..., et l'on discuta quelques instants sur ses ridicules et sur son talent.

Dès qu'il put convenablement repartir, le prince se leva, et fit à madame de Pontanges un salut très-respectueux, mais très-expressif aussi, — peut-on se servir de ce mot pour un salut? Il était impossible de dire plus clairement : J'ai tout deviné, vous ne me reverrez plus.

Et madame de Pontanges éprouva un sentiment pénible en lui disant : Au revoir. — Elle sentait que ce mot était sans avenir.

Oh! s'il était venu une heure plus tôt!

Lui qui se réjouissait tant d'une journée passée près d'elle!

Que d'événements ne seraient pas arrivés!

Si Laurence l'avait revu le premier ce jour-là, Lionel n'aurait peut-être pas reçu son pardon... il n'aurait pas repris son empire... peut-être même ne l'aurait-elle plus aimé.

O destinée!...

Toute la vie dépend d'un hasard.

L'homme qui doit décider de tout votre avenir vient le jour où vous êtes sortie... Le soir où vous l'attendez, une visite imprévue, une affaire prolongée, le retiennent... C'est un indifférent qui vient...

Et de grands malheurs s'amassent !...

Et les événements se compliquent.

Et les cœurs s'engagent séparément.

Puis, un beau jour, le sort vous repousse l'un vers l'autre ;

Vous ramène le bonheur manqué...

Trop tard !...

Hélas ! il est flétri, empoisonné d'avance... et vous n'avez plus à offrir à ses fêtes qu'un front pâli par les inquiétudes, des yeux fatigués par les larmes, un cœur épuisé par la douleur !

XVIII

MONOLOGUE

— Oh ! qu'il était charmant ce soir !

Il, c'était Lionel cette fois ! — Que de tendresse il y avait dans ses regards ! comme il a bien dit « je vous aime, » et comme il tremblait lorsqu'il s'est approché de moi, et qu'il m'a pris la main ! mon cœur battait si vite... je ne pouvais plus parler. — Il reste encore ici deux jours... Quel bonheur de passer sa vie près de lui ! Qu'il

est aimable! il plaît à tout le monde; ma tante lui trouve beaucoup d'esprit, elle a tant ri lorsqu'il a raconté l'histoire de cet Anglais; il l'a contée si bien, cette histoire. J'aime sa gaieté, elle est douce et fine : il rit comme un enfant; et puis, au milieu de sa gaieté, un mot de moi le rend triste si vite : c'est qu'il m'aime. Oh! il m'aime tant!

Et ces douces pensées bercèrent son sommeil.

Et pas un remords ne les troubla.

L'idée d'un danger ne lui était pas venue.

Elle ne voyait dans son affection pour Lionel qu'une affection douce sans crime... qu'une sympathie de cœur sans péril.

Lionel n'avait rien demandé qui dût l'éclairer et l'alarmer... le perfide! Et elle pensait à lui avec une candeur pleine de tendresse.

Nul rêve d'amour ne venait l'agiter; nul vague désir ne l'inquiétait.

C'est que l'amour,—c'était pour elle un souvenir d'horreur.

Elle ignorait ses troubles, ses délices, ses pudeurs et ses charmes.

Elle ne comprenait pas qu'il y eût du bonheur dans l'amour.

C'est que la première nuit de ses noces avait été une nuit d'épouvante.

Pauvre jeune fille, à seize ans... seule,— avec un fou!

On lui avait révélé l'amour comme un moyen de guérir la démence, non pas comme un bonheur à donner.

Ce fut un médecin et non pas une mère, qui l'a conduisit tremblante au lit nuptial.

Tremblante!

Non de cette crainte enivrante qui est déjà le bonheur! non de cette pudeur inquiète qui est un des pressentiments de l'amour.

Mais tremblante de peur! tremblante d'un effroi véritable; pâle d'horreur, comme une victime que le supplice attend, et qui ne trouve de courage ni dans l'exaltation de ses pensées ni dans les sentiments de son cœur.

Pauvre Laurence!

Jeune mariée... elle n'ignorait plus les secrets de la vie;

Femme, elle ne savait rien de l'amour.

XIX

UNE PASSION AU CAFÉ DE PARIS

Or, vous comprenez que tout cela faisait un caractère de femme très-original.

Lionel l'aimait passionnément. — Vrai! il l'aimait.

Il était triste en la quittant, bien triste. Je reviendrai samedi, se dit-il; et il eut besoin de penser qu'il la reverrait bientôt, pour n'être pas trop malheureux en lui faisant ses adieux.

Tout le temps du voyage de Pontanges à Paris, il s'occupa de son amour. Laurence ne lui avait jamais paru plus belle que le jour de son départ. Comme il se félicitait d'être revenu à Pontanges, d'y être arrivé avant le prince de Loïsberg, de n'avoir pas permis à Laurence de le détester plus d'un jour!

Le prince est préoccupé d'elle... pensait-il, et tout à

coup des torrents de jalousie lui traversaient le cœur. Il l'aime!... il ne peut même pas le cacher. Oh! il faut que lady Suzanne sache tout cela, et qu'elle vienne à mon secours.

Il est aimable, M. de Loïsberg... et puis il est prince, et les femmes aiment tant les princes... Oh! pas elle... sa vanité n'est pas là...

Voilà ce qui me séduit dans les femmes d'une grande naissance; c'est qu'elles ne se croient pas obligées d'aimer précisément dans le *faubourg Saint-Germain;* comme disent nos élégants de la banque, elles aiment, à la rigueur, l'homme qui leur plaît, ce que n'osent pas faire les autres femmes d'une distinction douteuse ; elles veulent de grands noms pour rehausser leur origine vulgaire. Les grandes dames, au contraire, sont blasées sur les avantages du rang, qui pour les autres sont tout. Quand une duchesse vous aime, on peut croire qu'elle vous trouve aimable.

Lionel avait raison; son observation était juste ; il n'oubliait qu'une chose, c'est qu'elle s'appliquait de même aux hommes et surtout à lui.

Cependant, il faut être vrai, Lionel avait de la vanité, mais le sentiment du beau l'emportait chez lui sur cette vanité ; il n'aurait pu courtiser une *duchesse laide*, et, s'il était fier de se croire *l'amant* de la marquise de Pontanges, c'est que Laurence joignait aux avantages d'une naissance illustre les grâces d'une beauté remarquable.

Lionel approchait de Paris, et, dans cette atmosphère de jouissances factices, les vanités de son amour commençaient à se réveiller.

Il n'aurait peut-être pas fait ces réflexions à mille pieds de terre, sur une montagne.

Mais, malgré lui, l'air qu'il respirait, les objets qui frappaient sa vue, agissaient sur son cœur et dirigeaient ses pensées.

En arrivant à Paris, son premier soin fut de s'habiller ; il mit dans ce devoir une grande attention : il pensait beaucoup à Laurence en s'arrangeant les cheveux, et pourtant il ne devait pas la voir ce jour-là ! Quand il fut habillé, il jeta un dernier coup d'œil sur la glace : — Ah ! que je suis bruni ! s'écria-t-il ; ce petit soleil d'automne est perfide quelquefois.

Puis, s'éloignant de la glace, il étudia l'ensemble de sa tournure, et s'en alla très-satisfait.

— Enfin ! vous voilà, lui dit Ferdinand Dulac, dès qu'il entra au café de Paris. D'où venez-vous donc ?

— J'arrive... d'Alger, répondit Lionel en plaisantant et songeant à son teint bruni.

— D'Alger ! répéta Ferdinand.

Deux provinciaux dînaient à une table voisine.

— Écoute donc, dit l'un d'eux à son compagnon, voilà un monsieur qui arrive d'Alger...

Et cette crédulité bien naturelle servit à la plaisanterie de toute la soirée.

Un regard...

Et tous les convives s'entendirent. Ce fut un concert de mensonges. Tous furent d'accord pour mystifier les deux provinciaux ; tous ces jeunes gens d'esprit, de condition, de caractères si différents, qui n'auraient pu s'entendre pour une grande et noble association, s'allièrent spontanément par une fraternelle et subite harmonie, pour se moquer de deux inoffensifs convives qui n'avaient d'autre tort que d'arriver de leur province et de n'avoir pas dîné comme eux la veille au café de Paris.

Ce fut comme une chaîne électrique; la même pensée les saisit tous, ensemble, en même temps, et les frappa du même coup... Ils étaient dix, non pas dix convives du même repas, c'étaient des *dîneurs* séparés qui se connaissaient à peine; ils se rencontraient là tous les soirs et voilà tout; mais on est toujours assez lié avec un homme pour se moquer avec lui d'un autre... et d'ailleurs ils étaient tous Parisiens, et l'ennemi venait de Flandre! — C'était beau jeu.

— Combien de temps êtes-vous resté à Alger ? demanda Ferdinand.

— Un mois.

— Vous avez sans doute rapporté un Bernuch ? dit un autre convive.

— On prononce Bournouss, reprit Ferdinand.

— Non, dit quelqu'un, c'est Birnouch qu'il faut dire.

— C'est Bernuch.

— Birnouch.

— Bournouss, messieurs : je parie cinquante louis ; Bournouss.

— J'en ai justement rapporté trois, dit Lionel, que cette pédante querelle commençait à ennuyer, ainsi il y en a pour tous les goûts : un Birnuch, un Bernuch, et un Bournouss.

— Qu'est-ce que c'est qu'un *Bernouss*? demanda le plus âgé des provinciaux à son compagnon; vous savez ça, vous autres jeunes gens... romantiques... — Il y a encore des romantiques en province.

— Oui, mon oncle, c'est un animal du pays, reprit l'autre avec suffisance... et sans hésiter.

A cette réponse tous les convives se regardèrent, et Lionel continua avec un admirable sang-froid : —

C'est fort estimé, j'en ai mangé... mais je ne l'aime pas...

— Qu'est-ce qu'il dit là ? s'écria M. Bonnasseau qui venait d'arriver... il a mangé son Bournouss !

Un coup de pied qu'il reçut sous la table lui expliqua qu'on mystifiait les deux voisins de province, et M. Bonnasseau, que ce coup de pied rendait à sa finesse naturelle, rassura ses complices par un regard malin, et s'écria avec une ravissante hypocrisie :

— Tu l'as mangé, pauvre petite bête !

— Oui, répondit Lionel, mais je préfère le chameau ; la bosse surtout fait d'excellents beeftecks.

— Trois Bournouss ! reprit Ferdinand, mais c'est admirable ! Sont-ils tous trois vivants ?

— Vivants et en bonne santé. Je vous les ferai voir ; ils sont chez moi tous les trois ensemble dans leur petite niche.

— Niche, répéta le vieux provincial, niche : ce doit être une sorte de chien.

A ces mots le plus imperceptible sourire voltigea de bouche en bouche, et la mystification continua.

— C'est difficile à transporter ? demanda M. Bonnasseau ; comment avez-vous fait pendant le voyage, la traversée ?

— Mon domestique en avait soin ; il les avait mis dans une cage...

— Non, mon oncle, répondit alors le plus jeune des mystifiés, c'est un oiseau.

Et le même demi-sourire, sourire des yeux, — sourire de la pensée,— si l'on peut s'exprimer ainsi, sourire d'amants qui se devinent, — sourire de fripons qui s'entendent, — sourire d'écoliers à l'église, — sourire de laquais

au dessert, — sourire invisible en un mot, voltigea de nouveau dans l'assemblée.

M. Bonnasseau, heureux d'être associé avec des gens comme il faut pour une plaisanterie, lui dont les mauvaises manières étaient citées, prit la parole, et d'un ton qu'il tâchait de rendre nonchalant :

— Il ne leur est pas arrivé d'accidents pendant la route ?

— Si vraiment, l'un d'eux, le plus beau malheureusement, s'est cassé une patte de derrière en montant sur le vaisseau... Voilà qui va dérouter l'oiseau, pensa Lionel.

— Je disais bien, reprit alors l'oncle du provincial, c'est un quadrupède ; tu entends ? une patte de derrière...

— Ce n'est pas une raison ! reprit l'incrédule neveu.

— Et croyez-vous qu'ils se reproduisent en France ? demanda Ferdinand, que son sérieux commençait à abandonner.

— Sans doute, reprit Lionel en éclatant de rire, car il n'avait pas prévu cette question... sans doute — avec un modèle !

Ce mot, qui pouvait passer pour une plaisanterie, servit de prétexte à la gaieté des moqueurs ; et les provinciaux, dupes, archidupes de ce prétexte, eurent aussi leur éclat de rire, et s'éloignèrent charmés des renseignements qu'ils avaient, — par un hasard bien heureux, — recueillis sur Alger, notre belle colonie africaine, qu'ils connaissaient maintenant comme s'ils y étaient allés, — et sur les merveilleux animaux dus à l'originalité de ces climats.

— Oh ! les honnêtes gens !... s'écria l'un des mystificateurs, dès que les provinciaux furent partis.

— Les bonnes figures ! dit un autre.

— Oh! le brun, l'oncle qui a une clé de montre, qu'il est bien ! comme il a donné dans le quadrupède !

— Le jeune, le gilet serin, voulait douter : c'est un malin; la jeunesse est incrédule aujourd'hui...

— Oui, mais la *clé de montre* le ramenait à la vérité. Voilà un brave homme... facile à persuader...

— Il doit se croire bien aimé, cet homme-là, dit Lionel.

— Lionel, mon cher, vous venez de vous trahir ! Cette exclamation part d'un cœur amoureux. C'est donc sérieux avec la marquise ?

Lionel éprouva un mouvement d'impatience à cette attaque indiscrète de Melchior Bonnasseau.

— Je ne suis encore bien qu'avec la tante, dit-il en affectant de plaisanter.

Cependant ses amis l'avaient vu rougir, et Lionel prit le parti de se mettre en colère pour dissimuler son embarras.

— Garçon, cria-t-il, vous n'en finissez pas. La salade! la salade! allons, dépêchez-vous.

Ferdinand l'observait alors avec malice.

— Voilà près d'un mois, dit-il, que vous, je vous ai laissé à la campagne.

Ces mots embarrassèrent de nouveau Lionel, et pour lui, que rien n'avait jamais déconcerté, c'était une grande preuve de passion.

Il eut recours à une seconde colère. — Garçon! cria-t-il plus fort, donnez donc l'huilier! allons, vite.

— C'est insupportable, dit à son tour Ferdinand avec le plus malin sourire, la salade refroidit.

Lionel vit qu'il était deviné, et il continua avec résignation une conversation qui lui était pénible, mais qu'il ne pouvait changer.

— Oui, répondit-il, je suis resté un mois à Saint-Maur chez un de mes amis.

— Ah! je connais Saint-Maur; c'est un beau château, à une lieue de Pontanges.

Il y avait quelque chose d'infernal dans le regard de Ferdinand, lorsqu'il prononça le nom de Pontanges.

M. de Marny perdit la tête complétement.

— Garçon! s'écria-t-il, oubliant qu'on n'était point dupe de ses colères, donnez-moi un autre huilier; votre vinaigre est plein de mouches.

— Des mouches dans le vinaigre! dit en souriant Ferdinand.

— On ne prend pas des mouches avec du vinaigre, reprit à son tour Melchior Bonnasseau.

Lionel était au supplice. Son amour était encore pour lui une religion; il souffrait de le voir ainsi profané par des gens qui ne méritaient pas de le deviner, puisqu'ils n'auraient pu le comprendre. D'ailleurs, son embarras donnait à Ferdinand une supériorité sur lui qui lui était odieuse.

— Allons, je vous fais mon compliment, reprit celui-ci, on doit être fier d'être aimé de cette femme-là.

— Je ne suis pas aimé! s'écria Lionel.

— Oh! je ne vous demande pas de confidence. D'ailleurs, ce n'est pas nuire à madame de Pontanges que de supposer qu'elle vous aime... ce n'est pas son mari qui la gêne. Je pense qu'elle l'a choisi pour être libre.

— Vous la connaissez bien mal, reprit Lionel offensé...

— Quoi! ne voulez-vous pas nous persuader qu'elle a fait un mariage d'inclination! dit Ferdinand.

— Dieu me pardonne, il prend cela au sérieux! s'écria

M. Bonnasseau. Est-ce que par hasard tu *filerais le parfait amour!* malheureux!

— Non! Lionel n'est pas un homme à aimer gratis, reprit Ferdinand, ou du moins c'est un ridicule qu'il peut cacher longtemps sans qu'on l'en soupçonne.

Ferdinand se leva de table à ces mots, et sortit. Lionel resta seul avec Melchior Bonnasseau, et M. Bonnasseau lui parla de madame de Pontanges si longtemps et d'une manière si profane, que Lionel fut presque désenchanté de son amour en le quittant.

Il y a des hommes dont les éloges mêmes sont déflorants. On aime moins la femme dont ils ont osé parler.

Hélas! quelle différence! En arrivant au café de Paris, Lionel avait le cœur si bon, son âme s'épanouissait dans un amour si pur, dans une pensée si noble!

Et maintenant toute la poésie de son amour s'était évaporée.

Le monde avait soufflé sur cette flamme divine, et venait de l'éteindre.

Laurence n'était plus pour lui cette femme adorable à qui il avait donné sa vie.

C'était madame la marquise de Pontanges, dont à Paris on le disait l'*amant*.

Ce n'était plus le bonheur à rêver...

C'était une conquête à faire!

XX

DIPLOMATIE

Ce jour tant désiré, ce samedi que Lionel appelait de tous ses vœux, ce jour fixé pour son retour au château de Pontanges, ce beau jour était arrivé, — cette heure d'amour avait sonné... et Lionel la passait paisiblement à Paris.

Il s'était dit en quittant Laurence : — Quand donc la reverrai-je? que cette semaine va me paraître longue!... Quand serai-je à samedi pour la revoir?

Maintenant il se disait : Je n'irai pas; je ne partirai que lundi; je la laisserai m'attendre deux jours entiers; l'inquiétude exaltera son amour. Elle m'attendra d'abord avec confiance, puis avec angoisse... Enfin, quand le désespoir s'emparera d'elle, au fort de sa douleur... j'apparaîtrai!

Cette joie soudaine lui fera perdre la tête... et alors... Ferdinand ne se moquera plus de moi.

Ainsi M. de Marny avait tracé son plan de campagne; il l'exécuta fidèlement, trop fidèlement peut-être; car l'excès de son habileté faillit le perdre.

Il avait prévu l'inquiétude de madame de Pontanges, sa douleur, l'état d'exaltation où la plongeraient deux jours d'attente et d'angoisses; il avait deviné tout cela; mais il n'avait pas pensé qu'il faudrait répondre à toutes ces craintes, à tous ces délires de son imagination, par

un événement qui expliquât tant de tourments. Laurence, depuis deux jours, ne rêvait que malheurs, duels, chute de cheval, maladie mortelle, et autres excuses de ce genre. Or, c'était une pauvre raison à lui donner, pour répondre à son inquiétude passionnée, qu'une affaire qui l'avait fort contrarié, mais qu'il lui avait été impossible de différer.

Lionel risquait beaucoup en reparaissant sain et sauf... après tous les dangers que l'imagination de Laurence lui avait fait courir depuis deux jours.

Il ne faut pas plaisanter avec les femmes dont la tête s'enflamme facilement, dont la pensée incessamment travaille. Un mot soudain les refroidit, et ce que l'on a médité pour entraîner leur amour est quelquefois précisément ce qui l'éteint.

D'ailleurs Lionel avait le grand tort de croire qu'en fait de passion il devait ses succès à son habileté; si sa finesse lui avait souvent réussi auprès des femmes vaines et vulgaires, — et le contraire aurait peut-être réussi de même, — ses calculs, près des femmes véritablement sensibles, le desservaient.

Mais la vanité des hommes est si singulière, qu'ils sont plus fiers des avantages qu'ils ont acquis que de ceux que la nature leur a donnés; ainsi M. de Marny aimait mieux se dire qu'il plaisait par sa volonté que de s'avouer qu'il était naturellement aimable.

Laurence avait tant souffert depuis deux jours!... tant souffrir!... pour rien. La pauvre femme! on voyait bien qu'elle avait pleuré; ses joues étaient pâles, ses yeux languissants.

Quand Lionel parut, elle eut un éclair de joie.

Et puis lorsqu'il eut expliqué la cause de sa longue

absence, Laurence, retombant soudain des hauteurs de sa pensée, et ne trouvant, pour répondre aux exigences de son inquiétude, qu'une excuse banale sans importance, sans romanesque, sentit son cœur se glacer d'indifférence; et il lui fut impossible de dissimuler cette impression.

Une passion profonde dans un cœur vierge conserve son instinct, et l'instinct vaut quelquefois mieux que l'expérience.

Tout calcul apporte avec lui une vertu refroidissante.

Or, il y avait calcul, froid calcul dans la conduite de M. de Marny; et ce calcul agit sur l'âme de Laurence en dépit d'elle-même.

Voilà ce que M. de Marny n'avait point prévu, ce qui avait échappé à ses diplomatiques ruses, c'est l'indifférence de madame de Pontanges — et le profond chagrin qu'il en ressentit... et ce fut aussi ce qui le sauva.

Il avait voulu séduire à l'aide d'une ruse!... Eh! mon Dieu, c'est justement parce que cette ruse échoua qu'il réussit... qu'il mérita d'être plus aimé que jamais.

D'abord, il attribua la froideur de madame de Pontanges à la présence de sa tante et du bon curé, qui tous deux se trouvaient dans le salon lorsqu'il arriva; et il attendit avec une émotion mêlée d'inquiétude et d'espérance le moment où il serait seul avec Laurence.

Ce moment arriva.

Lionel s'approcha d'elle : — Ah! s'écria-t-il avec tendresse, que je suis heureux de vous revoir!

— Je vous remercie d'être venu, dit-elle, mais je crains que ce voyage ne vous ait contrarié; puisque vous aviez affaire à Paris, vous auriez dû m'écrire, et...

— Moi ! oh ! je n'aurais pu attendre une heure plus tard !

Il disait cela, lui qui avait perdu deux jours de bonheur volontairement.

— En vérité, reprit madame de Pontanges du ton le plus calme, le plus naturellement poli, j'ai moins de plaisir à vous voir en pensant que vous m'avez peut-être sacrifié une affaire importante.

Lionel allait répondre, mais ses paroles expirèrent sur ses lèvres ; il regarda Laurence.

Son visage était impassible ; elle était belle, mais inanimée, pâle encore, mais d'une émotion passée ; ses yeux étaient éteints, sa voix était sans trouble, pas le moindre dépit dans son accent. Lionel lui prit la main, il allait dire :

— Vous ne m'aimez plus !

Mais cette parole était trop tendre pour une telle femme, trop hardie pour un si froid maintien. Il ne lui semblait pas que cette femme-là dût jamais l'avoir aimé. Il aurait payé bien cher une injure en cet instant.

Cette politesse gracieuse l'irritait...

Laurence était alors *indifférente* et *bienveillante ;* expression dont Benjamin Constant se servait pour peindre une des femmes les plus distinguées de Paris.

Quoi ! sa main était dans la sienne, et elle ne frémissait pas !

Elle le regardait !... et ses yeux si beaux n'avaient plus de langage.

Dans ses traits si charmants, plus d'amour.

Le cœur de Lionel se serrait. Le plus amer découragement s'empara de lui ; lui, si ingénieux en paroles caressantes ; lui, si éloquent en soupirs, il ne trouvait pas un

mot pour exprimer sa souffrance; il était muet, anéanti. Sa douleur était si violente, qu'il ne songeait pas à s'en étonner, et pourtant jamais il n'avait rien éprouvé de semblable; pour la première fois de sa vie il aimait! l'amour n'avait été pour lui jusqu'alors qu'une *campagne* plus ou moins heureuse, un combat dans lequel il se réservait toujours l'initiative de l'attaque; mais cette fois le combat était différent, et l'amour faisait dans son cœur une invasion d'autant plus terrible, qu'il n'avait jamais songé à se défendre.

XXI

UNE SOIREE ENNUYEUSE

Madame Ermangard, M. le curé, M. le sous-préfet, — c'est-à-dire l'ancien sous-préfet, que les événements de juillet avaient détrôné, et qu'on s'obstinait encore à nommer M. le sous-préfet, manière ingénieuse et pacifique de protester contre la révolution de 1830; — madame la sous-préfette étaient dans le salon.—M. le sous-préfet jouait au piquet; il faisait la *chouette* à madame Ermangard et à M. le curé, étonnés tous deux de n'être pas ennemis ce soir-là. — C'était une grande maladresse pour des gens qui devaient jouer l'un contre l'autre le lendemain et les autres jours de leur vie, que de se dévoiler ainsi leur manière de procéder, leurs tours, leurs secrets. — Cela était bien imprudent.

Madame la sous-préfette regardait des gravures anglai-

ses dans un keepsake. — Lionel lisait les journaux, et Clorinde brodait des pantoufles à côté de lui.

Madame de Pontanges s'absenta une heure, comme tous les soirs, pour aller surveiller le dîner de son mari. Rien ne pouvait la dispenser de ce devoir. Pendant ce temps on se répandit en élégies sur son destin, et l'on reprenait la phrase habituelle : Pauvre jeune femme ! quelle existence !

L'ex-sous-préfet seul jeta les yeux sur M. de Marny, et se permit un très-malin sourire.

Madame de Pontanges revint ; elle s'assit sur un canapé auprès de la femme du sous-préfet.

Lionel ne disait rien. Il souffrait réellement ; il était sincèrement malheureux, il ne pouvait parler ; sa douleur l'étouffait. Madame de Pontanges remarqua cette préoccupation, et, persistant à l'attribuer à l'*affaire importante* qui avait retenu M. de Marny à Paris, elle cherchait par des prévenances pleines de grâces à le dédommager de ce qu'elle appelait un sacrifice. Or, rien n'est plus offensant pour un homme très-amoureux que ces attentions, ces soins visibles ; rien n'atteste plus l'indifférence. Une femme qui répond à votre amour n'ose pas les avoir pour vous : ces soins lui sembleraient sans pudeur ; à peine s'occupe-t-elle de vous dans le salon ; vous risquez fort de ne pas avoir une tasse de thé chez elle. Ce n'est pas par prudence qu'elle vous évite, c'est par un sentiment de bon goût naturel. Ah ! mon Dieu, les femmes du monde se trahissent bien plus par leur réserve que par leurs coups de tête. J'ai observé cela.

— Monsieur de Marny, qu'avez-vous ? demanda madame Ermangard ; vous paraissez soucieux, vous n'avez rien mangé à dîner.

— Madame, reprit Lionel avec embarras, c'est que j'avais déjeuné fort tard.

Le fait est qu'il n'avait pas dîné, le chagrin lui avait ôté l'appétit. Ah ! cette fois ce n'était pas une *diète affectée*, un mensonge d'estomac pour séduire ; c'était un véritable désespoir, un pur chagrin.

La tristesse de M. de Marny se reflétait sur tout le monde..

La conversation était languissante; dans l'intervalle des coups de piquet, et pendant qu'on donnait les cartes, le curé parlait de l'enterrement du matin. On causa longtemps de la défunte, et comme madame de Pontanges la connaissait, cette circonstance servit de prétexte à la mélancolie de chacun.

Madame de Pontanges parlait tout bas toilette et tapisserie avec la femme du sous-préfet; de temps en temps elle adressait à M. de Marny une question oiseuse, à laquelle il répondait brièvement, puis il continuait sa lecture.

— Madame d'Auray est venue hier me faire ses adieux, disait Laurence.

— Ah ! elle part; où va-t-elle ? demanda Lionel.

— Elle va passer quelques jours en Touraine, chez une parente de son mari.

— C'est une élégante, madame d'Auray, reprenait la sous préfette. Elle a tous les jours une robe neuve; on dit qu'elle donne à sa femme de chambre un chapeau qu'elle a mis deux fois; elle est donc riche *à millions?* C'est comme l'impératrice Joséphine, qui ne portait jamais des souliers qu'une fois.

Et la conversation retombait naturellement sur la toilette et autres futilités; ce fut ainsi toute la soirée.

Lionel était si amoureux, qu'il ne s'apercevait pas qu'il s'ennuyait. Qu'auraient pensé de lui ses camarades de salon, en le voyant résigné à passer sa vie entre ces insignifiants personnages, lui, accoutumé à toutes les délices de la bonne et de la mauvaise compagnie de Paris, lui qui n'admettait au nombre de ses alliés de plaisir que les fashionables les plus spirituels, lui que les gens communs révoltaient ! Comme ils auraient soupçonné la candeur de son amour ! Madame de Pontanges eût été plus que compromise, car rien ne compromet plus une femme que les sacrifices d'un élégant, que la patience, la résignation d'un homme à la mode à supporter ses ennuyeux. Une femme d'esprit disait : On a ses ennuyeux comme on a ses pauvres... Madame de Pontanges était bien charitable en cela.

La résignation de M. de Marny était exemplaire; encore si on lui avait envoyé un regard d'amour, il aurait eu le courage d'être aimable même pour la sous-préfette. Mais, hélas ! Laurence ne le comprenait pas; il n'y avait plus d'amour entre eux.

Enfin chacun se retira.

Madame de Pontanges, épuisée par deux jours de souffrances, deux nuits d'inquiétudes, avait besoin de repos.

L'amour s'était engourdi dans son cœur, il n'agissait plus sur sa pensée ; elle ne distinguait qu'une chose, entre toutes ses idées confuses, c'est que ce qui l'avait tant inquiétée la veille n'était rien, et qu'elle pouvait dormir tranquille aujourd'hui.

Et elle dormit.

Mais Lionel... lui !...

XXII

AGITATION

Il aurait pu dormir sans doute, car cette fois sa chambre n'avait plus ni rats ni souris. Ce n'était plus le grand appartement du château, où Lionel avait passé une nuit si terrible. Depuis cette époque, madame de Pontanges avait fait arranger plusieurs chambres d'amis, qui n'avaient aucun des nobles inconvénients de la gothique demeure, et M. de Marny, dans celle qu'il occupait, aurait pu dormir sans trouble. Mais des pensées plus tourmentantes que les ennuis de la vie réelle le tenaient éveillé malgré lui. Ses regrets amers le poursuivaient bien autrement que n'avaient fait les rats et les souris, à son premier séjour à Pontanges. Oh! qu'il souffrait! qu'il était malheureux, malheureux à faire pitié... à une coquette!

Elle ne m'aime plus, se disait-il; et par ma faute! J'ai joué avec son amour, et je l'ai éteint! Peut-être madame d'Auray lui aura-t-elle mal parlé de moi... peut-être a-t-elle revu le prince! mais il est parti: je suis fou! et puis elle a montré de la joie en me revoyant; mais ensuite quelle froideur! Oh! ce n'était pas une indifférence affectée, c'était bien vrai...

Elle ne m'aime plus!... mais si elle savait ce que je souffre, elle aurait pitié de moi...

Alors Lionel se mit à écrire.

Il écrivit toute la nuit, et il se désespérait comme un enfant en écrivant.

Il cacheta soigneusement sa lettre; elle était très-longue cette lettre. Lionel n'était pas de ces gens qui déchirent une page et qui recommencent; il aurait fait cela s'il s'était agi d'une séduction, il aurait composé une épître bien rédigée, bien à l'effet; mais il avait le cœur pris, il aimait, et il s'abandonnait à exprimer ses sentiments sans s'inquiéter de l'effet qu'ils devaient produire, sans se demander s'ils devaient offenser ou s'ils pourraient plaire; il écrivait pour soulager son cœur.

Toutes ses idées se contredisaient, qu'importe !

Il commençait par de très-beaux mouvements de dignité; il se résignait à son sort; il étalait un désespoir noble, calme, qui ne s'exhalait point en reproches; puis tout à coup il tombait sans transition dans la plus profonde humilité; et, suppliant les mains jointes, il offrait sa vie, une vie entière de soumission; enfin il s'abandonnait à tous les élans d'une passion délirante... Mais je ne sais pourquoi je vous raconterais le contenu de cette lettre, inutile à l'intelligence de cette histoire, puisqu'elle ne fut jamais remise à son adresse.

Quand elle fut cachetée, Lionel fit une réflexion fort simple, c'est qu'il n'était pas convenable d'écrire à madame de Pontanges étant chez elle; que cette *petite poste d'un étage* à l'autre, et dans sa maison, lorsqu'il pouvait lui parler si naturellement, avait un air d'intrigue qui déplairait beaucoup à Laurence. Il prit alors le parti de lui donner sa lettre lui-même; mais quand il la revit... cette lettre ne signifiait plus rien.

Donc, il était inutile d'en parler.

Cependant Lionel était soulagé... C'était déjà beau-

coup que d'avoir exprimé ses sentiments. Il y a même des gens à qui cela suffit, à qui la plainte sert de consolation.

XXIII

LE CRETIN

Le jour venait de paraître; le temps était superbe.

Lionel, que la fièvre agitait, descendit dans le jardin pour respirer l'air du matin.

Il marcha doucement dans les longs corridors du château, traversa la grande salle à manger, si triste, si humide. Il lui fallut entr'ouvrir un volet pour donner un peu de lumière, et ne point se heurter contre les meubles, car personne n'était encore levé dans la maison.

Connaissez-vous rien de plus mélancolique au monde qu'une maison où personne n'est encore réveillé, un salon qui n'est pas *fait*, où l'on trouve encore la table de jeu et le trictrac de la veille; — des cartes et des jetons par terre; — des *épluchures* de tapisseries, de la laine rouge et bleue, des brins de soie sur les tables à ouvrage; — des fins de verres d'eau sucrée dans les angles de cheminée... — des *bandes* de journaux dans tous les coins, — et des grains de tabac sur toutes les places d'honneur?

Oh! cela serre le cœur rien que d'y songer.

Lionel ouvrit la porte du salon qui donnait sur la terrasse; il traversa le pont et se promena un instant de l'autre côté du fossé, en regardant les fenêtres du château.

Tout le monde dormait.

Deux cygnes éblouissants de blancheur vinrent au-devant de lui, on voyait que leur maîtresse les avait accoutumés à venir chercher du pain dans sa blanche main; mais Lionel n'avait rien à leur jeter, et ils se remirent à voguer dédaigneusement loin de lui.

Lionel contempla longtemps ce vaste édifice empreint de tant de souvenirs. Il s'étonnait de le voir si bien conservé, entretenu avec tant de soin. L'intérieur était incommode et négligé, les appartements étaient froids et mal tenus, et l'extérieur au contraire semblait dans le meilleur état. Tout le caractère de madame de Pontanges se trahissait dans ce contraste, non pas qu'elle sacrifiât tout aux apparences, au contraire : mais on voyait que chez elle les plaisirs de l'imagination l'emportaient sur les agréments de la vie réelle. Laurence n'avait pas encore appris à préférer ce qui est commode à ce qui est beau (elle tenait moins au *bien-être* qu'aux souvenirs); les besoins de la pensée étaient chez elle les plus puissants; et si la salle à manger de son château n'était pas tenue à la mode anglaise, la chapelle, en revanche, aurait fait honneur aux plus riches églises de l'Italie.

Lionel fit le tour du château; il erra le long des ruisseaux, dans les bois, essuyant la rosée, emportant les blancs cheveux de la Vierge, un des plus mélancoliques ornements de l'automne. L'aspect de ce séjour plein de gravité et de tristesse le consolait. Une femme qui habite ces lieux toute l'année, se disait-il, ne doit point ressembler à nos vulgaires Parisiennes; elle doit aimer... aimer naïvement. Ces ombrages ont quelque chose d'imposant, de sérieux, qui défend la coquetterie. On est forcé à la passion sous ces beaux arbres...

Et il sourit tristement de cette réflexion.

Au bout d'une heure il revint vers le château. En passant le long d'une haie très-touffue qui bordait une assez vaste pelouse qu'on nommait le *jardin de M. le Marquis*, — jardin sans fleurs et sans fruits, où nul étranger n'était admis, — le nom de Laurence, qu'il entendit crier, attira son attention. Il s'arrêta pour écouter.

— Ah! mon Dieu, dit au même instant une voix bien chère, Jacques, est-ce vous? Venez vite. Il a pris votre faux, il va se blesser. Venez donc vite. Quelle imprudence de laisser une faux dans ce jardin!

Lionel, qui n'était point Jacques, ne répondit rien.

Madame de Pontanges appela de nouveau : — Jacques! François! François!... Ah! mon Dieu, personne! Puis d'un ton plus doux elle continua : — Allons, soyez raisonnable; laissez là cette faux. Amaury, tu vas te faire mal; donne-moi cette faux.

Lionel était au supplice; il comprenait que le pauvre fou avait entre ses mains un instrument qui pouvait le blesser; il craignait aussi qu'en voulant ôter la faux des mains de son mari, madame de Pontanges ne se blessât elle-même... Mais il ne voyait rien, la haie était si haute et si épaisse; il ne savait de quel côté leur porter secours.

Tout à coup Laurence jeta un cri.

Lionel aussitôt s'élance, et saute brusquement par dessus la haie, au risque de se casser la jambe. Heureusement il retomba sans accident.

Son apparition subite dans ce jardin mystérieux fut un coup de théâtre.

M. de Pontanges, ou plutôt le crétin qu'on voulait bien appeler M. le marquis de Pontanges, épouvanté à la vue

de cet homme qui tombait du ciel pour le punir, jeta sur le gazon la faux qu'il serrait avec opiniâtreté dans ses deux mains, et s'enfuit.

Madame de Pontanges parut anéantie.

— Quoi ! c'était vous, monsieur, que j'entendais marcher... derrière cette haie ?

— Vous vous êtes blessée, madame ? interrompit Lionel.

— Ce n'est rien, reprit-elle, et ses yeux suivaient avec inquiétude Amaury, qui courait vers le château. Dès qu'il fut rentré dans son appartement, elle parut plus tranquille.

Elle était si honteuse pour lui de l'état d'abjection où il végétait, qu'elle eût voulu le cacher à tous les yeux ; elle souffrait de sa démence ; et son premier sentiment, lorsque Lionel vint à son secours, ne fut pas celui de la reconnaissance, ce fut un mouvement pénible d'embarras. Pauvre Amaury ! pensait-elle, on va le voir.

M. de Marny devina ce sentiment plein de bonté ; et par une délicatesse qu'elle dut apprécier, il feignit de n'avoir vu qu'elle.

— Vous êtes tombée sur cette faux ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle avec empressement, heureuse de cette explication à sa blessure, et dupe de cette feinte erreur ; je ne souffre presque pas...

En disant cela, elle entourait le bas de sa jambe avec son mouchoir pour arrêter le sang qui s'échappait de sa blessure...

— Vous ne pouvez marcher, je vais chercher quelqu'un, dit Lionel.

— Non, ce n'est pas la peine, j'irai bien d'ici au château.

— Prenez mon bras, au moins.

Lionel la soutenait doucement, elle marchait avec difficulté, elle était obligée de s'appuyer sur son bras : Lionel était heureux. Il la conduisit ainsi jusque vers la terrasse.

Arrivés là, il leur fallait monter quelques marches; en posant le pied sur la première, Laurence poussa un léger cri. La douleur fut plus forte que son courage, elle devint tout à coup très-pâle.

— Mon Dieu ! comme vous souffrez ! dit-il, laissez-moi vous aider.

Et passant ses deux bras autour de sa taille, il la souleva doucement et l'aida à franchir l'escalier.

Il était huit heures du matin; madame de Pontanges n'était pas encore habillée; elle portait un simple peignoir blanc, qu'une ceinture retenait à peine, et Lionel sentait frémir et plier dans ses mains cette taille charmante que nul obstacle ne roidissait.

Et le cœur de Laurence battait avec violence.

Elle l'aimait donc toujours... Elle était si troublée qu'elle essaya de rire; elle voulut marcher seule.

— Décidément, dit-elle d'une voix tremblante, je suis boiteuse.

Lionel la regarda; la plus ravissante émotion embellissait ses traits; c'était un mélange de douleur et de grâce qui était plein de charme. Il y avait de la souffrance dans le mouvement de ses sourcils, de la joie dans son sourire, et tant d'amour dans sa rougeur !...

Lionel était rassuré.

En entrant dans la bibliothèque, qui était l'appartement de son mari, madame de Pontanges parut de nouveau embarrassée; elle se laissa tomber dans un fauteuil.

— Sonnez, je vous prie, dit-elle vivement : je vous remercie, je n'ai plus besoin de vous, on va venir.

— Mais peut-être vous êtes gravement blessée...

— Non, la faux n'a touché mon pied que légèrement. Allez, je vous reverrai à déjeuner.

Lionel s'éloigna; en fermant la porte qui communiquait aux salons, il aperçut sous la grande table de la bibliothèque deux yeux fixes qui le regardaient. Le pauvre marquis était rentré dans sa cachette, il passait sa tête sous le tapis de la table, et roulait çà et là ses yeux stupides ; sur son visage, ordinairement sans physionomie, la curiosité et la frayeur se peignaient tour à tour; ses longs cheveux en désordre lui donnaient l'air d'un sauvage ; ses traits, naturellement réguliers, paraissaient hideux par leur manque d'ensemble, car c'est l'harmonie qui fait la beauté. L'habitude de vivre accroupi sous cette table avait fait tourner sa taille; ses jambes s'étaient tordues, son dos s'était voûté; en vérité, il s'était rendu justice en choisissant cette singulière demeure; car, avec sa figure difforme, sa grosse tête, son dos courbé, ses jambes torses, il ressemblait parfaitement au pied grotesque de la table; à ces monstres de bronze qui soutiennent les guéridons, les encriers et les flambeaux; à ces hideuses figures que les artistes nous forcent d'admirer en s'écriant :

C'est d'un beau style.

Lionel, en contemplant cet horrible personnage, comprit pourquoi madame de Pontanges s'était hâtée de l'éloigner.

— Qu'elle est bonne ! pensa-t-il; comme elle a soin de cet imbécile! Il pouvait la tuer avec cette faux... Pauvre jeune femme! qu'elle est charmante!

Il remonta dans sa chambre, pénétré des plus doux sentiments.

Lorsqu'il était sorti le matin, ses pensées étaient bien différentes; qu'il était triste alors! et maintenant qu'il se sentait joyeux.

Pourquoi?

Aucune explication n'avait dû changer ses idées...

Il trouva sur sa table la longue lettre qu'il avait passé toute la nuit à écrire; il sourit en la voyant, et la jeta au feu.

Pourquoi?

Qu'était-il arrivé?... que lui avait-on dit qui rendît cette lettre inutile?... Il ne se souvenait plus d'avoir souffert.

Sa lettre d'adieux, elle ne signifiait plus rien... il l'avait complétement oubliée; je crois même qu'il eût été fort embarrassé de se rappeler ce qu'elle contenait. Un instinct lui disait que sa pâleur, l'accent de sa voix, la passion de ses regards, avaient plus parlé en sa faveur que ces deux pages de tendresse; et il avait raison. Cette nuit passée dans les souffrances d'un amour découragé, cette veille, ces fatigues d'un cœur désolé, avaient paré son visage d'une grâce ineffable, avaient doué sa voix d'un pouvoir irrésistible; oh! rien n'avait été perdu... Laurence avait tout compris; elle avait deviné sa lettre; elle y avait répondu... Il avait raison d'être heureux... et puis quand le jour commence si beau, on oublie les orages de la veille!

XXIV

LE SOIR

Madame de Pontanges est couchée sur un canapé. Sa blessure n'est pas grave ; mais Laurence ne peut marcher.

Madame Ermangard est descendue dans le salon, dont elle fait les honneurs à plusieurs femmes pendant l'absence de sa nièce.

Lionel est resté près de Laurence pour lui tenir compagnie.

Il s'est assis près d'elle sur une petite chaise, il la contemple avec recueillement. — Que vous êtes belle ce soir ! dit-il d'une voix oppressée. Oh ! mon Dieu !...

Laurence souriait tendrement.

— Que c'est joli une femme malade, disait-il, une douce malade qu'on peut soigner, qui est dans votre dépendance ! car enfin, vous dépendez de moi, vous ne pouvez marcher sans que je vous aide ; si vous vouliez... ces fleurs qui sont là-bas, vous seriez obligée de me les demander.

— Hé bien ! je les veux ! dit madame de Pontanges, allez me les chercher.

— Vous les voulez ! pourquoi ? elles font un si joli effet d'ici, dans ce beau vase ; quelle idée !...

— Ah ! voilà comme vous êtes, vous me dites de superbes phrases sur le bonheur de me soigner, et vous me refusez la seule chose que je vous demande... Une

maladie, c'est un droit de caprices... pourquoi contrariez-vous les miens?

— Parce que, madame, vous choisissez très-mal vos caprices.

Lionel dit ces mots avec finesse et tant de coquetterie, que madame de Pontanges, embarrassée, voulut changer de conversation... si toutefois ces niaiseries peuvent s'appeler conversation.

— Donc! je renonce à ce caprice, puisqu'il vous déplaît, dit-elle. Avez-vous lu le livre que je vous ai prêté?

— *Indiana?* oui : c'est admirable; le caractère du héros pourtant est un peu forcé.

— Tous les hommes disent cela, peut-être parce qu'il est vrai. J'ai peur qu'il ne soit ressemblant, dit Laurence; mais je connais si peu le monde... Quel style!

— Superbe! mais je hais la littérature ce soir.

— De quoi donc voulez-vous parler?

— De vous, Laurence, qui êtes si belle, et de moi, qui vous aime tant...

Alors il se mit à genoux devant le canapé où madame de Pontanges était couchée; et il prit ses deux mains, qu'il baisa tendrement.

— On vient, dit-elle. Lionel se leva. Un domestique entra au même instant; il paraissait inquiet... Il s'approcha de madame de Pontanges; et, passant derrière le canapé, il lui dit ces mots à l'oreille :

— Il ne veut pas, madame; les prières, les menaces, il n'écoute rien.

— Hé bien, j'y vais, dit-elle en essayant de se lever; allez chercher Joseph, vous m'aiderez avec lui à descendre.

— Ah! je porterais bien madame à moi seul, dit le vieux bonhomme.

— Je n'en doute pas, reprit madame de Pontanges en riant; mais il vaut mieux que Joseph soit avec vous.

— Quelle imprudence! s'écria M. de Marny; vous voulez descendre?

— Il le faut... Amaury ne veut rien manger... d'ailleurs je ne souffre pas beaucoup ce soir... Allez rejoindre ma tante, continua-t-elle; je ne veux pas que vous assistiez à mon enlèvement, vous vous moqueriez de moi.

— Rire de vous! s'écria Lionel, quand vous êtes si bonne; mais vous êtes un ange qu'il faut adorer.

Lionel descendit dans le salon, et raconta très-haut, avec beaucoup d'indignation et de pitié, comment madame de Pontanges, qui avait la jambe blessée par un coup de faux que lui avait donné le matin son mari, venait de se faire porter près de lui pour lui servir à dîner.

— Ses amis devraient s'entendre pour lui épargner tant de souffrances, disait-il; ce fou a manqué de la tuer ce matin; vraiment c'est de la barbarie, c'est une imprudence impardonnable que de laisser ainsi une jeune femme exposée aux fureurs d'un fou; le danger pour tout le monde est continuel, reprenait-il, cet homme mettra le feu à la maison; il devient tous les jours plus irascible, et vraiment c'est un devoir pour les parents de madame de Pontanges de la contraindre à confier son mari aux soins d'un médecin habile qui veillerait sur lui.

C'est-à-dire de l'enfermer dans une maison de fous.

Chacun fut de son avis, excepté le curé, qui regardait comme une impiété de ravir à ce pauvre idiot la seule personne qui l'aidât à vivre.

— Je connais M. le marquis depuis son enfance, c'est

moi qui l'ai baptisé, disait-il; je ne l'ai jamais quitté; il est d'un caractère très-doux; madame de Pontanges n'a rien à redouter de ses *accès de fureur*. Laissez, monsieur, cet ange de bonté accomplir la mission que le Ciel lui a confiée; madame de Pontanges est heureuse de son dévouement, et j'espère qu'elle n'a donné à personne le droit de la plaindre.

— Je le crois comme vous, monsieur le curé, répondit Lionel avec dépit; et j'espère pour vous aussi que vous ne serez pas dans ce château le jour où M. le marquis de Pontanges y mettra le feu.

Lionel sortit du salon en achevant ces mots.

M. de Marny était de mauvaise humeur.

Il entra dans sa chambre, et, se parlant à lui-même :

— Cet homme est mon ennemi... Le curé est contre moi... Il parlera à la tante, et la mettra aussi contre moi. Tous deux ils parleront à Laurence, qui me dira de ne plus la voir. Si je ne l'engage pas à jamais, dès aujourd'hui, si je ne la compromets pas vis-à-vis de moi et d'elle-même par l'aveu le plus passionné, si je ne l'enchaîne pas enfin par un amour irrésistible... je suis un homme perdu.

Et sa résolution fut prise.

Il y avait en cet instant un peu de rage dans son amour.

Dès qu'il entendit madame de Pontanges remonter dans on appartement, il lui fit demander si elle était visible.

Bientôt il se trouva près d'elle.

Laurence s'était de nouveau couchée sur son canapé; elle était pâle, et paraissait souffrir.

— Pauvre femme! s'écria Lionel en la regardant,

comme vous êtes pâle!... vous ne guérirez jamais si vous marchez avec votre blessure. Ne pouviez-vous donc vous dispenser de ce soin aujourd'hui?

— Vous voyez bien que non. Il n'écoute que moi.

— C'est votre faute; vous l'avez gâté : si vous aviez eu plus de fermeté avec lui, vous l'auriez accoutumé à se passer de vous. Cet esclavage est insupportable; vous voilà maintenant plus souffrante que ce matin... Mais aussi vous êtes bien belle comme cela!... Que cette langueur vous va bien!... Oh! ne me regardez pas!...

— Il y a du monde encore dans le salon? demanda-t-elle.

— Oui, votre sous-préfet qui m'ennuie, votre grave pasteur qui me fait peur, et madame votre tante qui me déteste; en vérité, tout le monde ici est malveillant pour moi.

— Pourquoi cela?

— Vous le savez bien.

Elle ne répondit pas.

— Oh! je suis triste, dit Lionel en soupirant.

Il cacha sa tête entre ses mains.

— J'étouffe, ajouta-t-il à voix basse. Ah! mon Dieu! je n'ai jamais été si amoureux!

Ces mots, que Lionel disait pour lui seul, furent un coup de foudre pour madame de Pontanges...

Elle n'avait jamais pensé que M. de Marny fût amoureux d'elle.

Leur amour ressemblait si peu à celui qu'elle avait lu dans les livres; les sentiments de Lionel s'exprimaient d'une manière si moderne, il parlait si peu de sa *flamme*, de rocs escarpés, de faveurs précieuses, de tourments délicieux, de transports jaloux, que Laurence s'était mé-

prise sur la tendresse qu'il lui témoignait; et dans cette passion si vraie, exprimée avec tant de simplicité, elle n'avait pas reconnu l'amour, — l'amour de roman, qu'elle avait rêvé.

Cette découverte l'épouvantait.

Alors elle comprit son danger.

Lui... voyait son trouble et s'en réjouissait.

Elle n'osait lever les yeux; elle sentait les regards magnétiques de Lionel peser sur elle; ces regards, comme un aimant irrésistible, attiraient vers eux toute son âme, et s'en emparaient.

Oui, son cœur, doucement arraché par une force invincible, semblait la quitter...

Une émotion inconnue l'agitait.

Ce fut d'abord une crainte vague...

Puis une flamme sourde qui courait dans ses veines, qui brûlait son sang;

Puis une oppression de bonheur enivrante;

Puis une tristesse voluptueuse et sublime;

Enfin tous les symptômes, les ébranlements, les vertiges, les délices, les angoisses d'une passion toute-puissante qui s'intronisait dans son cœur.

Heureusement pour Laurence, il éprouva, lui, le contre-coup de cette émotion violente; il fut si heureux, si étourdi de son empire, qu'il oublia d'en profiter. S'il eût été près d'elle en ce moment, elle ne l'aurait pas repoussé; elle était si troublée...

Il lui laissa le temps de se remettre, — et quand il revint près d'elle, quand il tomba à ses genoux, elle avait recouvré la pensée; elle eut le courage de l'éloigner; et réunissant toutes ses forces pour retrouver la voix, elle dit :

— Vous vous trompez, Lionel, je n'ai jamais eu d'amour pour vous...

Lionel sourit... ce sourire exprimait une incrédulité si tendre!

— Je connais mon cœur, reprit Laurence froidement; il ne peut éprouver un sentiment coupable! Oh! ne cherchez pas à me l'inspirer... je vous haïrais. Il me serait impossible de vivre avec un remords. Le sentiment que j'ai pour vous est si pur, que jusqu'à présent il ne m'avait pas effrayée; il était si doux... N'en faites pas un supplice.

Et tombant dans les vulgarités d'usage :

— Ne voyez en moi qu'une sœur, ajouta-t-elle, une amie dévouée à qui vous direz tous vos chagrins, qui vous donnera toute sa confiance, qui vous chérira sans rougir. Vous ne savez pas comme je serais malheureuse si j'avais un crime à me reprocher! Ma vie est triste, sans doute, mais elle est calme; elle me deviendrait alors odieuse! Je puis tout supporter, excepté un remords.

Elle débita, comme si elle l'avait apprise par cœur, cette longue tirade de phrases vertueuses, cette formule insignifiante qui sert également à toutes les femmes, dans les préliminaires d'un amour, — à la femme galante qui examine : — à la prude qui cache une autre intrigue; — à la coquette qui joue un rôle, et à la femme honnête aussi, à qui toutes les autres l'ont empruntée.

Laurence récita ces phrases sans hésiter; parce qu'elle avait lu dans les livres qu'on répondait ainsi à une déclaration d'amour, et elle appuya sur le mot « *une sœur* » — mot toujours si mal reçu en pareil cas — en véritable femme de province.

Une seule chose manquait à ce beau discours :

L'ACCENT.

Le *ton*, comme on dit encore en province.

Or, c'est l'accent seul qui persuade, et M. de Marny ne fut nullement persuadé.

Il contemplait Laurence avec extase. Il n'écoutait point ce qu'elle disait; sa voix seule résonnait vaguement à son cœur, mais cette voix était si tendre, si troublée, qu'il ne pouvait soupçonner qu'elle parlât raison.

Et Laurence était si belle en ce moment! le bonheur et l'effroi d'être aimée la faisaient rougir et pâlir tour à tour. — Il y avait de la grâce jusque dans sa niaiserie. Comme il adorait cette dupe ravissante, si lente à comprendre ce qu'elle éprouvait! Tout en elle était amour : il y avait de l'amour dans sa tristesse, dans son sourire, dans ses regards, dans ses cheveux, et elle disait : l'amour ne troublera jamais ma vie! et elle reniait son propre cœur. Oh! que de gens voudraient avoir, pour dire : « Je vous aime, » l'accent qu'elle trouva pour dire : « Je ne vous aime pas. »

Et ce fut à son accent que Lionel répondit; il perdit la tête.

— Oh! Laurence, s'écria-t-il avec passion, que je vous aime, moi!

Et il la pressait sur son cœur, il couvrait de baisers ses cheveux, son front, ses yeux, ce visage si beau qu'il adorait... sans qu'elle pensât à se défendre, tant elle était stupéfaite de le voir ainsi répondre par des caresses à ses raisonnements si froids.

D'abord, elle fut saisie d'une émotion si vive à ces caresses inconnues pour elle, elle, pauvre femme, qu'un

baiser fraternel même n'avait jamais émue, qu'un baiser d'amour n'avait jamais brûlée; elle fut si ravie, qu'elle ne songea pas tout de suite à se défendre...

Bientôt cependant elle se révolta...

— Mais c'est affreux! s'écria-t-elle; Lionel, vous ne m'avez donc pas entendue; mais vous ne me comprenez donc pas?

— Je ne comprends que vos regards qui m'appellent, et je leur réponds. Vous m'aimez, Laurence! Laurence! pourquoi combattre? je lis mieux que vous dans votre âme. Oh! ne me repoussez pas... vous en serez si malheureuse... vous m'aimerez tant...

— Eh bien! oui, je vous aime, reprit-elle avec douceur, mais pas comme vous croyez. Écoutez-moi, ne me regardez pas ainsi, mettez-vous là, et causons de bonne amitié; je vous aimerai si vous êtes docile...

— Oui, me voilà... je me soumets, Laurence; j'écoute... vos beaux raisonnements, mais donnez-moi votre main...

— Si vous me faites peur, Lionel, je n'oserai plus vous voir, je vous dirai de ne plus venir...

— Qu'est-ce que cette bague... que vous avez là?...

— Elle me vient de ma belle-mère; elle me l'a donnée en mourant, hélas! le jour que je lui ai promis d'épouser son fils...

— Vous lui étiez donc bien dévouée à cette femme?

— Je lui aurais donné ma vie... et j'ai fait pour elle un sacrifice quelquefois au-dessus de mon courage; cependant je l'accomplirai jusqu'au bout; je lui ai juré de ne jamais quitter son fils, j'ai juré devant Dieu de rester fidèle à mon mari, et, malgré vous, Lionel, je tiendrai mon serment.

— Cet héroïsme est absurde, reprit froidement M. de Marny; qu'importe à votre mari votre fidélité? il n'y comprend rien, il ne vous en saura aucun gré.... Vous refusez le bonheur... et vous ne pouvez offrir à personne ce sacrifice.

— Dieu m'en récompensera, dit-elle en levant les yeux au ciel.

— Dieu!... répéta Lionel d'un air d'incrédulité.

— Vous vous moquez de mes scrupules, reprit Laurence, à qui l'étonnement de Lionel n'avait pas échappé; on ne croit donc plus à la religion à Paris?

— Si, au contraire; toutes les femmes sont dévotes, les églises sont pleines; on s'y bat, il s'y passe des choses inouïes. Rassurez-vous, on va beaucoup à la messe cette année.

Laurence ne comprenait rien à ce langage.

Cette façon légère de parler d'une chose sainte la révoltait : une franche impiété l'eût moins blessée.

— J'aime beaucoup les dévotes, reprit Lionel; c'est si joli une femme à genoux! Mais n'allez pas dire à M. le curé que je vous aime, il n'est pas déjà très-bienveillant pour moi; s'il apprenait...

— Je ne sais pas mentir, répondit-elle avec dignité.

— Il faut apprendre, dit Lionel en appuyant son front sur le bras de madame de Pontanges, que cette familiarité câline offensa. Vous êtes dévote, madame, dit alors Lionel avec amertume; mais vous êtes prude aussi, et cela n'est pas bien!

— Je ne suis pas prude, Lionel, je vous le dis sincèrement, tout ce qui est mal me déplaît.

— Mal! mais ce n'est pas mal d'aimer!

— C'est mal lorsqu'on n'est pas libre...

— Vous êtes libre, puisque vous n'aimez pas votre mari...

— Qu'importe... je suis mariée.

— Mariée! répéta Lionel avec le plus singulier sourire. Puis il ajouta : Vous avez donc le préjugé du mariage?

— Préjugé! répéta madame de Pontanges... je n'appelle pas préjugé un engagement sacré...

— Il n'est d'engagement sacré que ceux du cœur; l'amour, Laurence, c'est la seule loi qu'il faille suivre; le bonheur de celui qu'on aime, c'est le seul devoir de la vie. — Le mariage n'est qu'une association de convenances; c'est une fraternité d'intérêts et non de sentiments; c'est une imposture spirituelle pour donner des garanties à la société. Le mariage est une fiction ingénieuse; les maris eux-mêmes, qui l'entretiennent encore, n'y croient pas; ils savent bien que la fidélité est impossible; et il faut leur rendre justice, ils n'y prétendent pas...

Laurence était atterrée; tant de corruption la désenchantait.

— J'y crois encore, moi, dit-elle sèchement; j'en suis fâchée pour vous, monsieur.

Comme elle achevait ces mots, madame Ermangard revint.

— Il est tard, ma nièce, dit-elle, vous êtes souffrante?

— J'attendais votre arrivée, madame, ajouta M. de Marny, pour me retirer; je pense, comme vous, que madame votre nièce a besoin de repos.

Lionel sortit sans regarder Laurence.

— Voilà une soirée d'amour qui finit d'une manière bien agréable! pensa-t-il. J'ai eu tort... je l'ai effarouchée trop vite; il fallait dire comme elle, partager toutes

ses idées folles, tous ses préjugés; il fallait admettre tous ses principes en général, mais la placer, elle, dans l'exception; il fallait dire : Toutes les femmes doivent aimer leurs maris, excepté vous le vôtre, qui est une fiction légale, mais non une réalité sacrée. Allons, j'ai manqué d'adresse : c'est que je l'aime, et puis elle est si belle!... Mais n'importe... elle m'aime aussi, je réparerai cela demain.

XXV

INCONSÉQUENCE

Madame de Pontanges était indignée.

Quels principes ! se disait-elle. Oh! je ne le crains plus, je n'aimerai jamais cet homme-là! Mais c'est horrible, tout ce qu'il a dit ce soir!...

Elle s'endormit avec cette impression... mais elle rêva!

Et l'on est de bonne foi dans ses rêves. Le jour, nos idées, nos résolutions, nos volontés, les conventions de la vie sociale enchaînent notre âme.

Nous sommes le jour tels que le monde nous a façonnés.

La nuit, au contraire, nous redevenons nous-mêmes; nous sommes ce que la nature nous a faits.

Nos sentiments sont alors involontaires, nous ne savons plus leur commander.

Nous sommes dominés par ces mêmes impressions que nous savions dompter naguère; les événements, les émo-

tions de la veille se décomposent, les souvenirs du cœur se détachent seuls de cette foule de convenances qui encombrent notre vie; ils s'élèvent purs et distincts, dégagés de tous les miasmes mondains qui rendent la pensée si lourde, et nous nous abandonnons à eux avec confiance.

Nos scrupules s'évanouissent; nos intérêts disparaissent.

Nous vivons d'élans généreux, de dévouements sublimes; notre vie n'est alors qu'amour et faiblesse, que passion et naïveté... nous aimons ainsi jusqu'à l'aurore...

Mais sitôt qu'elle nous éveille, la vie mondaine reprend son empire : avec le jour, nos misérables calculs reparaissent, et la loi sociale nous renchaîne avec d'autant plus de puissance, hélas! que notre âme a encore perdu de son énergie; car elle s'est en vain épuisée dans l'entraînement de son rêve.

Pauvre Laurence, dans son demi-sommeil, dans cet engourdissement vague et ravissant qui n'est ni veiller ni dormir, qu'on pourrait nommer « le crépuscule du sommeil; » dans cet état charmant où l'âme peut encore choisir ses souvenirs, de tous ceux qu'elle pouvait évoquer, de toutes les émotions de la journée, une seule avait osé survivre... son amour !

Dangers, colère, indignation, scrupules, résolutions vertueuses, durant le sommeil s'étaient évanouis.

Mais ces regards passionnés qui avaient pénétré dans son âme, ces paroles enivrantes dont l'harmonie la berçait encore; cet avenir d'amour qui s'offrait à sa jeunesse, jusqu'à ce jour si triste, si solitaire; cet horizon si beau qui lui était apparu dans tout son éclat... être aimée! sentir son cœur à toutes les heures de sa vie; avoir une

pensée délicieuse toujours vivante, toujours nouvelle; et voir toutes ses émotions partagées, les retrouver dans ce qu'on aime, voir son bonheur se réfléchir dans une autre joie, vivre pour quelqu'un, qui vit pour nous; attendre, espérer, croire... vivre d'amour enfin.

Voilà l'avenir qui lui était offert, qu'elle avait refusé, mais qu'un doux rêve, un beau rêve complice lui avait rendu, et qu'elle tremblait, hélas! de perdre.

Et, quand elle s'éveilla, une félicité ineffable enchantait son cœur; une physionomie nouvelle embellissait son visage; elle n'était plus belle, elle était jolie, coquette et gracieuse. Son regard avait perdu de sa fierté, son maintien avait une timidité pleine de charme, et lorsque M. de Marny la revit, il resta immobile d'étonnement, car rien alors ne rappelait en elle cette femme indignée, sage, froide et raisonneuse qu'il avait quittée la veille.

Un rêve avait fait tout cela.

Un songe! me devrais-je inquiéter d'un songe?

Oui.

XXVI

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Oui, et depuis le commencement du monde cette influence des songes est reconnue. Vous la retrouverez partout, dans l'Écriture sainte, dans l'histoire romaine, dans

la mythologie. Partout la puissance des rêves est confirmée, dans tous les pays, à tous les âges, chez tous les peuples, depuis :

Le SONGE de Jacob, — qui lui annonça que sa postérité serait nombreuse comme la poussière de la terre ; que toutes les nations seraient bénies en lui ;

Les DEUX SONGES de Pharaon, — qui, expliqués par Joseph, préservèrent l'Égypte de la famine ;

Le SONGE de Mardochée, — qui causa l'élévation d'Esther, et sauva de la mort le peuple juif ; songe que Mardochée lui-même explique en ces mots :

« Et je me souviens d'une vision que j'avais eue en songe, qui marquait tout ce qui m'est arrivé, et qui a été accomplie jusqu'à la moindre circonstance.

» Je vis une petite fontaine qui s'accrut et devint un fleuve ; elle se changea ensuite en une grande lumière et en un soleil, et elle se répandit en une grande abondance d'eau. » Cette petite fontaine est Esther, que le roi épousa, et *qu'il voulut être reine...*

Le SONGE de Nabuchodonosor, — qui lui annonça qu'il serait changé en bête pendant sept ans ;

Le SONGE de Daniel, et tant d'autres songes encore que j'oublie.

Et Saül réprouvé, qui n'eut point de songes, et dont il est dit :

« Il consulta le Seigneur ; mais le Seigneur ne lui répondit ni en songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes. »

Oh ! c'est une grande vérité, que le malheur nous avertit souvent par un songe.

Un songe annonça à Calpurnie, femme de César, la mort de son mari; elle rêva qu'on l'assassinait dans ses bras. Ni ses prières ni ses larmes ne purent obtenir de César de ne pas aller au sénat. Calpurnie voulait qu'il ne sortît pas de ce jour, tant ses pressentiments étaient horribles.

Brutus eut un songe la veille de la bataille de Pharsale, qui l'avertit de sa défaite.

Il est aussi des songes heureux : le songe de Jeanne d'Arc, qui sauva la France.

Il en est qui on mené au crime : le SONGE de Jacques Clément causa l'assassinat de Henri III.

Sans compter les songes de tragédie, qui sont bien curieux à étudier aussi. Tous sont annoncés de la même manière et réfutés de la même manière par le confident ou la confidente; ce sont presque les mêmes mots, et les mêmes rimes quelquefois.

Dans VENCESLAS, de *Rotrou*,

THÉODORE *s'écrie :*

Ah! Dieux! que cet effroi me trouble et me confond!
Tu vois que ton rapport à mon songe répond.

LÉONORE, *confidente.*

Est-ce un si grand sujet d'en prendre l'épouvante,
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente?

THÉODORE.

Un songe interrompu, sans suite, obscur, confus,
Qui passe en un instant et puis ne revient plus,
Fait dessus notre esprit une légère atteinte,
Et nous laisse imprimée ou point ou peu de crainte;
Mais les songes suivis, et dont à tout propos
L'horreur se remontrant interrompt le repos,

Et qui distinctement marquent les aventures,
Sont des avis du Ciel pour les choses futures.

Dans POLYEUCTE,
Corneille envoie aussi un songe à Pauline.

STRATONICE, *confidente.*

Un songe à notre aspect passe pour ridicule;
Il ne nous laisse après ni crainte ni scrupule;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez nous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,
Si je t'en avais fait seulement le récit.

Et elle en fait le récit, et le termine par ces mots :

Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Je conçois qu'il est triste,
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste.
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.

Puis arrive le père de Pauline, qui s'écrie :

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher!

Nous avons encore le songe d'Iphigénie :

ISMÉNIE, *confidente.*

Quoi! ne comptez-vous plus sur votre frère Oreste?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste?

IPHIGÉNIE.

Vain espoir! son trépas ne m'est que trop prédit!
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMÉNIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge?
Fille du roi des rois, devez-vous craindre un songe?
Croyez-en moins un songe et vos pressentiments;
Il n'est d'oracles sûrs que les événements.

Voilà des raisonnements parfaits.

Ducis, dans sa tragédie d'*OEdipe chez Admète*, fait aussi raconter à Alceste un songe qui trouble ses esprits; Admète, pour la rassurer, lui répond :

Dans ce songe confus, quelque effroi qu'il te donne,
Je n'ai rien distingué qui me trouble et m'étonne...
Pour trembler sur mes jours, craintive au moindre bruit,
Tu n'avais pas besoin des erreurs de la nuit.
Va, sans interpréter de bizarres mensonges,
Remplissons nos devoirs, et dédaignons les songes.

Enfin M. de Voltaire lui-même, si grand ennemi de toute superstition, se permet un petit songe en forme de madrigal :

Cette nuit dans l'erreur d'un songe, etc., etc.

M. Casimir Delavigne prouve aussi sa foi dans les songes par ce couplet d'une romance bien connue et bien jolie :

Ma sœur se lève
Et dit déjà :
J'ai fait un rêve;
Il reviendra!

Et cela au XIXe siècle! comme disent les philosophes de journaux.

Et l'on ne voudrait pas m'accorder, à moi, dans un roman, un pauvre rêve, un délicieux songe fatal qui trouble la vie d'une jeune femme en lui révélant son amour !

Je reviens donc à mon idée.

Un songe ! me devrais-je inquiéter d'un songe?

OUI.

XXVII

EXPLICATION

Ce songe eut une influence malheureuse sur la destinée de Laurence. Ne pas croire au bonheur, et languir sans espérance toujours, c'est la vie, une vie ennuyeuse, mais supportable encore. Mais avoir entrevu le bonheur, savoir qu'il existe, le croire possible, c'est une tentation irrésistible, c'est un souvenir rongeur qui ne laisse pas à la pensée un jour de repos. Comment rentrer dans une existence insipide après une telle apparition ? comment s'intéresser aux jeux insignifiants du monde, quand on sait qu'il existe des joies plus grandes, quand l'âme a compris de plus précieuses délices ?

Le bonheur d'un moment ne peut-il s'oublier !

Il faut envier ceux qui ne croient pas au bonheur ; ils peuvent encore s'amuser du moins. Il n'y a de gens véritablement à plaindre que ceux qui ont été heureux.

Et Laurence avait compris que toute la destinée d'une

femme est d'être aimée. Elle sentait qu'une vie d'indifférence lui serait impossible désormais ; elle espérait encore concilier son amour avec son devoir, mais elle ne songeait plus à combattre. C'était inutile. Elle prit donc la résolution de s'abandonner à son cœur, d'avouer naïvement à Lionel tout ce qu'elle éprouvait pour lui, et de se confier à sa générosité.

— S'il m'aime, disait-elle, il ne voudra pas mon malheur.

Elle était bien naïve, la pauvre femme ! Cependant cette candeur eut l'effet ordinaire de toute naïveté sur un esprit corrompu par le monde. Un excès de candeur déconcerte d'abord les grands séducteurs. Il n'y a que les Lovelaces de bas étage, les *intrigants en amour* qui en abusent ; les *hommes d'État*, au contraire, l'apprécient. Ils l'étudient, comme une rareté, et le respectent quelque temps avec les égards d'un savant connaisseur pour un phénomène qui l'étonne. Ils aiment les femmes honnêtes, non pas parce qu'elles valent mieux que les autres, mais parce qu'ils les trouvent plus piquantes. En effet, elles sont imprévues.

Cette fois, par exemple, M. de Marny fut encore déconcerté.

Il s'était dit : J'ai fait une faute, je la réparerai...

Hé bien ! il se trouva qu'il n'avait pas de faute à regretter, et rien du tout à réparer.

Tous ses calculs étaient déjoués par l'incroyable bonne foi de madame de Pontanges ; il faut dire, à la justification de M. de Marny, que son habileté ne s'était encore exercée qu'auprès des femmes de Paris ; qu'il n'avait jamais combattu en province, et vous savez que le plus habile général en rase campagne est souvent dérouté lorsqu'il

lui faut poursuivre des paysans sauvages dans les genêts de la Bretagne.

Toutefois, Lionel était humilié. On l'aimait sans doute, mais c'était malgré lui ; il ne pouvait s'enorgueillir de sa conquête : ses talents n'y étaient pour rien. Ce qu'il faisait pour plaire ne plaisait point ; ce qu'il méditait pour entraîner n'entraînait point.

Il ne savait vraiment pas pourquoi on l'aimait. — Hé ! c'était justement pour ce qu'il y avait d'involontaire dans son amour ; pour sa tristesse qu'il oubliait de feindre, pour la passion qui se trahissait dans ses regards, alors même qu'il oubliait de les adoucir ; pour l'accent de sa voix qui était si troublée quand il croyait ne la rendre qu'indifférente. Lionel était ravissant lorsqu'il voulait plaire ; mais il était dangereux, sérieusement dangereux, lorsqu'il oubliait de séduire.

Quant à Laurence, elle ne l'observait point, elle n'analysait aucun de ses sentiments ; elle ne se les expliquait point ; elle comprenait qu'elle voyageait dans un pays inconnu pour elle, et elle se fiait à son guide, parce qu'elle savait bien qu'il lui fallait un guide pour voyager. Tant mieux pour le voyageur si son guide est un honnête homme : toute la question est là.

Lionel, touché de cette confiance, feignit d'abord de la mériter. D'ailleurs cette situation lui paraissait nouvelle et l'amusait. Quelquefois pourtant le caractère de Laurence lui semblait incompréhensible ; il ne pouvait expliquer cette alliance de passion et de froideur ; cette femme à la fois si aimante et si sûre d'elle, cette femme toujours armée en guerre contre l'amour, et que l'on sentait pourtant si faible au fond du cœur.

D'ailleurs les hommes habitués à l'amour empressé des

femmes du monde se connaissent mal en passion. Ils prennent les promptes décisions, l'extravagance pour de l'entraînement, et les coups de tête pour des preuves de cœur. Ils ne savent pas que le premier sentiment d'un amour vrai, c'est la crainte, c'est un éloignement plein de terreur pour l'objet qui attire ; c'est un combat involontaire contre le pouvoir qui menace; et puis un amour vrai comprend dès le premier jour tout son avenir : *il est patient parce qu'il se sent éternel,* et il trouve dans sa profondeur, dans sa gravité même, une force qui ressemble parfois à de la froideur. On peut se décider très-vite quand on aime à volonté, ainsi que font beaucoup de femmes du monde. Il ne faut pas dix minutes pour arranger une partie de campagne à Saint-Cloud et à Meudon ; mais il faut de longs préparatifs pour un pèlerinage en Orient, pour une expédition aux Indes. Il faut plus d'un jour pour s'y décider ; on s'y dispose longtemps d'avance, on met en ordre ses affaires, on calcule froidement toutes les chances; on ne part point légèrement, car on sait que le voyage sera de longue durée, et qu'arrivé au but... on peut mourir. — Mais, c'est assez de comparaisons de voyage comme cela. Passons à la botanique et disons : Ces amours qui naissent si vite, ces entraînements irrésistibles ressemblent à ces plantes de serres chaudes, dont la floraison factice et volontaire est plus rapide sans doute, mais aussi ne doit durer qu'un moment, tandis que la passion vraie, qui croît avec patience, selon les lois de sa nature, est semblable au rejeton du chêne ; il grandit sans aide, avec lenteur; on le voit longtemps débile et sans feuillage, mais il cache dans ses racines tout un siècle d'avenir.

XXVIII

UNE TRÊVE

Deux mois se passèrent pour Laurence dans cette joie pure; c'était l'amour, l'amour dans toute sa fleur : mais ce n'était pas encore le remords.

Laurence paraissait si heureuse que Lionel n'osait se plaindre. Il respectait son bonheur, il fut généreux deux mois. Généreux comme le sont les hommes, avec cruauté, et dans leur intérêt; car M. de Marny savait bien qu'en accoutumant ainsi madame de Pontanges aux enchantements d'un tel amour, il l'attachait à lui pour la vie. Il l'entourait de soins pour que la solitude lui devînt insupportable; il emplissait sa demeure de souvenirs pour lui préparer des regrets, en cas de séparation, et se faisait humble et soumis pendant un peu de temps, afin d'arriver à commander toujours.

D'autres circonstances, des obstacles, et de fréquentes absences l'aidaient aussi à suivre cette marche qu'une présence continuelle eût rendue impossible.

M. de Marny ne pouvait rester convenablement des semaines entières chez madame de Pontanges, surtout dans cette froide saison qui fait d'une visite à la campagne une véritable preuve de dévouement. L'été, on se voit sans conséquence à quinze lieues de Paris; mais l'hiver cela devient plus grave. On ne suppose pas qu'on aille si loin, par la gelée, voir une jeune femme pour rien.

D'abord, ces petites excursions clandestines amusèrent M. de Marny. C'était très-élégant de quitter Paris les jours de grand bal, et de répondre aux femmes qui vous y attendaient : — Je n'ai pu venir; j'étais à la campagne... — A la campagne, dans cette saison! il n'y a qu'une grande passion qui puisse conduire à la campagne par le temps qu'il fait, répondait-on.

Et un coup d'œil d'ami expliquait qu'on avait deviné, et le nom de la belle madame de Pontanges circulait tout bas derrière les éventails. C'était très-flatteur.

Il y avait aussi des jours de désenchantement qui aidaient Lionel à prendre patience. Un soir, entre autres, Laurence avait quitté le salon comme à l'ordinaire pour aller assister au dîner de son mari; elle tarda si longtemps à revenir, que Lionel, ennuyé d'attendre, se retira dans son appartement jusqu'à son retour. Comme il traversait le long corridor, il la rencontra. Laurence passa rapidement devant lui; elle parut embarrassée de le trouver là, et s'enfuit à la hâte dans sa chambre.

Lionel ne l'aperçut qu'un instant; mais il l'avait vue assez pour remarquer le désordre de ses longs cheveux noirs qui flottaient sur ses épaules. Mille pensées importunes l'assaillirent... et vinrent mettre son imagination au supplice... Il fit toutes les suppositions les plus contraires, les plus étranges, les plus invraisemblables. Bien qu'il éloignât de son esprit le doute qui le désolait, cependant Lionel entrevit tout le ridicule de sa situation. Si elle m'aimait autant qu'elle le croit, se disait-il, elle m'épargnerait ces idées si amères; elle manque de délicatesse, cette femme-là... C'est étonnant, avec tant d'âme, tant d'esprit!

Il ne s'apercevait pas que c'était justement par excès de

délicatesse que Laurence s'était placée elle-même dans une si pénible situation. Pourquoi ne pas remettre son mari aux mains d'un médecin qui, pour quelques mille francs par an, le surveillerait, le soignerait, lui consacrerait sa vie dans ce château? répétait Lionel; elle aurait à Paris une existence charmante.

Et c'était précisément parce que Laurence avait trop de délicatesse dans l'âme qu'il l'accusait d'en manquer.

Mais l'excès de la délicatesse est fatal, comme tous les autres excès; il est plus coupable peut-être, non dans son intention, mais dans son résultat : l'excès d'un vice dégoûte du vice; l'exagération d'un bon sentiment le déconsidère lui-même; n'est-ce pas bien plus malheureux? Trop est moins qu'un peu; dépasser le but, c'est aussi ne pas l'atteindre. Notre nature est si faible, qu'elle ne nous permet pas même l'excès du bien; elle en fait tout de suite quelque chose de funeste ou de risible. S'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule, il n'y a qu'un demi-pas de l'héroïsme au burlesque; on peut être héros un moment; un effort sublime est possible quelque temps; mais l'héroïsme de longue haleine étant hors nature, la continuité d'une situation extraordinaire et forcée étant incompatible avec la mobilité de notre existence, il arrive que le dévouement le plus admirable, le sacrifice le plus complet, a des moments de relâche, des jours d'épreuves inattendues, où il ne s'harmonise plus avec les actions vulgaires de la vie; des distractions enfin qui doivent, tôt ou tard, amener des événements ridicules et douloureusement comiques.

Ainsi, Laurence devait tous ses ennuis à l'exagération de son noble dévouement; cette générosité, au lieu de l'embellir, jetait de la défaveur sur elle, comme toutes les

complaisances maladroites. Il faut de la mesure dans tout, même dans la bonté; de la mesure, rien que cela?... Mais la mesure, c'est la force.

Oh! cette soirée fut pour elle bien triste. Lorsqu'elle rentra dans le salon, Lionel éprouva le plus désagréable sentiment. Madame de Pontanges avait changé de robe et de coiffure; ses cheveux étaient maintenant arrondis en bandeaux. Lionel n'aimait plus Laurence; il n'eut pas ce soir-là un regard d'amour pour elle. Madame de Pontanges devina sa pensée et ne dit rien; elle ne se plaignit point; toute la nuit elle pleura. Quand Lionel la revit le lendemain, elle était si pâle, qu'il eut pitié d'elle, et lui pardonna... Il lui pardonna d'être une femme sublime qui consacrait sa vie à ses devoirs.

M. de Marny fit encore une réflexion favorable à Laurence; il lui vint cette idée : Si cela était, se dit-il, elle aurait déjà pensé à me rassurer par un mensonge. Elle se tait... c'est qu'il n'est pour elle qu'un malade qu'elle garde par pitié, dont elle supporte les caprices par faiblesse... c'est un enfant qu'elle ne soigne que parce qu'elle est bonne, et que, sans elle, il serait abandonné de tout le monde.

Lionel redevint aimable et gracieux.

Ces impressions se renouvelaient souvent et l'aidaient à se refroidir; cependant il lui tardait d'avoir assez d'empire sur Laurence, d'avoir acquis assez de hardiesse auprès d'elle pour l'entraîner à s'expliquer franchement.

A la fin, cette situation l'ennuya; d'ailleurs, le danger devenait menaçant : madame Ermangard et le sévère curé commençaient à faire très-mauvaise mine à M. de Marny, dont les assiduités les inquiétaient. Lionel était au bout de ses prétextes; d'abord il avait feint une passion désor-

donnée pour la chasse, et il passait des matinées entières avec l'ex-sous-préfet à courir les bois, le tout pour voir Laurence quelques heures dans ses promenades. Le hasard, qui protége les amants, avait amené quelques perdrix malades et un chevreuil boiteux sous les yeux de Lionel, qui les avait achevés. Cela avait suffi pour justifier ses prétentions de chasseur. Quand il venait de Paris, il avait soin d'apporter quelques faisans, bécasses et autre gibier qu'il faisait acheter tout bonnement chez *Chevet* pour les avoir meilleurs, mais qu'il offrait comme provenant de sa chasse, d'une chasse superbe qu'il était censé avoir faite dans d'autres pays, chez d'autres amis, de l'autre côté de Paris; de sorte qu'on le crut très-bon chasseur pendant les premiers temps. L'ex-sous-préfet s'y trompa lui-même malgré sa finesse, et crut que la chasse était ce qui attirait principalement M. de Marny à Pontanges; que l'amour n'était qu'un accessoire; mais son erreur dura peu. Il avertit par quelques mots madame Ermangard, qui s'alarma sérieusement. Lionel alors imagina un prétendu voyage en Dauphiné, où il devait aller rejoindre son père; et madame Ermangard, se fiant à cette prochaine et longue absence, toléra encore quelque temps les visites de M. de Marny à Pontanges. Il vint quatre ou cinq fois, toujours pour faire ses adieux, toujours à la veille de son prochain départ, que des affaires diverses retardaient toujours; mais enfin cette ruse commençait à vieillir, et puis l'hiver était horriblement froid. Faire quinze lieues par la gelée pour un regard, c'était bien rude, et voyager en poste toutes les semaines, c'était bien cher; vivre en présence d'une si belle femme, habiter sous le même toit, être aimé d'elle, et passer ses jours en contemplation, rien qu'en contemplation, c'était

bien cruel. M. de Marny donc s'ennuya. Or, vous savez comme les hommes sont aimables et bons lorsqu'ils s'ennuient.

XXIX

LES HOSTILITÉS RECOMMENCENT

M. de Marny devint donc singulièrement maussade. Ce fut d'abord une tristesse assez affectueuse qui pouvait être intéressante.

Il pensa que cette mélancolie serait comprise; il en attendit l'effet.

Cette mélancolie ne fut pas comprise; Laurence était de ces femmes dont une éducation très-chaste a retardé l'intelligence; elles pensent avec leur cœur; elles croient longtemps que l'amour c'est aimer.

Laurence demanda naïvement à Lionel ce qui l'affligeait. Il se fâcha... Sa tristesse devint hostile. Il ne pouvait pardonner à Laurence de ne point la partager; il lui en voulait de sa candeur. Tant de pureté la rendait indépendante. Lionel avait raison : une femme qui n'a donné aucun droit sur elle est encore libre, quelle que soit sa passion.

Un homme qui n'a rien obtenu est esclave de son amour, quelle que soit l'indépendance de son caractère. Son amour est une chaîne; il veut qu'on l'aide à la porter; il a hâte d'être heureux pour être libre; il lui tarde qu'on l'aime pour moins aimer.

M. de Marny avait épuisé la patience; il eut recours au grand moyen : aux menaces d'absence, menaces si terribles pour une femme accoutumée à votre amour.

— Je ne viendrai pas la semaine prochaine, dit-il un soir.

— Oh! mon Dieu! que deviendrai-je sans vous? Quand vous ne serez plus là, comment vivre?

— Il ne tient qu'à vous de me voir toujours.

— Comment?

— Venez à Paris.

— Je ne le puis.

Lionel sourit dédaigneusement.

— Mais vous, qui vous empêchera de venir ici?

— Rien.

— Rien. Pourquoi alors me faire de la peine?

Elle s'approcha de lui. — D'où vient que vous êtes si mal pour moi quand je vous aime tant?

Elle prononça ces mots d'une voix étouffée qui trahissait son émotion.

— Que vous êtes froide! reprit-il.

— Moi!... Vous riez, Lionel; mais regardez-moi donc; ne voyez-vous pas que je vous aime, ne le sentez-vous pas?

Il leva les yeux sur elle, et, dans ce regard qu'il lui jeta, il y avait une tendresse morne dont elle fut épouvantée.

— Si vous m'aimiez, vous n'auriez pas tant de courage; vous comprendriez entre nous deux la nécessité d'un lien de toute la vie; vous auriez besoin de mon bonheur, comme j'ai besoin d'assurer le vôtre... Laurence! Laurence!

— Vous êtes impitoyable! s'écria-t-elle. Je vous hais.

— Impitoyable! reprit-il... c'est vous!

XXX

VENGEANCE

Le lendemain, tout le monde était réuni à table pour déjeuner; on n'attendait plus que Lionel.

— Voyez si M. de Marny est chez lui, dit madame Ermangard; peut-être n'a-t-il pas entendu sonner la cloche du déjeuner.

Un domestique revint en disant que M. de Marny était parti à cinq heures.

— Voici une lettre qu'il a laissée pour madame la marquise.

— Sans doute il vous explique ce brusque départ, dit madame Ermangard.

Madame de Pontanges ouvrit la lettre d'une main tremblante. Elle contenait ces mots :

« VOUS NE M'AIMEZ PAS. ADIEU ! »

Laurence resta longtemps immobile, les yeux fixés sur cette ligne.

— Quelle longue lettre ! dit tout bas le sous-préfet.

Enfin, revenant à elle, madame de Pontanges plia le billet et le passa dans sa ceinture.

— Ma nièce, quelle raison donne-t-il ? demanda madame Ermangard.

— Une lettre de son père qui l'oblige d'être à Paris ce matin. M. de Marny me charge de vous exprimer tous

ses regrets, monsieur le sous-préfet ; il ne peut se consoler de manquer la partie de chasse de demain.

Elle inventa ce mensonge avec une présence d'esprit merveilleuse ; elle parlait vite, mais avec beaucoup d'assurance ; elle était si indignée !... « Je ne l'aime pas, dit-il ; eh bien ! qu'il le croie ; ce sera ma vengeance ! »

XXXI

DÉSESPOIR

Laurence, pleine de courage pour résister à Lionel en sa présence, était sans force contre ses souvenirs. Les premiers moments de colère passés, son cœur reprit sa pensée habituelle, et le regret du bonheur qu'elle avait perdu, de l'amour qu'elle avait sacrifié, fut la seule idée qui planât sur ses jours, qui remplit toutes les heures de sa vie.

Tant qu'elle eut du monde autour d'elle, tant qu'il lui fallut sourire et tromper, elle supporta sa douleur. Une si violente contrainte lui donnait une irritation nerveuse qui ressemblait à de la joie ; mais quand tous les importuns furent partis, quand elle retomba dans la solitude, quand elle reprit sa vie intime, cette vie intime que Lionel avait faite si brillante, oh ! ce fut alors un amer découragement.

Quoi ! ne plus l'attendre jamais !

Et rester seule là où il est venu.

L'avoir vu là, sur ce fauteuil, à cette place, et se dire : Je ne l'y verrai plus...

Et cette fleur qu'il a cueillie, elle est encore fraîche... elle a duré plus longtemps que mon bonheur...

Vivre sans lui, et tous les jours s'éveiller avec la même pensée : Il ne viendra pas !

Et toutes les heures du jour sont inutiles. Elles n'annoncent rien; elles n'amènent personne.

Encore si ce n'était que cela, ce serait une sorte de mort, une léthargie, un de ces désespoirs inertes que l'on peut supporter. Mais le souvenir! le souvenir! voilà l'ennemi qui poursuit... Mais le bonheur perdu, voilà le fantôme; voilà le remords!

Quoi! je l'aimais, et je l'ai laissé partir... il m'aimait, et je l'ai repoussé... Il sacrifiait pour moi tous les plaisirs de Paris, ses succès, ses amours; il venait ici, pour moi, sans intérêt de vanité, dans une solitude où ma préférence même ne lui donnait point d'orgueil... il m'aimait, je n'en pouvais douter : je n'avais qu'un mot à dire pour le garder toujours près de moi; et ce mot, je ne l'ai pas dit... je ne l'ai pas dit... j'ai eu ce courage. Comment est-ce possible! et tout ce que je souffre, il le souffre aussi.

Quoi! tant de malheur pour un serment! O mon Dieu! s'écriait Laurence, mon Dieu! est-ce donc un crime d'aimer!

Oh! c'est une grande imprudence que de présenter aux femmes l'amour comme un crime, c'est les empêcher de le reconnaître lorsqu'il arrive, car rien ne ressemble moins au crime que les nobles élans d'un cœur qui va aimer.

Un crime! dites-vous ? Ce mot séduit les femmes à

imagination vicieuse, c'est ce mot-là qui les entraîne.

Un crime, dites-vous ? Ce mot trompe les femmes honnêtes, et il les perd. Elles sont si confiantes dans la pureté de leur âme, si certaines de ne jamais faire ce qui est mal, qu'elles se hasardent à suivre l'impulsion de leur cœur ; elles ne peuvent comprendre qu'une affection sainte et douce soit un péché. Elles capitulent avec leurs scrupules ; de là vient cet amour dit platonique, corruption sublime, chimère pleine de naïveté, qui commence tous les malheurs. La passion est absolue ; elle ne compose pas ; toute femme qui lutte avec elle est perdue. Il y en a eu de sauvées, mais par un hasard ; elles se sont cru du courage, elles ont eu du bonheur, et voilà tout. Le courage des femmes est dans la fuite ; mais pour les engager à fuir, il ne faut pas leur dire : L'amour est un crime ; il faut leur crier : C'est un malheur, c'est un enfer de tourments que vous ouvrez devant vous, et elles vous comprendront. Quand vous aimez et que vous n'êtes pas libre, vous vous rendez à jamais misérable, vous faites le malheur de deux hommes : du mari que vous trompez et de celui que vous lui préférez, de celui-là surtout, que vous placez dans une condition déplorable ; car il n'est pas de supplice plus horrible pour un homme sincèrement épris que cette monstrueuse pensée : la femme qui m'aime n'est pas à moi, elle appartient à un autre qui peut l'emmener au bout du monde, sans que je le sache, sans que je l'arrête ; qui peut la chérir sous mes yeux sans que j'aie le droit de le tuer ! Oui, dites à une femme : N'aime pas, parce que tu feras le malheur de celui que tu aimeras ; elle comprendra cela, et elle aura peur. Dites à une jeune fille : N'aimez pas sans l'aveu de vos parents, parce que votre déshonneur fera mourir

de chagrin votre mère, que votre frère se battra pour vous : elle comprendra cela ; mais si vous leur dites que c'est un crime, vous les perdez. Une femme aimante trouvera mille raisonnements captieux pour vous confondre ; elle vous dira : « Ce qui rend mon âme plus forte, plus généreuse, plus dévouée, qui m'exalte jusqu'aux plus nobles sentiments, qui me donne le courage, la patience, la foi ; ce qui me ramène toutes mes croyances, qui régénère toutes mes pensées, n'est pas un crime ; je sens que je vaux mieux depuis que j'aime ; je retrouve une pureté d'âme que je n'avais plus ; je crois au bien, à la vertu que j'ai trahie, à Dieu que je viens d'offenser. » Car c'est un mystère effroyable, et pourtant plein de consolation : la foi nous est rendue avec l'amour ; la femme qui vient de trahir ses serments, les serments que Dieu a reçus, croit plus en Dieu que la veille. On dirait qu'elle a compris le ciel par la passion.

Non, quand l'âme a atteint un certain degré d'exaltation, ce n'est plus par des raisonnements sains et moraux qu'on peut la détourner du mal ; l'idée du crime même ne l'arrête plus. Le crime est encore un dévouement, un sacrifice, et tout sacrifice lui paraît noble pour ce qu'elle aime. A cette âme malade à force de passion il faut des mots en harmonie avec ses pensées ; pour se faire entendre, il faut parler le langage de son amour ; les principes austères ne lui parviennent plus, ce sont des *raisonnements* généreux, des combinaisons d'héroïsme qui peuvent encore la sauver ; il faut la traiter comme on traite les fous ; il faut puiser à même sa démence le moyen qui doit la guérir. Si vous dites à un homme qui se croit pape : « Venez vous promener dans le jardin, l'air vous fera du bien, » il n'ira pas et se moquera de

vous. Si vous lui dites au contraire : « Sa Sainteté veut-elle descendre un moment dans les jardins du Vatican, où le peuple de Rome veut jouir de sa vue ? » il s'empressera de vous obéir, et vous obtiendrez de lui une heure de promenade. Ainsi il faut traiter les cœurs atteints de passion, les guérir dans l'intérêt de l'objet même de leur tendresse, trouver dans l'exquise délicatesse de leur amour le moyen qui doit leur donner la force d'y renoncer. Un cœur passionné ne peut plus être sage, mais il peut encore être généreux.

Oh ! si l'on savait ce qu'il y a de tourments dans une passion sincèrement combattue, on fuirait si vite et si loin qu'il n'y aurait plus de danger. Que de chagrins, que de supplices, que d'affreux détails dans ce grand malheur ! Brûler une lettre ! une lettre qu'on aime... rien que cela, c'est un chagrin à faire pleurer dix jours... voir cette écriture si chère s'effacer peu à peu sous la flamme ; voir le mot qui fait battre le cœur se consumer sans retour ; c'est un adieu à chaque ligne ; de tant d'amour ne garder rien ! — Et puis mentir enfin, tromper ! Mentir, quand notre âme a retrouvé toute sa candeur première ; mentir, quand nos sentiments sont tous involontaires ; quand notre pensée est toute franchise, tout abandon ; et c'est encore un inexplicable phénomène que l'amour, qui vit de mystère, ne puisse s'arranger du mensonge. Oh ! quelle vie ! et puis être jalouse enfin ! jalouse et ne pouvoir LE suivre, ne pas savoir ce qu'il devient, garder un soupçon sans pouvoir l'éclaircir, passer des jours entiers dans le doute !... Oh ! cela fait dresser les cheveux... Un crime, un crime... Oh ! ce n'est pas un crime, c'est un enfer de honte, de tourments, de larmes, de misères et de dégoût !

Pauvre Laurence! elle n'en était encore qu'aux tourments de l'absence, aux angoisses du combat; mais elle souffrait bien déjà. Son caractère était changé, toutes ses vieilles et bonnes idées la quittaient; elle s'en apercevait et ne pouvait les retenir; elle se sentait ébranlée jusqu'au fond de l'âme. Tant d'agitations l'épuisaient; la présence de l'austère curé seule parvenait à la calmer, il lui rendait des moments de courage; lui, qu'elle avait vu si sévère quand Lionel était là, quand elle était heureuse... maintenant il était doux et triste; il ne disait rien, mais on sentait qu'il prenait en pitié cette âme malade; et sa compassion tacite adoucissait l'amertume du sacrifice qu'il approuvait. Laurence supportait encore les occupations de la journée; mais le soir, le soir... toute sa vie passée se ranimait; la joie perdue lui apparaissait avec toute la cruauté d'un adieu... le souvenir de ses jours de bonheur revenait brûler sa pensée; ces paroles si tendres, ces prières coupables qui l'avaient offensée, elle croyait les entendre encore; ces caresses passionnées qui l'avaient révoltée comme une injure, elle se les rappelait avec délices; et dans ses vertiges d'amour elle sentait battre son cœur sous la main qu'elle avait repoussée. Ce pauvre cœur était dans un état de fièvre continuelle; quelquefois ses battements irréguliers devenaient insupportables et la suffoquaient; le bruit d'une porte qu'on ouvrait, d'une voiture qui passait, comme une détonation faisait tressaillir tout son être; sa tête semblait se briser à tout moment, ses pensées semblaient se perdre emportées dans un tourbillon; et, comme Mazeppa, entraînée par une course trop rapide, haletante, épuisée, il lui tardait de tomber pour s'arrêter. La chute était moins horrible que la fuite, le remords moins pénible que le combat.

Enfin elle perdit la tête ; et dans un moment de délire, oubliant sa religion, ses principes, ses préjugés mêmes, elle écrivit cette lettre :

« JE SUIS TROP MALHEUREUSE ; SI VOUS SOUFFREZ AUTANT QUE MOI, REVENEZ. »

Et il revint.

XXXII

FAIBLESSE

Il revint... oh ! quelle joie ! si vous l'aviez vu quand il entra dans cette maison d'où il se croyait banni pour toujours ! Si vous aviez surpris sur son charmant visage, pâli par l'émotion, maigri par la douleur, cet éclair d'une joie sublime, cette lumière de la passion, qu'elle seule peut donner ! Oh ! vous l'auriez aimé, vous l'auriez admiré comme on admire un chef-d'œuvre, comme on admire un grand génie ; car la passion, c'est le génie avec un objet, c'est l'idée fixe appliquée à un sentiment, c'est tout ce qu'il y a de puissance dans notre âme, toutes les facultés de notre être concentrées en une seule et continuelle pensée : J'aime ! Génie supérieur à tous les génies, qui n'a pas besoin du monde pour briller ; aimer, — voilà pour lui l'inspiration ; — se faire aimer, — voilà la gloire.

Mais c'est surtout dans sa joie que la passion ressemble au génie, par ce qu'elle a d'enfantin et de naïf.

Les amours heureux, les petits bonheurs de salon, n'ont pas cette candeur et cette grâce. La grosse joie étonnée de l'homme riche qu'on trompe et qui se croit aimé pour lui-même, le bonheur furtif et prétentieux de l'homme à bonnes fortunes, ne ressemblent en rien à cet élan irréprimable de la passion dans l'espérance.

Oh! cette joie-là ne peut se cacher; nulle considération ne la modère; elle éclate dans le regard, elle rayonne dans le sourire, elle frissonne dans la voix; elle est indiscrète et compromettante. C'est une fatuité sublime qui serait dangereuse si le monde ne savait que la passion, comme le génie, se nourrit de fumée, et que, pour exciter son délire, il suffit souvent d'un regard.

En voyant Lionel si heureux, Laurence eut peur... Elle comprit qu'elle était engagée; tant d'espérance l'épouvantait, elle ne se sentait plus le courage de replonger dans le désespoir un cœur si joyeux et si confiant; elle éprouvait une angoisse indicible qui empoisonnait tout son bonheur...

Lionel n'était plus pour elle celui qu'elle avait tant pleuré, dont l'absence l'avait tant désolée. C'était, — pardonnez-moi une comparaison vulgaire, — c'était un implacable créancier qui venait à jour fixe apporter sa quittance... ou, si vous aimez mieux, c'était Satan lui-même qui venait à l'heure suprême réclamer son âme, qu'un pacte infernal lui avait livrée...

Et pourtant elle l'aimait! D'où venait cette résistance? De son éducation, de ses principes... des lois du monde... toutes choses qui préservent sans doute, mais qui ne sauvent pas à l'heure du danger... qui ôtent seulement à l'amour ce qu'il a de chaste, l'élan et l'oubli.

— Oh! quel bonheur! s'écria Lionel, me voilà encore

ici! est-ce bien vrai? C'est vous, ma douce Laurence, que je revois! Je ne vous quitterai plus, n'est-ce pas? Que je suis heureux... Laurence!...

Combien ce langage familier faisait souffrir madame de Pontanges! mais elle n'osait s'en plaindre. Que dire? pouvait-elle d'un mot désanchanter Lionel? n'est-ce pas elle-même qui l'avait rappelé?...

— Oh! merci, disait-il, merci de m'avoir rappelé : votre lettre m'a rendu la vie. Oh! que je suis reconnaissant! Laurence, que je t'aime!

— Si je ne vous avais pas écrit, vous ne seriez donc jamais revenu? dit-elle d'un air fâché qui expliquait sa froideur.

— Je ne crois pas; mais j'espérais toujours que vous m'écririez.

— Ah! tout cela n'était qu'une ruse, reprit madame de Pontanges en s'éloignant; puis elle ajouta d'un ton léger : — Vous ne savez pas? ma tante est partie ce matin pour Paris.

Elle disait cela pour parler, pour donner à la conversation une marche insignifiante. Le langage passionné de Lionel l'effrayait; mais Lionel se trompa sur le sens qu'elle attachait à ces mots.

— Elle est partie! s'écria-t-il. Quoi! nous sommes seuls ici!... Que vous êtes bonne de me dire cela!

Et madame de Pontanges rougit de la pensée qu'elle avait fait naître. Elle allait répondre : « Seuls, non; mon mari est ici; » mais elle comprit ce que cette réponse aurait de ridicule. En effet, n'était-ce pas un singulier gardien pour préserver la vertu d'une jeune femme que ce pauvre insensé? Laurence était au supplice; son trouble n'échappait point à M. de Marny, mais il l'interprétait

en sa faveur. Il était si heureux de la revoir! Le billet qu'il avait reçu et qui le rappelait près d'elle l'avait jeté dans une si grande joie, qu'il lui fallait encore longtemps avant d'être détourné de son bonheur.

Après une longue absence, le plaisir de retrouver l'être qu'on aime est si vif, les yeux sont si réjouis de sa vue, sa voix nous fait tant de bien, l'émotion de notre bonheur est si complète en sa présence, que nous ne pensons pas tout de suite à interroger son amour. Et Lionel fut longtemps joyeux sans deviner qu'on était mal pour lui.

Et madame de Pontanges tremblait devant ce bonheur; elle tremblait de le troubler, elle tremblait plus encore de le partager. Elle sentait une émotion violente qui s'emparait d'elle et cherchait à la vaincre; mais elle ne pouvait s'aveugler sur sa faiblesse. Elle se disait qu'un miracle seul pouvait la sauver; elle voulait gagner du temps, et inventait mille ruses pour retarder l'heure fatale et douce qui devait livrer sa vie à l'amour. Elle avait recours à des détails vulgaires pour détruire ce qu'il y avait de romanesque dans sa situation; elle se plaignait du froid et sonnait pour que l'on arrangeât le feu; pendant ce temps elle questionnait M. de Marny sur les nouvelles qu'il rapportait de Paris.

— Je n'en sais aucune, répondait Lionel, que la politique intéressait fort peu dans ce moment. Alors madame de Pontanges envoyait chercher les journaux qu'elle avait laissés dans sa chambre; mais Lionel ne prenait aucune part à toute cette activité, rien ne pouvait le distraire de son espérance.

— Je vais dire qu'on serve le dîner dans le salon, dit tout à coup Laurence, la salle à manger est trop grande et trop froide.

— Oh! pourquoi dîner? s'écria Lionel.

— Pourquoi? reprit madame de Pontanges en riant; parce qu'il est sept heures.

— Eh bien! soit! dînons; mais après nous monterons dans votre petit salon. On est si bien là-haut.

— Non, reprit-elle vivement, nous resterons ici.

Que vous dirai-je? elle se croyait plus en sûreté dans cet immense salon à huit grandes fenêtres, bien solennel, bien *antiboudoir*, qu'elle ne l'eût été chez elle dans son élégante retraite, où tout invitait à s'aimer.

Madame de Pontanges ayant sonné un domestique, elle lui donna l'ordre de mettre le couvert dans le salon. Lionel et Laurence s'assirent tous deux devant une petite table près du feu. Rien n'était plus intime que ce repas; Lionel en fit la remarque.

— Quel gentil souper! dit-il. Cette bonne tante, combien de jours restera-t-elle à Paris?

— Je l'attends demain, reprit sèchement madame de Pontanges.

Pendant le dîner, Lionel fut bien obligé de parler de choses indifférentes devant les deux grands laquais qui les servaient, et pendant cette trêve Laurence retrouva sa sécurité; sa tendresse se ranimait à mesure que le danger s'éloignait. Elle leva les yeux sur Lionel, qu'elle n'avait pas encore osé regarder jusqu'à ce moment :

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup oubliant que ses gens l'écoutaient.

— Qu'avez-vous, madame? demanda Lionel.

— Rien, rien; c'est que... je n'avais pas remarqué... ce n'est rien vraiment.

Le fait est qu'elle n'avait pu voir sans effroi la pâleur de Lionel; l'altération de ses traits était sensible. Oh! qu'il

avait souffert, qu'il l'avait aimée! et pourtant ce n'était que huit jours d'absence. Elle le regardait avec inquiétude, et deux larmes de reconnaissance et d'amour s'échappèrent de ses beaux yeux. Toute considération de convenance, de prudence même, était méconnue. C'était un caractère étrange que celui de cette jeune femme, toujours froide et raisonnable, seule avec celui qu'elle aimait, et toujours prête à se compromettre pour lui devant le monde, par la violence et la naïveté de ses sentiments.

— Est-ce que vous avez été malade? demanda-t-elle d'une voix troublée.

Lionel la regarda à son tour et sourit.. du sourire le plus adorable.

— Non, madame, dit-il avec grâce.

Oh! qu'il y avait de chose dans ce mot « non, » et dans l'inflexion de sa voix! On ferait tout un volume pour exprimer ce qu'il dit en ce moment. Quel mélange ravissant de coquetterie et de passion! Oh! comme elle l'aimait, et lui, comme il la voyait avec délire se trahir par une émotion trop vive, frissonner au son de sa voix, rougir sous son regard, et palpiter de sa pensée. Elle était si tremblante, qu'il vint à son secours; ils avaient changé de rôles maintenant. C'est lui qui voulait parler de niaiseries, qui cherchait à la distraire un instant de son amour.

— Je vous dirai, madame, que vous avez fait la conquête d'un de mes amis, pour qui j'ai une grâce à vous demander.

— De mon voisin, M. de Méricourt? dit Laurence.

— Oh! ceci est une vieille victoire. D'ailleurs, M. de Méricourt est un homme très-insignifiant, qui n'a qu'un

mérite à mes yeux, c'est de posséder tout près de vous un château où je me réfugie quand vous ne voulez plus de moi. L'homme dont il est question est beaucoup plus séduisant.

— C'est...

— Ferdinand Dulac.

— Ah! l'ami du prince de Loïsberg?

— C'est donc l'ami de tout le monde? reprit Lionel avec aigreur; car le souvenir de M. de Loïsberg lui était toujours pénible.

— Depuis longtemps M. Dulac est lié avec mon cousin... Hé bien, quelle grâce vous a-t-il chargé d'obtenir de moi?

— Il en chargera un autre, vraiment; ce n'est pas moi qui vous l'amènerai.

— Comment! il veut venir ici?

— Oui, mais vous ne l'y engagerez pas.

— Pourquoi?

— C'est un homme dangereux.

— Vous vouliez me l'amener tout à l'heure?

— Moi! non, madame. J'ai dit qu'il désirait venir, mais je ne lui ai pas offert de vous le présenter : je me défie de lui...

— Quelle idée!

— Oh! ce n'est pas ce que vous pensez, reprit Lionel en se levant de table; mais, ajouta-t-il tout bas en se rapprochant de Laurence qui venait de s'asseoir près de la cheminée... mais c'est l'ami de votre cousin, et j'ai peur.

— Peur! répéta Laurence; alors n'en parlons plus. Et elle jeta sur Lionel un regard empreint d'un mépris bien tendre.

Après avoir desservi le dîner, on ouvrit les fenêtres

pour chasser l'odeur des mets, et Lionel s'aperçut qu'il tombait de la neige.

— Que la campagne sera belle demain! dit-il; toute cette délicieuse vallée sera couverte de neige... demain... Oh! quel souvenir!... je ne pourrai plus voir tomber la neige sans me rappeler...

Il n'acheva pas... sa pensée avait fait tellement rougir madame de Pontanges, qu'il eut encore pitié d'elle et changea de sujet.

— Je crains que cette fenêtre ne vous donne trop de froid.

— Oui, il vaut mieux ouvrir une porte.

Alors un domestique ouvrit la porte du salon qui communiquait aux appartements, et sortit.

M. de Marny resta seul avec Laurence.

— Vous ne m'aimez plus! dit-il avec coquetterie; le souvenir du prince vous a troublée.

Laurence sourit.

— Mon pauvre cousin... dit-elle, je ne sais seulement pas où il est.

— Je le sais, moi; il est à Londres.

— Près de lady Suzanne?

— Ah! vraiment, vous en demandez trop, madame; je ne suis pas venu ici exprès pour vous donner de ses nouvelles.

Lionel s'assit près de Laurence en disant ces mots; puis l'attirant doucement vers lui :

— Vous avez l'air triste, ajouta-t-il; si vous m'aimiez comme je vous aime, vous seriez joyeuse comme moi.

— J'ai eu tant de chagrin depuis votre départ, que j'en suis encore accablée... Vous-même, je vous trouve aussi bien changé : comme vous êtes pâle!

— Oh! que j'ai été malheureux, s'écria-t-il, je me croyais perdu! Elle ne m'aime pas, disais-je, et cette affreuse pensée me poursuivait toujours. Laurence, ne me faites plus de peine : s'il me fallait vous quitter encore, je vous l'assure, j'en mourrais.

L'accent de vérité avec lequel M. de Marny prononça ces mots, son extrême pâleur, rendaient sa menace si probable, que madame de Pontanges se sentit troublée.

— Vous ne m'éloignerez plus, n'est-ce pas? reprit-il avec tendresse.

Et son regard était implorant.

Et pressant sur ses lèvres la main de Laurence, il attendait sa réponse.

— Jamais, répondit-elle.

— Jamais, n'est-ce pas? Vous le voyez vous-même, Laurence, vous ne pouvez plus m'éloigner. Oh! donne-moi ta vie, Laurence, je mérite si bien que tu m'aimes, je serai si dévoué, si heureux.

— Lionel! Lionel! s'écria Laurence en se dégageant de ses bras.

— Quoi! toujours la même! reprit-il avec amertume; pourquoi m'avoir rappelé si mon amour vous épouvante? pourquoi me promettre tant de bonheur et me tromper? Voulez-vous que je vous fuie? j'obéirai; je puis faire à votre repos ce sacrifice, quelque horrible qu'il me paraisse; mais ce que je ne puis pas faire, même pour vous, c'est de vous cacher mon amour, c'est de rester insensible quand vous m'aimez, c'est d'être calme auprès de vous... Malheureux! s'écria-t-il avec désespoir, faudra-t-il donc la fuir encore!

A la seule idée de le voir s'éloigner de nouveau, le souvenir des tourments qu'elle avait soufferts en son

absence rendit à madame de Pontanges toute sa passion.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle à son tour, ne plus le voir, vivre sans lui!... cela m'est impossible!... C'est le seul malheur que je ne puisse pas supporter!

Et, dans son cœur, elle se résignait comme une victime généreuse; comme un martyr, elle voulait acheter par un sacrifice le bonheur éternel. Le sacrifice, c'est l'amour! le bonheur, c'est la continuelle présence de ce qu'elle aime!

O divin prestige de la vertu, sublime pudeur d'une âme honnête qui lui fait nommer sacrifice, dévouement passionné, ce que la galanterie vulgaire a flétri du nom de *faveurs;* que de trésors cachés dans une passion qui s'ignore; que de brûlants désirs dans un cœur pur! C'est là seulement que l'amour règne dans toute sa puissance. Oh! comme il est noble et terrible, comme il s'empare fièrement de sa conquête, de ce monde nouveau qu'il vient de découvrir, de ce cœur inhabité qui lui appartient! Sa voix sonore résonne dans ces solitudes, ainsi que l'orage dans les montagnes; il se joue avec les échos qu'il réveille, avec les tempêtes qu'il soulève; il se mire dans ses lacs d'azur, tant il est orgueilleux de sa beauté nouvelle, tant il chérit cette nature forte et primitive qui vient de le régénérer.

Oui, l'amour n'est véritablement dangereux que pour les âmes honnêtes; il les recherche de préférence; elles seules sont capables de le comprendre et de l'éprouver.

Une femme coquette peut résister au danger, elle n'y croit pas; elle est invulnérable par son incrédulité même; mais une femme honnête, au contraire, est désarmée par ce qu'il y a de noble et de généreux dans son caractère, par sa vertu même, par sa crainte; elle est faible

quand l'heure du danger est venue, car elle s'est d'avance épuisée par le combat.

Ainsi, l'âme de Laurence n'avait plus d'énergie pour résister aux entraînements de sa passion. La loyauté même de son caractère, sa générosité si naïve, devaient la perdre.

En rappelant Lionel, elle s'était engagée à l'aimer. Il s'attendait au bonheur; il y avait presque des droits, il en était digne par tant d'amour. Il était enivré d'espérance, ses yeux brillaient de tant de joie! Oh! cette joie, qu'elle était dangereuse, qu'elle était imposante, qu'elle était menaçante aussi! En quel affreux désespoir un mot aurait pu la changer! et ce mot, quelle femme aurait eu le courage de le dire? Laurence l'essaya, il expira dans son cœur. Quelle voix aurait été assez barbare pour troubler cette harmonie délirante?

Lors même qu'elle l'aurait moins aimé, elle n'aurai pas eu la cruauté de le désenchanter. Ah! si vous aviez donné par erreur un louis d'or à un pauvre, et qu'il vous remerciât avec reconnaissance, iriez-vous lui dire : Rends-le-moi, je me suis trompé, je ne voulais pas te donner tant?

Et Laurence, qui avait trouvé dans la chasteté de son amour des forces contre la passion de Lionel, qui avait bravé sa colère, qui avait résisté à sa douleur, se sentait dominée par tant de joie! En lui voyant tant d'espérance, elle croyait avoir promis. Qu'il soit heureux! se disait-elle. A moi les remords et les larmes; mais lui du moins qu'il soit heureux! — Oh! c'est une croyance bien dangereuse que cette idée, que l'on est la providence d'une vie, que l'on peut d'un seul mot la faire brillante ou misérable! Dans cette alternative entre la joie et le déses-

poir de ce qu'on aime, comment hésiter à choisir? Et Laurence avait choisi, et l'on sentait qu'il y avait dans sa faiblesse encore plus de générosité que d'amour!

Elle pleurait, et lui voyait ses larmes avec délices. Ces larmes étaient un aveu, elles lui prouvaient qu'il n'avait plus à craindre de refus.

— Laurence, disait Lionel, mon ange, ne pleure pas. Est-ce sur moi que tu t'affliges? veux-tu donc m'éloigner encore? Pourquoi pleurer?

— Oh! non, répondit-elle, vous ne me quitterez plus. Vous resterez près de moi, vous me consolerez.

— Ce que vous me dites est mal, très-mal... Est-ce donc un chagrin pour vous que mon amour? Oh! je serai si heureux, moi, si tu m'aimes. Ma douce Laurence, que tu es belle! Regarde-moi; que j'aime tes yeux, ton front si pur et ta bouche si gracieuse! Laurence, que je vous trouve jolie; que l'amour vous sied bien, madame!

Il voulait la faire sourire, il essayait de la calmer; mais elle était tremblante et pâle, et ses pleurs coulaient abondamment.

— Laurence, s'écria-t-il avec amertume, votre désespoir me déchire le cœur!

Mais elle ne l'écoutait pas. Elle était toute à sa pensée, au dernier combat qui se livrait dans son âme.

— Mon Dieu! pardonnez-moi, dit-elle d'une voix étouffée; il m'aime tant!

Et, cédant à une émotion trop violente, elle se laissa tomber dans ses bras, et lui la pressa sur son cœur. Comme il était reconnaissant! qu'il la trouvait noble, généreuse, bonne! Il lui prodiguait les noms les plus tendres; il essuyait ses larmes avec ses baisers, il la

calmait à force de tendresse; il la protégeait contre lui-même, il l'adorait de sa faiblesse, il l'aimait de tous les amours; et Laurence, déjà moins triste, commençait à comprendre que tout n'est pas remords dans la passion...

Quand tout à coup elle sentit une main froide, humide, glacée, tomber lourdement sur son front.

— Lionel! s'écria-t-elle épouvantée.

— Laurence! répondit une voix qui n'était pas celle de M. de Marny.

— Ah! c'est lui, dit-elle, et elle se cacha la tête dans ses mains.

Lionel leva les yeux et resta immobile d'étonnement... en apercevant derrière Laurence une forme étrange qu'il eut peine à distinguer. On eût dit un fantôme de neige!

Madame de Pontanges était si tremblante qu'elle ne pouvait ni parler, ni remuer, ni même relever la tête; la main glacée s'appesantit de nouveau sur son front, et tira vivement ses cheveux, comme pour appeler son attention.

M. de Marny, indigné de cette offense, se leva, et s'élançant vers le fantôme, s'apprêtait à dégager de cheveux de Laurence de ses doigts humides... mais il recula épouvanté... il céda à un premier mouvement d'effroi irrésistible.

Cet homme qui les avait surpris était M. de Pontanges. Oh! dans cet instant, Amaury n'était plus pour Lionel un idiot à l'enfance éternelle, ce pauvre fou qui lui faisait pitié...

C'était un mari dont il venait séduire la femme; c'était un maître qui avait le droit de le chasser de sa maison.

M. de Marny eut peur... On est craintif quand on est coupable.

On a beau rire, faire des vaudevilles, des physiologies et des chansons contre l'hymen et ses avaries, il y a dans le mariage un prestige indestructible. La majesté du mari est sacrée. C'est la religion de la propriété et du droit. Un voleur respecte toujours un peu l'homme qui a le pouvoir de le faire prendre.

Le premier moment de crainte passé, Lionel se rappela l'état d'idiotisme de ce pauvre mari, et il tenta une seconde fois de retirer la main qui serrait les cheveux de madame de Pontanges. Mais le fou, que jamais personne n'avait osé contrarier, irrité de rencontrer quelqu'un qui s'opposait à ses volontés, entra dans une de ces fureurs stupides qui rendent la folie si hideuse, si attristante; il frappa du pied avec violence, fit à Lionel des grimaces effroyables, le menaça du poing, lui cria des paroles inarticulées qu'il croyait des injures, lui jeta des poignées de la neige qui couvrait ses habits, et finit par lui cracher au visage.

Il y avait quelque chose d'effrayant dans cette scène. Cette injure grossière d'un enfant mal élevé, cet outrage de hasard qui se trouvait mérité, avait, dans la position de ces deux hommes, quelque chose de grave et de terrifiant. C'était de l'instinct qu'une si humiliante vengeance.

Lionel, transporté de colère, oublia qu'il avait affaire à un fou, et se précipita sur M. de Pontanges pour le frapper; mais Laurence, revenue à elle-même, s'élança entre eux et les sépara. Elle leva sur Lionel un regard à la fois noble et suppliant.

— C'est mon mari! dit-elle. Est-ce donc à vous de vous venger?

Puis, s'adressant au pauvre fou : — Amaury, comme tu as froid! te voilà tout couvert de neige : d'où viens-tu?

— J'AI FAIM, répondit-il.

— Oh! mon Dieu! c'est vrai, s'écria madame de Pontanges toute confuse, je l'ai oublié; oh! que c'est mal... Il n'a rien mangé ce soir. Pauvre Amaury, comme il a froid! mais il est sorti; qu'a-t-il fait pour être dans cet état?

En disant ces mots, Laurence regardait du côté de la porte qu'on avait laissée ouverte après le dîner, et par laquelle Amaury était venu sans qu'on l'entendît; d'ailleurs cette porte était placée derrière le canapé où était Laurence, et M. de Pontanges avait eu peu de pas à faire pour arriver jusque là. Le pauvre fou, ennuyé d'attendre sa gardienne, qui jusqu'alors l'avait si bien soigné, fatigué de l'avoir appelée vainement, et trouvant dans sa faim la force de vaincre sa timidité naturelle, était sorti. Il avait ouvert la porte du jardin, la seule qu'il sût ouvrir, et il avait erré longtemps sous la neige, heureux peut-être de voir ces blancs flocons qui lui rappelaient son enfance. Puis, lorsque le froid lui était devenu insupportable, il était rentré, et, après bien des peines, était parvenu, non sans quelque terreur, jusqu'aux grands appartements du château, qui lui étaient presque inconnus.

Amaury faisait pitié; il tremblait de froid; ses dents claquaient, son visage était à la fois rouge et pâle; ses vêtements étaient en désordre, ses longs cheveux épars étaient poudrés de neige. Ses grands yeux sans vie erraient autour de lui, avec une expression peureuse et sauvage, et tout en lui semblait dire : Je souffre, parce qu'elle m'a oublié.

A sa vue, madame de Pontanges sentit son cœur se ser-

rer ; elle éprouva un affreux remords, le véritable remords d'une âme généreuse, celui d'avoir été un moment cruelle, d'avoir fait souffrir un malheureux.

— Oh! pardon, pardon, s'écria-t-elle, mon pauvre Amaury!

Elle le fit asseoir devant le feu, puis elle se mit à genoux devant lui; elle prit son mouchoir, essuya ses cheveux, ses vêtements avec la tendresse d'une mère.

— Oh! je suis bien coupable! disait-elle; je t'ai oublié; toi si faible, si bon! te tromper, c'est une lâcheté!... Pardon, pardon; je n'aimerai plus que toi, mon pauvre Amaury, pardon.

Et lui ne comprenait rien à ce langage et à ces caresses. Il répondait tranquillement : — J'ai faim.

Laurence alors courut chercher dans un petit meuble, qui était dans le salon, des bonbons, du chocolat, du sucre, qu'elle avait là en provision pour lui et pour Clorinde.

— Tiens, dit-elle, tu vas souper tout à l'heure, prends cela en attendant.

Et l'idiot sauta sur ces friandises avec une voracité effrayante, tandis que Laurence achevait de le sécher, de le réchauffer.

Lionel les contemplait tous deux avec dégoût... Cette femme qu'il aurait admirée la veille dans ses soins pieux comme une sœur de la Charité, comme un ange de vertu, aujourd'hui lui semblait une créature dénaturée. Il ne pouvait lui pardonner de sacrifier à cet être sans pensée, son amour à lui qui était si profond. — Quoi! se disait-il, c'est là cette femme dont je me croyais aimé, il y a peu d'instants, et que voilà maintenant aux pieds de cet idiot et lui jurant d'être fidèle! Me sacrifier, moi! moi qui

l'aime de tant d'amour, bouleverser toute ma vie, me désespérer, me déchirer le cœur... pour un insensé qui ne peut même pas être jaloux! c'est absurde. Rester fidèle à ça!... Oh! c'est qu'elle ne m'aime pas; et puis encore me contraindre à subir un outrage ridicule, sans me venger!... Ah! c'en est trop d'un tel amour!

Les plus amères plaisanteries lui passèrent alors dans l'esprit; il se mit à rire d'un rire convulsif et méchant.

Quand le pauvre fou fut bien réchauffé : — Viens, lui dit Laurence en l'entraînant vers l'appartement qu'il habitait; viens, maintenant tu vas souper.

Avant de fermer la porte du salon, elle salua M. de Marny avec dignité comme une femme dont la résolution est prise.

— Adieu! dit-elle; et dans l'accent de sa voix, dans son attitude, dans son regard, il y avait un fond de joie qui voulait dire : — Je suis sauvée.

Lionel devina cet orgueil; il en fut révolté; son cœur se dégagea subitement, et cet homme naguère si aimant, tombé tout à coup des hauteurs de la passion, des sublimités de l'espérance aux vulgarités les plus burlesques, sentit son amour se glacer; son imagination s'éteignit, et, perdant sa tendresse avec l'espérance, il s'avoua

DÉSENCHANTÉ.

C'est que, pour les hommes, l'amour n'est pas un sentiment, c'est une idée : sitôt que cette idée est flétrie, l'amour meurt.

SECONDE PARTIE

I

UN DÉPIT

— Quoi !... Lionel se marie?... c'est impossible... Ferdinand, mon cher, tu m'en imposes ! — M. Bonnasseau tutoyait volontiers quand il était ému ; il fallait lui dire *vous* plusieurs fois pour le ramener à l'ordre.

— C'est comme je vous le dis. Je pars dans une heure pour Boismont, où se fait la noce. Mais comment n'êtes-vous pas mieux instruit, vous? C'est madame d'Auray qui a fait ce mariage.

— Madame d'Auray ! elle ne m'en a rien dit, s'écria Melchior Bonnasseau.

— C'est une surprise qu'elle vous ménage.

— Quelle dissimulation! hier encore je lui parlais de M. de Marny.

— Ah ! mon cher, les femmes sont si perfides !

— Si celle-là ne me trompe jamais que comme cela, je lui pardonnerai, dit en riant Melchior. Mais comment

Marny a-t-il consenti à ce mariage ? Et sa passion pour madame de Pontanges ?...

— Elle est plus violente que jamais; il en perd la tête.

— Et il se marie?...

— Précisément.

— Alors il ne l'aime plus ?

— Au contraire.

— Ah!... mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? il l'aime plus que jamais, et il épouse une autre ? cela n'a pas de nom!...

— Si vraiment, tout cela a un nom; cela s'appelle un dépit. Or, qu'est-ce qu'un dépit ? Ce qu'il y a au monde de plus absurde, de plus contraire à nos goûts, à nos intérêts ; ce qui doit faire le malheur de notre existence, de tout ce qui nous entoure, de la femme que nous aimons, de celle que nous n'aimons pas; enfin l'action la plus sotte qui doit peser comme un fardeau éternel sur le reste de la vie. Tout cela s'explique par ce mot :

UN DÉPIT.

— Je le veux bien ; mais, pourquoi ce dépit ? Madame de Pontanges ne l'aime donc pas ?

— Si, elle l'aime...

— Eh bien ?...

— Mais elle veut rester vertueuse; et il l'a laissée là.

— Ah! ma foi, elle n'a que ce qu'elle mérite. Il a bien fait. Ne me parlez pas de ces femmes égoïstes qui veulent qu'on les aime gratis, qui vous exaltent par leurs folies romanesques, qui vous montent la tête, vous rendent fous; et puis... bonsoir... Ah! j'en ai rencontré de ces femmes-là, et Dieu m'en préserve!

— Eh bien ! Dieu m'en a préservé. J'avoue à ma honte que je n'en ai jamais rencontré.

— Fat ! s'écria M. Bonnasseau. Il accompagna cette exclamation d'un sourire fin et d'un regard extrêmement flatteur. Sais-tu, continua-t-il, ces femmes-là sont assez agréables dans l'absence ; elles écrivent divinement, et quand on est loin de tout, dans le fond d'une province, on est bien aise de recevoir de temps en temps quelques lettres passionnées qui vous tiennent au courant des nouvelles de Paris.

— Oui, on les aime par correspondance, et cela suffit ; mais vous me faites bavarder, et je serai en retard...

— Est-ce que Lionel va venir vous chercher ?...

— Lionel ?... mais il est parti depuis quinze jours ; il est déjà établi chez le père de sa fiancée, M. Bélin.

— Ah ! c'est mademoiselle Bélin qu'il épouse ?...

— Oui, l'aînée... Clémentine.

— C'est un bon mariage !

— Oui, surtout pour un dépit.

— Un dépit de huit cent mille francs !... et vous appelez cela un malheur irréparable ? un fardeau qui doit peser sur toute une existence ?

— Sans doute ! un mariage n'est bon qu'autant qu'on n'en pourrait pas faire un meilleur...

— Ma foi, je ne vois pas trop quel meilleur mariage Lionel aurait pu faire ; il n'est pas déjà si riche.

— Je vous dis, moi, qu'elle aurait été assez folle pour l'épouser, et que cent cinquante mille livres de rente valent mieux que huit cent mille francs de dot une fois payés.

— Mais, qui donc l'aurait épousé ? Vous êtes énigmatique aujourd'hui.

— Madame de Pontanges.

— Et son imbécile, qu'en fais-tu donc ?

— Mort !

— Mort !... Elle est veuve ?... Lionel n'en sait rien...

— Non ; mais il ne faut pas qu'il le sache...

— Pourquoi ?...

— C'est mon secret.

— Oh ! cela est infâme ! je vais lui écrire, Ferdinand ; c'est le malheur de trois personnes que vous allez faire. Lionel a des défauts ; il est quelquefois un peu fat ; mais, au fond, c'est un bon jeune homme... c'est mon ami ; je dois l'instruire...

— Il est trop tard, la noce se fait demain.

— Mais depuis combien de temps le mari de madame de Pontanges est-il mort ?

— Depuis un mois.

— Depuis un mois ! et vous n'avez rien dit à Lionel ? Oh ! que c'est mal !...

— Je ne l'ai su qu'hier, reprit Ferdinand, embarrassé de l'impression que M. Bonnasseau ressentait contre sa conduite ; sans cela, vous pensez bien, mon cher...

M. Bonnasseau eut l'air de le croire ; mais, à dater de ce moment, sa résolution fut prise. Il continua :

— De quoi donc est-il mort, ce pauvre fou ?

— Oh ! c'est un drame tout entier... Après une grande scène, dont je ne sais pas bien les détails, Lionel est revenu à Paris ; vous l'avez vu vous-même, à cette époque, courant les spectacles, passant les nuits à jouer ; enfin s'amusant comme un homme au désespoir... Pendant ce temps, madame de Pontanges, non moins au désespoir, est tombée malade d'une fièvre cérébrale fort dangereuse, comme il convenait à la circonstance. Il paraît

qu'elle a été un moment très-mal; mais ce qu'il y a de mieux, c'est que pendant la maladie de la femme, on a oublié le mari. Le pauvre fou n'a plus voulu manger; sa femme seule avait de l'empire sur lui. Elle n'était plus là, il n'a plus voulu obéir à personne; il est tombé malade, on l'a saigné; il a arraché l'appareil et s'est ainsi tué par bêtise, pour que sa mort fût digne de sa vie. C'est madame de Champigny, sa cousine, qui m'a conté cela; et malgré la tristesse de cet événement, elle n'a pu s'empêcher de rire, lorsque la personne qu'elle envoyait chaque jour savoir des nouvelles de madame de Pontanges est revenue en disant :

— Madame la marquise va beaucoup mieux; mais M. le marquis est mort.

Ferdinand s'épuisait en paroles, en récit, pour retenir M. Bonnasseau plus longtemps près de lui. Sa finesse l'avertissait des intentions de Melchior; et d'ailleurs la dissimulation trop subite de celui-ci rendait son silence suspect. Le mouvement d'indignation qu'il avait réprimé promptement, sans qu'aucune raison l'en eût fait revenir, n'avait pas échappé à son ami.

— Je ne puis l'empêcher d'écrire à Lionel, pensait Ferdinand, de lui apprendre la mort de M. de Pontanges; mais il est quatre heures; encore quelques moments, le courrier sera parti, la lettre arrivera après le mariage; c'est ce qu'il faut.

M. Bonnasseau, de son côté, brûlait de s'échapper pour aller écrire à Lionel. Dans sa conscience, il croyait, par cet avis, prévenir de grands malheurs; mais il ne voulait pas s'en aller trop vite, de peur d'être deviné.

— Allons, dit-il, je vois qu'il faut que je vous quitte pour vous laisser achever vos apprêts...

— Non, restez, il n'est pas tard, la nuit est belle. D'ailleurs, je n'ai demandé les chevaux que pour six heures; pourvu que j'arrive demain à l'heure du déjeuner, c'est tout ce qu'il me faut : la noce se fait à minuit!

— Bon! pensa Melchior; j'ai le temps d'écrire. Mais on les mariera à la municipalité le matin? dit-il.

— Non, le maire du village est le père de la mariée; il marie ses enfants, sans façon, dans son salon, après dîner, entre la poire et le fromage.

M. Bonnasseau rit beaucoup de cette plaisanterie de mauvais goût; M. Dulac, si distingué de sa personne, tombait toujours dans le mauvais goût lorsqu'il était embarrassé : c'était un symptôme. Cependant M. Bonnasseau éprouvait une peine visible; la perfidie de Ferdinand le révoltait. Il aimait Lionel malgré leur récente rivalité; le sort de cette jeune fille, épousée par dépit, lui faisait aussi pitié.

C'est une remarque singulière que j'ai faite :

En France, les sots ont très-bon cœur... Nous avons peu de ces originaux impitoyables comme en Angleterre. Nos hommes ridicules sont presque toujours de bonnes gens. Il n'y a que nos hommes raisonnables qui soient véritablement secs et méchants.

M. Dulac, lui, n'était pas méchant; mais il avait la prétention d'être un roué, et cette prétention l'entraînait à une foule d'actions désastreuses. Toutefois, par une ruse de sa bonne nature, ses plus noirs projets avaient toujours un sentiment généreux pour mobile; sans cela, je crois qu'il aurait eu moins de tenue dans ses malices. Tous les détails de sa conduite n'étaient que profonde duplicité, astuce révoltante; mais le fond en était noble; ses che-

mins tortueux conduisaient au bien. Il conciliait ainsi sa nature élevée, incapable d'une bassesse, d'une trahison, avec son imagination corrompue, qu'une conduite toute simple aurait ennuyée. De là venait sa double réputation d'homme perfide et d'ami dévoué.

II

D'HEUREUX AUSPICES

— Oh! la mariée est-elle mignonne!... La belle robe!... Elle a l'air content, tout de même.

— Son homme est joliment bien aussi, dit une autre paysanne... impossible d'être plus bel homme que cet homme-là...

— Je le trouve trop blême; il a l'air malade; j'aime mieux son ami.

— Qui? ce gros rouge? laisse donc! C'est un *pouf*.

— Chut! v'là M. le maire avec son écharpe...

M. Bélin s'avança gravement. Il était fort ému; il n'avait pas cette noble indifférence qui convient au magistrat: on voyait qu'il était intéressé dans la question. Il ouvrit le *Code civil*, et lut le chapitre qui concerne les époux et leurs devoirs; puis il dit d'une voix chevrotante :

— Lionel-Richard-Raymond de Marny, consentez-vous à prendre pour épouse Laure-Amélie-Clémentine Bélin?

Oui.

— Mettez votre main dans celle de mademoiselle.

Puis reprenant son ton solennel, le maire continua :

— Laure-Amélie-Clémentine Bélin, consentez-vous à prendre pour époux Lionel-Raymond-Richard de Marny ?

— Oui, mon père, répondit Clémentine.

Lionel sourit.

Elle se reprend : — Oui.

M. le maire lit l'exhortation d'usage ; il bégaye paternellement, car son émotion est profonde pendant cette cérémonie dont il est le grand-prêtre, lui, l'homme du monde qui fait le moins de cérémonies.

Mademoiselle Valérie Bélin, fille de M. le maire et sœur de la mariée, se moque beaucoup de monsieur son père et de la manière dont il lit le Code.

— Ce mariage de famille ressemble à une charade en action, dit-elle tout bas à son amie. C'est mon premier : Le mot est *épouvante*.

On fait signe à Valérie de se taire.

— Vous ne rirez pas ainsi, mademoiselle, quand viendra votre tour.

— Moi, si vraiment, je rirai... D'abord, je ne me croirais pas mariée ainsi.

La cérémonie est terminée...

On emporte la grande table de la mairie. Le bal va commencer.

M. de Marny prend la main de Clémentine et la conduit à sa place ; la contredanse est bientôt en train.

Clémentine est charmante ; elle est très-pâle... mais on la voit rougir à chaque instant. Elle paraît heureuse... Oh ! elle l'aime !

Lionel la regarde avec affectation ; il a l'air trop heureux.

M. Bélin vient lui prendre la main d'un air de gaieté sensible.

— Bonsoir, mon gendre, dit-il.

— Qu'elle est belle! lui répond Lionel avec un peu trop d'enthousiasme.

— Comme il est amoureux, dit le bon père en frappant sur l'épaule de Ferdinand... il en est fou...

— Pourvu qu'il ne soit pas gris, pensa le roué confident, qui ne croyait qu'à une sorte d'ivresse.

Madame d'Auray est là; elle est triomphante: ce mariage est son ouvrage... Elle aime Lionel, et elle est enchantée de le marier. Expliquez cela. — Oh! c'est qu'elle n'est pas jalouse de Clémentine, — Clémentine n'est pas sa rivale; elle ne lui en veut pas. C'est Laurence, Laurence qu'elle hait; c'est à elle qu'il faut enlever M. de Marny; elle le marie pour les séparer; voilà comment elle se venge. Elle sait bien que Laurence est libre... Aussi elle a hâté le mariage; elle a rompu tous les rapports... Les femmes!... Leur vanité est un abîme où l'on se perd! Étrange chose! voilà deux personnes qui trament la même perfidie : madame d'Auray et Ferdinand Dulac. — La première fait sciemment une méchanceté; l'autre fait une bonne action. Vous verrez cela. — N'importe, marier l'homme qu'on aime! cela paraît une maladresse; pas du tout, c'est une ruse de la vanité... Oh! le monde!!

Après avoir dansé la seconde contredanse avec sa belle-sœur Valérie, en face de la mariée, Lionel se promène un moment dans le bal, en répondant aux ennuyeux compliments dont on l'accable. Puis, fatigué de son rôle, il va se réfugier dans un petit salon où quelques personnes sont retirées à l'écart et jouent au whist.

Les journaux qu'on vient d'apporter sont sur une table; Lionel les parcourt sans les lire. Il prend machinalement le *Journal des Débats*.

Il lit...

Mais tout à coup le journal s'échappe de ses mains. Lionel pâlit, ses yeux se troublent, sa tête s'incline.

— Ah! mon Dieu! dit quelqu'un, il se trouve mal... Qu'avez-vous?

— Rien, répond Lionel d'une voix étouffée.

— C'est un étourdissement, dit une autre personne; ce n'est pas étonnant, l'émotion... et puis il fait extrêmement chaud dans ce grand salon; il faut prendre l'air... Venez...

On entraîne M. de Marny dans le jardin; mais voyant qu'il souffre toujours, on le conduit dans sa chambre.

III

UN ARTICLE NÉCROLOGIQUE

Or, d'où provenait cette grande émotion? Quelle nouvelle effrayante M. de Marny avait-il lue dans ce journal? quel malheur lui apprenait-on? quelles paroles terribles l'avaient ainsi bouleversé?...

Un article nécrologique conçu en ces termes :

« La société, la littérature, les sciences et les arts vien-
» nent de faire une perte déplorable dans la personne de
» M. le marquis de Pontanges. Dernier rejeton d'une race
» illustre, M. de Pontanges joignait à cette urbanité de
» manières qui s'allie si bien avec un grand nom, et qui
» séduit dans l'homme du monde, cette douce philoso-

» phie, cette élévation de pensée, cette générosité de ca-
» ractère, qui attachent dans l'homme de bien. Passionné
» pour la science, il ne sortait presque jamais de sa biblio-
» thèque, où il se livrait tout entier aux douceurs de
» l'étude. Il avait adopté avec empressement toutes les
» idées modernes d'améliorations. Il fonda plusieurs
» écoles. Il se plut aussi à encourager les arts. La cha-
» pelle de son château, qui est, comme on sait, une des
» plus belles antiquités féodales de France, renferme des
» chefs-d'œuvre du premier ordre en peinture et en sculp-
» ture. M. le marquis de Pontanges meurt sans postérité.
» Avec lui s'éteint l'illustre branche des ***, dont il des-
» cendait par les femmes. Il laisse une veuve inconso-
» lable, auprès de laquelle il a goûté pendant cinq ans
» tout le bonheur d'une union sans nuages. »

Voilà pourtant les grandes phrases qui faillirent tuer M. de Marny.

Voyez un peu la différence des caractères.

Une jeune femme qui avait entendu parler du pauvre Amaury, et qui savait à quel point ces éloges étaient mérités, vint lire cet article cinq minutes après Lionel; elle en rit aux larmes.

Jugez donc un acticle de journal après cela.

L'un en meurt.

L'autre en rit.

IV

TROUBLES

Dès que M. de Marny fut dans son appartement :

— Qu'on me laisse, dit-il; je suis mieux : je vais très-bien... Où est M. Dulac? qu'on aille le chercher... Il faut absolument qu'il vienne. Où est-il? où est-il? Viendra-t-il donc?...

Le voici.

M. Dulac entre.

A son aspect, le visage de Lionel s'empourpre de colère. Il s'élance comme un furieux au-devant de Ferdinand, le saisit à la gorge :

— Misérable! s'écrie-t-il, tu le savais!...

— Vous perdez la tête, mon cher Marny, dit Ferdinand avec un inconcevable sang-froid... Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à M. Bélin, que cette scène étrange commençait à inquiéter, j'ai quelques explications à donner à monsieur votre gendre : faites en sorte que son absence ne soit pas remarquée dans le bal, où nous irons vous rejoindre dans quelques instants.

En disant ces mots, Ferdinand entraînait le beau-père étonné vers la porte.

— Ce n'est rien, dit-il à l'oreille du banquier en le reconduisant dans le corridor; ce n'est qu'une affaire d'argent, et je ne comprends pas comment la perte d'une

cinquantaine de mille francs peut attrister un jour de bonheur.

Le beau-père comprenait fort bien ce genre de mélancolie, lui dont les jours de bonheur étaient ceux où il avait gagné à la bourse. Il ne demanda pas d'autres explications, et il redescendit dans le salon pour rassurer sa fille.

Le général Rapart, notre ancienne connaissance, et plusieurs autres personnes étaient encore dans la chambre de M. de Marny. Ferdinand voulut les éloigner.

— Général, dit-il bas à M. Rapart, emmenez-nous tous ces gens-là; il ne faut pas faire tant de bruit : ce n'est qu'une affaire d'honneur ; il est possible que nous ayons besoin de vous. Nous vous ferons appeler ; mais tâchez qu'on ne s'aperçoive de rien.

Le général sortit, emmenant tous les curieux, et Ferdinand resta seul avec M. de Marny.

Lionel était retombé dans son abattement : quand il ne vit plus personne auprès de lui :

— Veuve ! veuve ! s'écria-t-il, et moi marié !... Oh ! c'est affreux !... mais il est encore temps... je vais partir.

Ferdinand le retient, lui saisit le bras fortement.

— Que faites-vous ici, monsieur ? lui dit Lionel avec dureté.

— Je vous garde, pour vous empêcher de vous perdre...

— Laissez-moi partir, s'écria Lionel d'une voix déchirante, je veux la revoir...

— C'est impossible ; vous ne pouvez partir ce soir. Songez quel scandale... et cette pauvre jeune fille qui vous aime... et toute cette famille que vous mettriez au désespoir !... Lionel... allons, du courage, mon cher.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est veuve ?

— Je ne sais; j'ai appris comme vous cette mort par les journaux.

— Vous ne le saviez donc pas?

— Non, reprit Ferdinand, qui n'avait pas envie d'être étranglé une seconde fois... je l'ignorais; mais peut-être ne vous en aurais-je point parlé... Je croyais que vous aviez rompu depuis longtemps avec elle... et d'ailleurs votre mariage... me confirmait dans l'idée que vous ne l'aimiez plus.

— Moi! grand Dieu! je ne l'ai jamais plus aimée!... Mais elle m'a fait tant de mal!... J'ai voulu me venger; elle a été si impitoyable!...Si vous saviez; non-seulement elle m'a chassé deux fois, mais quand, épuisé de chagrin, découragé, dans ma douleur, je me résignais... je ne lui demandais plus d'amour; je ne voulais que la revoir... elle a refusé de me recevoir; et voilà... voilà la lettre qu'elle m'a fait écrire...

Lisez... lisez... quelle lettre! Pouvais-je l'aimer encore après tant de froideur? Ah! cette affreuse lettre, je l'ai toujours auprès de moi; je la relis pour me donner du courage, pour me désespérer! Ferdinand, dites; à ma place, n'auriez-vous pas fait comme moi?

Lionel remit alors à Ferdinand la lettre que le curé et madame Ermangard avaient combinée ensemble pendant la maladie de madame de Pontanges. Cette lettre ressemblait à toutes les lettres de parents vertueux et sévères, qui veulent désespérer un jeune homme et le congédier. M. Dulac fit semblant de la parçourir, mais il n'en lut pas un mot, et nous ferons comme lui.

En cet instant, un domestique entra.

— Que voulez-vous, Germain? dit Lionel; je suis en affaire. Laissez-nous.

— Monsieur, le facteur m'a remis ces deux lettres.

— Posez-les sur la table... C'est bien... Allez...

— Monsieur, il y a écrit sur celle-ci *très-pressé*.

— Donnez, reprit Lionel avec impatience.

Le domestique sortit. Lionel prit la lettre sur laquelle il y avait *très-pressé;* il ne regarda pas l'autre, que son valet de chambre avait laissée sur la table.

— Ah! c'est Bonnasseau qui m'écrit, dit-il.

Ferdinand sourit d'un rire infernal.

« LE MARQUIS DE PONTANGES EST MORT SUBITEMENT; CETTE NOUVELLE CHANGERA PEUT-ÊTRE TES PROJETS. PUISSE-T-ELLE ARRIVER A TEMPS!

» MELCHIOR BONNASSEAU. »

Lionel chiffonna la lettre, et la jeta au feu avec fureur.

— Si je l'avais reçue ce matin! s'écria-t-il. Ah! mon Dieu! quelle fatalité!!...

Il se promenait à grands pas dans la chambre, en proie à la plus violente agitation.

— Mais, disait-il, tout n'est pas perdu sans retour. Je ne suis pas encore marié... je puis rompre encore... On peut casser ce mariage... Quand M. Bélin saura... Dites-lui que sa fille sera malheureuse si ce mariage s'accomplit.

— S'il est rompu, elle sera déshonorée aussi, Lionel... Elle vous aime... cette enfant. D'ailleurs, vous êtes marié; ne revenons pas sur le passé; tâchez de dissimuler vos regrets; soyez généreux... Qui sait? tout cela n'est peut-être pas un malheur. Si la femme que vous pleurez tant vous avait aimé, elle ne vous aurait pas repoussé, et depuis un mois qu'elle est libre, elle vous aurait écrit.

— Un mois! dites-vous! un mois... Vous disiez tout à l'heure que vous n'en saviez rien! Vous me trompez, Ferdinand...

M. Dulac reconnut son imprudence. — Le général Rapart, dit-il avec une incroyable présence d'esprit, vient de me dire tout à l'heure qu'il y avait un mois qu'on le lui avait appris. Je n'en sais pas davantage.

— Un mois!... un mois!... Oh! oui, elle aurait dû m'écrire... Ah! c'est qu'elle ne m'aime plus!...

M. Dulac jugea ce moment favorable pour déterminer Lionel à redescendre dans la salle de bal.

— Il est minuit moins un quart; il faut être à minuit à l'église. Calmez-vous... Allons, mon cher, venez... Êtes-vous donc si malheureux d'avoir épousé la plus jolie fille de Paris?... Que diable, j'en connais plus d'un qui vous envie; il ne faut pas leur faire pitié... Arrangez donc un peu vos cheveux; ils sont dans un désordre épouvantable... Savez-vous bien que, pour ma part, j'aimerais mieux Clémentine que votre marquise; elle roucoule un peu trop; je la croirais ennuyeuse à la longue... et puis c'est une femme qui n'entend rien à la vie... Clémentine a plus de goût... Elle connaît le monde... Et vos gants, mettez-les... cela donne un air posé... Comme vous êtes pâle!... mais cela ne fait pas mal.

Pendant que Lionel réparait le désordre de sa toilette, M. Dulac avait jeté les yeux sur la lettre que M. de Marny avait oubliée... L'écriture de l'adresse l'avait frappé; il connaissait cette écriture. Profitant d'un moment où Lionel ne le voyait point, il examina cette lettre avec attention, et parvint à en déchiffrer le timbre.

— On vient, s'écria-t-il, descendons vite; qu'on ne dise pas qu'il a fallu venir vous chercher...

Et Ferdinand entraîne Lionel, sans lui donner le temps de réfléchir.

En vérité, M. Dulac avait en cet instant l'air plus agité que le marié. C'est qu'il avait lu sur la lettre oubliée le timbre du village de...

PONTANGES.

V

ENCORE LE *JOURNAL DES DÉBATS*

Ne me parlez pas de la vie de château; elle est à la fois orageuse et monotone. La correspondance y joue un rôle si important! Là, c'est tout. Les journées sans lettres sont des jours perdus; et ces méchantes lettres arrivent toujours toutes à la fois. Pendant quinze jours on n'en reçoit aucune; les journaux sont insignifiants et ennuyeux; pas un fait, pas une nouveauté... et puis un beau jour, chaque ligne est un événement : toutes les nouvelles arrivent à la fois. Les lettres les plus rivales, des pays les plus divers, surviennent en même temps, à la même heure, vous étourdissent de choses intéressantes, et, se nuisant chacune entre elles, font une sorte de travail fatigant d'une correspondance massive, qui, séparée, aurait fait un plaisir de chaque jour.

Ainsi est faite la vie.

RIEN,

Ou tous les plaisirs à la fois.

J'aime mieux rien : rien au moins permet d'espérer une unité d'action.

On ne met point cela dans les romans; les effets de correspondance y sont ménagés, chaque lettre arrive à son heure; chaque événement, à son jour; mais ce n'est pas là la vie, la vie vraie telle qu'il faut la peindre.

Les événements les plus contraires ont une attraction entre eux qui les fait coïncider malgré la vraisemblance commune. Il est des jours heureux et des jours malheureux; de même qu'il est des courriers heureux et des courriers malheureux. Si un homme aime deux femmes, elles lui écriront le même jour, et pourtant je ne pense pas qu'elles s'entendent pour cela. C'est qu'il ne peut exister de bonheur complet, et qu'à défaut de chagrin, le sort fatal qui nous poursuit sur la terre s'amuse encore à compliquer notre bonheur pour le troubler.

Oh ! comme ces jours de grands courriers sont curieux à observer dans les châteaux... L'un s'enfuit dans les bois avec une grande lettre qu'il n'ose pas lire devant témoins. Le fils de la maison monte vite dans sa chambre pour se recueillir; il revient au bout d'une demi-heure, triste, mécontent. La maîtresse de la maison lit tout haut quelques passages de la lettre attendue, d'un ami puissant, d'un ministre. Un fat lit à la dérobée une petite lettre... de son tailleur qu'il n'a point payé !... Les indifférents, les étrangers se jettent sur les journaux pendant qu'un indigène de la vallée, un voisin de campagne, qui ne correspond avec personne, qui n'attend rien des heures ni des journaux, joue paisiblement tout seul au billard, essayant des coups nouveaux, en attendant que les agitations de la correspondance soient apaisées.

Dès que M. de Marny eut laissé tomber le *Journal des*

Débats avec une émotion violente, le bruit se répandait dans le bal que le marié avait appris par les journaux une nouvelle qui le désespérait.

Quelques paroles vagues parvenues aux oreilles de mademoiselle Bélin, ou plutôt de madame de Marny, l'air singulier et mystérieux des personnes qui l'entouraient, lui inspirèrent de l'inquiétude; feignant un peu de fatigue, elle prit le bras de sa sœur et se dirigea vers le petit salon où Lionel s'était retiré quelques moments avant elle. La société de ce parloir s'était déjà renouvelée plusieurs fois depuis que Lionel l'avait quitté.

Une jeune femme des amies de la mariée lisait le journal... le même journal... et elle riait...

— Tu ris toujours, lui dit madame de Marny, avec un sourire mélancolique.

— Ah! tu rirais aussi de cela, ma chère Clémentine, si tu n'étais pas si préoccupée.

— De quoi donc riez-vous?

— D'une mort. Cela est affreux; cependant rien n'est si plaisant. Tu te rappelles bien ce marquis de Pontanges, cet idiot qui appelait tout le monde *papa?*

— Eh bien?...

— Eh bien! il est mort, et l'on fait de lui un héros de science. Oh! la bonne plaisanterie. C'est une mystification. Vois... « La société, la littérature, les sciences, les » arts, viennent de faire une perte déplorable... » Ah! ah! ah!

— Il est mort!... reprit madame de Marny... Elle s'efforça de sourire... C'est cela, pensa-t-elle. — Puis, par un mouvement involontaire, elle regarda la pendule, comme pour lire dans les heures s'il était temps encore de tout rompre.

Il était minuit.

« Madame d'Auray m'a trompée, se disait Clémentine ; elle assurait qu'il ne pensait plus à madame de Pontanges. C'est elle qu'il aimait... je le vois bien... Il ne m'aime pas, moi ; il ne m'a épousée que par dépit... »

Par dépit.

Et la pauvre enfant resta immobile et abîmée dans cette horrible pensée... et mille souvenirs qu'elle évoqua subitement la confirmèrent dans ses affreux soupçons.

Et alors on vint la chercher. La femme qui lui servait de mère l'emmena dans son appartement : c'était encore sa chambre de jeune fille. Elle y habitait pour la dernière fois. Peu d'instants avant cette heure, avec quels doux rêves elle en était sortie ! quel amer chagrin elle y rapportait !

Le matin encore, elle se croyait aimée... Son avenir était si beau ! Tout à l'heure, elle était heureuse et tremblante, maintenant elle est malheureuse et calme...

Une rougeur pudique l'embellissait ; naguère, elle baissait les yeux modestement...

A présent elle n'est plus timide ; ses yeux sont levés : ils sont hardis, ils regardent, ils interrogent... et sa résolution est prise : ce n'est plus une nouvelle mariée que l'on conduit à son époux palpitante de crainte et d'amour...

C'est une femme offensée dont la première nuit de noces est un adieu.

On lui met son voile, cependant.

On lui donne son livre de messe.

Son père l'embrasse tendrement ; il lui prend la main, et l'on marche en silence vers la chapelle du château.

Une galerie élégante, bâtie pour la fête, joint la cha-

pelle au grand salon. Cette galerie est ornée de tapis et de fleurs. Les paysans se pressent pour voir passer la mariée.

— Comme mademoiselle est pâle ! dit la jardinière.

— Elle ne pleure pas, tiens ! Moi je pleurais.

— Elle vient de danser ; attendez donc, elle pleurera à la messe.

— V'là le marié... on le disait si beau !... Il a l'air méchant.

— Pourquoi qu'il mord son mouchoir comme ça ? dit une femme de chambre, ça n'est pas BON GENRE du tout.

Arrivés dans la chapelle, les mariés s'agenouillent. Clémentine se penche sur son livre de messe, et se recueille.

Lionel, longtemps absorbé par ses réflexions, par la crainte qu'il a de se trahir, se voyant à genoux sur ce coussin de velours, devant tout ce monde, est subitement ramené à sa situation ; et, par une de ces idées folles qui nous traversent l'esprit, quelquefois même au fort de nos émotions les plus graves, il se prend tout à coup à sourire et se dit : — Que je dois avoir l'air *bête* comme cela ! Je parie qu'ils se moquent de moi.

— Vous jurez fidélité et protection ?...

Lionel n'avait pas entendu la voix du prêtre : il ne répondit point.

Le prêtre recommença.

Lionel se réveilla comme d'un songe.

— OUI, dit-il ; et il prononça ce mot d'une voix ferme, avec un accent si plein de sincérité, que Clémentine, étonnée, tourna la tête vivement pour le regarder, au grand scandale des assistants, qui trouvèrent ce regard bien osé pour une mariée.

Le curé fit un long discours, fort inconvenant, fort ridicule, ce qui malheureusement arrive quelquefois. Les gens indifférents, les curieux, en rirent avec assez peu de ménagements. Mais la pauvre mariée, qui ne l'écoutait pas, pleurait. Elle pleurait son beau rêve détruit. Malgré ses efforts pour se contraindre, on entendait ses sanglots. Lionel en fut effrayé; il se crut deviné... un sentiment de profonde pitié s'empara de lui... Qu'elle doit être malheureuse ! pensa-t-il.

Il regarda sa femme. Clémentine était charmante en cet instant. Son voile, d'un travail admirable, gracieusement jeté sur ses épaules, sa tête baissée, ses mains jointes, sa taille doucement inclinée devant l'autel; toute cette attitude de recueillement qui cachait un si violent désespoir, tant de modestie apparente et d'agitations dévorées lui donnaient un charme indicible. L'élégance ne nuit pas aux allures du désespoir. Beaucoup de dentelles dans le désordre de la passion, cela fait très-bien. Lionel était plus que personne sensible aux séductions de l'élégance, et ce désespoir si bien paré lui alla droit au cœur. Quoiqu'il la trouvât jolie, il n'aimait point Clémentine; mais il devint subitement amoureux de la femme qui était là... à genoux, en larmes, avec des diamants, des fleurs, et de l'amour, peut-être... Il commença à envisager sa situation sans horreur... Et quand la cérémonie fut achevée, quand il offrit la main à sa femme pour la conduire dans la sacristie, la regardant avec tendresse, il lui dit :

— Clémentine, êtes-vous donc malheureuse ?

— De la pitié ! pensa-t-elle, je n'en veux pas... j'aime mieux sa haine.

VI

LA NUIT DES NOCES

— Ferdinand a raison, pensait M. de Marny, tandis qu'on déshabillait la mariée; ma femme est charmante... Elle a beaucoup d'âme, cette petite... Elle ne manque pas d'esprit; en la dirigeant bien, elle deviendra tout à fait agréable... Ce serait dommage de la rendre malheureuse... Elle m'aime! la pauvre enfant; elle serait jalouse... Ce serait bien mal... Allons, il faut se résigner... Laurence!... Laurence! vous m'avez brisé le cœur. Vous ne méritez pas qu'on vous la sacrifie... Chère Clémentine, je ne peux plus être heureux, moi, mais toi!... j'ai juré ton bonheur...

TRADUCTION :

— Clémentine est très-jolie, c'est ma femme; ma foi, tant pis!

M. de Marny éprouvait une vive émotion lorsqu'il entra dans la chambre de sa femme. Si Clémentine avait osé lever les yeux sur lui en cet instant, peut-être aurait-elle changé de résolution. Mais l'idée que son mari ne venait à elle qu'avec répugnance était si bien enracinée dans sa tête; les mots de sacrifice, de pitié, lui inspiraient tant d'indignation et de courage; elle avait si bien pris son élan pour l'aveu singulier qu'elle méditait, que rien n'aurait pu l'éclairer. Nos préventions ont cela de

terrible, qu'elles se fortifient de cela même qui devrait les détruire. — Et lorsque la voix si charmante de Lionel parvint à son cœur, tendre et troublée, au lieu de s'abandonner à une espérance consolatrice, au lieu de se dire : — S'il m'aimait !... Clémentine pensa : Quelle fausseté !... Et elle s'affermit dans sa résolution.

— Monsieur, dit-elle tout à coup d'une voix nerveuse et saccadée, je vous ai trompé ; je croyais vous aimer ; mais je le sens trop maintenant, ce n'est pas vous que j'aime ! pardonnez-moi...

Et comme épuisée par l'effort que lui avait coûté cet aveu, elle laissa tomber sa tête entre ses mains et fondit en larmes.

L'étonnement rendait Lionel stupide.

Ils gardèrent tous deux un moment de silence.

— Cet aveu est bien tardif, mademoiselle, dit enfin M. de Marny avec amertume, qui vous empêchait de le faire plus tôt ? Quelle démence vous a fait consentir à m'épouser, si vous ne m'aimiez pas ?

— Oh ! que cela est affreux de n'être pas aimée ! s'écria Clémentine en répondant à sa pensée.

— Quoi ! dit Lionel, se méprenant sur le sens de ses paroles, celui que vous aimez ne voulait donc pas vous épouser ?

Clémentine, loin de s'offenser de cette insolence, saisit cette idée qui servait son mensonge.

— Il m'a refusée, dit-elle, et le DÉPIT...

A ce mot, Lionel tressaillit... Le DÉPIT, répéta-t-il avec un mouvement convulsif. Il était pâle ; la colère décomposait son visage.

— Ah ! c'est par dépit que vous m'avez choisi !... Mais vous me devez, madame, un aveu complet, reprit-il avec

rage. Et malgré lui sa main serrait fortement celle de Clémentine. Dites... dites; quel est cet homme qui a touché votre cœur, dont l'abandon vous a fait compromettre ainsi le bonheur et le repos de votre vie? Allons, madame, vous me devez d'être sincère... nommez-le.

Il y avait une insaisissable fatuité dans le désir qu'avait Lionel de connaître son rival.

Amour de jeune fille, pensait-il, rêverie de pension, dont il sera facile de triompher...

Clémentine gardait le silence; elle éprouvait un embarras véritable, que Lionel interpréta faussement. La triste jeune fille avait bien trouvé dans son orgueil cet ingénieux mensonge; mais elle n'avait pas eu la présence d'esprit de prévoir les différentes questions qu'il amènerait.

Elle s'était dit : « Il aime une autre femme, il s'est marié par dépit; eh bien! moi aussi, je lui dirai que je l'ai épousé par dépit... je lui dirai que j'aime un autre. »

Un autre! bon... Mais qui?... on lui demandera qui.

Elle n'avait pas prévu cela; elle n'avait pas pensé à se munir d'un rival probable; et maintenant elle se trouvait au dépourvu et se mettait la tête à la torture pour trouver quelqu'un à nommer.

M. de Tercy? pensa-t-elle; non... Lionel est bien mieux que lui... Il n'y croira pas... M. Sarrelouis? non... il a l'air si gauche!... M. de Sirieux? oh! non, on sait que je l'ai refusé!... — Enfin, pas un ne lui semblait possible à aimer, parce qu'elle aimait son mari, et que pas un de ces jeunes hommes ne lui semblait digne de lui être préféré. Alors elle eut recours aux absents.

Il ne connaît pas mon cousin; Amédée est parti depuis six mois...

Et elle se décida subitement à l'adoration de son cousin, qui ne se doutait pas d'un si grand bonheur, je vous l'assure.

Pendant qu'elle réfléchissait ainsi, Clémentine avait un air d'embarras, d'anxiété qui servait à merveille ses mensonges, et qui prêtait à son aveu si chastement trompeur toute la force d'une coupable vérité.

Lionel devait s'y tromper.

— Je vous en prie, madame, soyez franche; je dois savoir son nom; votre hésitation à le dire doit m'étonner. Nommez-le, Clémentine; je le veux.

— Vous ne le connaissez pas, dit-elle; il est depuis six mois en Espagne. Il est attaché à l'ambassade... C'est mon cousin...

— Toujours des cousins, interrompit Lionel avec impatience, je suis poursuivi par les cousins.

Le souvenir du prince de Loïsberg vint encore exciter son courroux.

— Son nom? ajouta-t-il.

— Amédée.

— Son nom de famille?

— C'est le mien.

Lionel n'avait jamais vu M. Amédée Bélin; il restait donc dans la même incertitude. Un rival inconnu est toujours charmant; et puis cette qualité de secrétaire d'ambassade laisse supposer de l'élégance. Clémentine aurait nommé l'homme le plus séduisant de Paris, que Lionel n'aurait pas éprouvé plus de colère et de jalousie. Il lui aurait si vite trouvé un défaut qui l'eût déparé, une aventure ridicule pour le détruire dans l'esprit de cette jeune fille romanesque; et puis il aurait du moins combattu tout de suite, et c'est quelque chose que de pouvoir agir

promptement dans la colère; mais un inconnu!... un ennemi qu'on ne peut même pas se figurer, comment l'atteindre?

Lionel était furieux.

Sa femme fut un moment effrayée de l'orage volontaire qu'elle avait amassé sur sa tête.

— Pardon, dit-elle, pardon; soyez généreux... Il ne sait pas que je l'aime... laissez-moi l'oublier; je vous serai soumise, vous n'aurez pas un reproche à me faire... Soyez généreux... je vous aimerai...

Sa voix devint tendre malgré elle à ce mot... Son mari la regarda.

— Je vous aimerai comme une SŒUR, ajouta-t-elle.

— Comme une SŒUR!... répéta Lionel avec ironie, et dévoré du plus amer souvenir. C'est donc une fatalité! *Comme une sœur!* ELLE aussi m'a dit qu'elle m'aimerait comme une sœur... Mais c'est une infâme plaisanterie, une mystification infernale... Comme une sœur... une sœur...

Et il se mit à rire d'un rire épouvantable.

Clémentine voulut le calmer; il la repoussa avec dureté.

— Rassurez-vous, mademoiselle, vous n'avez rien à redouter de mon amour. Restez parfaitement fidèle à votre cousin... rêvez à lui tout à votre aise; ce n'est pas moi qui troublerai vos rêves... Adieu.

Lionel, en proie au plus violent dépit, entra dans un appartement qui communiquait avec celui de sa femme, et Clémentine l'entendit fermer brusquement les deux portes après lui.

— Il est fâché... se dit-elle; quel bonheur! mais non, c'est de l'orgueil... Et elle passa le reste de la nuit à pleurer.

VII

ENCORE UNE LETTRE

M. de Marny, en entrant dans sa chambre, se laissa tomber dans un fauteuil et resta longtemps immobile, accablé par tant d'émotions. Ses yeux erraient autour de lui sans rien voir... Tout à coup ils s'arrêtèrent sur cette lettre, timbrée de Pontanges... cette lettre qu'il n'avait pas voulu lire... cette lettre qu'il avait oubliée !

— C'est d'elle ! s'écrie-t-il avec transport.

Il brise le cachet; Lionel tremble, sa vue est troublée. Peu à peu il se remet, et lit :

« Je suis libre, Lionel; m'aimez-vous encore? »

— Oh ! oui... oui... toujours, s'écrie-t-il, comme s'il répondait à elle-même... oh ! oui, je t'aime !...

La lettre ne contenait que ces mots; mais qu'ils avaient de force magique ! quelle joie ! mais aussi que de bonheur perdu ! quel tardif appel ! Oh ! mon Dieu !...

Cependant elle l'aime, elle n'a jamais cessé de penser à lui. Dans le premier moment il ne comprend que cela : son imagination n'accepte que cette idée; l'obstacle qui les sépare, le malheur qui l'attend, elle, en apprenant qu'ils sont séparés pour jamais; cette fatalité qui les a désunis si cruellement : tous ces chagrins sont oubliés; on les repousse, on n'y croit pas; ils sont impossibles, on saura les vaincre... On recommencera le

passé... On lui rendra l'avenir... Elle m'aime... elle m'aime, et je la verrai demain... Voilà la seule chose qu'il comprenne dans le chaos d'émotions qui l'agitent; et puis, il l'admire, il l'adore.

— Quel ange! dit-il; que c'est bien! comme elle revient à moi, naïve et tendre! Un serment l'engageait, elle m'a repoussé; maintenant elle est libre et elle me rappelle... avant même que les convenances le lui permettent; elle n'a pu braver sa conscience pour m'aimer; mais elle brave le monde; sa loyauté seule l'enchaînait, et le jour qui la fait libre me la donne! Oh! Laurence, vous aviez raison, c'était de l'amour, un amour pur, sublime, comme je ne le comprenais pas... non cet entraînement facile qui trahit plus de faiblesse que de passion; non cet amour banal qui ne sait pas choisir : c'était une préférence passionnée, un culte éternel, un vœu sacré de l'âme, qui enchaîne toute la vie!... l'amour enfin d'une femme tendre, mais chaste, qu'un délire qu'elle ignore épouvante, et qui ne peut céder qu'aux entraînements de son cœur. — Et je l'accusais de froideur!... et je l'ai quittée... et j'ai blasphémé contre elle!... Malheureux! j'ai compromis notre avenir, qu'elle rêve en ce moment si beau!... Mais quelle démence!... Ne pouvais-je attendre un mois, un seul mois, et nous étions unis... Laurence était ma femme!... Oh! fatalité! malédiction! qu'ai-je fait?... cela est horrible! Un mois!... Oh! si je pouvais retrancher ce mois de ma vie!... Ce mariage... il est facile à rompre... Clémentine ne m'aime pas... s'il était temps encore... peut-être... J'irai consulter un avocat... Clémentine ne s'y opposera pas... On la mariera avec son cousin... Je sacrifierai toute ma fortune... oui, il est impossible qu'il n'y ait pas un moyen... Laurence

— Il ne s'est point expliqué; il a dit seulement que ma sœur savait bien pourquoi.

— Qu'est-ce à dire?... qu'entends-je? s'écrie M. Bélin transporté d'indignation... Elle sait pourquoi? Eh bien, qu'elle le dise, mordieu!... qu'elle le dise... Je ne laisserai point soupçonner l'honneur de ma famille... J'ai peine à me contenir... j'étouffe.

— Mais, papa, qui vous met donc si fort en colère? Mon beau-frère ne sera absent que pendant quelques jours. Il m'a dit, en m'embrassant, qu'il serait ici mardi...

— Ah! il t'a embrassée?

— Oui, et il m'a appelée sa jolie petite sœur... Il est si aimable, mon beau-frère; et puis il a une tournure si distinguée...

— Il me tarde de pénétrer cette énigme, reprit M. Bélin... il me tarde de voir ta sœur. Va demander si elle est réveillée.

Valérie, autorisée par l'ordre de son père, monta dans l'appartement de la mariée.

— Clémentine, es-tu réveillée?

La jeune femme était levée depuis longtemps. Elle avait peu dormi, et d'un sommeil pénible. Le bruit des chevaux l'avait réveillée, mais sans lui donner d'inquiétude. Il y avait tant de monde au château, et d'ailleurs plusieurs personnes, venues pour son mariage, devaient repartir le lendemain.

— Papa, s'écria Valérie du haut de l'escalier, *madame* est éveillée!

— Tais-toi donc, folle, dit Clémentine; tu vas ameuter tout le château.

Clémentine passa dans le salon qui tenait à sa chambre, et là elle attendit son père. Dès qu'elle l'aperçut, elle

courut l'embrasser, espérant lui dissimuler ce qu'elle éprouvait.

— Votre mari est parti, dit le père avec un mélange de tendresse et de sévérité.

— M. de Marny est parti! répéta Clémentine étonnée.

— Quoi! tu n'en sais rien?

M. Bélin jeta sur sa fille un regard terrible; son accès de colère lui reprit; mais Clémentine supporta ce coup d'œil accusateur sans se troubler, et M. Bélin se rassura.

— Votre mari est parti ce matin, madame, et il a dit que vous saviez la cause de son départ.

— Oui, ma sœur, interrompit Valérie, il m'a dit en parlant de toi : « Elle ne sera pas étonnée... elle sait bien pourquoi. »

M. Bélin eut encore un mouvement de colère; Clémentine sourit; la joie brillait sur son visage, et son père ne comprit rien à cette joie; c'était la joie malicieuse d'une femme qui croit s'être vengée.

— Ah! oui; je sais pourquoi... dit-elle.

— Je n'y comprends rien, reprit M. Bélin. Tu ne savais pas qu'il dût partir, et tu sais pourquoi il est parti... Les femmes sont inexplicables... Ah! j'y suis... m'y voilà. Valérie, va voir si l'on sert bientôt le déjeuner... Ah çà, ma petite Titine, tu as donc fait la minaudière, dit le bon père dès que Valérie fut éloignée.

Madame de Marny sourit avec embarras.

— Tu as eu tort, ma fille, tu as eu tort; les minauderies... vois-tu, les minauderies... et puis l'amour-propre... Ma fille, nous autres hommes... nous avons de l'amour-propre... et un jeune mari qui est amoureux... Vois-tu... c'est ton mari, au bout du compte... il a raison... et tu as tort... Allons, allons, c'est de l'enfantillage... Il ne faut

pas être une petite fille toujours... Que diable! tu as dix-huit ans, Clémentine; vous avez dix-huit ans, madame... Allons, embrassez votre père, et dites que vous ne le ferez plus.

Clémentine sauta au cou de son père.

— Ma fille, dit-il, tu es donc encore ma fille!... et il la serra tendrement sur son cœur.

Et puis M. Bélin se rappela confusément que la veille on lui avait parlé de cinquante mille francs compromis dans une faillite; il pensa que M. Dulac lui expliquerait le départ subit de son gendre, et il cessa de s'en inquiéter.

VIII

JE L'AI REVUE

Lionel était parti seul; il n'avait point emmené son valet de chambre, dans la crainte que ses bavardages chez madame de Pontanges ne l'instruisissent de son mariage.

Elle n'a aucune chance d'en entendre parler, pensa-t-il. Madame d'Auray a quitté Bléville depuis deux mois; Laurence n'a reçu personne encore; son grand deuil l'oblige à une entière réclusion; d'ailleurs, si elle me parle de ce mariage, je lui dirai qu'il était au moment de se conclure, mais que sa lettre a tout changé! Je la tromperai jusqu'à ce que j'aie les moyens de la rassurer... Je vais la revoir!...

Et il se rappelait le jour où il l'avait quittée, la dernière fois qu'ils s'étaient vus, et cette scène étrange, si

vivement empreinte dans sa mémoire... Il revoyait Laurence, pâle, faible, prête à lui donner tout son amour; il se sentait encore brûler de cette ardeur d'espoir qui l'enivrait alors... il allait retrouver son bonheur perdu... reconquérir la proie qui lui avait échappé... reprendre son doux roman où il l'avait laissé... Il était heureux; mais il y avait quelque chose d'infernal dans cette joie, dans cet amour flétri d'avance par un désespoir d'avenir.

Lionel cherchait à s'exalter pour se tromper : il sentait son bonheur impossible; il comprenait que sa conduite était coupable; il s'étourdissait de son amour pour se cacher qu'il se trouvait haïssable et malheureux.

Enfin, il prit le parti le meilleur à prendre dans une situation inarrangeable... suspendre sa pensée, s'il se peut; et comme il ne s'était point couché de la nuit, il s'endormit.

Il fallait choisir un chemin de traverse; on se trompa... ce ne fut que le lendemain, vers dix heures du matin, que M. de Marny arriva au château de Pontanges.

Il n'arrivait ordinairement que le soir. Laurence ne l'attendait pas de si bonne heure.

La veille, elle avait espéré qu'il viendrait. D'abord elle avait éprouvé de l'inquiétude de son peu d'empressement; puis elle avait réfléchi aux différentes chances qui peuvent retarder l'arrivée d'une lettre, aux inexplicables inconstances de la poste. Elle était bien certaine qu'il viendrait aussitôt qu'il aurait reçu sa lettre; mais elle pensait qu'il était possible qu'il fût quelques jours sans la recevoir.

— Madame, c'est M. de Marny qui vient d'arriver! dit sa femme de chambre en entrant vivement chez elle de l'air d'une personne qui sait apporter une nouvelle désirée.

Madame de Pontanges rougit; ses yeux étincelèrent de plaisir; et la vivacité de son regard, l'éclat de son teint, formaient un contraste risible avec ses longs habits de deuil.

— Je descends, dit-elle.

— M. de Marny n'est pas encore dans le salon; il a voyagé toute la nuit, et il vient de monter dans sa chambre pour s'habiller.

Il a passé la nuit en route, pensa madame de Pontanges; il ne vient donc pas de Paris?

— Faut-il faire du feu dans le grand salon?

— Non, ce n'est pas la peine; je le recevrai ici.

Oh! quelle différence! elle n'avait plus peur aujourd'hui... Ce n'était pas la même femme. Lionel ne la reconnaîtrait pas. Elle tremblait le jour qu'il revint le cœur si rempli d'espoir, il la trouva froide, embarrassée, n'osant parler de leur amour; elle imaginait mille prétextes pour éviter une émotion trop tendre; mais aujourd'hui c'est le contraire, elle est libre, elle ose aimer; son cœur ne rêve plus de combat.

Madame Ermangard entra.

— Ah! c'est ma tante! s'écria Laurence. Ma bonne tante, ajouta-t-elle, M. de Marny vient d'arriver. Je l'attends. Voulez-vous donner des ordres pour sa voiture? j'irai vous rejoindre bientôt.

Madame Ermangard, qui avait fait un mariage d'inclination dans sa jeunesse, s'éloigna respectueusement.

— Par ici, monsieur, par ici; madame est dans le petit salon.

— Me pardonnez-vous, madame, de vous déranger cette heure?

Le domestique qui l'avait amené sortit.

— Ah! Lionel! s'écria Laurence en s'élançant vers lui. Et tout en elle, son regard, sa démarche, sa voix, tout respirait le bonheur, et tant d'amour et de confiance!... Oh! c'était affreux!

— Quel bonheur! dit Lionel en la regardant tristement.

— Oh! je ne croyais pas vous revoir jamais, dit-elle. J'ai été bien malheureuse!... Ah! qu'il y a longtemps que je ne l'ai vu!... Lionel! Ah! mon Dieu... que je vous aime!...

— Asseyez-vous donc, dit M. de Marny en la voyant si émue. Vous avez été malade, on le voit; vous êtes maigrie : cela vous va bien.

— Qu'avez-vous, Lionel? vous avez l'air triste : vous plaignez-vous encore de moi?

— Moi, madame? oh! non.

— Madame! vous m'appelez *madame;* mais je ne suis donc plus votre Laurence? M'avez-vous déjà oubliée?

Lionel sourit; mais ce n'était plus ce sourire suave et plein d'amour qui rendait son visage si charmant. M. de Marny, en revoyant cette femme si franche, si passionnée, si naïve, avait perdu toute son assurance; il ne se sentait plus la force cruelle de la tromper; Laurence était trop chaste dans sa passion. Elle déconcertait le mensonge. Près d'une femme qui, en le revoyant, aurait fait du marivaudage, des phrases vagues, qui aurait allié un amour d'avenir avec les convenances sociales d'un veuvage récent, — et c'est ainsi que Lionel avait cru trouver madame de Pontanges; — près d'une femme froide, contrainte ou raisonnable, Lionel serait resté perfide; il aurait profité de son erreur, il l'aurait trompée; mais auprès d'elle... il était vrai. L'amour de Laurence était

trop naïf, trop honnête pour ne pas le désespérer. Elle était si loyalement soulagée de pouvoir l'aimer sans remords! elle disait : « Je t'aime » avec tant de hardiesse; elle venait à lui si bravement, qu'il ne pouvait se méprendre sur sa pensée. C'était toute sa vie qu'elle lui donnait, toute sa fortune qu'elle offrait; c'était enfin à son mari qu'elle croyait parler.

Il ne pouvait en douter, lui qui l'avait vue naguère si différente; il savait bien qu'elle n'était pas une femme légère, lui qui l'avait vue si longtemps résister.

O supplice! pouvait-il lui répondre : — Je ne suis plus libre... Adieu... Pouvait-il sans danger la réduire au désespoir?... Elle était en ce moment si heureuse! Il fallait bien mentir — mentir! à ce qu'on aime! c'est affreux!

Joseph entra.

— Monsieur, je viens de m'apercevoir qu'il manquait un boulon à la voiture; faut-il la mener tout de suite chez le charron? C'est qu'elle ne sera peut-être pas prête pour demain.

— Demain! vous partez demain? dit madame de Pontanges.

— Je suis obligé de vous quitter, répondit Lionel avec embarras. Vous permettez qu'on envoie ma voiture?...

— Oui, sans doute; allez vite.

Et dès qu'ils furent seuls :

— Partir sitôt, Lionel; pourquoi?...

— Je ne puis faire autrement; mais je reviendrai; d'ailleurs il n'est pas convenable...

— Que voulez-vous dire? qu'est-ce qui n'est pas convenable?

— Que dans les premiers temps de votre veuvage je vienne...

— Qu'importe? reprit madame de Pontanges avec impatience; que parlez-vous de convenances! Ne voulez-vous pas que j'affiche une douleur hypocrite? J'ai fait mon devoir, Lionel; j'ai soigné mon mari cinq ans avec courage. J'ai eu pour lui la pitié que l'on a pour un malheur; mais je ne l'ai point aimé; je ne puis regretter sans fausseté une existence dont il ne jouissait pas lui-même, et qui rendait la mienne misérable. Et d'ailleurs, que me fait le monde? je ne le vois pas! qu'importe ce qu'il dira maintenant?... plus tard, ma conduite lui sera expliquée. Si j'étais au désespoir de la mort de mon mari, je m'enfermerais pour le pleurer; je ne vous aurais pas écrit. Ah! Lionel! je comprends trop la véritable douleur pour la profaner par des grimaces. Il n'y a d'inconvenant que ce qui est mal... Oh! ne partez pas!... restez... j'ai tant besoin de vous voir. Nous avons perdu de si beaux jours!... Et les jours où je ne vous vois point ne comptent pas dans ma vie! Ah! restez! ne gâtez pas si vite ma joie, Lionel; restez.

Elle s'était approchée de lui en parlant ainsi; elle passa la main dans ses cheveux; elle lui baisa le front chastement; elle le caressait... elle qu'il avait toujours vue si froide, si réservée!

Oh! ce baiser, si fraternel pourtant, le transporta.

— Laurence! s'écria-t-il, vous voulez donc que je reste?... Vous me pardonnerez si... Mais non... non, il faut que je parte... je partirai.

Madame de Pontanges, ne comprenant rien à cette cruelle résolution, s'éloigna au désespoir et se laissa tomber sur son canapé.

— Je le sens, dit-elle : un malheur est entre nous; ce n'est pas ainsi que je devais le retrouver. Ah! peut-

être il ne m'aime plus. A force de chagrin, j'ai glacé son cœur.

Elle fondit en larmes; Lionel, en entendant les sanglots de Laurence, vit ses nobles résolutions l'abandonner.

— Elle le croit! dit-il, elle croit que je ne l'aime plus! cette pensée est insupportable.

Il se jette à ses genoux.

— O mon Dieu, pardonnez-moi! oh! je t'aime, hélas! je t'aime plus que jamais; pardon, si je t'ai affligée, mais ma tête était si troublée, j'ai été si horriblement malheureux depuis un mois! tant d'émotions...

— Quoi? dit-elle effrayée, que vous est-il arrivé?

— J'ai voulu me venger, pardon.

— Oh! je pardonne, si tu m'aimes, si tu me donnes le reste de ta vie.

Lionel était anéanti.

— Oui, s'écria-t-il d'une voix étouffée, mon amour est à toi pour la vie! Oh! que je t'aime! cela est horrible, mais jamais, je te le répète, jamais je ne t'ai plus adorée... Oh! ne pleure pas, ne doute pas de mon amour, Laurence : quel que soit notre avenir, il faudra croire que je t'aime.

— N'importe, il faudra le dire toujours, reprit Laurence avec grâce. Que j'ai eu peur! ajouta-t-elle en essuyant ses yeux, j'ai cru vous avoir perdu un moment.

— Ah! jamais, jamais, cela est impossible, rien ne pourra nous séparer... tu m'appartiens...

En disant ces mots, Lionel serrait Laurence dans ses bras avec une sorte de frénésie; son amour ressemblait à de la haine : un ennemi qu'on aurait séduit à force de beauté vous aimerait ainsi... Laurence le regardait avec effroi.

— Calmez-vous, disait-elle, je vous ai pardonné; mais qui vous afflige? est-ce quelque malheur de fortune? Non, je suis riche, vous le savez... ce ne peut être cela... Un voyage, une promesse?... mais non, non, rien ne peut nous séparer...

— Oh! comme tu m'aimais! s'écria-t-il d'une voix déchirante. Et, malgré lui, ses paroles d'amour, ses caresses étaient d'amers adieux; sa tendresse était du désespoir.

— Oh! promets-moi, dit-il, de ne jamais me haïr!

— Moi, te haïr, quelle idée!... je ne le pourrais pas!

— O mon amour!...

On entendit marcher vivement dans le corridor.

— Madame, dit Clorinde en ouvrant la porte, c'est un monsieur qui arrive à cheval; il demande à parler à M. de Marny tout de suite, tout de suite : il dit qu'il faut qu'il le voie absolument.

Lionel se troubla.

— Où est-il? je vais à l'instant...

— Non, dit madame de Pontanges en s'avançant vers la porte de manière à empêcher Lionel de sortir. Clorinde, allez vous-même dire à ce monsieur de monter ici, chez moi.

Lionel ne devinait pas quelle personne pouvait courir après lui jusque chez madame de Pontanges, mais un affreux pressentiment l'agitait. Son départ précipité avait dû jeter l'alarme dans la famille de son beau-père. — J'ai pourtant dit, pensait-il, que je reviendrai mardi... M'aurait-on suivi?... Comment sait-on que je suis ici?... Puis il songeait à Laurence : — Pauvre femme! si on lui apprend mon mariage, on va la tuer... Il était dans une angoisse mortelle.

Madame de Pontanges voyait sa confusion sans pouvoir

se l'expliquer; elle ne savait que penser de sa situation; mais elle comprenait qu'il fallait être malheureuse, et que ce mystère s'expliquerait d'une manière fatale.

— Je suis honteux, madame, de paraître chez vous sans y être autorisé; mais...

— A cette voix, Lionel tressaillit; il rougit de colère... et perdant toute présence d'esprit, il courut vers M. Dulac, indigné, furieux :

— Vous ici, monsieur! vous m'en rendrez raison.

— Monsieur de Marny, laissez parler monsieur, interrompit madame de Pontanges avec dignité.

— Je comprends votre rancune, mon cher Lionel, dit M. Dulac; mais quand vous saurez le motif qui m'amène, vous me pardonnerez d'avoir fait vingt lieues à cheval pour vous épargner un malheur.

— Je ne vous ai jamais rendu de services, je ne sais pourquoi vous vous mêlez de mes affaires.

— Parce qu'elles sont les miennes, monsieur; vous le saurez un jour...

Ferdinand parut fort content d'avoir trouvé cette réponse; les réponses énigmatiques ont l'art de fermer la bouche à tout le monde ou, sinon, de dérouter les gens par l'étonnement qu'elles inspirent et par l'espèce de travail auquel elles condamnent les esprits les plus irrités : pendant qu'ils cherchent à comprendre, ils se calment, et l'on finit par les dompter.

M. Dulac profita justement de la préoccupation où sa réponse d'oracle plongeait Lionel et Laurence pour les observer tous deux.

— Diable, pensa-t-il, je suis arrivé à temps; une heure encore, et je venais trop tard. — Cette pensée le transporta de plaisir. Par la suite on saura le secret de cette joie.

— Madame, dit Lionel, permettez que j'emmène monsieur quelques moments; une explication entre nous est nécessaire, il faut...

— Non, mon cher, interrompit Ferdinand, je n'ai rien à dire que madame ne puisse entendre, et je suis certain que si elle savait à quel point votre famille est inquiète de vous, elle serait la première à vous engager à l'aller rassurer. Il n'a prévenu personne de son départ, madame, et son beau-père, sa femme, étaient si tourmentés de son absence que...

— Sa femme! s'écria madame de Pontanges! sa femme!

Laurence pâlit d'une horrible manière, un tremblement nerveux saisit tous ses membres, elle tomba à genoux ne pouvant plus se soutenir.

— Que vous êtes méchant! s'écria Lionel en menaçant M. Dulac.

Il courut vers Laurence.

— Laissez-moi, dit-elle... il n'y a de méchant que vous... Oh! c'est infâme; laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je... je vous hais.

Lionel s'éloigna, il était anéanti...

Ferdinand s'approcha de madame de Pontanges pour l'aider à se relever.

— Ah! monsieur, dit-elle, je suis bien malheureuse!... Mais je vous remercie... C'est affreux! Je l'aimais tant! Ah! monsieur, merci; vous m'avez sauvée.

Elle est superbe comme cela, pensa M. Dulac en regardant Laurence; cette femme à genoux, avec sa robe de deuil, et ses beaux cheveux! et puis elle est naturelle, cette femme-là... point de phrases, point de gestes; c'est vrai tout cela... Simple, et courageuse... elle ne s'éva-

nouira pas... vous verrez qu'elle aura la force de ne pas se trouver mal... et puis quand elle sera seule, elle pleurera à en mourir. J'aime ça... c'est très-bien... voilà la femme vraie... Quelle attitude ravissante! Cette main qui retient son cœur est charmante, il faudra que j'indique ce geste à *madame Dorval.*

Et M. Dulac mettait sa vanité à contempler avec un sang-froid diabolique le drame qu'il avait arrangé. Il aida madame de Pontanges à se relever. Comme elle tremblait, la pauvre femme!

— Y a-t-il longtemps que vous êtes marié? demanda-t-elle à M. de Marny.

— J'ai reçu votre lettre le jour de mon mariage, et je suis parti...

Il y avait de l'amour dans cette réponse et dans la voix de Lionel; Laurence eut pitié de lui. Son indignation s'apaisa, elle pleura.

— Hélas ! dit-elle avec une douceur pleine de générosité, c'est ma faute, je vous ai écrit trop tard...

— Oh! ne me haïssez pas! s'écria Lionel en la suppliant à genoux... je suis si malheureux!...

Laurence jeta les yeux sur lui; il faisait mal à regarder; la colère, l'amour, la douleur, avaient bouleversé ses traits; il avait l'air d'un homme qui va mourir... il était impossible de ne pas lui pardonner.

Madame de Pontanges lui tendit la main; il la mouilla de ses larmes.

— Pauvre Lionel! dit Laurence; quel bonheur vous avez détruit! que deviendrai-je, moi?... et vous?... Est-elle aimable sa femme, ajouta-t-elle en se tournant vers M. Dulac, les yeux rouges de pleurs; l'aime-t-elle?

— Vous la connaissez, répondit Ferdinand, que cette

scène commençait à attendrir; c'est mademoiselle Clémentine Bélin.

Madame de Pontanges tressaillit. — Oh! oui, je la connais, dit-elle, je l'ai vue plusieurs fois... elle est belle, elle m'a déplu... Ah! j'avais deviné cela...

Et malgré elle Laurence retira la main que Lionel tenait encore.

— Adieu, dit-elle froidement, il faut que vous partiez.

— Oh! non.

— Je le veux.

— Non, je resterai pour me justifier, pour vous expliquer ma conduite, vous empêcher de me maudire.

— Vous ne pouvez rester ici.

— Ma voiture est cassée.

— La mienne va venir tout à l'heure, dit Ferdinand. J'ai tout prévu, j'ai pris un cheval à la dernière poste pour vous prévenir, et vous donner le temps...

— C'est trop de soins, interrompit Lionel, j'espère vous en témoigner bientôt ma reconnaissance.

— J'y compte bien, reprit Ferdinand avec dédain.

— Nous partirons ensemble, monsieur.

Les yeux de Lionel étincelaient de colère.

— Non; je vais de ce pas à Champigny. La duchesse m'a écrit; elle m'attend.

— Monsieur, il faut absolument que vous veniez avec moi.

— Je serai à vos ordres demain; mais aujourd'hui je ne puis vous accompagner.

Cependant l'air furieux de M. de Marny commençait à inquiéter Laurence. Elle comprenait le ressentiment de Lionel, et elle voulut rendre sa vengeance impossible en la retardant.

— Lionel, je vous ai dit adieu... Vous ne pouvez rester ici plus longtemps; on est inquiet de vous... Allez revoir ceux qui ont le droit de vous aimer.

Sa voix s'affaiblit à ces mots... Elle pleura. — Il le faut... Adieu... Partez.

— Quand vous reverrai-je?

— Hélas! jamais...

Lionel partit en faisant signe à M. Dulac de le suivre.

— Monsieur, dit madame de Pontanges à ce dernier, j'ai un service à vous demander... Je vous verrai tout à l'heure, n'est-ce pas?

Elle resta seule... seule avec son malheur! et la plus horrible des pensées!... JE VIENS DE LE VOIR POUR LA DERNIÈRE FOIS!

Une voiture de poste entra dans la cour.

On entendit encore la voix du postillon, celles de M. Dulac et de Lionel; ils parlaient haut; mais Laurence, assourdie par la douleur, ne put distinguer leurs paroles.

— C'est infâme, une telle conduite.

— Calmez-vous, je vous comprends à merveille.

— Je serai au bois de Boulogne après demain à huit heures avec Bonnasseau et le général Rapart.

— J'y serai; mais parlez plus bas. Je sais fort bien que vous devez désirer me tuer. Je vous empêche de vous déshonorer. Cela est trop juste.

Et la voiture roula sur le pavé.

Laurence ferma les yeux... elle se boucha les oreilles pour ne pas entendre le bruit des roues.

Il lui sembla que la voiture venait de passer sur son corps. Un froid mortel la saisit; elle espéra qu'elle allait mourir...

Et lorsque M. Dulac rentra dans le salon, il la trouva sans connaissance... par terre, évanouie.

IX

CONVERSATION

— Vous ne vous battrez pas avec M. de Marny, monsieur !

— Rassurez-vous, madame, Lionel sera le premier à renoncer à ce duel.

— Que voulez-vous dire?

— Oh! rien qui lui fasse tort dans votre esprit; son courage n'est pas douteux, il l'a montré dans plus d'une affaire. Mais je sais qu'une fois revenu de sa fureur, il comprendra que j'ai agi avec sagesse, dans ses intérêts, dans les vôtres surtout, madame, et son attachement pour vous est trop véritable pour qu'il ne me sache pas gré un jour de vous avoir... — il hésita... il allait dire sauvée, — de vous avoir servie à ses dépens.

— Vous croyez donc qu'il avait quelque attachement pour moi?

— Oui, madame; je lui rends justice, il vous aime avec passion; je dis plus, je ne crois pas qu'on puisse vous aimer davantage; mais il me semble qu'on pourrait vous plaire plus, vous comprendre mieux...

— Oh! jamais.

M. Dulac était très-adroit en parlant ainsi; il se hâtait de justifier Lionel; l'indignation que madame de Pon-

tanges eût ressentie, si elle avait douté de lui, aurait encore exalté sa passion, en donnant un aliment de plus à sa douleur... Ferdinand voulait sincèrement la consoler; en homme d'esprit, il satisfaisait son amour-propre en effaçant tout ce qui aurait pu l'irriter; mais il calmait son imagination en *désillusionnant* son amour.

Et Laurence se laissait aller à cette confidence pleine de tristesse et de charme; elle s'abandonnait à cette séduction de l'esprit si puissante, même sur la douleur, sans se douter qu'il l'aidait à supporter sa peine en ayant l'air de la comprendre, sans deviner que c'était déjà une consolation.

— Lionel vous aime, continua Ferdinand, mais il ne vous convient pas. C'est un homme charmant, plein d'esprit, mais pas en harmonie avec vos idées. Il se détournait de sa route pour vous aimer, vous verrez cela plus tard...

— Quelle fatalité ! Si j'avais écrit il y a quinze jours seulement...

—Ne vous plaignez pas, madame, c'est un bonheur...

— Un bonheur!... mais, monsieur, je sens bien ce que je souffre, je l'aime tant !

— Vous croyez?

—Oh ! je voudrais ne plus l'aimer... Dites-moi, est-ce vous qui avez fait ce mariage?

— Moi! non vraiment, je l'ai appris par son beau-père, qui allait vantant à tout le monde sa pénétration: Clémentine était folle de lui, disait-il. Elle le cachait bien, la sournoise; mais j'ai deviné cela, moi, j'ai vu cela tout de suite, un soir qu'il est venu dans notre loge aux Bouffes; et le lendemain j'ai été trouver mon homme, et je lui ai dit : « Ma fille vous aime, elle a huit cent mille

francs de dot et des espérances, cela vous convient-il? Allons, venez dîner chez nous ce soir, et si vous vous entendez avec elle, vous serez mon gendre. » C'était précisément le jour où Lionel a reçu cette lettre que vous lui avez fait écrire par M. le curé, je crois. Il était furieux, désespéré, le dépit lui a fait perdre la tête, il est allé chez M. Bélin. Un dîner n'engage à rien; mais la petite a joué la passion, et, une fois accueilli, Lionel s'est trouvé entraîné. Voilà comment cela s'est passé. Je n'en sais pas davantage. Il est venu ici plusieurs fois, m'a-t-il dit, vous avez refusé de le recevoir.

— Hélas! je le devais alors! Mais faut-il que je sois punie pour avoir eu le courage d'un si cruel sacrifice? C'est parce que je suis une honnête femme qu'il m'a quittée; c'est parce que cette vie de mensonge et de fraude m'était odieuse, c'est parce que l'intrigue m'est impossible, qu'il faut que je sois à jamais misérable! Et si j'avais été sa maîtresse, si j'avais méconnu pour lui tous mes devoirs, je serais maintenant heureuse, il ne m'aurait pas quittée; il serait là... près de moi... toujours... Oh! mon Dieu, c'est une horrible découverte que de se trouver victime de sa loyauté... Qu'il y a d'amertume dans cette pensée! oh! que cela est misérable de se repentir d'avoir bien fait... Il m'a quittée... il m'a quittée!... Et si j'avais été à lui!... maintenant, je pourrais être sa femme... je serais heureuse!...

— Ainsi est fait le monde, dit Ferdinand; une exquise délicatesse est une mine inépuisable de chagrins... Dans la retraite, les sentiments élevés ont moins d'inconvénients; là on peut risquer d'être parfait; la délicatesse des sentiments est le luxe de la vie intime; mais dans le monde, c'est une duperie continuelle. Pour vivre dans le

monde, il faut être, comme lui, égoïste, indifférent, obligeant toutes les fois que l'obligeance ne coûte rien ; l'important est de ne jamais se sacrifier à personne, et d'en avoir bien vite la réputation; non-seulement il faut être égoïste, mais il faut encore faire parade de son égoïsme. Vous n'êtes pas faite pour le monde, madame ; vous valez trop, il vous haïrait ; toutes vos actions y seraient un reproche. Il faut choisir : changer votre candeur contre une banalité perfide, vos sentiments élevés contre de mesquines spéculations, vos croyances contre des misères, et venir goûter toutes les délices de notre monde; ou bien garder votre âme pure, vivre votre vie de sacrifices, et rester ici toute votre jeunesse, seule avec vos illusions et vos regrets.

— J'aime mieux mourir ici, dit Laurence.

— Soit ; mais vous tenez encore au monde par un souvenir.

— Vos paroles sont envenimées, dit-elle; vous m'avez glacé le cœur.

— Tant mieux, vous en souffrirez moins, c'est la médecine moderne. On nous éteint pour nous guérir. Mais je reviendrai savoir de vos nouvelles, madame, si vous le permettez.

Le lendemain Ferdinand, fidèle à sa promesse, vint avec le prince de Loïsberg savoir des nouvelles de madame de Pontanges.

Elle ne voulut pas les recevoir.

— Je m'y attendais, dit Ferdinand; c'est trop tôt.

— Vous m'avez fait faire une gaucherie, dit le prince.

— Non, votre cousine est en deuil; vous lui devez une preuve d'intérêt, à cette veuve inconsolable.

M. Dulac et le prince remontèrent à cheval, et ils s'en

allèrent en causant de feu M. le marquis de Pontanges, et des amours de M. de Marny et de Laurence, toujours si singulièrement interrompus; et ils riaient comme des fous.

Pendant ce temps, madame de Pontanges, abîmée de tristesse, pleurait amèrement. Elle était loin de se douter que ses malheurs fussent si comiques.

X

DES COURBATURES DE L'AME

Lionel n'éprouvait plus qu'un sentiment, l'envie de se venger. Il se demandait pourquoi il n'avait pas satisfait sur-le-champ sa rage, pourquoi il avait attendu un jour avant de punir son ennemi; il ne comprenait pas ce qui l'avait obligé de partir, quelle force l'avait éloigné de Laurence; il oubliait qu'elle-même avait dit : « Partez, je le veux, partez... » et qu'à cet ordre il avait bien fallu céder. Mais son amour n'était alors qu'une peine secondaire. Sa haine pour Ferdinand, voilà ce qui enflammait son cœur. Il lui semblait que cet homme était son mauvais génie, et que tout irait bien dans sa vie, lorsqu'il aurait tué Ferdinand. Il le haïssait plus qu'un rival. Un rival, au moins, aurait eu un intérêt à lui nuire; mais à Ferdinand qu'importaient ses amours? De quel droit osait-il troubler son bonheur? Combien il le trouvait lâche, perfide! Oh! qu'il avait soif de son sang!

Ce fut bien pis encore lorsqu'il arriva à Paris, et qu'il interrogea Germain qui arrivait de chez M. Bélin.

— On est donc bien inquiet de moi au château?

— Non, monsieur. On sait bien que monsieur ne doit pas revenir avant mardi; il est même question de revenir *tout le monde* à Paris, si par hasard monsieur était retenu ici pour affaire.

— Quoi! personne n'est inquiet? Pourquoi donc M. Dulac est-il venu me chercher? Vous lui avez donc dit où j'étais?

— Moi, monsieur! Comment pouvais-je le lui dire? je ne le savais pas.

— C'est juste, Ferdinand l'a deviné... Cet homme est un démon... Ah! je me vengerai!...

— Dès que M. Dulac a su que monsieur était parti, continua Germain, il s'est vite mis en route.

— Et qu'a-t-il dit en apprenant que j'étais parti?

— Il a dit que cela ne l'étonnait pas; que vous aviez, sauf votre respect, de l'argent qui courait des risques chez un banquier, et que c'est pour ça...

— Bien, bien, c'est bon... Il craignait qu'on ne fût inquiet... il m'a joué...

Lionel courut chez Ferdinand; il savait bien qu'il était absent; n'importe! il avait besoin d'aller chez lui, d'y laisser sa carte, de lui rappeler l'heure, le jour de sa vengeance... Il courut aussi chez les témoins; il ne les trouva pas; il leur écrivit de venir le voir, qu'il avait un service à leur demander, qu'il les attendait le soir même.

Lionel était épuisé de fatigue lorsqu'il revint chez lui. Ses nerfs étaient détendus. Il n'avait plus la force d'être malheureux; son âme n'était point faite pour de si violentes agitations, cette passion était trop vivace pour cette

âme appauvrie par le monde. Sa passion était sincère, elle était puissante; mais cette grandeur ne lui venait pas d'elle-même, elle venait de son objet, et loin de son objet elle devait s'affaiblir. Le caractère élevé, grandiose, exalté de Laurence, avait donné aux sentiments de Lionel une impulsion violente, il est vrai, mais qui devait nécessairement se ralentir, se perdre même dans l'absence.

Et puis les continuelles contrariétés dans l'amour finissent par le lasser, l'éteindre. On lutte avec courage contre le malheur; mais les *tracasseries*, les taquineries dans la passion, usent, désenchantent; notre désespoir se tourne en mauvaise humeur, et notre chagrin en ennui. L'âme enfin éprouve une courbature qui lui ôte la vie, et l'on sent le besoin de se débarrasser de sa passion, comme d'un fardeau trop pesant qui accable, comme d'un travail trop aride qu'on n'a plus le courage d'accomplir.

XI

UNE SURPRISE

Or, pendant ce temps, M. Bélin avait une idée.

L'ancien banquier, comme tous les hommes qui ont aimé sous l'Empire, avait conservé l'habitude des attentions délicates, vulgarisées sous le nom de *surprises*.

M. Bélin excellait dans la surprise.

Sa femme, un jour en se mettant à table, avait trouvé une clef sous sa serviette.

C'était la clef du beau château de Boismont, que nous

avons habité avec lui naguère, à l'époque du mariage de Clémentine.

Ces attentions dont on rit maintenant avaient du bon : elles prouvaient d'abord de la générosité, puis le soin que l'on avait eu de penser à nous; non-seulement on donnait avec plaisir, mais on se faisait une grande affaire de la manière ingénieuse avec laquelle on voulait faire parvenir un don.

On donne de nos jours avec autant de plaisir sans doute, mais avec moins d'importance; on est gracieux avec dédain, on est généreux par hasard; on dit : « J'ai rapporté cela de Londres, le voulez-vous?... » La délicatesse est de paraître n'avoir point pensé à vous : c'est un raffinement très-recherché.

Donc M. Bélin aimait les surprises; il avait fait des milliers de surprises à ses filles quand elles étaient petites; leur enfance ne fut, pour ainsi dire, qu'un enchaînement de surprises non interrompu.

Elles trouvaient tantôt des bonbons dans leurs sacs à ouvrage, de l'argent dans leurs assiettes à déjeuner, des polichinelles dans leur lit : c'étaient des petites filles bien heureuses et bien enviées par leurs jeunes amies.

Et madame Bélin, que d'agréables surprises elle éprouva!... chacun des gros diamants qui composaient sa parure lui était venu d'une manière différente.

— Madame, vint lui dire un jour un petit ramoneur, vous venez de laisser tomber votre boucle d'oreille.

Et il lui remet une superbe girandole de diamants.

— Ce n'est pas à moi, mon enfant.

— Si fait, madame, je viens de voir la pareille sur votre cheminée.

Madame Bélin trouva en effet la seconde boucle d'oreille

sur sa cheminée... et, plus loin, M. Bélin qui riait de son étonnement, comme un gros bonhomme généreux.

Une autre fois, madame Bélin fut encore plus élégamment fêtée. Elle appelait son chien pour le caresser, et le beau Landry, qui était un chien anglais à poils ras, ne venait pas. Madame Bélin veut savoir quel obstacle le retient, elle court à lui, et voit qu'il est attaché à sa commode par une admirable chaîne de diamants; et M. Bélin était encore là, caché derrière un paravent, qui faisait de gros yeux à Landry pour l'empêcher de remuer, dans la crainte qu'il ne rompît la chaîne.

Toutes ces attentions délicates faisaient le sujet de la conversation pendant un mois. M. Bélin disait avec complaisance d'un homme avare : « Il n'attache pas ses chiens avec des diamants. »

Il disait aussi en riant qu'il avait fait à sa fille une agréable surprise : « J'ai deviné qu'elle aimait M. de Marny; je le lui ai donné pour mari. » Il ajoutait à cela une foule de malices légères que je vous épargne.

Enfin, M. Bélin n'avait plus qu'une seule personne à surprendre :

Son gendre.

C'était donc sur Lionel que devaient désormais pleuvoir ses attentions délicates.

— Mon gendre est à Paris, pensa M. Bélin, il ne nous attend pas : il faut aller subitement le surprendre.

Et M. Bélin appuyait sa résolution de raisonnements fort judicieux, car le jugement le plus sain présidait toujours aux emportements de son âme, aux splendeurs de sa générosité.

— Des diamants, disait-il, je donne des diamants à ma

femme : c'est un capital qui reste ; ce sont des folies raisonnables ; l'argenterie et les diamants, voilà les seules fantaisies qu'un homme prudent doive se permettre.

Cette fois, il se disait en allant à Paris :

— Je fais d'abord une surprise agréable à mon gendre ; puis je l'empêche de revenir ici et de manquer une affaire importante pour le plaisir de revoir un jour plus tôt sa petite femme. Il va bâcler cette affaire pour être libre plus vite ; il ne faut pas cela : allons le rejoindre ; ma fille s'ennuie, partons. Vous me direz : la maison n'est pas encore prête ; tant mieux ! *Titine* donnera elle-même les ordres aux tapissiers, et tout sera plus à son goût. D'ailleurs, s'il le faut, Lionel restera quelques jours encore dans son appartement de garçon. Cette petite séparation ne fera point mal : les obstacles, oui les obstacles rendent l'amour plus doux ; nous savons cela, nous autres vieux renards. Et puis, ils s'arrangeront comme ils voudront, ça ne me regarde pas.

M. Bélin se frotta les mains ; il annonça ses projets à ses deux filles, et toute la maison fit pour le lendemain ses préparatifs de départ.

XII

DE SURPRISE EN SURPRISE

Lionel avait la fièvre ; il était malade, réellement malade, lorsqu'on entra chez lui ce jour-là à huit heures.

On lui remit un billet d'invitation conçu en ces termes :

« Madame Clémentine de Marny prie M. de Marny de » lui faire l'honneur de venir dîner chez elle aujourd'hui, » ce 11 mai, à six heures.

» 39, rue de la Bruyère. »

L'écriture était contrefaite : c'était M. Bélin lui-même qui avait dicté le billet et qui avait exigé que l'on mît madame Clémentine ; c'était son style à lui.

— Qui est-ce qui vous a remis ce billet ?

— C'est la femme de chambre de madame, répondit le domestique... Madame est arrivée hier soir avec monsieur son père.

— Ah !...

On entendit marcher dans l'antichambre.

— Vous ne nous attendiez pas, mon gendre, cria M. Bélin en entrant tout à coup sans être annoncé... cela vous surprend ; nous voilà tous de retour... nous ne pouvions plus y tenir ; ma fille était inquiète, et moi je m'ennuyais. Mais qu'est-ce que vous avez donc, vous ?

— Je suis un peu malade ; j'ai la fièvre... Ce n'est rien ; je me lève à l'instant, et je vais chez vous.

— Non pas, mon cher, vous êtes malade ; il faut vous soigner. Clémentine va venir...

— Mais je vais à merveille, reprit vivement Lionel ; je n'ai qu'un peu de fatigue ; j'ai couru pour affaires tous ces jours-ci... J'irai dîner avec vous : ce n'est rien.

— Eh bien ! mon cher, croyez-moi, gardez le lit ce matin, je viendrai à six heures vous chercher dans une bonne voiture ; vous n'aurez pas froid, et un bon dîner vous guérira tout à fait. Aussi bien, ma fille ne sera pas fâchée d'être seule chez elle ce matin. Elle a bien des choses encore à faire arranger dans sa nouvelle maison.

— Comment, ce n'est pas chez vous ?...

— Non, c'est une surprise que je voulais vous faire; mais le mot est lâché, nous vous recevrons chez vous, mon gendre, et j'espère que vous vous y trouverez bien.

Lionel bégaya quelques phrases de remercîments, puis il ajouta, en essayant de sourire :

— Puis-je savoir au moins où demeure ma femme ?

— L'adresse est sur le billet, étourdi!

M. Bélin prit alors la lettre d'invitation et lut : 39, rue de la Bruyère.

— Mais vous n'avez pas besoin de vous tourmenter; je viendrai vous chercher moi-même. Je me charge de vous présenter à la maîtresse de la maison, madame Clémentine de Marny. Vous n'avez donc pas lu le billet ?

— Si; mais j'ai pris tout cela pour une mauvaise plaisanterie.

— C'est une plaisanterie, en effet, mon gendre, mais quand vous verrez votre maisonnette, vous la trouverez bonne, la plaisanterie. Je ne suis pas un mauvais plaisant, moi. Mais parlons sérieusement, cette affaire qui vous tourmente s'arrange-t-elle? Puis-je vous être utile?

— Elle est complétement terminée, dit Lionel, tout s'est arrangé.

— Ah bon! votre père ne perdra donc rien dans cette faillite ?

Lionel ne comprenait pas. Mais il se rappela les contes que Ferdinand avait faits pour expliquer sa fuite, et il eut la présence d'esprit de continuer le mensonge.

— Rien. Ce n'était qu'une alerte, dit-il.

M. Bélin s'éloigna satisfait.

— A six heures! cria-t-il encore sur l'escalier.

— A six heures, pensa Lionel, j'ai quelque temps encore à moi...

Il aurait dû dire à elle, car le souvenir de madame de Pontanges fut encore ce jour-là le seul aliment de sa pensée.

XIII

LA VIE ÉLÉGANTE

Figurez-vous une bonbonnière, une maison toute de mousseline et de soie, brodée, plissée, coquette comme une petite-maîtresse. Tout en elle est soigné... les tentures sont fraîches et parsemées de fleurs; les tapis sont blancs avec des dessins légers; les meubles sont frêles et charmants, ils sont ornés de bouffettes de rubans; les fenêtres ont des stores de soie; les portes ont des rideaux de soie; les escaliers ont des tapis; des étagères en bois de palissandre sont couvertes de porcelaines et de riens délicieux; il y a des fleurs dans tous les vases; il y a même de jolis meubles faits exprès pour recevoir des fleurs.

Des tableaux, pas un; mais des chinois, beaucoup; des vieilleries en grand nombre; — mais des souvenirs, pas un... Ces gens-là n'ont point voyagé. — N'importe, c'est joli, c'est coquet, c'est élégant. L'étoffe qui recouvre les murs ressemble à une robe de femme; on a peur de les chiffonner en les regardant, tant leurs vêtements ont de fraîcheur; on a peur de s'asseoir, peur de marcher... On ne cause pas, on regarde; tout est pour les yeux, et les

— Comment, ce n'est pas chez vous ?...

— Non, c'est une surprise que je voulais vous faire ; mais le mot est lâché, nous vous recevrons chez vous, mon gendre, et j'espère que vous vous y trouverez bien.

Lionel bégaya quelques phrases de remercîments, puis il ajouta, en essayant de sourire :

— Puis-je savoir au moins où demeure ma femme ?

— L'adresse est sur le billet, étourdi !

M. Bélin prit alors la lettre d'invitation et lut : 39, rue de la Bruyère.

— Mais vous n'avez pas besoin de vous tourmenter ; je viendrai vous chercher moi-même. Je me charge de vous présenter à la maîtresse de la maison, madame Clémentine de Marny. Vous n'avez donc pas lu le billet ?

— Si ; mais j'ai pris tout cela pour une mauvaise plaisanterie.

— C'est une plaisanterie, en effet, mon gendre, mais quand vous verrez votre maisonnette, vous la trouverez bonne, la plaisanterie. Je ne suis pas un mauvais plaisant, moi. Mais parlons sérieusement, cette affaire qui vous tourmente s'arrange-t-elle ? Puis-je vous être utile ?

— Elle est complétement terminée, dit Lionel, tout s'est arrangé.

— Ah bon ! votre père ne perdra donc rien dans cette faillite ?

Lionel ne comprenait pas. Mais il se rappela les contes que Ferdinand avait faits pour expliquer sa fuite, et il eut la présence d'esprit de continuer le mensonge.

— Rien. Ce n'était qu'une alerte, dit-il.

M. Bélin s'éloigna satisfait.

— A six heures ! cria-t-il encore sur l'escalier.

— A six heures, pensa Lionel, j'ai quelque temps encore à moi...

Il aurait dû dire à elle, car le souvenir de madame de Pontanges fut encore ce jour-là le seul aliment de sa pensée.

XIII

LA VIE ÉLÉGANTE

Figurez-vous une bonbonnière, une maison toute de mousseline et de soie, brodée, plissée, coquette comme une petite-maîtresse. Tout en elle est soigné... les tentures sont fraîches et parsemées de fleurs; les tapis sont blancs avec des dessins légers; les meubles sont frêles et charmants, ils sont ornés de bouffettes de rubans; les fenêtres ont des stores de soie; les portes ont des rideaux de soie; les escaliers ont des tapis; des étagères en bois de palissandre sont couvertes de porcelaines et de riens délicieux; il y a des fleurs dans tous les vases; il y a même de jolis meubles faits exprès pour recevoir des fleurs.

Des tableaux, pas un; mais des chinois, beaucoup; des vieilleries en grand nombre; — mais des souvenirs, pas un... Ces gens-là n'ont point voyagé. — N'importe, c'est joli, c'est coquet, c'est élégant. L'étoffe qui recouvre les murs ressemble à une robe de femme; on a peur de les chiffonner en les regardant, tant leurs vêtements ont de fraîcheur; on a peur de s'asseoir, peur de marcher... On ne cause pas, on regarde; tout est pour les yeux, et les

yeux ne peuvent se détacher de ces merveilles de la mode.

Une jeune femme, comme une fée gracieuse, règne dans ce palais mignon. Sa parure est en harmonie avec ce qui l'entoure; sa robe est brodée, son fichu est brodé, ses bas sont brodés : elle a des rubans dans les cheveux, des rubans sur les épaules, des nœuds de rubans sur la poitrine, des rubans à ses poignets, à sa ceinture; elle est pavoisée comme un mât de cocagne; elle est élégante, ravissante; tout ce qu'elle porte est de bon goût, et elle le porte avec grâce.

Elle est assise sur un canapé à balustrade, un canapé à coquetterie, à pauses étudiées, un canapé qui fait valoir le bras et lui permet de s'arrondir avec nonchalance; un *balcon* de boudoir, qui donne aux personnes qu'il soutient toute la désinvolture d'une femme assise à sa fenêtre, le coude appuyé sur la balustrade, la tête penchée sur sa main, et regardant au loin la route par où celui qu'elle aime doit venir.

Cette femme était Clémentine; elle était bien jolie ce jour-là. Belle de sa parure qu'elle avait choisie, belle de la langueur qu'une situation romanesque lui donnait, Clémentine était, comme presque toutes les Parisiennes, distinguées sans élévation dans les idées, intelligentes sans imagination; dans leurs sentiments, plus gracieuses que tendres; enfin éminemment façonnées pour le monde; grêles et mesquines dans les grandes situations, dans tous les malheurs qui demandent de l'élan et de la passion, mais charmantes dans les émotions contraintes et dans les malheurs à leur taille. Clémentine avait le cœur aimant; mais elle avait l'âme terre à terre, si l'on ose s'exprimer ainsi : point de rêverie dans la pensée, point de mélancolie, et cependant susceptible d'un profond atta-

chement. Dans la vie intime, de confidence, de sentiments, dans une situation vulgaire, elle eût été fade et peut-être ennuyeuse, mais alors elle apparaissait séduisante. Les personnes pleines de goût et de convenances, dans une situation difficile et compliquée, sont placées à leur avantage; toutes les gaucheries qu'elles ont le tact d'éviter leur comptent comme autant d'actions délicates. Elles empruntent enfin à leur position romanesque une grâce qui leur manque, le prestige de séduction que les femmes plus exaltées et plus poétiques ne tiennent que d'elles-mêmes.

Ainsi, le jour de son mariage, au pied de l'autel, cachant ses larmes avec modestie, Clémentine parut charmante à son mari.

Ainsi, quelques heures plus tard, avec son dépit mesquin, son désespoir ingénieux, sa dignité de pensionnaire, sa jalousie sans passion, Clémentine parut froide, exagérée, et son mari la quitta avec colère, mais sans regret : ce n'était plus la même personne.

Mais ce charme de contrainte, cette tristesse de bon goût, elle l'avait retrouvée dès que l'heure des grandes émotions fut passée. Clémentine était en ce moment *la femme* telle qu'il faut que soit la femme dans la vie réelle, telle que M. de Marny l'aurait désirée s'il n'avait point connu Laurence, qui était une femme d'exception; et malheur à qui s'arrête aux exceptions. Clémentine avait ce qu'il faut pour plaire, ce qu'exige le bonheur dans le monde :

De l'imagination,	point.
De l'esprit,	peu.
De l'instruction,	assez.
De l'intelligence,	beaucoup.

De là vient qu'elle était à la fois coquette et bonne ménagère, deux qualités indispensables à la femme.

Plusieurs des personnes qui devaient dîner chez madame de Marny étaient arrivées et s'occupaient à admirer la nouvelle demeure de la jeune mariée, lorsque M. Bélin et Lionel entrèrent dans le salon.

Clémentine alla au-devant d'eux avec empressement, elle embrassa son père et tendit gracieusement à son mari sa main qu'il baisa.

— Vous êtes bien aimable, dit-elle, d'accepter cette invitation; je craignais...

—Ah! voilà comme tu traites ton mari, s'écria M. Bélin, tu ne l'embrasses pas, tu fais la femme comme il faut; bon, bon, comme tu voudras, ma fille, chacun sa manière. Eh bien, mon gendre, que pensez-vous de votre maisonnette?

Lionel s'extasia sur le bon goût qui avait présidé à l'arrangement du salon.

— C'est Clémentine qui a choisi tout cela, reprit M. Bélin, voilà un an que je lui ai donné ce pavillon, dont elle a fait un petit palais; c'est elle, mon gendre, qui a brodé ce meuble; quelle patience, que de points il y a sur tous ces fauteuils! Ah! c'est un travail de fée...

— Vous ne dites pas que j'ai aidé ma sœur, dit Valérie; c'est moi qui ai fait la chaise sur laquelle vous êtes assis, où il y a un perroquet, papa.

— Ceci est une impertinence, mademoiselle; venez m'embrasser, petite perruche.

Pendant que Valérie allait cajoler son père, M. de Marny s'approcha de Clémentine.

— Quoi, c'est vous qui avez brodé tout ce meuble!

dit-il ; je ne vous connaissais pas alors, sans doute c'est à *lui* que vous pensiez en y travaillant.

Clémentine fut quelque temps avant de comprendre ces paroles, elle avait oublié son mensonge.

— A qui? dit-elle.

— A celui que vous espériez alors épouser.

— Ah! fit-elle. Et malgré elle Clémentine sourit.

Lionel la regarda avec étonnement. Leur situation singulière n'était pas sans charme pour lui : ce qui est très-romanesque n'est jamais ennuyeux; et les hommes ne sont très-malheureux que lorsqu'ils s'ennuient.

Un domestique apporta un billet et le remit à M. Bélin.

— Ce n'est pas pour moi, dit le beau-père : *Madame, madame de Marny*... Ma fille, ceci vous regarde.

Clémentine prit le billet.

— C'est la première lettre que je reçois depuis mon mariage, dit-elle.

Elle lut le billet...

— M. Dulac m'écrit qu'il ne viendra pas... dites qu'on serve le dîner.

— Ferdinand! s'écria Lionel, il est ici, vous l'attendiez?

— Il arrive à l'instant de la campagne, il ne peut venir que ce soir.

— Il viendra ce soir?

Lionel vit que son étonnement paraissait étrange, il ajouta : — Et quelle excuse donne-t-il pour ne pas dîner avec nous?

M. de Marny, en disant cela, se tourna vers sa femme comme pour la prier de lui laisser lire le billet qu'elle tenait dans sa main.

— J'en suis bien fâchée, dit-elle en souriant, mais il m'est impossible de vous montrer ce billet.

— Des secrets pour moi, déjà? reprit Lionel avec amertume.

L'air calme et presque heureux de Clémentine le rassura.

— Vous ai-je demandé vos secrets, moi? dit-elle, je les respecte... ne le savez-vous pas?

Sa voix, en disant ces mots, avait un accent de reproche si touchant, si résigné, que M. de Marny en fut touché.

Saurait-elle d'où je viens, pensa-t-il... Ferdinand m'aurait-il doublement trahi? Et dès lors Lionel fut tourmenté d'une inquiétude nouvelle... L'idée de revoir Ferdinand l'agitait, et il s'étonnait cependant de n'éprouver plus contre lui autant de haine. Il se demandait ce qui l'avait changé... Mille sentiments confus se combattaient dans son âme. Son imagination était déconcertée par des événements qui arrivaient tout différents de ce qu'il les avait rêvés : il était pris au dépourvu. Le retour inattendu de son beau-père, de sa femme que le matin même il croyait ne plus revoir, cette continuation d'un lien qu'il méditait toujours de rompre; ce mariage auquel tout le monde croyait, et que lui espérait encore pouvoir casser; cet homme qu'il voulait tuer comme un ennemi et qui devait ce jour-là dîner avec lui; cette femme qu'il aimait, cette Laurence pour qui il avait tout quitté et qui l'avait chassé : ce conflit d'événements avait troublé sa tête. Il sentait qu'une puissance plus forte que sa volonté présidait à sa destinée. Tout ce qu'il méditait se trouvait si naturellement dérangé, il voyait ses projets rejetés si loin, ses plans tellement impossibles à réaliser, qu'il s'abandonnait au courant qui l'entraînait avec l'indifférence d'un homme qui n'a plus foi dans le bonheur, et qui n'est plus responsable de sa vie.

Il s'était dit : Je trouverai Clémentine froide, craintive, triste, embarrassée, et nous aurons ensemble une explication franche, qui, d'une manière ou d'une autre, nous rendra libres tous deux...

Et point du tout, il retrouvait une femme pleine de grâce et d'assurance, l'accueillant avec coquetterie, résistant à ses caprices avec douceur et fermeté, lui parlant presque de ses sentiments pour une autre, qu'il croyait si bien cachés; l'intriguant comme s'il était au bal de l'Opéra, lui cachant un billet qu'il veut lire, pour mieux piquer sa curiosité; enfin à son aise auprès de lui, et montrant dans les moindres actions, dans les paroles les plus insignifiantes, un tact, une finesse, qu'il n'avait pas encore remarqués en elle : enfin une femme jolie, élégante, coquette, à laquelle il était impossible de parler de *séparation*.

Placé en face d'elle, à dîner, il rencontra plus d'une fois ses regards, et la joie mêlée de tristesse qu'ils exprimaient l'étonna plus d'une fois.

Il y avait aussi dans les objets qui l'entouraient quelque chose qui agissait sur lui en dépit de lui-même, c'est le bien-être d'une bonne, d'une agréable maison. Clémentine, aux yeux de son mari, s'embellissait des avantages qu'elle apportait dans la communauté, et que personne ne pouvait faire valoir mieux qu'elle. Cela est affreux à dire, mais l'homme le plus romanesque n'est pas insensible aux douces réalités de la vie; cette jolie maison si fraîche, si élégante, si confortable, n'avait pas fait une légère impression sur les pensées de M. de Marny. On sait à quel point toutes les douceurs d'une existence élégante lui étaient devenues nécessaires par suite de son éducation. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent pas

vivre sans leurs aises; ils ne sont pas endurcis aux fatigues, aux privations, par les longs voyages ou les chances de la guerre; ils n'ont point dormi à la belle étoile, mangé du cheval ou de vieux coqs; ils n'ont pas couru deux jours et deux nuits pour apporter une nouvelle; ils n'ont point navigué par un temps d'orage; ils n'ont point franchi d'éternels déserts; ils n'ont souffert ni le chaud, ni le froid, ni la faim, ni le sommeil. On les a élevés dans *du coton*, ils n'ont dormi que sur la plume, ils ne se sont assis que sur la soie. On les a nourris de crème et de gâteaux quand ils étaient petits, et maintenant ils vivent de truffes et de *plumstecks*. Ils se font conduire dans de bonnes voitures par de bons cochers, dans une bonne loge au spectacle. Ils sont à merveille chez eux. On ne saurait inventer un soin pour eux qu'ils n'aient eu déjà eux-mêmes... Je vous défie de trouver quelque chose à leur donner... Ils ont acheté tout ce qui peut plaire; ils ne laissent rien à faire à ceux qui les aiment; ils ont prévenu d'avance tous leurs désirs. Aussi quand ils sortent de l'atmosphère qu'ils ont chauffée et parfumée pour eux-mêmes, ils sont mal, très-mal. Tout leur est supplice et privation... Ce n'est pas leur faute vraiment; on les a élevés à cela, et ils ne peuvent plus se passer du bien-être de leur vie; et ils se sentent malheureux près de la personne la plus aimable, s'ils ne trouvent pas chez elle le confortable qu'ils ont chez eux; ils préfèrent au bout d'un certain temps la femme insignifiante chez qui l'on dîne bien, à la femme la plus séduisante dont le cuisinier est douteux, dont le dîner est mal servi. Cela est triste, mais c'est vrai. Autrefois on ne disait pas ces misères-là dans les romans, les héros étaient sensés ne vivre que d'amour; mais nous peignons le monde tel que

nous le voyons, tant pis pour la vérité si elle n'est pas belle.

Lionel était heureux de se sentir si bien, mais il était honteux et embarrassé de ce bonheur. Il se trouvait misérable d'attacher tant d'importance à ces sortes de choses grossières, lui qui avait essayé de vivre d'amour et de chimères. Il se méprisait, mais il se *raccoutumait* à ces petites délices, et ce n'était pas sans un souvenir moqueur qu'il se retraçait les fantastiques repas de Pontanges, si froids, si mal servis, si mauvais, dans de l'argenterie terne, vieillie, dans une salle à manger froide et moisie, et entourée de convives si lourds et si ennuyeux !

Car il faut en convenir, la bonne tante, le bon curé, la hideuse Clorinde, l'aimable sous-préfette, étaient des gens insupportables ; il fallait une bien violente passion pour subir leur présence tous les jours sans murmurer.

Lionel jouait machinalement avec sa fourchette pour cacher son embarras, et cette fourchette était si belle, le dessin gothique des ornements était de si bon goût, et puis son chiffre, son chiffre qu'il voyait là, lui qui voulait rompre son mariage. C'eût été dommage de faire fondre cette belle argenterie.

— Ces réchauds sont admirables, dit quelqu'un ; le beau service !

— C'est un présent de mon père, répondit madame de Marny.

— Comment trouvez-vous ça, mon gendre ? dit M. Bélin ; cette argenterie anglaise dans le dernier genre ?...

— C'est ravissant, reprit Lionel.

— Ce qu'il y a de plus beau, c'est la soupière, mais elle n'est pas encore prête. Ce maudit graveur n'en finit pas... Il te manque encore, ma fille, d'autres petites choses ; tu

auras e tout la semaine prochaine... Sans le chiffre qu'il a fallu mettre, tout cela serait prêt aujourd'hui... Regardez-moi ce couteau, comme c'est fait.

— Cette salle à manger est bien jolie, dit M. de Marny, que l'argenterie commençait à ennuyer.

— Elle est toute pareille à celle de madame ***, reprit Clémentine... Mais vous verrez ma chambre; elle est de mon invention; je crois que ce sera la plus belle de toute la maison.

— Nous allons la voir tout à l'heure.

— Non, non; elle n'est pas encore achevée, vous ne la verrez que demain.

— On y travaille encore?

— Oui, mon père.

— Eh bien! où donc vas-tu demeurer?

— Chez vous, mon père, dit Clémentine en rougissant.

Clémentine se hâta de changer la conversation.

— Il n'y a d'habitable ici que l'écurie. Vous pouvez envoyer vos chevaux dès demain, dit-elle en s'adressant à son mari; vous voyez, ajouta-t-elle avec coquetterie, que je sais flatter vos manies... Votre appartement est à peine commencé, et vos chevaux sont déjà logés.

M. de Marny sourit gracieusement, et jeta sur Clémentine un regard plein de reconnaissance, car il était sensible à cette flatterie.

Pouvait-il sans ingratitude quitter une maison si gracieusement préparée pour lui, et abandonner une femme qui avait songé à ses chevaux?

Lionel se dit qu'il fallait au moins paraître heureux, pour reconnaître tant de soins; et il fit un effort sur lui-même, ou plutôt il crut faire un effort sur lui-même. Il causa, il taquina sa belle-sœur, il flatta son beau-père, il se

montra fort empressé pour les deux femmes placées à côté de lui; il conta des folies, et fut enfin très-gai, très-spirituel et très-aimable.

Après dîner, on servit le café... Clémentine en offrit une tasse à son mari. Lionel regarda la tasse : porcelaine du Japon, pensa-t-il; il regarda Clémentine.

— Quelle jolie ceinture ! lui dit-il; le bleu vous sied à merveille.

— Il en est amoureux fou, répéta M. Bélin qui les regardait. Le fait est qu'elle est bien gentille ce soir... Allons, ma fille, s'écria-t-il, fais-nous donc les honneurs de ta maison... Montre-nous ta chambre; il ne pleut pas, allons voir les écuries ; c'est un troisième salon.

— Oui, dit Lionel, voyons les écuries.

Et l'on descendit dans la cour, admirant çà et là l'escalier, le vestibule, l'antichambre.

Enfin, on ouvrit la porte de l'écurie... C'était en vérité quelque chose de merveilleux... Des stalles en bois sculpté, des mangeoires en marbre blanc, de jolies lampes de bronze, et puis le nom des chevaux écrit en lettres gothiques :

JOHN-BULL. — CHATAM. — YORK. — TRISTAN.

— Quoi ! vous savez le nom de mes chevaux, dit Lionel, et vous avez déjà eu le temps de le faire écrire ?...

— Oui, reprit Clémentine heureuse du plaisir que cette attention causait à son mari... Il m'a fallu beaucoup d'intrigue pour cela... Mais votre cocher n'est pas discret.

— Quel est ce quatrième cheval, TRISTAN ? je ne le connais pas.

— C'est le mien, dit Clémentine; l'admettrez-vous en si bonne compagnie ?

— Vous montez à cheval! Ah! c'est charmant!... Quelles belles promenades nous ferons ensemble!...

— Ma fille est superbe à cheval, dit M. Bélin; c'est une amazone!

On retourna dans le salon. Lionel était séduit. Une pensée l'inquiétait: il y avait un an que Clémentine faisait arranger cette maison. Peut-être le cousin aimait-il les chevaux? Il lui vint à l'idée de faire babiller Valérie sur sa famille.

— Votre cousine est très-spirituelle, dit-il en désignant une des femmes qui étaient placées à table près de lui.

— Oh! vous ne connaissez pas encore toute notre *tribu*, reprit Valérie; nous sommes très-nombreux. J'ai des parents partout, en Normandie, en Picardie; j'ai un oncle qui est préfet à ***.

— Vous avez aussi, dit Lionel, saisissant cette occasion d'avoir des renseignements sur son rival, vous avez aussi un cousin en Espagne.

— Ah! vous le connaissez?

— Non... On le dit charmant.

— Charmant! s'écria Valérie en partant d'un éclat de rire; charmant! un gros joufflu qui ne dit que des bêtises. Ah! si Clémentine vous entendait, elle rirait bien!

Lionel ne revenait pas de sa surprise...

— Clémentine m'a donc trompé... Quelle ruse... serait-il possible?... Je vous dis, moi, que votre sœur le trouve charmant.

Valérie se mit de nouveau à rire.

— Si ma sœur vous a dit cela, elle s'est moquée de vous, mon cher beau-frère.

— Mais elle a pourtant dû l'épouser...

— Elle, épouser Amédée! elle serait plutôt morte, vrai-

ment. Mais qui vous a donc fait tous ces contes ?... Nous n'avons jamais pu prendre mon cousin au sérieux. Quand j'étais petite, c'était *Croquemitaine* pour moi ; on me disait, pour me faire peur : « Si vous n'êtes pas sage, mademoiselle, on vous fera épouser votre cousin ; » on faisait aussi cette menace à ma sœur. Clémentine... Clémentine... viens donc. Ton mari prétend que tu trouves Amédée charmant, et que tu as voulu l'épouser...

Lionel voulait empêcher Valérie d'attirer sa sœur ; mais elle était déjà venue.

— Amédée ?... répéta Clémentine avec embarras.

— Oui, reprit Lionel ; ne m'avez-vous pas parlé de lui... avec éloge ?...

— Sans doute...

— Moqueuse ! dit Valérie. Oh ! mais si vous le voyiez...

— Vous m'avez trompé, Clémentine, dit tout bas M. de Marny.

— Hélas ! reprit-elle en baissant les yeux, il le fallait bien !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Vous auriez dû le deviner...

— Ce n'est donc pas lui que vous aimez ?...

— Non...

Elle accompagna ce mot d'un regard qui disait si bien : C'est vous, que Lionel se sentit ému.

— Qu'elle est ravissante ! pensa-t-il ; que de finesse !... Elle connaissait madame de Pontanges... elle savait que je l'aimais... elle est dans le secret de tous mes chagrins... Elle a compris que je l'avais épousée par dépit... Pauvre jeune fille !... comme elle a dû souffrir !... Elle m'a trompé pour me laisser libre !... Ah ! cette ruse est noble et pleine de délicatesse... je l'aimerai toute ma vie pour cela...

Chère Clémentine... se voir si jolie... et se croire dédaignée ; cela est affreux.

Que vous dirai-je ! il était devenu tout à coup amoureux de sa femme.

C'était un monstre que cet homme-là !

XIV

CHANGEMENTS

Lionel, en retournant chez lui, fut effrayé du chemin qu'avaient fait ses sentiments.

La veille, à cette même place, il ne rêvait que Laurence, Laurence et sa beauté, Laurence et sa douleur, si belle, si noble, si touchante, Laurence qu'il ne devait revoir jamais... C'est elle qu'il invoquait dans ses regrets... c'est elle qui régnait sur sa vie ; c'est à elle que s'adressaient tous ses vœux. Et maintenant, c'est une autre image qu'il rapporte... c'est une autre voix qu'il entend...

O misère !

A la même heure, la veille, il méditait de se séparer de Clémentine, de casser son mariage...

Et ce soir... il gémit d'être là, seul, chez lui, quand il est marié à une si jolie femme.

Et il se dit avec impatience : Demain...

Et il maudit les tapissiers qui n'ont pas arrangé son appartement...

il trouve que Clémentine a été coquette en le renvoyant de si bonne heure...

Et il se rappelle combien elle était jolie... combien elle avait l'air de l'aimer.

Et il trouvait son mensonge adorable...

Et il oubliait qu'il devait se battre le lendemain avec Ferdinand... parce que Ferdinand l'avait empêché d'abandonner cette même femme, dont il rêve avec tant d'amour.

Il se couche et il s'endort en disant : Clémentine!

O horreur!

C'est pourtant très-naturel.

XV

UN QUASI-DUEL

A six heures du matin, M. de Marny fut réveillé par Melchior Bonnasseau.

— Tu te bats ce matin, dit celui-ci en entrant.

— Moi?... reprit Lionel en ouvrant les yeux.

— J'ai reçu un mot de toi hier, qui me parle d'une affaire. Je ne suis rentré que fort tard; voilà pourquoi je ne suis pas venu plus tôt... mais avec qui te bats-tu?

— Avec M. Dulac.

— Ferdinand? ton ami?... Quelle idée!... Allons...

allons... c'est absurde... Je n'en suis pas. Qu'est-il donc survenu entre vous?

— J'ai à me plaindre de sa conduite.

— Il est railleur, il est malin, je le sais; mais, que diable! vous êtes amis, et l'on ne se coupe pas la gorge avec un ami pour rien.

Lionel était singulièrement embarrassé; il n'avait plus du tout de colère, et ne trouvait pas un seul mot à dire contre l'homme avec lequel il allait ferrailler. Ce qu'il y avait de plaisant, c'est l'effort de M. Bonnasseau pour apaiser la colère que Lionel n'avait pas.

— Calme-toi, mon cher, calme-toi... Attends quelques jours... que tu sois de sang-froid... Songe que s'il arrivait un malheur, tu serais au désespoir. C'est ton ami... Depuis trois mois vous ne vous quittez pas... Je vais l'aller trouver... De grâce, attends ici que je revienne; jure-moi sur ton honneur de ne faire aucune démarche sans moi... attends, je reviens à l'heure même... Lionel, sois raisonnable; calme-toi... fais cela pour moi, mon cher... Mais dis-moi quel sujet?

— C'est mon secret, reprit Lionel en feignant un air courroucé.

— Soit, reprit Melchior; mais attends-moi... Laisse-moi arranger cette affaire... c'est tout ce que je te demande.

M. Bonnasseau sortit... et Lionel, voyant qu'il était six heures un quart, se rendormit.

XVI

UNE EXISTENCE AGREABLE

M. Bonnasseau se donna beaucoup de peine pour arranger ce duel, qu'aucun des deux adversaires ne voulait.

Lionel était trop brave et trop loyal pour feindre un ressentiment qu'il n'avait plus... Quand il revit Ferdinand, il lui tendit la main avec franchise et amitié.

— Vous m'avez empêché d'être bien coupable; je vous en remercie.

En disant cela il regardait Clémentine.

— Je savais bien, dit Ferdinand, que vous ne m'en voudriez pas longtemps...

— Comment va-t-elle? vous l'avez vue depuis moi... demanda Lionel à voix basse.

— Elle est très-courageuse, dit Ferdinand. Elle part dans peu de jours pour l'Angleterre...

— Avec qui?

— Avec une de ses amies qui est venue la chercher.

— Ah!...

Clémentine s'approcha d'eux.

— Vous viendrez avec nous ce soir aux Bouffons, dit-elle.

— Oui...

— Et demain nous allons à deux heures au bois de Boulogne; il y a une course.

— Oui; je suis toujours à vos ordres, répondit Lionel.

— Elle fait de lui tout ce qu'elle veut, dit M. Bélin.

— Cela n'est pas étonnant, je ne veux que ce qui l'amuse.

M. Dulac s'approcha de madame de Marny.

— Je vous le disais bien qu'il finirait par vous aimer... me croirez-vous une autre fois?...

— Toujours, reprit Clémentine avec émotion. Je vous dois mon bonheur... Puis elle ajouta en riant : Vous êtes le meilleur méchant que je connaisse.

Et ils vivaient tous en bonne intelligence; et Lionel passait la plus douce vie, — avec la femme qu'il avait épousée par vengeance,—avec l'ami qu'il avait voulu tuer.

Il faut dire à sa justification que Clémentine ne négligeait rien pour le séduire et l'enchaîner... Elle sacrifiait à cette idée jusqu'à ses plus chers sentiments.

Elle avait remarqué que les manières un peu communes de son père embarrassaient quelquefois son mari; qu'il était honteux de sa famille roturière, vis-à-vis de ses amis d'*outre-pont*. Eh bien! quand ces grands et élégants personnages venaient chez elle, elle supprimait son père ces jours-là, et le bonhomme qu'elle avait dressé à cela ne se fâchait pas. D'ailleurs elle allait le voir tous les jours, et lui donnait une place au spectacle quand son mari ne voulait pas venir.

Si les gens qu'elle avait chez elle étaient de gais convives, dont sa sœur eût gêné la conversation, et que son père au contraire faisait valoir, elle invitait son père, et laissait Valérie dîner seule, chez elle, comme une pauvre Cendrillon.

Elle ne l'emmenait pas non plus à l'Opéra quand Lionel y venait, parce que Lionel aimait ses aises, et qu'avec

deux femmes il ne pouvait se placer sur le devant de la loge.

En cela, elle était bien différente de madame de Pontanges, qui gardait constamment sa tante, son ennuyeuse tante à ses côtés, et le bon curé qui l'avait élevée, et la hideuse Clorinde qu'elle avait recueillie par charité... S'entourer d'ennuyeux, quand on veut être aimé, quelle faute!... quelle faute!...

Clémentine avait su l'éviter; elle sacrifiait ses affections à l'aisance de ses plaisirs.

C'est ce qu'on appelle maintenant savoir vivre...

Autrefois le savoir-vivre était dans les *déférences éclairées*. Aujourd'hui savoir vivre, c'est s'amuser, et ne se gêner pour personne et pour rien.

Les considérations perdent les affaires, les plaisirs et les sentiments... Oh! les sentiments surtout!... ils n'y tiennent pas...

Si madame de Pontanges avait sacrifié sa tante et son maussade entourage, Lionel ne l'eût jamais abandonnée...

A Paris, au sein d'une vie brillante, les rigueurs d'une femme peuvent se supporter... D'abord les plaisirs eux-mêmes servent d'obstacle... mais aussi comme ils assaisonnent l'amour!... Une femme vous reçoit mal le matin... vous la trouvez froide et dédaigneuse :

Vous voulez la fuir;

Mais le soir vous la retrouvez au bal, si entourée, si belle... si coquette...

Vous voilà repris.

Une autre fois, elle vous décourage encore... mais elle

a du monde le soir chez elle. Le *lion* à la mode doit y venir; on le verra là!...

Vous allez chez elle pour y voir l'homme, la femme, l'Italien ou l'Anglaise dont on parle dans le moment à Paris... vous y allez par curiosité... Tout le monde élégant est là!... C'est un salon dont vous voulez être.

Vous y allez, vous revoyez cette femme que vous voulez haïr... et puis vous êtes si fier de la connaître, si reconnaissant qu'elle pense à vous au milieu de toutes ces grandeurs, que vous lui pardonnez de n'être pas plus faible.

Et vous voilà encore repris.

A Paris, l'amour sans bonheur, ou plutôt le *quasi-bonheur* est possible... Une femme peut longtemps y soutenir l'amour qu'elle ne récompense pas; mais à la campagne, dans la solitude, avec de l'ennui, oh! il faut du bonheur, du vrai bonheur. L'amour malheureux n'est probable qu'au sein du monde et des plaisirs.

XVII

LA MÊME JOURNÉE

Leurs cœurs étaient faits l'un pour l'autre!

PARIS, 15 MAI, ONZE HEURES DU MATIN.

M. de Marny a plusieurs personnes à déjeuner chez lui, tous amateurs de chevaux... grands buveurs, mangeurs, rieurs.

Clémentine est allée chez son père. Elle ne déjeune jamais avec son mari, pour qu'il soit plus libre.

Lionel est donc avec ses amis, un pâté de foie gras, des huîtres, du vin de Champagne... Il boit, il s'amuse; il déjeune solidement, car il ne doit pas dîner; il soupera au *Rocher de Cancale*.

PONTANGES, ONZE HEURES DU MATIN.

Laurence se promène le long des fossés du château... Elle lève un regard mélancolique sur la fenêtre, hélas! fermée, de la chambre que M. de Marny habitait... elle est triste... elle pense à lui.

PARIS, DEUX HEURES.

Lionel est dans une calèche élégante avec sa femme, vêtue d'un habit de cheval.

Ils vont au bois de Boulogne voir une course.

D'autres voitures, cabriolets, calèches, tilburys, les suivent. Arrivés au bois de Boulogne, Clémentine monte à cheval; elle rejoint quelques femmes de sa connaissance, et Lionel va courir de voiture en voiture, minaudant avec grâce, faisant caracoler son cheval de manière à attirer l'attention sur lui, sur son cheval, qui est très-beau, et sur sa femme aussi, dont il est fier, car elle est charmante.

PONTANGES, DEUX HEURES.

Laurence est seule dans une barque et se laisse aller au courant de l'eau, s'abandonnant à ses souvenirs. Que de fois, dans cette barque, elle s'est assise près de lui!... C'est là qu'il disait avec tant d'amour: « Ah! je sens bien que vous seule pouvez me comprendre... Laurence! que

deviendrais-je si vous ne m'aimiez plus?... » On vient lui dire que la duchesse de Champigny et le prince de Loïsberg viennent savoir de ses nouvelles :

— Dites que je suis allée à la ferme, répond-elle ; je ne veux voir personne.

Et puis elle pense : Lionel était jaloux de mon cousin... Je ne le recevrai plus; je ne ferai point ce qui l'aurait affligé ; je n'aimerai jamais que lui.

PARIS, HUIT HEURES.

Lionel est aux Variétés; c'est une représentation extraordinaire : tout ce qu'on connaît est là. M. de Marny y est avec toute sa société. On a loué cinq loges. Sa femme est mise à merveille; elle avait tant de robes dans son trousseau! C'est la femme la plus élégante de Paris. Toutes les lorgnettes sont braquées sur son chapeau... M. de Marny s'en aperçoit avec plaisir. Puis *Odry* arrive; il est absurde, niais et spirituel à mourir de rire; puis *Vernet;* puis toute la troupe enfin... Lionel s'amuse et rit comme un enfant.

PONTANGES, HUIT HEURES.

Le temps est superbe... Laurence est à sa fenêtre pendant que sa tante joue au piquet dans le salon. Elle contemple les étoiles en silence. Peut-être il les regarde en cet instant, pense-t-elle. Voilà les deux étoiles qu'il aimait... Celle-ci est la vôtre, me disait-il... Je ne sais; mais, ce soir, il me semble qu'il pense à moi... c'est un pressentiment, et j'y crois... Que fait-il à cette heure? Qu'il doit être malheureux près de cette femme qui ne le comprend pas!... Il a tant d'exaltation! il a l'âme si triste! lui!

PARIS, ONZE HEURES DU SOIR.

M. de Marny est au *Rocher de Cancale* avec une nombreuse et brillante compagnie... — Je meurs de faim, dit-il... Toutes ces dames sont arrivées, pourquoi ne sert-on pas?.. Ma foi, j'ai bien ri... Odry est adorable. Je bois à la santé d'Odry!

PONTANGES, ONZE HEURES DU SOIR.

Madame de Pontanges est rendue à elle-même; elle monte dans son appartement... elle prend un livre... un roman... elle regarde aussi un volume de poésies de Lamartine... elle l'ouvre, et lit ces vers :

Quand la feuille des bois tombe sur la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons :
Et moi je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons...

— Oh! dit-elle, je répétais ces vers le jour où je l'ai vu pour la première fois, et dans cette forêt où je ne suis pas allée depuis ce jour. J'irai demain... Oh! si je pouvais l'y rencontrer encore! Hélas! vivre toujours sans lui!

PARIS, UNE HEURE DU MATIN.

M. de Marny est revenu du *Rocher de Cancale*.

— Quel bon souper! dit-il.

— Quelle bonne journée! dit Clémentine... En vérité, on n'est pas plus élégant que nous!... Une course à cheval... le spectacle... un souper...

— Vous étiez bien jolie, madame, et bien coquette...

— Et vous, monsieur, n'avez-vous pas aussi minaudé auprès de Paméla?... Si je voulais vous quereller...

— Oh! pas de querelle; il faut bien finir la journée...

— Madame n'a plus besoin de moi? dit la femme de chambre.

— Non.

PONTANGES, UNE HEURE DU MATIN.

Madame de Pontanges a relu ces vers pleins de souvenirs. Elle a beaucoup pleuré... elle a mal aux yeux; elle éteint sa lumière... elle s'endort avec confiance, car elle sait rêver de lui.

XVIII

LE DIORAMA

On était convenu d'aller au *Diorama*.

Un jour donc, Lionel et sa femme allèrent voir LE TOMBEAU DE L'EMPEREUR A SAINTE-HÉLÈNE et LE CHALET DE CHAMOUNI.

Ils étaient depuis un quart d'heure dans la salle ronde qui tourne, et où l'on ne voit rien... rien que le tableau magique qu'on a sous les yeux, et qui change comme par miracle...

Lionel et Clémentine contemplaient avec recueillement le tombeau solitaire que le soleil dévore; et leurs regards se posaient avec respect sur cette mer sans bornes, sur

ces rochers humides que les regards augustes avaient bénis...

Oh! comme il est triste ce tableau!... qu'il fait rêver!... comme il fait mal!!...

On n'a pas besoin d'avoir perdu l'empire du monde pour croire qu'on serait mort là...

Lionel était absorbé... Tout à coup il croit entendre une voix qui dit tout bas : *C'est lui.*

Il tourne la tête... et ne voit rien, attendu qu'on n'y voit goutte dans cette rotonde.

Puis une autre voix dit encore tout bas :

— Il est avec sa femme.

— Parbleu! pensa Lionel, voilà des gens bien fins, s'ils nous voient... Comment font-ils donc?

Il quitte la place où il était. D'autres personnes la prennent, et il découvre alors que cette seule place était éclairée par un petit rayon qui provenait d'un petit jour dans la toile.

Une émotion singulière l'avertissait qu'un être puissant sur sa vie était là...

Il aurait voulu pouvoir regarder toutes les femmes dans leur chapeau... Il y en avait deux surtout qui le tourmentaient. L'une avait une robe d'une couleur claire qu'on pouvait distinguer; l'autre était grande, vêtue en noir : elle avait l'air d'une ombre. M. de Marny aurait bien voulu suivre celle-ci; mais il ne pouvait quitter sa femme, qui s'appuyait doucement sur son bras, de peur de tomber en marchant dans l'obscurité, et qui d'ailleurs lui parlait...

— Vous qui avez vu ce pays, disait-elle, est-ce bien exact?... Vous êtes allé là, n'est-ce pas?

— A Sainte-Hélène? dit Lionel en regardant toujours

la grande femme noire... Je n'y suis jamais allé qu'en idée!...

Il tourna la tête, et s'aperçut avec un peu de confusion que le tableau avait changé.

La toile représentait en ce moment la vallée de Chamouni.

Dans sa préoccupation Lionel ne s'était point aperçu que la machine avait tourné... et il fallait qu'il fût, certes, bien préoccupé, car ce changement est assez remarquable, par la petite secousse qu'on éprouve quand le pivot s'arrête.

Sans se rendre compte de ce qu'il sentait, il eut peur que sa femme ne s'inquiétât de ses distractions, et, pour expliquer son erreur, il feignit d'avoir plaisanté.

— Sans doute, dit-il, cette vue est très-exacte, mais je n'ai vu Chamouni que l'été. Il n'y a pas de neige alors... et le contraste des glaciers et du gazon est beaucoup plus frappant... Je m'étonne qu'on n'ait pas saisi ce contraste: c'est pendant l'été qu'il faut voir, qu'il faut peindre la Suisse...

Ici il eut un moment d'enthousiasme pour la Suisse... Il allait un peu réparer le mauvais effet qu'avait produit sa préoccupation.

— Cette neige est si bien imitée qu'elle me gèle, dit Clémentine; partons.

Lionel sortit avec d'autant plus d'empressement qu'il avait vu disparaître la grande femme noire, et qu'il espérait la rencontrer dans les détours du labyrinthe. Il aida avec de tendres soins sa femme à descendre l'escalier obscur.

— Prenez garde, dit-il, il y a deux marches.

Ils passent près d'une petite lampe.

— Les voilà, dit la même voix...

Cette voix, il croit la reconnaître...

En cet endroit le corridor faisait un coude; deux femmes s'enfoncèrent dans l'ombre et s'arrêtèrent pour laisser passer M. de Marny et sa femme.

Cette démarche confirma Lionel dans ses soupçons. Il voulait ralentir ses pas, mais Clémentine l'entraînait.

— Venez vite, dit-elle, tout le monde va sortir en même temps. Lionel s'éloigna à regret.

Dès qu'il parut sur le seuil de la porte, son domestique fit avancer sa voiture.

Il maudit le zèle de cet homme.

Clémentine monta dans la calèche. Lionel fit semblant de trouver quelque chose de négligé dans l'attelage des chevaux. Il passa une petite inspection autour de la calèche avant d'y monter... Il voulait gagner du temps.

— Ces deux femmes vont sortir, pensait-il, je les verrai enfin...

— Frédéric, il faut faire relever la calèche; elle touche.

— Monsieur, dit le cocher, on l'a relevée ce matin.

— Ah !...

Lionel monta dans la voiture.

— Où allons-nous? dit Clémentine.

— Aux Champs-Élysées... mais il faudra prendre par...

Et Lionel donne un ordre très-long... très-compliqué...

Et les deux femmes ne paraissent pas...

C'est qu'elles attendent pour se montrer que la calèche soit partie.

— Sont-elles à pied? pensa Lionel. Il regarda, et vit une voiture de remise derrière la sienne...

Cependant son domestique attendait ses ordres, qui ne finissaient point.

— Je vois que vous ne comprenez pas, dit M. de Marny, — et il était difficile de le comprendre. — Allez alors par le boulevard.

C'est elle, pensa Lionel, quand les chevaux l'emportèrent. Elle seule peut m'éviter ainsi. — Pourquoi est-elle donc à Paris?... pour affaire sans doute; après une succession on a tant d'affaires... et puis elle doit aller à Londres... elle est venue avant à Paris... elle aura désiré voir le tombeau de l'empereur. C'est un plaisir de veuve qu'elle peut se permettre, malgré son deuil... Avec qui était-elle? Je sais... elle a une amie à Paris, qu'on nomme Sidonie, je crois.

Deux jours après, Lionel vit M. Dulac.

— Avez-vous des nouvelles de madame de Pontanges? demanda-t-il.

— Oui; elle a passé deux jours ici.

— Vous l'avez vue?... Comment est-elle?

— Elle est encore souffrante... elle est maigre... bien changée... Elle est partie pour Londres.

— Quand?

— Hier.

— C'était elle.

XIX

UNE APPARITION

Dix-huit mois se passèrent ainsi pour Lionel en plaisirs, en indifférence, en bonheur. Il commençait à s'ennuyer.

Un soir, il retourna à l'Opéra, qu'il avait négligé depuis quelque temps.

— Quelle est cette nouvelle loge? demanda-t-il à M. Rapart, qu'il avait amené au spectacle.

— Je ne sais; c'est, je crois, la loge de lord***. Il est depuis quinze jours de retour à Paris.

— Cette tenture est de bon goût...

Le spectacle finit.

— Eh bien! il n'est venu personne dans cette loge si richement décorée. Votre Anglais est donc resté sous la table? dit en riant M. de Marny.

En cet instant M. Bonnasseau arriva.

— Savez-vous qui a loué cette loge? lui demanda M. Rapart.

— Non; ce doit être quelque grand personnage. C'est une loge de huit places, ma foi... Qui ça peut-il être? et pourquoi n'y vient-on pas?... Oh! voilà Ferdinand; il nous dira cela.

— Connais-tu les gens de cette loge?

— Sans doute; c'est moi qui l'ai louée; j'ai eu de la peine, vraiment. L'arrangement est de bon goût, n'est-ce pas?

— C'est charmant... Mais dis-nous, quel astre allons-nous voir paraître dans *ce boudoir?*

— Ah! vous voilà bien, rêvant toujours de belles femmes... Vous y verrez un vieux Suédois; c'est tout ce que je vous promets.

En effet, le surlendemain, un vieux personnage chamarré de plaques et de rubans entra dans la loge mystérieuse. Ferdinand Dulac parut bientôt à côté de lui. Mais, plus tard, quand le premier acte fut joué, à l'heure où il était élégant d'arriver, la porte de la loge s'ouvrit

avec bruit... les deux hommes se levèrent avec empressement, et toutes les lorgnettes se braquèrent sur une femme éblouissante de parure et de beauté...

— Laurence! s'écria M. de Marny malgré lui.

Sa femme devint tout à coup très-pâle.

Madame de Pontanges, qui n'était jamais venue à l'Opéra, fut si préoccupée du spectacle nouveau qui s'offrait à ses yeux, qu'elle ne s'aperçut point de l'effet que son entrée avait produit. Elle regardait beaucoup, et ne voyait rien; elle n'avait pas encore l'habitude de chercher quelqu'un dans une salle d'Opéra; elle ne vit ni Lionel, ni sa femme.

La toile se lève, et la scène captive toute son attention.

— Est-ce le commencement? dit-elle.

— Non, il y a déjà un acte de joué.

— Eh bien! vous m'avez fait venir trop tard ; pourquoi? Monsieur le duc, vous aviez raison, dit-elle au vieux homme comme il faut qui l'avait amenée. Mais M. Dulac m'avait tant recommandé de ne venir qu'à huit heures et demie...

— Vous ne pouviez venir plus tôt, dit Ferdinand.

— Si vraiment, je n'avais rien à faire.

M. Dulac sourit.

— Si l'on vous avait vue arriver à sept heures, vous étiez une femme perdue... comme élégance, ajouta-t-il en riant.

— Ah! c'est vrai, reprit Laurence, j'oublie toujours mon rôle; mais je le trouve difficile, savez-vous. J'ai déjà fait bien des sacrifices à l'élégance... voilà trois représentations que vous me faites manquer pour satisfaire à vos idées... vous êtes un tyran, je crois que je vais me révolter.

— C'est le moment, vous n'avez plus besoin de moi.

— Je ne suis pas ingrate. Ce que vous dites là n'est pas bien.

— Ma tâche est finie, continua Ferdinand. J'ai fait arranger votre maison...

— A merveille! reprit Laurence.

— Grâce à madame de Champigny, je vous ai indiqué les meilleures marchandes de modes et couturières de Paris ; vous êtes mise dans le dernier goût. J'ai choisi vos chevaux; ils sont de pur sang. Vos gens sont les mieux tenus; vous n'avez plus rien à attendre de moi, il est juste que vous me renvoyiez. Allez, il ne vous reste plus qu'à suivre mes instructions et mes conseils.

— J'ai mauvaise mémoire, répondit Laurence, j'ai peur de les oublier. Vous resterez pour me les rappeler.

Puis elle se tourna vers le théâtre, et bientôt rien ne put la distraire de son attention.

On donnait *Gustave III*.

Madame de Pontanges se serait amusée à moins; elle était tout yeux, tout oreilles... Laurence s'amusait; elle s'amusait à faire envie. Le lustre serait tombé qu'elle ne l'aurait pas remarqué, je crois.

Les personnes qui la lorgnaient, et elles étaient en grand nombre, se divertissaient beaucoup de cette naïveté de plaisir. M. Dulac s'en aperçut. On va se moquer d'elle, pensa-t-il ; il voulut la distraire.

— Madame, dit-il, madame...

Elle n'entendit pas.

— Madame la marquise!

Elle ne répondit pas.

— Madame de Pontanges!

Enfin, elle entendit.

— Que me voulez-vous?

— Vous vous amusez trop; on ne regarde pas ainsi. On dirait que vous n'êtes jamais venue au spectacle.

— Eh bien! on dirait vrai, puisque c'est la première fois que j'y viens.

Ferdinand fut désarmé par cette réponse.

— Que faire, pensa-t-il, contre une femme qui ne rougit pas d'être une provinciale?

— Mais vous avez vu l'Opéra de Londres?

— Non.

— Comment! vous êtes restée deux mois à Londres, et vous n'êtes pas allée à l'Opéra?

— J'étais en deuil.

— Je vous reconnais bien là : des délicatesses encore! A Londres, où personne ne vous connaissait!...

— J'étais triste.

— A la bonne heure, voilà une raison.

Laurence se remit à écouter de nouveau, d'abord la sorcière, qui l'intéressait beaucoup, puis le roi déguisé, puis la musique du trio, qui est ravissante.

M. Dulac commençait à s'impatienter. Il faut la distraire à tout prix, se dit-il. Nous verrons si elle résistera à cette épreuve-là; et il s'écria :

— Ah! voici M. de Marny avec sa femme...

Laurence tourna vivement la tête.

— Enfin !!! dit M. Dulac.

— Où est-elle? demanda Laurence.

— Je vais vous le dire; mais ne les regardez pas tout de suite; ils vont s'apercevoir qu'on parle d'eux... Regardez aux secondes, cette loge où il y a un grand turban.

— C'est elle?

— Non ; mais c'est là qu'il faut regarder, et puis, par degré, baissez les yeux vers la loge de dessous. Voyez-vous cette jeune femme en bonnet, avec des roses?

— Ah !...

— Contraignez-vous.

— Comme elle est pâle !

— Elle est grosse de six mois, et très-souffrante.

Laurence rougit.

— Comme vous voilà troublée ! Pauvre femme, vous l'aimez encore !

— Non, oh ! non, je vous assure. Il serait là que je lui parlerais comme à vous.

— Merci, reprit M. Dulac en riant ; je voudrais vous être aussi indifférent que lui.

— C'est trop fin pour moi, dit-elle.

— Gageons que vous ne pourrez le revoir sans une vive émotion ?

— Si vous êtes là, je serai sans doute embarrassée ; mais c'est vous qui me ferez peur.

— Ah ! vous reculez déjà.

— Non ; je me sens très-brave.

— Voulez-vous en faire l'épreuve ? je vais le chercher.

— Pas ce soir, dit-elle vivement.

— Ah ! madame, vous voyez bien que j'ai raison.

— Eh bien ! j'y consens ; j'aime mieux le revoir tout de suite et n'y plus penser.

— Alors, préparez-vous bien, il va venir.

M. Dulac sortit de la loge. Quelques moments après, il y rentra accompagné de M. de Marny.

Madame de Pontanges fit bonne contenance ; elle soutint le défi courageusement.

Lionel fut moins brave ; il pâlit, se troubla ; son cœur

battait avec violence. Chose incroyable !... lui qui avait oublié, trahi son amour, le retrouvait en cet instant tout entier. Il revoyait cette femme qu'il avait trompée, après dix-huit mois d'absence et d'oubli ; il la revoyait avec la même émotion, la même tendresse que le jour où il l'avait quittée pour la dernière fois. — Et elle était... presque indifférente. La passion de Laurence s'était usée dans le chagrin ; — celle de Lionel, au contraire, s'était conservée pure et intacte dans l'infidélité. O mystère ! son amour s'était suspendu et non éteint.

C'est à peine si M. de Marny peut articuler quelques mots de politesse. Laurence parle librement.

— Vous viendrez me voir, dit-elle, je suis chez moi tous les matins.

Il s'inclina avec respect. En ce moment, la porte de la loge s'ouvrit, et la duchesse de Champigny arriva. Lionel profita de cette occasion pour s'éloigner. Il étouffait.

Elle n'a jamais été plus séduisante, pensa-t-il.

Il retourna dans sa loge, sa femme venait de partir.

— Elle s'est trouvée mal, dit quelqu'un, elle a prié son père de l'emmener.

Cette circonstance n'avait rien d'étonnant, madame de Marny était grosse, et le spectacle la fatiguait.

— Je vous fais mon compliment, dit M. Dulac à Laurence, vous vous êtes conduite à merveille, je commence à croire que nous ne l'aimons plus.

— Savez-vous ce qui a fait mon courage ? c'est que je l'ai trouvé bien changé, enlaidi : comme il est engraissé ! Il a des joues affreuses, on ne voit presque plus ses yeux, qui étaient si beaux !

— Oh ! c'est charmant ! s'écria Ferdinand en éclatant de rire. Dites donc que vous ne l'aimez plus ! Il a toujours

été comme cela. Vous le voyiez autrement quand vous l'aimiez, voilà tout.

— Non, il était mieux aussi. Je le trouve engraissé, et ce n'est pas très-romanesque, après dix-huit mois d'absence.

— Ah! les femmes, les femmes! continua Ferdinand; elles n'ont jamais le dernier mot. Elles disent que vous êtes changé, elles vous trouvent laid sitôt qu'elles sont infidèles. Mais voilà qui mérite votre admiration, on vous permet d'être attentive.

Laurence tourna ses regards vers la scène, et la superbe décoration du bal masqué de *Gustave* l'éblouit.

Elle se livra au plaisir du spectacle; charmée de se convaincre par le plaisir qu'elle était guérie de son amour, et fière de se croire dégagée, elle répétait dans sa joie : Quel bonheur! je ne l'aime plus!

XX

POLITESSE

Lionel passa la nuit dans la plus grande agitation. L'image de Laurence le poursuivit. Laurence était alors telle qu'il l'avait rêvée. C'était la femme belle, la femme d'un haut rang, la femme élégante, non plus la femme de province avec ses manières un peu saccadées, ses phrases arrondies, son originalité qui menace toujours d'une inconvenance; son ignorance dont on se défie, ses parures bizarres, ses manières prudes ou agitées; c'était la Pari-

sienne, la Parisienne un peu Anglaise, c'était la femme distinguée, enfin la grande dame spirituelle et jolie.

D'abord, à son aspect, Lionel éprouva un saisissement de cœur si violent, qu'il se promit de la fuir, d'éviter toute rencontre avec elle; mais quand il vit l'effet que sa beauté produisait sur tous les habitués de l'Opéra; quand il entendit chacun se demander : Quelle est cette femme si belle? il se trouva flatté de la connaître, et il ne put résister à la vanité de se montrer un instant aux yeux de ses amis dans cette loge brillante qui faisait une si profonde sensation à l'Opéra. Cela arrive souvent que la vanité aide notre cœur à s'entraîner : le cœur nous donne, la vanité nous livre.

Lionel, une fois entraîné, céda à son amour renaissant. Il se réjouit d'aller voir Laurence. Il était avide d'émotion; depuis deux ans le bonheur l'avait engourdi.

Il jugea convenable d'attendre huit jours avant de se présenter chez madame de Pontanges. D'ailleurs, il ne savait pas où elle demeurait; il lui fallut demander son adresse à M. Dulac, ce dont il fut assez humilié.

Un jour donc, M. de Marny arrêta son tilbury devant l'hôtel de Pontanges.

Il fut d'abord frappé de la magnificence, de la grandeur de ce *palais*. En Italie, on l'aurait admiré. L'entrée était grandiose, la façade, noble et correcte, avait cette simplicité qui convient aux monuments de l'architecture française. Dans un climat de pluie et de poussière comme le nôtre, ce qui produit si naturellement de la boue, les ornements sont des inconvénients; une chose toujours sale ne peut embellir. Connaissez-vous rien de plus hideux que ces statues qui ont les épaules toutes noires, le nez tout noir, qui traînent de longues raies de poussière

dans leurs manteaux, sur leurs cheveux, qui ont des toiles d'araignées d'un bras à l'autre ? Aimez-vous aussi ces gros vilains masques à la bouche béante, où les oiseaux du ciel font leurs nids ? et ces colonnades mesquines qui privent de jour la maison ?

L'architecture du *palais* de madame de Pontanges n'était ni grecque, ni gothique, ni romaine, elle était française ; tous les inconvénients de notre climat y étaient prévus et prévenus ; les fenêtres avaient double vitrage ; car il pleut, il fait froid chez nous. Elles étaient hautes et larges, car nous manquons de jour à Paris. Le *palais* avait deux entrées, une porte d'honneur pour les visites, une entrée intime pour les marchands et les gens de service ; la cour était un beau jardin parfaitement bien tenu. Les voitures s'arrêtaient à couvert sous un vaste péristyle que couronnait une terrasse couverte de fleurs. Un bel escalier de marbre blanc, rayé de tapis, régnait tout le long du péristyle. Un perron orné d'une balustrade élégante le terminait, et onze larges portes-fenêtres s'ouvraient sur les riches appartements.

M. de Marny fut ébloui de la beauté de cette demeure ; il se rappela sa jolie bonbonnière de la rue de la Bruyère, et il se trouva très-mal logé.

Quels salons splendides ! quelle belle galerie ! quel luxe admirable et de bon goût ! Cela était si vaste, si somptueux, que l'on se croyait dans une église, et l'on parlait tout bas par respect.

Lionel avait trouvé six grands laquais, poudrés et dorés sur tranches, dans l'antichambre ; maintenant un solennel valet de chambre, qui ressemblait à un huissier de ministre, lui demanda son nom pour l'annoncer. Lionel suivit ce grave personnage ; il traversa un salon, puis

deux, puis trois ; il ne voyait encore personne, enfin la porte d'un quatrième salon s'ouvrit. On souleva un épais rideau, et M. de Marny entra dans un charmant cabinet d'étude ou parloir, le salon du matin de madame de Pontanges.

On causait, on riait, et le nom de M. de Marny se perdit dans les voix bruyantes. Lionel s'avança avec embarras, il était ému ; madame de Pontanges, qui ne l'avait pas entendu annoncer, pâlit d'abord en le voyant, puis elle se rassura.

— Je ne voulais pas croire que ce fût vous, dit-elle, parce que je trouve que vous n'avez pas mis assez d'empressement à venir.

— Je n'ai pas osé, dit M. de Marny.

— Vous étiez moins humble autrefois, dit Laurence hardiment ; mais elle rougit en disant cela.

M. Dulac, devinant qu'elle allait se troubler, vint à son secours; il s'approcha de Lionel et s'empara de lui, pendant que madame de Pontanges reconduisait une des femmes qui étaient chez elle.

— A samedi, n'est-ce pas, Sidonie? dit Laurence à cette jeune femme.

Puis elle entra dans le salon.

— Que fait-on chez vous samedi, ma chère? demanda madame d'Auray, que Lionel n'avait pas reconnue, tant il était troublé.

— Rien, répondit Laurence. C'est un simple *rout;* nous ne danserons que dans quinze jours.

— Ma cousine, dit M. de Loïsberg, — car il était là aussi, — vous n'oublierez pas mon Anglais, que vous m'avez promis d'inviter.

— Non, sans doute; mais je ne sais pourquoi il

me semble que vous connaissez beaucoup d'Anglais.

Laurence dit ces mots avec une douce malice, faisant allusion à lady Suzanne, au sujet de laquelle on plaisantait souvent son cousin.

Lionel remarqua cette taquinerie, il en fut jaloux. Cette fois, c'était le prince qui avait pris sa place, qui faisait les honneurs du salon. Laurence n'aimait pas encore son cousin, mais elle s'en laissait aimer de très-bonne grâce.

— Je vous quitte, dit madame d'Auray, je dîne aujourd'hui chez une grand'tante qui se met à table à cinq heures précises.

— Et moi, s'écria Ferdinand, moi qui oubliais que j'ai affaire!

— Affaire, dit le prince; vous m'avez dit que nous dînerions ensemble.

— Oui, je croyais, mais il est survenu... aussi bien cela vous intéresse. Venez, nous en causerons.

Et M. Dulac emmena le prince, qui ne comprenait rien au mystérieux projet de son ami.

— C'est pour les laisser seuls que vous m'emmenez, dit le prince avec humeur.

— Oui; il faut tôt ou tard qu'ils se parlent; le plus tôt, c'est le mieux. Je cours chez la petite femme, moi; il faut qu'elle soit vite jalouse, et que notre héros essuie une bonne scène en rentrant. Je connais madame de Pontanges; laissez-moi faire...

— Vous êtes trop profond pour moi, dit le prince, et j'avoue que ce qui donne tant de mal ne me séduit plus.

Et M. de Loïsberg s'éloigna humilié et mécontent.

XXI

EST-CE BIEN ELLE ?

Pendant ce temps, Lionel causait avec Laurence, et il s'attristait de la trouver ainsi différente de ce qu'elle était.

— Vous me trouvez bien changée? dit-elle.

— Oui, à mon désavantage, répondit-il en souriant. Est-ce que vous êtes seule à Paris, madame?

— Moi? certainement.

— Et madame votre tante?

— Ma tante, elle est restée à Pontanges.

— Sans vous? Elle doit bien s'ennuyer?

— Horriblement; j'ai reçu d'elle, ce matin, trois pages d'élégies.

— Et Clorinde?

— Quoi! vous vous souvenez de Clorinde? dit madame de Pontanges en riant. Vous la trouviez si affreuse!

— Oui, alors; mais maintenant, j'aime tout ce qui me rappelle le seul temps heureux de ma vie.

— Clorinde, continua Laurence sans paraître faire attention à cette dernière phrase, Clorinde est là-bas avec ma tante. Vous le voyez, j'ai suivi vos conseils; je me suis débarrassée de tous mes *inconvénients*. J'ai bien fait, n'est-ce pas?

— Vous valiez mieux alors.

— Sans doute, mais on ne m'aimait pas; au lieu que maintenant il ne tient qu'à moi de me croire adorée.

— Comme vous voilà légère ! Oh ! vous n'êtes plus la même. Cela est triste. Qui donc vous a gâtée ainsi?

— Vous...

Elle se repentit d'avoir dit cela; il y avait un reproche dans ce mot. Elle voulait rester indifférente. Elle continua :

— Vous, Paris, l'exemple, l'ennui d'une duperie continuelle, les avis de M. Dulac aussi, et puis le temps, qui nous ôte nos illusions : que sais-je? il s'est fait en moi une révolution : je vaux moins, mais je suis plus heureuse.

— Parce que vous avez oublié de plus doux moments.

— Oh ! ces souvenirs-là, je les reçois si mal qu'ils n'osent plus revenir.

— Je m'en aperçois, et...

— Ne vous fâchez pas, Lionel, dit Laurence en lui tendant la main, il ne doit jamais y avoir d'*amertume* entre nous.

Lionel fut blessé de ce ton affectueux.

— Je ne suis pas si généreux, dit-il, je ne puis me consoler de vous revoir ainsi. Adieu, madame.

— Pourquoi me dire adieu ?

— Je ne reviendrai pas.

— Quelle idée !

— J'aime mieux mes souvenirs que vous. Oh ! vous n'êtes pas cette Laurence si noble, si bonne, en qui j'avais tant de confiance.

— Tant... que vous l'avez trompée !

— Non, je ne veux pas apprendre qu'on peut haïr ce qu'on a tant aimé. Ne me désenchantez pas ainsi, je vous en conjure, madame, dites que c'est un rôle que vous prenez. Redevenez ma douce Laurence d'autrefois.

— C'est impossible. Mon cœur s'est desséché, dit-elle d'une voix qui commençait à s'émouvoir. J'ai souffert, j'ai été bien malheureuse depuis un an.

A la place de Lionel, un autre eût répondu en levant les yeux au ciel : *Et moi!* mais Lionel ne savait pas mentir, et comme il s'était fort amusé depuis ce temps, il ne dit rien.

Laurence apprécia cette franchise.

— Savez-vous ce qui m'a guérie, dit-elle, c'est de vous revoir. Le jour où je vous ai rencontré au Diorama avec votre femme, je vous ai trouvé si joyeux, si frais, si naïvement infidèle, que cela m'a complétement désillusionnée. J'ai cessé de vous aimer ce jour-là. Nous sommes parties pour Londres le lendemain.

— Avec qui êtes-vous allée à Londres?

— Avec ma cousine, madame de Champigny.

— Son frère était sans doute du voyage?

— Non, il n'est venu nous rejoindre que plus tard.

Lionel devint pâle à cette réponse. Madame de Pontanges, toujours bonne, sentit le besoin de le rassurer.

— Madame de Champigny veut absolument que j'épouse son frère, mais je suis bien décidée à ne point me remarier; la liberté est une si douce chose, et puis elle est si nouvelle pour moi! Je suis lasse de vivre pour les autres; cela ne m'a pas réussi jusqu'à présent; je veux essayer de l'égoïsme à mon tour.

— Tout ce que vous dites me fait mal; je suis fâché de vous avoir revue.

— Oui, dans les premiers temps, ma métamorphose vous déplaira : mon ancien caractère était plus commode, j'en conviens; vous devez le regretter : une femme si crédule, sur qui vous aviez tant d'empire, qui vivait pour

vous, pour vous attendre, qui vous aimait si naïvement! Cette femme-là, vous ne la retrouverez pas; mais vous aurez en moi une amie qui vous consolera de ma perte, qui tâchera de vous faire oublier l'autre.

— Vous faites de l'esprit maintenant.

— Il le faut bien, il ne me reste que cela.

— Ah! je ne vous aime plus! dit-il.

Laurence sourit.

— Que c'est affreux, pensa-t-elle; comme il m'aime à présent que je ne vaux plus rien, maintenant que mon cœur est éteint, que mes larmes sont taries, maintenant que je suis indépendante de lui. Comme je le domine! O misère! que je le méprise de m'aimer ainsi!

Lionel avait le cœur brisé.

— Je ne trouve rien d'elle, se disait-il. Hélas! comme ils me l'ont gâtée!

Il accusait les autres d'avoir arraché de l'âme de cette femme sa naïveté, sa douceur, sa noblesse; il ne comprenait pas que lui seul avait fait tout le mal; il ressemblait à un assassin qui, après avoir tué une femme, reprocherait au fossoyeur de l'enterrer.

Madame de Pontanges, toujours faible, était, malgré elle, attendrie de l'émotion qu'il ne pouvait cacher.

— Je voudrais redevenir ce que j'étais! dit-elle.

— Oh! Laurence! s'écria-t-il avec joie. Et il leva sur elle des regards si remplis d'amour, qu'elle eut peur...

— Votre femme est jolie, dit-elle tout à coup, s'armant d'un souvenir contre sa pensée; elle aime le monde, voulez-vous qu'elle vienne samedi au bal chez moi?

Lionel fut révolté de cette proposition; tant d'indifférence le blessait; s'il avait lu dans le cœur de Laurence, il lui eût pardonné.

avec bruit... les deux hommes se levèrent avec empressement, et toutes les lorgnettes se braquèrent sur une femme éblouissante de parure et de beauté...

— Laurence! s'écria M. de Marny malgré lui.

Sa femme devint tout à coup très-pâle.

Madame de Pontanges, qui n'était jamais venue à l'Opéra, fut si préoccupée du spectacle nouveau qui s'offrait à ses yeux, qu'elle ne s'aperçut point de l'effet que son entrée avait produit. Elle regardait beaucoup, et ne voyait rien; elle n'avait pas encore l'habitude de chercher quelqu'un dans une salle d'Opéra; elle ne vit ni Lionel, ni sa femme.

La toile se lève, et la scène captive toute son attention.

— Est-ce le commencement? dit-elle.

— Non, il y a déjà un acte de joué.

— Eh bien! vous m'avez fait venir trop tard ; pourquoi? Monsieur le duc, vous aviez raison, dit-elle au vieux homme comme il faut qui l'avait amenée. Mais M. Dulac m'avait tant recommandé de ne venir qu'à huit heures et demie...

— Vous ne pouviez venir plus tôt, dit Ferdinand.

— Si vraiment, je n'avais rien à faire.

M. Dulac sourit.

— Si l'on vous avait vue arriver à sept heures, vous étiez une femme perdue... comme élégance, ajouta-t-il en riant.

— Ah! c'est vrai, reprit Laurence, j'oublie toujours mon rôle; mais je le trouve difficile, savez-vous. J'ai déjà fait bien des sacrifices à l'élégance... voilà trois représentations que vous me faites manquer pour satisfaire à vos idées... vous êtes un tyran, je crois que je vais me révolter.

— C'est le moment, vous n'avez plus besoin de moi.

— Je ne suis pas ingrate. Ce que vous dites là n'est pas bien.

— Ma tâche est finie, continua Ferdinand. J'ai fait arranger votre maison...

— A merveille! reprit Laurence.

— Grâce à madame de Champigny, je vous ai indiqué les meilleures marchandes de modes et couturières de Paris; vous êtes mise dans le dernier goût. J'ai choisi vos chevaux; ils sont de pur sang. Vos gens sont les mieux tenus; vous n'avez plus rien à attendre de moi, il est juste que vous me renvoyiez. Allez, il ne vous reste plus qu'à suivre mes instructions et mes conseils.

— J'ai mauvaise mémoire, répondit Laurence, j'ai peur de les oublier. Vous resterez pour me les rappeler.

Puis elle se tourna vers le théâtre, et bientôt rien ne put la distraire de son attention.

On donnait *Gustave III*.

Madame de Pontanges se serait amusée à moins; elle était tout yeux, tout oreilles... Laurence s'amusait; elle s'amusait à faire envie. Le lustre serait tombé qu'elle ne l'aurait pas remarqué, je crois.

Les personnes qui la lorgnaient, et elles étaient en grand nombre, se divertissaient beaucoup de cette naïveté de plaisir. M. Dulac s'en aperçut. On va se moquer d'elle, pensa-t-il; il voulut la distraire.

— Madame, dit-il, madame...

Elle n'entendit pas.

— Madame la marquise!

Elle ne répondit pas.

— Madame de Pontanges!

Enfin, elle entendit.

— Ma femme est malade, elle ne sort pas, dit-il sèchement.

— Ah! c'est vrai, elle est grosse; mais vous viendrez, vous, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Eh bien donc, à samedi.

M. de Marny s'éloigna. A peine fut-il sorti qu'il voulut retourner sur ses pas, revenir vers Laurence, et lui parler encore de son amour; mais le grand valet de chambre l'avait déjà vu sortir du salon, et déjà, devant lui, il ouvrait toutes les portes; il n'y avait plus moyen de rester.

Lionel traversa donc tristement ces beaux et vastes salons qui lui rappelaient la différence de sa position près de Laurence. Oh! comme il regrettait alors les inconvénients du séjour de Pontanges, comme il les préférait à cette richesse, à cette élégance qui ne lui retraçait aucun souvenir. La grande salle à manger si humide, le vieux salon, sa froide chambre de Pontanges où il se sentait aimé, valaient bien mieux alors à ses yeux que cette demeure de princesse où il venait en étranger, où on le recevait comme une visite, d'où on le voyait s'éloigner sans lui dire tendrement : — A demain.

Lionel, si fier autrefois, comme il était humble aujourd'hui! Ce n'était plus un élégant qui daignait quitter Paris pour aller séduire en province une jeune femme ennuyée et trop heureuse de l'attendre, c'était un jeune homme admis, par la faveur d'un souvenir, chez la femme la plus à la mode de Paris, étranger à sa société, inconnu presque de ses amies; et Lionel se sentait mal à l'aise aujourd'hui auprès de cette Laurence chez laquelle il régnait en maître autrefois. Maintenant ils avaient bien

changé de rôles. Le pire, c'est qu'il l'aimait et qu'elle ne l'aimait plus.

Cependant Laurence était inquiète, elle n'était pas contente d'elle :

— J'ai été bien coquette, se disait-elle, c'est mal, puisqu'il est marié. Comme il est changé depuis huit jours! Je le trouvais d'abord si engraissé, il est bien maigri. Il était troublé en me parlant; il m'aime parce que je ne l'aime plus. Oh! les hommes!... Que le monde est laid!

Madame de Pontanges se rappela qu'elle devait aller au spectacle avec madame de Champigny ce soir-là. Alors elle pensa à son cousin.

— Il va être fâché, se dit-elle, il me reprochera d'avoir reçu M. de Marny.

Puis elle se mit à rire : l'amour de son cousin l'amusait, il la flattait. La passion de Lionel l'intéressait aussi; elle s'abandonna à son destin.

— Tant mieux, dit-elle, j'allais peut-être consentir à épouser Gaston; eh bien! Lionel m'en empêchera. Je resterai libre. Qu'ils s'arrangent tous deux. Bah! ils n'en mourront pas. Je ne vois pas pourquoi je me tourmenterais. Le grand malheur d'être aimée de deux jeunes gens charmants qui n'ont rien à faire, et puis rien de tout cela n'est sérieux.

Elle était devenue coquette, cette triste femme; elle s'amusait à taquiner ceux qui l'aimaient et elle se plaisait à les comparer. Malheureusement, dans ces parallèles, M. de Marny avait toujours l'avantage. Pourtant le prince valait mieux; il avait l'âme plus pure, le caractère plus noble, moins d'égoïsme aussi, mais aussi moins de passion.

Son amour était généreux, contraint, plein de délicatesse et de fierté; mais cette fierté même lui ôtait de sa puis-

sance, il fallait l'aimer déjà pour pénétrer ce qu'il y avait de profond, de senti dans sa tendresse. Il savait plaire, attacher par de nobles et douces qualités, mais il ne savait pas étourdir, troubler, entraîner.

Lionel, au contraire, avec ses paroles enflammées, ses colères et ses tendresses, ses dépits extravagants, ses pâleurs subites, ses rougeurs, ses larmes, ses folies de jaloux, ses désespoirs menaçants et ses joies si pleines de grâces, Lionel savait entraîner. Il était impossible de ne pas s'intéresser à un amour si agité, à l'homme dont on bouleversait ainsi toute la vie. — Un amour qui n'était que sincère paraissait faible auprès de celui-là...

Et puis Laurence l'avait aimé le premier... Elle tenait à lui par ses premiers rêves, par ses premières émotions. Elle ne pouvait aimer un autre sans perdre toutes ses croyances. Elle le préférait pour croire en elle aussi, elle l'aimait d'orgueil et puis de souvenir.

Si elle avait vu le prince de Loïsberg avant lui... c'est peut-être Gaston qu'elle aurait préféré. Si ce jour mémorable où tous les deux se rencontrèrent au château de Pontanges, si ce jour-là le prince était arrivé avant Lionel, peut-être tout aurait été différent : alors plus de larmes; Laurence aurait épousé son cousin, qui lui convenait mieux comme relation, comme alliance de famille, que M. de Marny; Lionel aurait épousé Clémentine sans dépit, sans regret, et tous les quatre eussent été heureux.

A quoi donc tiennent les plus grands événements de notre vie? à une circonstance inaperçue, insignifiante : une heure plus tôt, une heure trop tard... et ceux qui s'aiment sont à jamais séparés... et ceux qui voudraient se fuir à jamais... s'unissent.

XXII

JALOUSIE

Lionel trouva en rentrant au logis ce que M. Dulac lui avait préparé, c'est-à-dire une très-jolie petite scène de jalousie. Madame de Marny était tout en larmes, elle éclata en reproches. Son mari lui dit qu'elle était folle, enfin tout se passa dans l'ordre. Mais je n'ennuierai pas le lecteur de ce qu'il a déjà subi par lui-même plus d'une fois sans doute. Il n'est point de femme si belle qui n'ait été jalouse; point d'homme si laid qui n'ait mérité un reproche. Or, comme rien n'est plus facile à se figurer, à se rappeler qu'une scène de jalousie, je m'épargnerai le récit de celle qui accueillit Lionel à son retour.

N'ayant point de bonnes raisons à donner à sa femme, dont le désespoir l'inquiétait, Lionel eut recours à une ruse pour détourner les idées de Clémentine en les fixant sur un autre objet.

— Vous êtes bien naïve, ma chère, de ne pas deviner la perfidie de Dulac. Ne voyez-vous pas que depuis trois mois il feint d'être occupé de vous, et maintenant il m'accuse de vous tromper? Afin d'être mieux accueilli, il vous arrange des chagrins de ménage pour se préparer à vous consoler. Je ne comprends pas qu'avec votre esprit vous puissiez être dupe de ce manége et le servir.

Lionel s'éloigna en disant ces mots, et laissa Clémentine méditer sur cette nouvelle idée.

Elle en fut d'abord étourdie, et se calma; mais ce repos fut factice : d'ailleurs madame d'Auray ne tarda pas à venir confirmer les rapports de M. Dulac.

— Je ne vous demande pas des nouvelles de votre mari, dit-elle, je sais qu'il se porte à merveille, je l'ai rencontré hier chez madame de Pontanges.

Et la pauvre Clémentine retombait dans ses angoisses, et Lionel, la retrouvant toujours en larmes, se fâchait.

C'était cruel d'essuyer des querelles de jalousie pour une femme qui ne vous aimait pas; de voir son bonheur domestique troublé, et de n'être pas heureux ailleurs.

Tout allait bien; M. Dulac travaillait de son côté.

— Je vous admire, dit-il un soir à madame de Pontanges, vous êtes passé maître. C'est une belle vengeance. Elle en mourra, la pauvre femme, et lui en deviendra fou.

— Que voulez-vous dire?

— Que Marny vous aime plus que jamais, et que sa femme est horriblement jalouse; que tout cela vous amuse et que vous avez raison de vous venger ainsi.

— Quelle horreur! je n'y ai jamais songé. Moi, troubler le repos d'une pauvre jeune femme qui ne m'a jamais fait de mal, lui enlever son mari! Oh! ce serait infâme; vous ne me connaissez pas.

— Vous n'aimez donc plus Lionel? Je croyais que vous l'aimiez encore, vous êtes si triste depuis quelques jours.

— Moi! je ne veux plus l'aimer.

— Pourquoi?

— Je vous le dis, parce que je ne pourrais encourager son amour sans commettre une méchante action.

— Alors on n'aimerait jamais personne, en vérité. Vous l'avez renvoyé il y a deux ans parce que vous étiez

mariée, et maintenant vous le renvoyez encore parce qu'il est marié; je vois que vous êtes toujours la même; vous êtes d'une bonté incorrigible. N'est-ce pas aussi la crainte de faire pleurer lady Suzanne qui vous fait refuser votre cousin?

— Vous riez toujours, je ne plaisante plus. Dites-moi, comment puis-je rassurer madame de Marny? Vous la connaissez, dites-lui...

— Vous avez un moyen de vous tirer d'embarras, si réellement vous êtes de bonne foi dans la résolution de renoncer à Lionel.

— Lequel?

— Vous rapprocher de sa femme.

— J'y ai déjà pensé. Je voulais la prier au bal chez moi samedi.

— Quoi! cette idée vous est venue aussi?

— Oui, mais c'est contre moi que je l'avais trouvée. Il me semble qu'en les voyant ensemble, je me désenchanterai plus vite; je le découragerai, lui; et moi, je m'engagerai, car du jour où j'aurai serré la main à sa femme, je ne pourrai plus...

— Ne craignez-vous pas qu'il ne s'y trompe, qu'il ne voie au contraire dans cette liaison qu'un moyen de le rencontrer plus souvent, de mieux cacher une intrigue?

— Ah! Lionel sait bien que je suis incapable d'une telle bassesse!

— Cela se voit tous les jours cependant.

— Oui, mais je n'ai pas peur qu'il me soupçonne d'avoir eu cette idée. Rassurez sa femme, je vous prie, et chargez-vous de lui faire accepter cette invitation.

XXIII

UN BAL

C'est une belle chose qu'un grand bal dans de beaux et vastes salons, qu'une fête qui ne dérange pas, où l'on ne se sent pas en extraordinaire, où l'on s'amuse sans remords, car le plaisir qu'on va goûter n'a fatigué personne; mais moi, je préfère les bals ingénieux où chaque chambre est une métamorphose. Il y a quelque chose de plus artiste là dedans, et puis on est certain que les gens chez qui l'on est aiment à recevoir; sans cela, pourquoi se seraient-ils donné tant de peine? Je me plais à étudier les mille ruses qu'il a fallu trouver pour amener un appartement confortable à l'état de bal, où il est. Je me demande avec une sorte de curiosité : Où donc est le piano? qu'a-t-on fait de l'armoire de Boule qui était là? et puis quand je les retrouve dans une autre chambre, c'est pour moi comme une surprise, un vieil ami que je reconnais; et puis encore je sais une chose, c'est que rien ne forçait la maîtresse de la maison à se déranger de la sorte, et si elle a pris cette peine, c'est qu'elle y trouve du plaisir. Un petit déménagement intérieur est si agréable! il a de plus cet avantage, qu'il force à la propreté; c'est une surveillance ingénieuse dont les domestiques se défient. Vivent donc les bals intimes, sans prétention, où tout le monde se connaît, où l'on n'est pas noyé dans un

océan d'étrangers! Oui, j'aime les bals intimes quand l'orchestre est bon!

La fête dont il est question était loin de ressembler à une réunion d'amis ou de famille. Elle était d'abord fort nombreuse; les salons où l'on dansait étaient assez animés, mais les autres semblaient tristes et froids à force de luxe et de grandeur. Tout le monde avait le nez en l'air pour regarder les lustres et les peintures. On étudiait les étoffes, on supputait la valeur de chaque chose, et tout cela n'était pas fort amusant. On était très-fier de se trouver là, mais on n'y semblait pas encore accoutumé. Il y avait aussi des envieux et des envieuses qui s'attristaient. Or, rien n'est plus froid dans une fête que les envieux.

M. de Marny et sa femme arrivèrent. Laurence alla au-devant de madame de Marny avec un empressement à la fois digne et gracieux; mais quand elle vit l'extrême pâleur de Clémentine et l'expression de profond chagrin qui se peignait sur son visage, elle éprouva une si noble pitié, un remords si pur du mal qu'elle causait, qu'elle sentit le besoin de rassurer cette jeune femme par l'accueil le plus affectueux.

— Venez, dit-elle en lui prenant la main, dans ce petit salon, vous pourrez vous asseoir; il ne faut pas que vous restiez debout. Je vous remercie d'être venue, car vous êtes souffrante, et vous aviez un prétexte pour m'affliger si vous l'aviez voulu. Vous m'auriez fait une peine véritable en me refusant.

La manière dont madame de Pontanges prononça ces mots leur donnait beaucoup de signification, et Clémentine fut, malgré elle, désarmée par tant de noblesse et de loyauté. Mais une autre pensée vint tourmenter son

cœur : — Elle ne l'aime plus, se dit-elle, mais lui... il est impossible qu'il n'adore pas cette femme-là.

D'autres femmes étant arrivées, madame de Pontanges quitta madame de Marny, et Clémentine resta seule dans une immense salle que l'on appelait le petit salon, parce qu'il était moins grand que les autres, et où elle ne connaissait personne.

Elle regardait, regardait encore, puis s'attristait, puis s'ennuyait; les uns arrivaient par une porte, sortaient par une autre, se jetaient à eux-mêmes un coup d'œil dans la glace, et puis s'en allaient. D'autres venaient à la cheminée se chauffer les pieds un instant, et puis s'en allaient. Pas un ami, pas un importun d'ailleurs qui l'aurait amusée là. Point... ni M. Bonnasseau, ni le général Rapart, ni Paméla, ni personne de sa société. Enfin madame d'Auray apparut; mais ce fut un éclair. Elle vint dire à Clémentine un petit bonsoir bien protecteur, pour lui montrer seulement qu'elle donnait le bras à l'élégant du jour, au héros de cette demeure, au cousin de la maîtresse de la maison, à M. de Loïsberg, conquête d'une heure dont elle était très-fière, sans deviner que le prince n'était si soigneux pour elle que parce qu'il comptait apprendre de cette indiscrète voisine tout ce qui s'était passé à Pontanges depuis deux années.

M. de Marny seul venait de temps en temps dire un mot à sa femme, ce qui attristait encore Clémentine, parce que son mari la trouvait toujours seule et abandonnée, et qu'il ne paraissait pas faire grand cas d'elle ce jour-là. Une fois elle prit son bras et se promena avec lui dans la grande galerie; mais elle vit bien que cette promenade conjugale déplaisait fort à son mari, et elle revint tristement se remettre à sa place. Lionel était de

mauvaise humeur; d'abord de voir sa femme chez madame de Pontanges, et de la voir ainsi à son désavantage. Personne ne faisait attention à elle. Clémentine, si entourée dans un autre monde, merveilleuse à la mode parmi les élégantes, là était perdue; on ne demandait pas même son nom. D'ailleurs elle n'était plus jolie, elle était pâle, elle dont le teint était ordinairement si animé. Elle portait une simple robe de velours noir, ce qui la vieillissait dans un bal; sa grossesse détruisait toute la gentillesse de sa taille. Elle était insignifiante pour tout le monde et laide pour son mari.

Enfin, M. Dulac, après avoir promené plusieurs duchesses, vint s'asseoir auprès de Clémentine, et comme il s'aperçut que M. de Marny était inquiet de ce qu'il pourrait dire à sa femme au sujet de Laurence, il affecta de ne la pas quitter; il lui parlait tout bas, il prenait des grands airs d'étonnement, il levait les yeux au ciel, il faisait toutes sortes de grimaces, et s'amusait ainsi à mettre Lionel au supplice. Je ne sais pourquoi Ferdinand avait pris ainsi en *grippe* M. de Marny; mais, bien que lié d'amitié avec lui, il le poursuivait sans cesse comme un rival acharné. Les gens d'esprit ont quelquefois de ces travers, de ces antipathies non motivées qui s'expriment par ces mots : *C'est ma bête noire*. Je n'ai encore jamais su pourquoi.

Cette comédie que jouait M. Dulac réussit à merveille; Lionel ne pouvait plus cacher son impatience.

— Qu'avez-vous donc? lui dit madame de Pontanges en passant près de lui, vous avez l'air furieux; venez me confier vos ennuis, venez causer un peu avec moi; à force de discrétion on me laisse toute seule.

Ils allèrent tous deux s'asseoir dans un coin du salon.

— Qu'avez-vous? dit Laurence.

— Je n'ai plus rien, dit-il, en la regardant doucement.

— Pas de fadeurs, vous êtes contrarié... Qui vous donne de l'humeur?

— Des inconvenances qui me choquent.

— Mais, encore, quoi?

— Votre M. Dulac qui fait cent contes absurdes à ma femme, et s'amuse à la rendre jalouse.

— Lui! mais au contraire, c'est lui qui m'a conseillé de l'engager à venir chez moi pour la rassurer.

— Ah! c'est lui qui vous a donné ce conseil, et vous l'aidez dans ses projets? C'est une vengeance indigne de vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Quoi! vous n'avez pas deviné qu'il s'amuse à rendre ma femme jalouse à son profit?

— Non, je n'ai pas deviné cela; mais quand cela serait, que vous importe?

— Comment! mais il m'importe beaucoup; j'empêcherai bien Ferdinand de me jouer un mauvais tour.

— Vrai! je vous croyais très-philosophe.

— Non pas; sur ce sujet, je ne plaisante pas.

— Avez-vous donc le *préjugé du mariage?* dit Laurence avec la plus joyeuse malice, et rappelant les discours que Lionel avait tenus sur le mariage à Pontanges.

— Préjugé! s'écria-t-il; je n'appelle pas cela préjugé.

— Vous avez bien changé d'idée, reprit-elle en essayant de ne pas rire. Vous disiez autrefois : *Le mariage est une association d'intérêts et non de sentiments; c'est un imposture spirituelle pour donner des garanties à la société, une fiction ingénieuse. Les maris eux-mêmes n'y croient pas. Ils savent bien que la fidélité est im-*

possible, et il faut leur rendre justice, ils n'y prétendent plus. Vous y prétendez cependant, vous.

Lionel était piqué; il se trouvait désarmé; il s'en tira par la fatuité.

— Vous avez bonne mémoire, madame, dit-il; mais n'avez-vous retenu que cela?

Laurence rougit.

— J'ai choisi dans mes souvenirs, dit-elle, le moins dangereux.

— Je vous cherche partout, madame, dit un grand jeune homme aux cheveux blonds. Vous m'avez promis cette valse.

Madame de Pontanges prit le bras de l'élégant Alfred de J***, et M. de Marny la suivit dans la salle de bal pour la voir valser.

C'est alors qu'il en devint éperdument amoureux. C'était un autre aspect; qu'elle lui parut belle! que de légèreté, que de grâce, que de noblesse! Laurence avait alors dans les manières une distinction particulière. Elle n'avait pas éprouvé ce passage subit de la province à Paris qui gâte les femmes en les étourdissant trop vite par un changement trop subit. Laurence avait habité l'Angleterre avant Paris, et ses manières se ressentaient de ce séjour dans le pays du luxe et de la fashion. Elle avait ce mélange de coquetterie froide et de gaieté fine qui a tant de grâces; ses manières tenaient à la fois de la grande dame anglaise et de l'élégante Parisienne. On pouvait la prendre pour une étrangère, mais pour une femme de province, jamais...

Combien Lionel la trouvait séduisante! Oh! c'est maintenant qu'elle a tout ce qu'il faut pour être aimée! beaucoup de coquetterie, l'air dédaigneux, une grande incré-

dulité, une franche indépendance, un cœur flétri, une imagination désenchantée, un peu de perfidie dans un caractère très-noble, une belle nature déchue... la voilà parée pour le monde! — Elle est maigrie, elle est moins fraîche... c'est ce qu'il faut; elle est élégante et svelte. — Elle n'aime rien; pas un être ne l'intéresse... c'est ce qu'il faut; elle est gracieuse pour tout le monde!... Aimez-la vite, messieurs, car elle ne vous le rendra pas; aimez-la, elle est dangereuse pour tous!... mais bien plus dangereuse encore pour celui qui a flétri son âme, pour celui qui lit dans sa pensée, et qui se rappelle que cette enveloppe légère cache un cœur noble et pur qui fut à lui!

XXIV

SITUATION FAUSSE

La passion de Lionel s'augmentait des efforts mêmes que Laurence faisait pour l'éteindre. Elle commençait à s'alarmer. Tant d'amour agissait sur elle en dépit de ses projets. L'émotion de Lionel, en sa présence, était sincère, et toute émotion sincère a son reflet. Laurence cherchait toutes les occasions de se rapprocher de madame de Marny; elle se réfugiait près d'elle contre le danger qui la menaçait. La confiance de Clémentine lui servait d'égide; elle se sentait incapable d'en abuser; elle se disait : Je ne puis aimer Lionel, car si je l'aimais encore, je serais infâme; et elle se croyait guérie. Le mieux

aurait été de ne plus le voir, mais cela était difficile; madame d'Auray les observait tous deux; pour servir ses nouveaux projets, elle les rapprochait sans cesse; et puis c'est toujours le dernier moyen qu'on imagine quand on a le cœur faible, parce que c'est le seul bon. — Ne plus se voir... ne plus se voir, je ne connais que ce remède; mais on n'a pas idée des ruses, des roueries que l'âme invente avant d'en venir là.

Lionel affectait cependant de ne pas être chez sa femme quand madame de Pontanges y venait; il ne pouvait voir ces deux femmes ensemble sans souffrir. Il devinait la prudence ingénieuse de Laurence, et il ne pardonnait pas à sa femme de la servir. Il ne pouvait lui pardonner non plus d'avoir le bon droit pour elle; il la détestait presque. Sa mauvaise humeur était visible, et la pauvre Clémentine pleurait nuit et jour.

Elle s'affligea d'abord en silence; mais bientôt elle se révolta. Elle recommença à bouder son mari et cessa tout à coup d'aller voir Laurence.

M. de Marny, trouvant sa femme très-maussade, s'en fit un prétexte pour l'abandonner franchement. Il passait sa vie hors de chez lui, à l'Opéra, au bal, partout où il savait trouver madame de Pontanges; et plus elle semblait l'éviter, plus elle affectait de froideur avec lui, plus il l'aimait, plus il mettait de soin à lui prouver qu'il ne pensait qu'à elle.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour M. de Marny, étant venu voir madame de Pontanges plus tôt qu'à l'ordinaire, la trouva seule dans son salon. Seule, c'était un grand hasard, elle qui avait toujours chez elle tant de monde.

Elle était occupée à ranger des lettres sur une table.

— Que faites-vous donc là, madame, dit-il, avec ce grand portefeuille et tous ces papiers ?

— Je cherche des autographes. Madame de *** m'en demande pour un de ses amis qui en fait collection, et je cours après une lettre du maréchal de Catinat. Elle doit être dans ce portefeuille qui vous a tant effrayé.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Volontiers, car je voudrais lui donner ce qu'elle désire ce soir. Tenez, mettez ce paquet de lettres à part : elles sont intéressantes. Voici un billet de l'empereur au général...

— Que vois-je ? interrompit M. de Marny, *Lionel! jamais*. C'est de votre écriture ceci !

Madame de Pontanges jeta un coup d'œil sur le papier que M. de Marny lui montrait.

— Ah ! oui ; c'est de moi, et c'était pour vous. Comment ! je ne l'ai pas brûlée ! Il y a bien longtemps que j'ai écrit cette lettre, c'était avant votre mariage ; j'étais bien malade alors. Comment se trouve-t-elle là ? je ne m'en souviens plus. Donnez.

— Non, je veux la lire.

— Je vous le défends.

— Je vous en conjure. Rassurez-vous, je ne croirai pas à ce qu'elle dit.

Laurence sourit et continua ses recherches d'autographes pendant que M. de Marny lut la lettre suivante :

« Oh ! quelle vie ! quel supplice ! Lionel, je deviens folle ;
» cette existence m'est impossible, ma tête se perd, je
» veux me tuer. Moi, rêver un suicide ! O mon Dieu !
» qu'il faut que je sois devenue misérable pour rêver
» ainsi. Mourir, mourir volontairement avant que Dieu

» me rappelle, quand ceux qui m'aiment ont besoin de
» moi... Mais cependant ce que je souffre est insuppor-
» table. Ne plus vous voir... cette pensée m'arrache le
» cœur; et puis l'ennui, l'affreux ennui, un ennui poi-
» gnant me saisit. Oh! que je suis malade... j'étouffe, je
» suis oppressée, je tremble et je ne pleure pas. Encore si
» mon cœur pouvait s'attendrir, sa faiblesse me soulage-
» rait; mais pas un sentiment doux, pas même d'amour...
» Mon cœur est tendu, tendu si fort qu'il semble toujours
» qu'il va se briser, et il ne se brise jamais, et je le sens
» toujours qui m'emporte. Dieu! qu'il est lourd!... Oh! je
» me sens bien mal!... Je n'ai plus de courage... je ne
» comprends plus maintenant comment je vous ai renvoyé
» une seconde fois, comment j'ai oublié ce que j'avais
» déjà souffert... J'ai eu peur d'une existence affreuse,
» d'une vie de mensonges et de crainte; et j'en ai choisi
» une cent fois plus affreuse encore. Et je ne vous vois
» pas, vous que j'aime!... Ah! que je vous aime, Lionel;
» vous ne l'avez jamais su!... mais je ne veux pas mourir
» avant de vous le dire. Oh! mourir à mon âge, avant
» d'avoir aimé, avant d'avoir goûté un jour de bonheur...
» sans emporter un souvenir, cela est horrible. Lionel, ne
» permets pas que je meure sans te voir. Quoi! te laisser
» en partant l'idée que je ne t'aime pas, mourir quand je
» pouvais te voir heureux! c'est impossible... et pas un
» obstacle insurmontable ne nous sépare... ni les déserts,
» ni la mer, ni même la volonté de quelqu'un... car
» l'homme à qui je suis liée ne souffrirait pas de notre
» amour; il l'ignore, il ne peut le comprendre... il n'y
» aurait pour lui, dans ma trahison, ni larmes, ni fureur,
» ni souffrance d'orgueil ou d'amour... Je puis t'aimer
» sans craindre un reproche. Je puis courir vers toi sans

» qu'une main m'arrête... et cependant je n'y vais pas...
» J'ai cette force. Tu m'attends, tu m'appelles, et je reste
» là... Oh ! c'est mal... et j'aime mieux souffrir seule...
» subir un tourment que toi-même, qui en as le contre-
» coup, toi-même tu ne peux comprendre... J'aime mieux
» souffrir mille morts que d'aller à toi... et voilà trois
» jours que je vis ainsi... Tandis que je me dévore dans
» des tortures inconnues, tandis que je meurs, tu dis, toi :
» C'est une femme très-froide qui calcule tout... Froide !
» froide... oh ! Lionel !... si tu étais là !!! si tu voyais mes
» larmes... car voilà que je pleure maintenant. Oh ! que
» je t'aime, Lionel, viens, viens. J'ai besoin de ta joie... un
» mot, un regard de toi me calmerait. Je souffre tant ! Si
» je pouvais seulement t'entendre parler, il me semble
» que cela apaiserait ce tumulte de mes pensées où je me
» perds... Si cet état continue, dans un mois je serai morte
» ou folle... Ce que je pense est effroyable, et puis l'aspect
» continuel de cet homme fou agit aussi sur ma raison.
» Je ne suis plus assez forte pour un tel spectacle... c'est
» un dégoût que je ne sais plus vaincre. Je le hais. Je
» suis une heure chaque matin à me décider à l'aller
» trouver... Je voudrais ne plus le voir... Je deviens mé-
» chante. Tous mes sentiments sont mauvais. Tout ce qu'il
» y avait de bon, de doux, de tendre dans mon âme, est
» avec toi. Oh ! que je voudrais te revoir. Reviens, reviens,
» je t'en prie. Je ne t'éloignerai plus, je t'appartiens. Ne
» sens-tu pas comme je t'aime ? est-il possible qu'un amour
» si violent n'ait pas d'écho ? Ah ! viens que je te dise une
» fois toute ma pensée. Mon Dieu ! que j'ai souffert de te
» la cacher ! — toi que j'aimais d'une passion si délirante,
» à qui, dans le fond de mon cœur, je donnais les noms
» les plus tendres, les caresses les plus passionnées... et

» que j'appelais *poliment : Monsieur*... à qui je tendais
» la main avec froideur... quand toute mon âme s'élan-
» çait vers toi. Et tu me quittais mécontent ; tu ne com-
» prenais pas qu'en t'éloignant tu emportais ma vie avec
» toi. Il y avait des jours où cette contrainte si vive m'é-
» puisait. J'avais du courage en ta présence, et puis ta
» passion était si puissante que j'en avais peur... j'y ré-
» sistais; mais quand tu n'étais plus là, je n'avais plus de
» force. L'émotion l'emportait sur ma volonté. Tu ne sais
» pas ! un soir que tu m'as fait tant de reproches et que
» je n'ai rien dit, que tu m'as quittée avec tant de colère,
» eh bien, on m'a trouvée évanouie. J'ai failli mourir...
» et toi, tu m'as maudite ; tu croyais que je ne t'aimais
» pas ; et tu es parti désespéré, toi ! malheureux !... quand
» je t'aimais tant... Oh ! cette idée me révolte. J'ai été
» absurde. Non, je ne souffrirai plus ce que j'ai souffert...
» j'aime mieux la honte, j'aime mieux le remords... je
» mentirai, je serai fausse, je serai coupable, méprisable,
» mais je t'aimerai. Reviens, reviens... Tu recevras cette
» lettre demain, tu partiras tout de suite, et moi j'irai... »

Cette lettre n'était pas achevée, Lionel eut quelque peine à lire la fin, tant l'écriture était confuse.

La main qui avait tracé ces lignes avait bien tremblé. Il y avait de la fièvre dans ces caractères bizarres. C'était une écriture nerveuse et malade, et dans le style on reconnaissait plus encore le délire d'une maladie de cerveau que le délire de la passion.

— Elle est donc bien longue cette lettre? demanda madame de Pontanges tout en continuant ses recherches. Ah ! voici un billet de madame de Staël à mon grand-père. Je vais le mettre à part. Voyez-le. Eh bien, qu'avez-vous ?

— Laurence, Laurence, est-ce bien vous qui avez écrit cela ?

— Quoi ? le billet de madame de Staël ? dit-elle en affectant de plaisanter.

— Oh ! ne riez pas. Taisez-vous. Ne parlez pas, je vous en prie ; laissez-moi relire cette lettre. Donnez-la-moi... que je l'emporte : elle ne me quittera plus. Malheureux ! s'écria-t-il d'une voix déchirante, comme elle m'aimait !

Lionel, en disant ces mots, portait la lettre à ses lèvres et la baisait avec transport.

— Et c'est aujourd'hui que je trouve cette preuve si touchante de son amour ! aujourd'hui qu'elle est insensible, aujourd'hui qu'elle ne m'aime plus !...

— Qu'est-ce qui vous prend donc ? vous êtes pâle à faire peur. Voyons cette lettre.

— Non, je la garde.

— Soyez tranquille, je vous la rendrai ; mais je suis curieuse de savoir ce qu'elle contient, ce qui peut vous mettre dans cet état de délire.

— Vous ne vous souvenez donc plus de l'avoir écrite ?

— Si, je sais que je vous ai écrit le jour où je suis tombée malade, que ma tante est entrée chez moi comme j'écrivais, que j'ai serré la lettre dans ce portefeuille, et, comme je souffrais beaucoup, on m'a forcée de me mettre au lit. J'y suis restée six semaines avec une fièvre terrible dont j'ai failli mourir, mais...

Lionel, que le ton léger de madame de Pontanges irritait, tressaillit.

— Rassurez-vous, dit-elle avec ironie, je me porte à merveille maintenant... Mais j'avoue à ma honte que je ne me souviens pas de ce qui m'a fait écrire cette lettre. Je n'en ai aucune idée ; donnez-la donc que je voie...

C'est très-singulier, ajouta-t-elle avec le plus froid sourire.

— Non, je vous la lirai. Je n'ai pas confiance en vous, vous ne me la rendriez pas... Oh ! vous ne lui ressemblez plus.

— Gardez-la ; en vérité, je n'ai pas peur d'être compromise ; mais lisez vite avant qu'il vienne quelqu'un.

Lionel lut ; sa voix tremblait, son accent faisait mal... Madame de Pontanges jouissait de son désespoir avec une barbarie infernale ; elle faisait servir le souvenir de son amour éteint à sa vengeance ; elle aimait les preuves folles de cette passion qu'elle croyait morte à jamais ; elle reconnaissait par la comparaison de ses sentiments actuels avec les sentiments extravagants qui l'exaltaient alors, elle reconnaissait avec plaisir qu'elle n'aimait plus.

Lionel, qui voyait cette joie, était furieux... il ne pouvait comprendre que cette femme *moqueuse* et méchante qui le regardait souffrir avec bonheur, fût la même femme qui l'avait ainsi aimé de tant d'amour. Il s'arrêta.

— Eh bien ! vous ne pouvez plus lire. La passion griffonne un peu : cela doit être. J'espère qu'il n'y a pas un mot d'orthographe, point de ponctuation... S'il y a une virgule, je me renie... une lettre d'amour, bien convenable, doit être indéchiffrable d'un bout à l'autre.

— Je vous demande pitié, dit Lionel. Ne voyez-vous pas ce que je souffre ?... Cette lettre m'a rendu tout mon amour à moi. Ne me désenchantez pas, Laurence... laissez-moi croire que vous avez écrit cela... vous ne m'aimez plus, je vous pardonne ; mais laissez-moi encore l'amour d'autrefois, laissez-moi le passé... Si vous voulez que je lise, ne m'interrompez pas. Ah ! votre voix est si sèche maintenant ! c'est un son faux qui me blesse, laissez-moi lire encore cette lettre avec illusion.

Il continua :

« Ce que j'éprouve est insupportable ; ne plus vous voir, » cette pensée m'arrache le cœur... et puis l'ennui, l'af- » freux ennui, un ennui poignant me saisit. Oh ! que je » suis malade, j'étouffe. »

— Je me rappelle cela, interrompit madame de Pontanges ; je souffrais bien, j'étais sincère, j'étais sérieusement malade : vous pouvez croire cela.

— Laurence, vous êtes bien cruelle ! ne m'interrompez pas, je vous en prie, vous me faites un mal horrible. Ne profanez pas ainsi vos souvenirs. Vous m'avez aimé, Laurence ; je vous aime toujours, moi. Oh ! de grâce, respectez encore un amour que vous avez partagé. Vous ne pouvez le nier, ajouta-t-il dans un état d'exaltation impossible à peindre... Cette lettre est de vous, madame, et vous l'entendrez !...

La manière dont Lionel prononça ces mots, l'autorité d'une si violente passion, intimida un moment madame de Pontanges ; mais elle voulait combattre, car, en dépit d'elle, le souvenir de son amour la troublait. Elle se sentait moins forte, moins guérie qu'elle ne l'avait cru... et puis Lionel était si passionné, lui, qu'il aurait donné de l'amour à la femme la plus perfide, et madame de Pontanges, en le voyant si ému, si malheureux, retrouvait malgré elle au fond de son cœur un peu d'émotion en écoutant cette lettre. Elle se reportait au jour où elle l'avait écrite, et elle aimait bien ce jour-là... Elle eut peur... elle se voyait faiblir, la crainte d'aimer encore l'épouvanta... Elle n'eut qu'une pensée : empêcher Lionel d'achever la lecture de cette lettre, qu'elle se rappela tout à coup. — S'il lit jusqu'à la dernière ligne, je suis perdue,

se dit-elle. Oh ! comme sa voix tremble ! j'aurais mieux fait de la lire moi-même : quelle imprudence !... quelle voix !... que j'aime sa voix !... Dieu ! comme il est ému !

Lionel pendant ce temps continuait de lire :

« Quoi ! te laisser en partant l'idée que je ne t'aimais » pas !... Mourir quand je pourrais te voir heureux... cela » est impossible... et pas un obstacle insurmontable ne » nous sépare, ni les déserts, ni la mer !... »

— Ah ! ah ! ah ! s'écria madame de Pontanges en s'efforçant de rire... comment ! c'est moi qui ai écrit ces bêtises-là ?

— Si vous riez, je vous tue, madame, s'écria Lionel hors de lui.

Madame de Pontanges frémit ; il y avait de la démence dans la colère de M. de Marny.

Il serra fortement le bras de Laurence.

— Restez là, madame, vous m'entendrez jusqu'au bout...

Madame de Pontanges pâlit, elle comprit qu'il fallait se soumettre ; elle écouta en silence.

« Pas un obstacle ne nous sépare, ni les déserts, ni la » mer, ni même la volonté de quelqu'un... car l'homme » à qui je suis liée ne souffrirait pas de notre amour... il » l'ignore, et ne peut le comprendre... Il n'y aurait pour » lui dans ma trahison, ni larmes, ni fureurs, ni souf- » france d'orgueil ou d'amour. Je puis t'aimer sans crain- » dre un reproche ; je puis courir vers toi sans qu'une » main m'arrête... et cependant... je n'y vais pas... J'ai » cette force. Tu m'attends, tu m'appelles, et je reste là... » Oh ! c'est mal. »

— Oui, Laurence, c'était bien mal, vous le sentiez vous-même... Je vous accusais, j'avais raison... vous le voyez. Oh ! dites-le, n'est-ce pas que vous avez eu des torts aussi... que moi seul n'ai pas été coupable de notre malheur ?...

— Vous auriez dû me deviner, dit-elle ; tant d'amour avait un langage.

— Vous étiez si froide !...

— Vous ne me connaissez pas, Lionel.

Lionel leva les yeux sur madame de Pontanges, une idée subite l'enivra...

— Oh ! mon Dieu, dit-il, si je me trompais encore ! si tant d'orgueil cachait encore un peu d'amour !... Vous écriviez ces pensées brûlantes quand je vous accusais... peut-être que dans ce moment où je vous trouve si cruelle, vous combattez... peut-être que vous...

— Achevez cette lettre, dit-elle.

Laurence préférait cette lecture dangereuse au tourment de se voir deviner... maintenant. Hélas ! il n'y a plus d'espoir dans son amour...

Lionel reprit la lettre si souvent interrompue ; mais cette fois, en lisant, un autre sentiment l'agitait... — Elle est bien troublée, pensait-il à son tour : oh ! tant de passion n'a pu s'éteindre si vite dans son cœur... je l'aime encore *trop*, il est impossible que tout soit fini entre nous... la femme qui a écrit cette lettre est à moi.

Il lit :

« Tandis que je me dévore dans des tortures inconnues ;
» tandis que je meurs, tu dis : C'est une femme froide,
» qui calcule tout... Froide... froide !... O Lionel, si tu
» étais là... si tu voyais mes larmes... car je pleure main-

» tenant... Oh ! que je t'aime ! Lionel... viens... viens... » j'ai besoin de ta joie... »

Lionel se laissa tomber à genoux... il mit la lettre sous les yeux de Laurence... — Voyez, voyez, dit-il ; c'est vous qui avez écrit cela, Laurence ; c'est à moi que vous écriviez : *Je t'aime; si tu étais là !!...* Eh bien ! Laurence... je suis là... je suis à tes pieds... *Si tu voyais mes larmes !* Laurence, et tu pleures !... *Oh ! comme je t'aime !* Tu as écrit ce mot, Laurence... oh ! dis-le maintenant... c'est moi, Laurence, c'est moi... oh ! dis-moi donc enfin que tu m'aimes !

— Je ne vous aime plus.

— Tu mens !

— Lionel !!!

— Je ne crois plus à ta froideur ; tu m'as dit qu'elle était trompeuse... Oh ! rends-moi ton amour ! reprends la vie...

— C'est impossible... j'ai trop souffert : mon cœur est mort.

— Et pourquoi pleures-tu ?

— Parce que je suis malheureuse.

— Malheureuse aujourd'hui ! mais hier, vous étiez brillante, vous n'avez fait que rire.

— Oh ! que je m'ennuyais ! dit-elle ; ce n'est pas là la vie que j'avais rêvée !... Que Paris est triste !... Oh ! mon pauvre vieux château... que je vous regrette !... Quels doux moments j'y ai passés les jours où vous deviez venir !... c'était le bon temps !... hélas ! il est perdu... perdu pour toujours...

— Non ; l'amour peut nous le rendre encore. Laurence ! ma douce Laurence ! ce serait affreux de renoncer à vous, le jour où j'apprends à quel point vous m'avez

aimé ! Oh ! revenez à moi ! Quittez ce caractère factice qui vous fait perdre votre grâce. Vous n'êtes point née pour être une coquette vulgaire... Votre cœur est si noble, si pur; revenez à l'amour, l'amour est votre vie, Laurence : revenez à moi...

Elle lui tendit la main; elle pleurait, et n'osait le regarder : elle était si émue qu'elle ne pouvait parler; sa passion se réveillait terrible et menaçante; ses émotions venaient l'assaillir; une si longue contrainte avait doublé leur force. Ses souvenirs se précipitaient bouillonnants, tumultueux, comme les flots écumants que retenait captifs une écluse, et qu'une liberté subite rend à leur cours interrompu...

— Malheureuse! pensa-t-elle ; comme je l'aime encore! que vais-je devenir ?...

Et Lionel, pénétrant sa pensée, contemplait avec délices le réveil de cette âme... cette renaissance d'amour qui lui promettait tant de joie...

Il respirait à peine ; il restait immobile à genoux ; il avait peur de l'avertir par son bonheur... il craignait qu'elle ne retrouvât trop tôt son empire sur elle-même, et il laissait éclore en silence le sentiment qui la lui rendait, pour qu'il fût déjà tout-puissant lorsqu'elle songerait à le combattre.

Et toute cette joie fut troublée !

Le destin, qui se moquait d'eux, vint une troisième ois encore éteindre leur amour... bouleverser toutes leurs espérances...et cela toujours de la même manière... parce que la vie est faite ainsi.

Qu'on ne vienne pas me dire que les événements ne s'entendent pas entre eux... qu'une chose extraordinaire n'arrive qu'une fois. Je vous dis, moi, que de certaines

positions engendrent toujours les mêmes circonstances, que tels obstacles amènent toujours tels malheurs, que tels caractères ramènent toujours telle aventure. Et cela se comprend à merveille. — Si un maçon tombe trois fois, il tombera trois fois d'un échafaud; un marinier est destiné à tomber toujours dans la rivière... Un joueur fera trois héritages... il les perdra trois fois... au jeu. Une femme honnête qui résiste sera toujours sauvée au moment du péril... parce que c'est au dernier moment qu'elle est faible.

Voilà ce qu'on ne met point dans les romans, parce que l'on veut inventer et qu'on n'aurait pas l'air d'avoir de l'imagination, si l'on mettait trois fois la même situation dans un livre. Moi, je fais cette innovation hardiment. Je n'invente pas; je peins le monde comme je le vois, et je dis que toujours les mêmes choses se recommencent. Nos caractères, en traversant la vie, laissent çà et là sur la route des germes qui tôt ou tard doivent grandir, et qui doivent naturellement ramener les mêmes situations, parce que leur principe est le même, — sans compter que le sort aime beaucoup à faire des *niches*, et que le hasard est plus romanesque que tous les romanciers du monde.

Devinez donc qui vint troubler le dangereux tête-à-tête de madame la marquise de Pontanges et de Lionel de Marny ?

Précisément la personne qui devait leur être le plus désagréable, et que leur émotion devait le plus inquiéter,

MADAME DE MARNY.

Au plus touchant de leurs amours, on annonça

MADAME DE MARNY.

La jeune femme, qui était grosse de huit mois, s'avança lentement, avec embarras...

Sa vue produisit sur Laurence le même effet que l'aspect du marquis de Pontanges avait fait autrefois sur l'imagination de Lionel.

Ce fut un complet *désenchantement.*

Certes, cela était peut-être dramatique... mais romanesque, point... Sa femme!... sa femme grosse de huit mois!...

— Bonjour, madame, dit Laurence subitement remise de son trouble. Que vous êtes bonne de venir me voir, souffrante comme vous êtes!

— Madame, dit le valet de chambre qui venait d'amener madame de Marny, le coiffeur vient d'arriver.

— Déjà! quelle heure est-il donc?... Qu'il attende un instant, dit madame de Pontanges.

— Vous alliez faire votre toilette; je suis venue trop tard. Je vous gêne...

— Non, pas vous, mais votre mari, dit madame de Pontanges en souriant. — Monsieur de Marny, je vous chasse, ajouta-t-elle. J'ai du monde à dîner, je suis en retard... Je garde votre femme; elle me donnera des conseils sur ma coiffure. Elle a si bon goût! A revoir! Vous irez à l'Opéra, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

Lionel sortit sans regarder ni Laurence ni sa femme; il n'était pas encore revenu de son émotion, lui, et il ne pouvait pardonner à madame de Pontanges d'avoir si vite maîtrisé la sienne... il étouffait de colère... Sa femme... sa femme... qu'il la maudissait en ce moment!

Il monta dans son tilbury. Quel bon coup de fouet reçut son cheval alezan... Le cheval favori, toujours si

doucement mené, se cabra et faillit tout briser... Il allait s'emporter, mais Lionel le retint; la colère lui donnait de la force... M. de Marny rentra chez lui sans accident.

— Comme monsieur a l'air de mauvaise humeur! dit la femme de chambre qui le rencontra dans le vestibule... C'est bon... voilà madame qui va encore passer toute la nuit à pleurer.

Pendant ce temps, Clémentine assistait à la toilette de madame de Pontanges... Elle contemplait avec envie les flots de cheveux qui tombaient sur les épaules de Laurence, et que son coiffeur relevait habilement.

— Quels beaux cheveux! disait-elle.

— Les vôtres sont charmants; je ne sais pourquoi vous admirez tant les miens... Est-ce mademoiselle Baudran qui a fait votre chapeau? il vous va à merveille.

— Oui, c'est d'elle.

— Vous irez ce soir à l'Opéra?

— Non, je ne crois pas.

La pauvre jeune femme prévoyait bien qu'il y aurait de l'orage chez elle ce soir-là, et que d'ailleurs son mari n'aurait nullement le désir de l'emmener à l'Opéra.

— Pourquoi n'iriez-vous pas?

— Je suis un peu fatiguée.

— C'est vrai, je vous trouve le visage altéré, il faut vous ménager...

— Adieu, madame, dit Clémentine en se levant. Vous êtes coiffée à ravir. Je vous promets de grands succès pour ce soir. Vous allez au bal?

— Oui.

— A bientôt, continua madame de Pontanges, j'irai savoir de vos nouvelles. J'ai peur que cette aimable visite ne vous fasse mal... Au revoir.

Madame de Marny sortit.

— Pauvre enfant! pensa Laurence quand elle se trouva seule, le ciel t'a inspirée en t'envoyant vers moi... Qu'allais-je faire?... Ah! c'était une action indigne... lui enlever son mari... dans l'état où elle est... Et lui! il aurait abandonné son enfant pour moi... pour fuir avec moi!... Oh! je me fais horreur! Ma résolution est prise... il n'y a pas d'autre moyen... Je l'aime trop, je suis trop faible... A moi seule je ne pourrais me défendre.

Elle se mit à une table; elle écrivit:

« Mon cher cousin, je vous garde une place ce soir dans ma loge à l'Opéra; j'espère que vous ne m'en voulez plus. Trois jours de rancune... c'est assez.

» LAURENCE. »

— Oh! dit-elle après avoir écrit, Lionel, que nous sommes coupables! mais je vous empêcherai de commettre une infamie. J'aurai le courage de mettre entre nous deux un obstacle invincible. Dieu! que je l'aime encore!... C'est affreux!...

Et puis elle sonna sa femme de chambre, et mit une très-belle robe de satin blanc.

XXV

UNE SCÈNE DE MÉNAGE

— Comme vous rentrez tard...

— Il y a longtemps que je voulais revenir, mais madame de Pontanges me retenait toujours... Elle demeure si loin... et puis j'avais dit à Frédéric de ne pas presser les chevaux... je suis souffrante...

— Quel besoin aviez-vous de sortir aujourd'hui, si vous êtes malade ?

— Je croyais vous faire plaisir en faisant cette visite.

— Vous m'avez fait le plus grand plaisir, sans doute.

Lionel accompagna ces mots d'un abominable sourire ; sa pauvre femme étouffait, elle avait peur de pleurer...

— Je croyais, dit-elle, en allant voir madame de Pontanges, vous prouver que je n'étais plus jalouse ; il me semblait que c'était vous promettre de ne plus vous tourmenter, vous dire enfin que j'avais confiance en vous.

— Je vous remercie de votre intention, mais vous ne faites rien à propos, vous manquez de mesure en tout... Autant il est ridicule de ne pas la saluer quand vous la rencontrez dans le monde, autant il est inconvenant d'aller humblement chez elle sans y être invitée.

— Je lui devais une visite depuis deux mois, et je ne pensais pas faire une chose inconvenante... J'ai du malheur, ajouta-t-elle en essuyant ses yeux; tout ce que j'imagine pour vous plaire vous contrarie.

— Toujours des larmes, dit Lionel, les femmes ne savent que pleurer. En vérité, madame, vous me faites passer pour un tyran; on croirait que je vous maltraite, que je vous rends malheureuse...

— J'ai tort, sans doute, reprit Clémentine avec douceur... mais ce n'est pas ma faute, j'ai mal aux nerfs... je pleure sans sujet. Oh! je voudrais m'en aller! je vous gêne, je le sens; mais mon père veut que je reste ici. Ah! je voudrais partir, l'air de la campagne me ferait du bien...

— Pourquoi donc votre père refuse-t-il de vous emmener?

— Il veut que je fasse mes couches à Paris; il n'a pas confiance dans les médecins de campagne... Ma mère est morte en couches, et ce souvenir lui fait craindre pour moi.

Une affreuse pensée, rapide, involontaire, traversa l'esprit de Lionel : — Si elle mourait en couches... je serais libre!... — Et il se fit horreur à lui-même!... il repoussa de toute sa puissance ce vœu cruel... mais, malgré lui, *l'espérance* avait germé dans son cœur.

— Je suis un monstre, pensa-t-il... pauvre Clémentine, si jeune!...

Il y croyait déjà!...

— Non, tu ne mourras pas...

Et il la regarda...

— Comme elle est changée! pensa-t-il...

Il était si honteux de ses pensées, qu'il avait hâte de les cacher, de s'en distraire aussi... Il était réellement malheureux de se découvrir tant de noirceur dans l'âme... Oh! que l'amour rend méchant...

— Votre père a raison, dit Lionel; il faut que vous

restiez à Paris... Mais, de grâce, ma chère Clémentine, soyez raisonnable, ne vous tourmentez pas ainsi.

Il s'approcha d'elle et l'embrassa.

Lionel était généreux, il avait pitié de la femme dont il désirait la mort...

Clémentine fut si étonnée de ce retour subit de tendresse, après tant de jours de froideur, qu'elle ne fut plus maîtresse de son émotion... elle se jeta dans les bras de son mari, et fondit en larmes.

— Tu vas te rendre malade, chère amour... ne pleure pas... sois confiante, ma bonne Clémentine... peux-tu croire que je ne t'aime plus?... Allons, sois sage, ne te fais pas malheureuse à PLAISIR... C'est toi qui me rends méchant, parce que tu me tourmentes... Quand je reviens, tu me fais toujours mauvaise mine... et puis toujours les yeux rouges; et puis quand je reçois une lettre, tu regardes de travers l'adresse... Tout cela m'impatiente, vois-tu, et je te dis des paroles dures, dont je suis bien fâché après... Ne te fais plus de folles idées. Mais c'est donc une grande passion que tu as pour moi?...

Clémentine sourit à travers ses larmes... — Rassurez-vous, dit-elle gracieusement, quand j'aurai mon enfant, je ne vous aimerai plus... je ne m'occuperai plus de ce que vous faites. Alors, je serai bien forte contre vous.

— Oui; mais, moi je t'aimerai davantage... parce que tu seras bonne... et puis tu seras bien jolie, mon ange, avec une belle petite fille dans tes bras.

— C'est donc toujours une fille que vous voulez?...

— Oui. Mais tu es très-fatiguée ce soir; tu devrais te coucher; il faut avoir bien soin de toi...

Et Lionel, de bonne foi dans sa pitié, je dis plus, dans sa tendresse, car il était impossible de ne pas aimer Clé-

mentine, Lionel prodiguait les plus doux soins à la jeune femme, pour qui cet amour inaccoutumé, ce bonheur inespéré, étaient encore plus dangereux que les chagrins des jours passés dans les larmes.

Lionel se croyait bon; mais en se montrant si tendre, si soigneux, un instinct de mari l'inspirait... Un coup de poignard n'eût pas été plus mortel en cet instant: Dans l'état d'agitation et de fièvre où se trouvait Clémentine, un coup de poignard l'aurait moins vite tuée que cet amour...

Après deux mois de tourments amers, de solitude affreuse... après une journée de contrainte et de soupçons, après une visite pénible chez sa rivale, après les paroles cruelles, atroces, qu'il venait de lui dire... tout à coup, sans transition, sans gradation...

De la confiance, de l'amour!

Une pauvre jeune femme, nerveuse et faible... exaltée par l'état de souffrance où elle se trouve depuis huit mois, par cette passion maternelle si puissante qui s'éveille déjà dans son cœur, imprudente comme une jeune étourdie à son premier enfant... n'ayant point sa mère pour l'arrêter dans le danger... malade et jalouse... jalouse, abandonnée...

Et puis tout à coup aimée!...

Lionel fit par pitié, par générosité, le mal qu'un monstre n'aurait peut-être pas fait volontairement.

En vérité, c'était trop fort; il y avait de quoi mourir.

XXVI

UNE RÉSOLUTION

— Madame est très-souffrante, dit Lionel à la femme de chambre qui venait d'aider madame de Marny à se mettre au lit... vous la veillerez. Il est inutile qu'elle le sache... mais qu'il y ait toujours quelqu'un d'éveillé cette nuit dans la maison.

Il était dix heures.

M. de Marny partit pour l'Opéra... Il était fort agité, presque joyeux... Il semblait qu'on venait de lui promettre un bonheur... mais non un de ces bonheurs suaves qu'on enferme en son cœur comme un trésor divin; un bonheur qui épanouit la pensée, qui nous berce d'harmonie et d'encens... Non, c'était un bonheur coupable et agitant, une joie méchante qu'on se reproche et qu'on se cache, et qu'on aurait horreur de montrer... Lionel avait fait un effort de bonté... il était charitable avec conscience... Il n'aurait pas aidé, avancé d'une heure l'événement qu'il attendait... Il était noble, bon, incapable d'un crime; il repoussait de toute la force de son âme une espérance coupable, dont il était honteux; mais il ne pouvait pas s'empêcher d'être heureux... parce qu'il est des pressentiments qu'on ne peut vaincre... parce que nos désirs, quand ils sont trop violents, nous avertissent d'avance que l'événement qu'ils appellent va s'accomplir.

M. de Marny rencontra Melchior Bonnasseau dans l'escalier de l'Opéra.

— Diable! s'écria celui-ci en l'apercevant, tu es en veine ce soir, tu as l'air rayonnant...

Ils échangèrent quelques plaisanteries; puis M. de Marny entra dans sa loge.

— Ma sœur ne vient pas? dit Valérie en voyant son beau-frère arriver seul.

— Non, elle est un peu fatiguée, elle s'est couchée.

— Ah! mon Dieu! s'écrie M. Bélin, est-ce qu'elle est malade?

— Ce n'est rien, reprit Lionel; elle est sortie ce matin, et par prudence elle s'est couchée de bonne heure.

— Elle a raison... la pauvre petite était bien *pâlotte* hier... Je lui conseille maintenant de ne plus sortir... Si sa mère m'avait écouté!...

Lionel tressaillit... Ses pensées lui devenaient insupportables en présence de ce père et de cette sœur.

Il quitta la loge.

D'ailleurs, devant eux, il n'osait lorgner madame de Pontanges; il se promena un instant dans le foyer.

— J'ai la fièvre, pensa-t-il... Oh! quelle journée!... madame d'Auray doit être ici ce soir...

Et Lionel alla lui rendre une visite.

— Bonsoir, monsieur; comme vous êtes venu tard! dit-elle; vous avez manqué le pas de mademoiselle Taglioni... Mais je ne vois pas Clémentine dans sa loge; est-ce qu'elle est malade?...

Lionel, en cet instant, venait d'apercevoir madame de Pontanges. Elle était éblouissante de beauté!...

Belle... belle à étourdir.

— Pardon, madame, dit Lionel; vous m'avez fait l'honneur de me demander...

— Oh! je comprends à merveille que vous n'ayez pas écouté... Regardez, lorgnez, ne vous gênez pas. Je disais qu'elle était ce soir belle comme un ange.

— Ce n'est pas cela que vous disiez, madame.

— Je vous demandais pourquoi Clémentine n'était pas ce soir à l'Opéra...

— Elle est souffrante; sa grossesse la fatigue.

— Mon Dieu! qu'elle ne fasse pas d'imprudence; madame de N... est morte en couches hier... Cela fait frémir.

— On lui défend le spectacle.

— Oh! ce n'est pas le plaisir qui rend malade; rire est moins dangereux que de pleurer... Pauvre Clémentine!...

Puis, elle ajouta avec coquetterie :

— Vous êtes un monstre, Lionel!

— A qui le dites-vous? reprit-il en feignant de plaisanter.

— Ah! s'écria-t-elle tout à coup, voilà le prince de Loïsberg... Je le croyais parti... c'est charmant; il est venu il y a deux jours me faire ses adieux... et je le retrouve à l'Opéra!... Que s'est-il donc passé?

— Je n'en sais rien, dit M. de Marny sèchement.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela; vous ne pouvez plus me tromper... Lionel, je vous connais maintenant.

— Je vous jure, madame, que je ne sais rien des projets de M. de Loïsberg... S'il doit partir... j'ignore où il va.

— C'est cependant pour votre compte qu'il voyage... Vous lui faites parcourir l'Europe depuis deux ans d'une manière très-profitable pour tous deux... Ses voyages le forment; ils en feront un homme fort distingué... Il vous devra beaucoup.

Madame d'Auray se mit à rire...

— Je n'accepte pas ces compliments, reprit M. de Marny, moitié fâché, moitié flatté... je ne suis pas responsable du choix des pays qu'il parcourt.

— Vous vous chargez de l'envoyer au loin, et voilà tout.

— Par exemple, cette fois je ne sais quelle route il doit prendre.

— Vraiment?

— D'honneur.

— Il va en Espagne.

— J'en suis charmé.

— Encore une fois renvoyé pour vous... vous devez être bien fier?

— Non, dit Lionel; c'est un homme qui a la manie des voyages, qui n'en veut pas convenir... et qui motive son départ pour que dans l'absence on s'occupe de lui.

— J'ai peur que, pour cette fois, son départ ne soit par trop motivé!

En disant cela madame d'Auray avait une expression de visage très-méchante.

— J'en ignore complétement la cause, et vous me donnez envie de la savoir.

Alors Lionel sortit de la loge de madame d'Auray, et on le vit bientôt entrer dans celle de madame de Pontanges.

Le prince, qui était assis derrière Laurence, se leva, et céda sa place à M. de Marny.

Madame de Pontanges et M. de Marny restèrent seuls un moment.

— On ne dirait jamais que vous avez pleuré ce matin, dit Lionel; vous êtes belle, ce soir, à désespérer... Votre lettre, Laurence, je l'ai là...

— N'en parlons plus! dit-elle tristement; il faut l'oublier, Lionel!

— Hélas! je croyais vous avoir retrouvée... Ce matin vous sembliez encore aimer... Oui, dans vos larmes il y avait encore de l'amour.

— Ce n'était qu'un souvenir.

— Un souvenir n'aurait pas tant de puissance... Ah! malgré vous, je suis heureux!...

Madame de Pontanges leva sur Lionel un regard sombre... Elle fut frappée de l'étrange expression de ses traits... Il y avait quelque chose d'égaré dans ses yeux, de convulsif dans ses lèvres, qui l'effraya...

Elle ne voulut pas le désespérer...

— Il sera bien malheureux, pensa-t-elle... Elle s'épouvantait de son désespoir... puis elle fit cette réflexion : J'ai souffert aussi, moi, et je n'en suis pas morte... C'est à son tour maintenant... Alors elle dit : Je suis fâchée d'avoir promis d'aller à ce bal... L'Opéra me plaît ce soir... J'y voudrais rester.

Lionel la remercia... — Oh! c'est un beau jour pour moi, que celui-ci.

Elle sourit amèrement.

— Vous vous moquez de moi; je suis devenu bien ridicule, n'est-ce pas?... mais j'ai dans votre cœur une confiance opiniâtre que toute votre indifférence ne pourra m'ôter aujourd'hui...

— Gardez-la, répondit-elle, je ne songe pas à vous l'ôter!

Ce mot fut dit d'une si étrange manière que M. de Marny n'osa s'en réjouir.

— Oh! que je suis malade! dit tout à coup madame de Pontanges.

— Malade! vous êtes fraîche comme une rose, ce que je ne vous pardonne pas.

— Rassurez-vous; cette fraîcheur est factice. J'ai mis du rouge pour la première fois... je suis décidée à tous les mensonges...

— Pas avec moi, puisque vous avouez celui-là.

— Hélas! pas encore!

— Madame, dit M. Dulac en entrant dans la loge, on m'envoie vous dire que vous vous oubliez. Madame de M... est déjà sous le péristyle; elle vous attend...

— J'ai promis de la conduire au bal... Je vous quitte... Adieu...

Et sa voix était troublée; elle semblait en le quittant lui demander pardon... Son regard était plein de mélancolie et de bonté... C'est qu'elle pensait : Pauvre Lionel... quel chagrin je vais lui faire! mais il le faut...

— Adieu, dit-elle, à demain...

Elle s'appuya sur le bras de M. Dulac pour descendre l'escalier. Elle tremblait... elle eut peur un moment de se trouver mal.

Elle rejoignit madame de M... sous le péristyle; tandis qu'elle attendait sa voiture, le prince vint lui parler...

— Je vous cherchais, madame, dit-il, pour vous faire mes adieux.

— Vous partez! s'écria madame de M...

— Demain.

— Où allez-vous?

— En Espagne.

— La voiture est avancée, dit un valet de pied.

Madame de Pontanges prit le bras de son cousin.

— Gaston, dit-elle avec une émotion impossible à cacher... suivez-nous au bal...

VOUS NE PARTIREZ PAS.

XXVII

FATALITÉ

Lionel revint chez lui avec des sentiments moins cruels que ceux avec lesquels il en était sorti.

— Elle m'aime plus que jamais, pensait-il ; je vaincrai ses scrupules, quelle que soit sa position ou la mienne ; j'ai sur son cœur un empire que rien ne peut m'ôter.

Cela était vrai ; son empire était même si terrible, que l'on se sacrifiait pour y échapper.

M. de Marny, à peine de retour chez lui, demanda des nouvelles de sa femme avec sollicitude.

Cet intérêt n'était pas joué... il était sincère... Lionel était revenu à des rêves plus charitables. Il n'avait plus besoin d'être veuf pour être heureux ; et son égoïsme d'amour n'allait pas jusqu'à désirer un malheur qui n'était pas indispensable au triomphe de sa passion.

Ce fut donc avec un véritable chagrin qu'il apprit que Clémentine était fort mal. Elle souffrait depuis quelques moments des douleurs horribles ; tous les gens de la maison étaient en rumeur, on attendait l'accoucheur qu'on venait d'aller réveiller.

Il était onze heures... l'Opéra n'avait pas fini tard.

— Clémentine, dit Lionel effrayé des souffrances de la malheureuse jeune femme, pourquoi ne m'as-tu pas envoyé chercher ?...

— Je voudrais revoir mon père, dit-elle. Ah! mon Dieu! que je souffre!

— Germain, cours vite chez M. Bélin; qu'il vienne; il ne doit pas encore être couché!

— Mon père!... allez chercher mon père!...

— Il va venir, cher ange, on est allé chez lui... Mais, moi, je reste, je ne veux pas te quitter...

— Vous!!!...

Elle eut en cet instant un spasme effrayant; on crut qu'elle allait mourir!...

Lionel était au désespoir, l'aspect de douleurs si violentes lui faisait mal. Les hommes les plus durs, qui entendent à l'armée gémir les blessés sans pâlir, sont sans force contre les souffrances d'une femme.

Beaucoup de maris tueraient leur femme, peut-être, s'ils n'avaient pas peur de l'entendre crier.

— Comme elle souffre! disait Lionel, pauvre enfant!

Il avait des larmes dans les yeux, et il réchauffait les mains de Clémentine avec tendresse; il lui soutenait la tête; il écartait ses cheveux, il les baisait avec une pitié passionnée qui était touchante : il était bon en cet instant.

Elle eut un moment de calme...

— Tu es mieux? dit-il.

Elle répondit :

— Je me meurs...

— Clémentine!...

— Comme tu pleures!... dit-elle... pourquoi?... tu ne peux pas me regretter cependant...

— Je t'aime.

— Oui, parce que je vais mourir... oui, tu m'aimeras quand je serai morte... Je ne te gênerai plus.

— C'est horrible ce que tu dis là... Mais tu vivras, Clémentine; calme-toi... mon amour, je t'en prie...

— Oh! je ne t'en veux pas, reprit-elle, je t'ai rendu bien malheureux... Ce n'était pas ma faute, pardonne-moi...

— Eh! mon Dieu, je n'ai rien à te pardonner, à toi, si douce, si bonne, si pure... La fièvre t'égare, Clémentine... ne parle pas... sois raisonnable; si tu te tourmentes ainsi, tu perdras ton enfant, Clémentine...

— J'étouffe... j'étouffe; embrasse-moi vite... et mon père!... mon père!... je ne le verrai donc pas?... Valérie!... ma sœur!... Oh! Lionel.

Elle ne dit plus rien; elle resta immobile sur son lit.

Le médecin arriva. — C'est un spasme, dit-il. On fit à la malade une saignée abondante.

Puis l'accoucheur prononça le nom de la princesse Charlotte.

Lionel tressaillit.

M. Bélin arriva. A peine eut-il jeté un regard sur sa fille, qu'il comprit son malheur.

— Sa pauvre mère, dit-il d'une voix étouffée, j'ai vu sa pauvre mère comme cela.

Il s'approcha du lit... Clémentine était toujours sans connaissance... Il se pencha vers elle...

— Elle respire encore, dit-il.

Il y avait quelque chose d'horrible dans ces mots... Pendant ce temps, on prodiguait tous les soins nécessaires à la pauvre mourante.

Lionel espérait malgré le danger... tant de jeunesse laisse toujours des chances.

Six heures... six longues heures se passèrent ainsi...

Clémentine mit au monde un enfant qui vécut à peine quelques instants...

On espéra jusqu'au matin sauver encore la mère; mais, quand le jour se leva, Clémentine était encore immobile... évanouie...

Ses pieds, ses mains étaient glacés.

Les médecins venaient de moment en moment, et l'un après l'autre, lui tâter le pouls.

M. Bélin interrogeait leur visage.

Enfin, on vit l'un d'eux froncer tristement le sourcil... puis recommencer une dernière épreuve. — Il ne bat plus! dit-il.

— Morte! s'écria Lionel en tombant à genoux...

Un cri se fit entendre dans la chambre voisine.

— Ma fille! ma fille! dit M. Bélin en courant vers la porte du salon où était Valérie... hélas! la seule fille qui lui restât!...

Valérie, ne voyant pas rentrer son père de toute la nuit, s'était alarmée, et dès le jour elle était accourue; elle n'osait pénétrer dans la chambre de l'accouchée, mais elle attendait en silence de ses nouvelles.

En entendant le mot prononcé par Lionel, « morte, » Valérie s'était évanouie; on s'empressa autour d'elle : M. Bélin, les médecins, les femmes qui servaient madame de Marny, couraient auprès de Valérie.

Sa pauvre sœur n'avait plus besoin de personne.

Lionel seul resta près d'elle. Son désespoir était affreux, ses sanglots étaient déchirants. Dans ce moment terrible, il ne comprenait qu'un sentiment : celui de ses regrets. Clémentine était toute-puissante à cette heure... elle régnait dans sa pensée... elle dominait tout son cœur... Il avait rêvé sa mort la veille... et dans ce moment, il aurait donné mille fois son sang pour la ranimer... Sa passion si violente... il l'avait oubliée!... O merveille!...

ô sublime solennité de la mort!... il pleurait ce qu'il avait maudit... il aimait celle qu'il avait trahie!... il n'imaginait pas qu'il y eût une autre femme au monde... et dans cette chambre funèbre, au pied de ce lit de douleur, pas une voix dans son cœur n'osait lui crier :

TU ES LIBRE!

XXVIII

MAIS LE LENDEMAIN

Le lendemain, son amour s'était réveillé, il avait retrouvé l'avenir.

Et pourtant son désespoir était puissant encore... les sentiments les plus étranges l'agitaient. Il pleurait toujours Clémentine; mais il la pleurait avec reconnaissance, avec adoration, comme une femme qui s'était sacrifiée pour lui; il l'aimait, il la bénissait dans sa pensée; mais il n'aurait plus donné sa vie pour la réveiller...

On ne put l'arracher de la chambre de Clémentine; il resta près de son lit toute la journée qui suivit la mort. Sa douleur avait quelque chose d'agité, de vivant, de bizarre, qui faisait craindre pour sa raison.

Ce n'était pas cette douleur immobile et découragée qui n'attend plus rien des jours, c'était un désespoir ardent qui semblait lui donner une existence nouvelle.

Il marchait à grands pas dans la chambre silencieuse, comme un homme préoccupé de vastes projets...

Son visage, d'une pâleur effrayante, s'illuminait tout à coup d'une rougeur inaccoutumée.

Il disait des mots sans suite. Il ne pouvait tenir en place.

Les gens qui le voyaient ainsi le croyaient fou.

Tantôt il tombait à genoux près du lit de Clémentine, et, s'abandonnant à sa douleur, il lui demandait pardon avec des paroles déchirantes.

Dans d'autres moments, il la pressait sur son cœur avec passion. Il prodiguait à cette jeune morte, si belle encore, des caresses inutiles, de doux noms d'amour sans écho... Il était pour elle tout passion et reconnaissance. Il la remerciait d'être morte!... Il couvrait de baisers son front pâli, ses mains glacées, sa bouche muette... Il l'aimait d'un amour délirant; et peut-être, si tant d'amour l'avait ranimée, il l'aurait maudite, il l'aurait fuie avec horreur.

Une fois, dans son délire, il appela Laurence!... et il jeta autour de lui un regard farouche, pour voir s'il n'y avait là personne pour l'espionner.

Cet homme avait l'esprit malade, je vous l'assure.

XXIX

LE SURLENDEMAIN

Le jour de l'enterrement, il fut encore amèrement triste. L'aspect de ces deux cercueils, de ces deux morts si jeunes, lui déchira le cœur; et puis son enfant aussi! Il regrettait son enfant.

Il passa le reste de ce jour chez son beau-père; il eut pour Valérie et son malheureux père les plus tendres soins.

Valérie était si touchante dans ses regrets!...

Lionel pleurait avec elle, et ses larmes le soulageaient; Valérie elle-même éprouvait une triste consolation à voir sa douleur ainsi comprise et partagée; à voir sa pauvre sœur ainsi regrettée par l'homme qu'elle aimait.

— Je n'aurais jamais cru, pensait-elle, que mon frère eût tant d'âme... Oh! comme il est bon!... que je l'aime de pleurer comme moi.

Lionel avait un grand charme dans ses sentiments. D'abord il n'avait aucune fausseté; il était simple et naturel; mais, ainsi que tous les gens passionnés, il était très-mobile dans ses sentiments, et comme ses passions se contredisaient souvent avec une extrême rapidité, on les croyait jouées, parce qu'on ne les avait pas suivies dans leur changement, parce qu'on n'avait pas le secret de leur prompte métamorphose.

Ce jour-là il pleurait sa femme, parce que son imagination était à elle ce jour-là... Il la regrettait sans hypocrisie... Un jour plus tard il sera la proie d'une autre image... Il oubliera la peine de la veille, mais sans légèreté... Son cœur ne se sera point tari... desséché de lui-même... une autre passion l'aura dominé. Un sentiment ne s'éteint pas en lui; il cède à un plus puissant qui le remplace. Dans la solitude, la même idée l'eût fait vivre vingt ans... mais dans la vie compliquée qu'un jour de dépit lui avait faite, il s'était créé une chaîne d'événements qui le jetait dans des perplexités continuelles, qui l'exposait à des combats sans cesse renaissants, — une

vie de tourments, de remords, d'espérances et de crainte, qui devait tôt ou tard épuiser son cœur ou briser sa raison.

XXX

DEGRÉS

Quelques jours se passèrent ainsi dans une douleur véritable. Au bout de ce temps, Lionel, étonné de n'avoir point entendu parler de madame de Pontanges après un si cruel événement, demanda si l'on n'était pas venu savoir de ses nouvelles de sa part.

On répondit qu'il n'était venu personne.

Il se décida à envoyer chez elle, supposant que le billet de deuil ne lui était point parvenu.

— Elle m'écrira, pensa-t-il.

Le domestique qu'il avait envoyé revint sans lettre.

— Madame la marquise est partie pour la campagne depuis huit jours... elle doit revenir la semaine prochaine.

— Elle est partie pour Pontanges?

— Non, monsieur. J'ai demandé si c'était à Pontanges qu'était en ce moment madame la marquise, et le concierge m'a dit qu'elle était allée du côté de Chartres... à... je n'ai pas retenu le nom.

— Cela est étrange!... Et elle doit revenir la semaine prochaine?

— Oui, monsieur.

— Ce voyage m'inquiète... pensa Lionel... Mais non, elle aura jugé sans doute plus convenable de s'absenter dans les premiers temps de mon deuil... Elle a bien fait.

XXXI

UN BONHEUR INUTILE

Huit jours après, une voiture s'arrêta devant l'hôtel de Pontanges. Un laquais en grand deuil ouvrit la portière de la voiture. Un jeune homme vêtu de noir en descendit.

Comme il traversait la cour, le portier courut après lui.

— Monsieur... monsieur ne sera pas reçu. Madame la princesse est malade... elle ne voit personne.

M. de Marny, à qui ces paroles s'adressaient, et qui ne connaissait pas ce portier nouvellement changé, continua son chemin, et s'apprêta à monter les marches du perron.

— Madame la princesse n'est pas visible, je vous le répète, monsieur.

— Quelle princesse? dit M. de Marny; c'est madame de Pontanges que je viens voir. Elle est de retour...

— Oui, monsieur, madame la princesse est à Paris depuis hier; mais elle s'est trouvée mal en arrivant, et le prince a défendu de laisser monter personne.

— Je ne connais ni ton prince ni ta princesse; laisse-moi, tu radotes...

— Je vous dis, monsieur, que vous ne monterez pas... Je vais avertir M. le prince.

— Mais quel prince, vieux fou?

— Le prince de Loïsberg... Je le connais bien, peut-être; voilà vingt ans que je suis à son service...

— Le prince de Loïsberg demeure ici? demanda Lionel, qui commençait à s'alarmer.

— Certainement, il demeure chez sa femme; c'est tout simple.

— Sa femme! qui, sa femme?

— Ah! c'est que monsieur ne sait pas... ça ne m'étonne pas... cela s'est fait si vite... Monsieur ne sait pas que M. le prince a épousé sa cousine... celle qu'on appelait à Champigny LA FEMME AU FOU. Une belle femme, vraiment, qui a l'air d'une reine...

— Laurence... est mariée?

— Qui cela, Laurence?

— Madame... de Pontanges!...

— Elle est maintenant la princesse de Loïsberg; et c'est moi qui suis son concierge. On a renvoyé l'autre... il aimait à boire... il ne pouvait convenir à un prince.

Lionel resta un moment suffoqué.

Tout à coup il s'élance vers le portier, et le saisit à la gorge en s'écriant :

— Tu m'en rendras raison!

— Non, monsieur, demandez plutôt à M. Dulac; il était témoin du mariage; c'est lui...

— Ferdinand!... Ferdinand! s'écria Lionel hors de lui; Ferdinand! vous m'en rendrez raison, monsieur. Vous avez massacré ma vie! je veux la vôtre... mettez-vous en garde, monsieur!

Ces paroles s'adressaient au portier, que M. de Marny secouait par son habit avec violence.

— Lâchez-moi, monsieur, criait le portier en faisant

bonne contenance... J'ai été militaire... je ne me laisse pas maltraiter... j'ai un sabre...

— Le sabre, l'épée, le pistolet, peu m'importe; c'est ton sang qu'il me faut! misérable... j'ai soif de vengeance; mais je veux t'insulter, t'avilir, avant de te tuer; je veux ta honte aussi, malheureux!

Et M. de Marny frappait le vieux portier à coups redoublés.

— A la garde!... à la garde!... criait le portier; on m'assassine!... au secours... au secours!...

Cependant Lionel continuait à maltraiter le portier, dont les cris attirèrent tous les gens de la maison, et parvinrent jusqu'à l'appartement qu'habitait le prince.

— Quel tapage! dit M. Dulac, qui se trouvait en ce moment chez son ami. Je vais voir ce que c'est.

Il descend dans la cour, et reconnaît M. de Marny. Il pressentit l'orage, et s'avança vers lui en tremblant, non pas de crainte pour lui-même, mais avec cette inquiétude, cette angoisse qu'inspire une catastrophe qu'on a prévue, une crise qu'on attend... l'aspect enfin d'une grande passion qui va faire explosion, l'aspect d'un malheur auquel on ne peut apporter aucun remède.

— Lionel!... dit M. Dulac avec douceur, s'attendant à voir M. de Marny éclater de fureur à sa vue.

— C'est toi... dit Lionel, soudain calmé par cette voix; c'est toi, Laurence; tu viens me dire qu'ils me trompent, n'est-ce pas? tu m'aimes toujours... Oh! que j'ai souffert!...

Le portier, que Lionel venait de lâcher, criait toujours... A la garde! à la garde!

— Ce n'est pas la garde qu'il faut aller chercher, dit Ferdinand avec tristesse, c'est un médecin... Cet homme

n'a plus sa tête... Voyez... il écume... ses yeux sont rouges... ils ne voient plus.

— Lionel, dit Ferdinand, essayant de le ramener à la raison par la colère... je serai au bois de Boulogne à dix heures.

— Oui, reprit Lionel froidement; nous irons à l'enterrement de ma femme...

— Plus de haine contre moi, dit Ferdinand,

IL EST FOU.

XXXII

FIN

On suivit pour M. de Marny le conseil qu'il avait donné pour M. de Pontanges : on l'enferma dans une maison de santé. Comme sa démence était accompagnée de fureur, on lui mit la camisole de force... On eut tous ces petits soins-là pour lui...

Peu de personnes connurent la véritable cause de sa folie...

— Il adorait sa femme! disait-on dans le monde; il a été si malheureux de sa mort qu'il en est devenu fou.

Madame la princesse de Loïsberg fut longtemps avant de se rétablir. Elle était, disait-on, très-liée avec madame de Marny; sa mort lui a fait tant de chagrin qu'elle est tombée malade en l'apprenant.

Madame d'Auray seule savait à quoi s'en tenir.

Après deux mois de souffrances, Laurence se décida un matin à sortir.

Lorsqu'elle rentra, elle était plus pâle et plus souffrante que la veille.

— Vous êtes sortie ce matin, lui dit son mari... où êtes-vous allée?...

— Je suis allée chez Esquirol.

— Vous avez vu M. de Marny? comment va-t-il à présent?...

— Il ne m'a pas reconnue, répondit-elle.

Et deux grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Quand on parle de madame de Loïsberg, on dit : Elle est spirituelle; mais elle a l'air de s'ennuyer partout.

— Elle est insupportable, dit une autre personne; je n'irai jamais nulle part avec elle. Croiriez-vous que l'autre soir elle nous a laissés au Gymnase, où nous étions venus avec elle... On donnait un spectacle charmant, *Salvoisy*, où ce nouvel acteur joue à merveille le rôle du fou. Eh bien! au premier acte, elle a dit qu'elle s'ennuyait, et son mari, qui fait tout ce qu'elle veut, l'a bien vite emmenée...

A cela M. Dulac répond :

— Ah! vous ne savez pas son histoire; c'est un prodige que cette femme...

SAGE ENTRE DEUX FOUS.

Et bientôt, grâce à moi,

HEUREUSE PAR DEUX MALHEURS.

FIN

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

		Pages
I.	Une rencontre	1
II.	Un dîner de chasseurs	3
III.	Une visite	5
IV.	Commencements	8
V.	Un prétexte	12
VI.	D'anciens amis	16
VII.	Deux lieues à pied	25
VIII.	Une bonne nuit	28
IX.	Une mauvaise nuit	29
X.	Vanité et VANITÉ	35
XI.	La vie réelle	45
XII.	L'amour	50
XIII.	Les jeunes filles	54
XIV.	Coquetterie	57
XV.	Deux génies en présence	60
XVI.	Un billet	66
XVII.	Destin	70
XVIII.	Monologue	76

Pages
XIX. Une passion au café de Paris. 78
XX. Diplomatie. 87
XXI. Une soirée ennuyeuse. 91
XXII. Agitation. 95
XXIII. Le crétin. 97
XXIV. Le soir. 104
XXV. Inconséquence. 115
XXVI. Pièces justificatives. 117
XXVII. Explication. 122
XXVIII. Une trêve. 126
XXIX. Les hostilités recommencent. 131
XXX. Vengeance. 133
XXXI. Désespoir. 134
XXXII. Faiblesse. 140

SECONDE PARTIE

I. Un dépit. 157
II. D'heureux auspices. 163
III. Un article nécrologique. 166
IV. Troubles. 168
V. Encore le *Journal des Débats*. 173
VI. La nuit des noces. 179
VII. Encore une lettre. 184
VIII. Je l'ai revue. 190
IX. Conversation. 203
X. Des courbatures de l'âme. 207
XI. Une surprise. 209
XII. De surprise en surprise. 212

Pages
XIII. Le vie élégante. 215
XIV. Changements. 228
XV. Un quasi-duel. 229
XVI. Une existence agréable. 231
XVII. La même journée. 234
XVIII. Le Diorama. 238
XIX. Une apparition. 242
XX. Politesse. 249
XXI. Est-ce bien elle? 254
XXII. Jalousie. 261
XXIII. Un bal. 264
XXIV. Situation fausse. 270
XXV. Une scène de ménage. 287
XXVI. Une résolution. 291
XXVII. Fatalité. 297
XXVIII. Mais le lendemain. 301
XXIX. Le surlendemain. 302
XXX. Degrés. 304
XXXI. Un bonheur inutile. 305
XXXII. Fin. 308

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

Pass b/c for another dem bd with ;

JUN 14 1949